LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

015.493
R32
v.24'

24e Année, N° 1 — Janvier 1912 Le Numéro : 50 centimes

Revue Bibliographique Belge

Bulletin Littéraire, Artistique & Bibliographique International

SOMMAIRE

I. LES ÉCRIVAINS BELGES :
Fernand Severin par Stanislas Vronski.
II. CHRONIQUE LITTÉRAIRE :
Trop peu lu... par J. Van Doorslaer.
La Fée Ricaille par Edouard Ned.
La Bourgeoisie Belge depuis 1830 par Maurice De Meus.
Poésies par Sylvain Grawez.
III. A LA BIBLIOGRAPHIE DE BELGIQUE.
IV. BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE BELGE.
V. BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL.

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
(Société Anonyme)
15, Rue Royale, 15
Tél. 1364
PARIS : 5, Rue Dante.

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

Belgique. . . . 3 fr. — Union postale . 6 fr.

Un numéro : 50 centimes

Collaborateurs de la Revue :

BRANTS (V.), docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Université catholique, Louvain.

BRIFAUT (Val.), avocat, Bruxelles.

BOUCHER (E.), docteur en philosophie et lettres, Waterloo.

BUISSERET (J.). professeur à l'Ecole normale de l'Etat, Nivelles.

CAEYMAEX (Chan. C.). professeur au grand Séminaire, Malines.

CAPART (J.). conservateur-adjoint aux Musées royaux, Bruxelles.

CARTON DE WIART (H.), Ministre de la Justice, Bruxelles.

CAUCHIE (A.), docteur en sciences historiques, Louvain.

COLLARD (F.) docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Université catholique, Louvain.

COREMANS (Edw.), directeur au Ministère des Sciences et des Arts, Bruxelles.

DAUBRESSE (Fernand), docteur en médecine, Bruxelles.

DE BRABANDÈRE (V.), docteur en droit, Bruxelles.

DE LANTSHEERE (J.), oculiste, Bruxelles.

DE LANTSHEERE (Léon), ancien Ministre de la Justice.

DELFOSSE (L.), docteur en médecine, Bruxelles.

DELFOSSE (Philippe), avocat, Wavre.

DEMEULDRE (P.), licencié en droit canon, professeur d'histoire ecclésiastique, Tournai.

DE RIDDER (A.), Directeur au Ministère des Affaires étrangères, Bruxelles.

DE RIDDER (L.), C. SS. R. Liége.

DE WILDEMAN (E.), conservateur au jardin botanique de l'Etat, Bruxelles.

DURY (A.), régent, Soignies.

FLAMENT (Alex.), inspecteur de l'Enseignement primaire, La Louvière.

FORGET (J.), docteur en théologie, professeur à l'Université catholique, Louvain.

GELIN (abbé), docteur en philosophie et théologie, professeur au Collège St-Quirin, Huy.

GILBERT (Eug.), docteur en droit, Louvain.

GILSON (Gust.), docteur en sciences, professeur à l'Université catholique, Louvain.

GOLLIER (Th.), docteur en sciences politiques et sociales, professeur à l'Université de Liége, Bruxelles.

HALEWYCK (M.), docteur en droit, Directeur au Ministère des Colonies, Bruxelles.

HELLEPUTTE (G.), ancien Ministre de l'Agriculture et des Travaux Publics.

HENRY (P.), docteur en sciences, professeur à l'Université catholique, Louvain.

HOYOIS (J.), membre de la Chambre des Représentants, Bruxelles.

JANSSENS (Ed.), professeur à l'Université de Liége.

LAHOUSSE (G.), S. J., professeur émérite de théologie, Louvain.

LEFEBVRE (R. P.) S. J., Louvain.

LUCAS (R. P.) S. J. Namur.

MARTENS (C.), docteur en droit et en philosophie, Louvain.

MERCIER (S. E. le Card.), archev. de Malines.

MOELLER (Ch.), professeur d'histoire à l'Université catholique, Louvain.

MOELLER (Dr), Membre de l'Académie royale de Médecine de Belgique, Bruxelles.

MONTHAYE (E.), lieutenant-colonel d'Etat-Major, Anvers.

MOUSSET (Phil.), artiste-musicien, Bruxelles.

NED (Ed.), (Glouden), Woluwe St Lambert.

NÈVE (Fr.), docteur en sciences morales et historiques, Bruxelles.

NÈVE (P.) professeur à l'Université de Liége.

PERDIEUS (Cl.), homme de lettres, Bruxelles.

POULLET (Pr.), Ministre des Sciences et des Arts, Bruxelles.

RASNEUR (abbé), professeur d'Ecriture sainte Grand Séminaire, Tournai.

RENAULT (J.), attaché au Ministère des Sciences et des Arts, Bruxelles.

RENAULT (P.), professeur agrégé de l'enseignement moyen, Huy.

RUELLE (J.), avocat, Wavre.

RUTTEN (A.), docteur en sciences politiques et sociales, Bruxelles.

STEVENS (E.), — Ernest Hallo, — homme de lettres, Bruxelles.

THIRION (R. P.), S. J., Louvain.

VAN DEN GHEYN (R. P.), S. J., conservateur en chef à la Bibliothèque royale, Bruxelles.

VAN DE KERCKOVE (A.), avocat, Bruxelles.

VAN CAENEGEM, (chanoine) Curé-Doyen de Rœulx.

VOGEL (W.), publiciste, Bruxelles.

VOOS DE GHISTELLES (G.), homme de lettres, Bruxelles.

WAUWERMANS (P.), avocat, membre de la Chambre des Représentants, Bruxelles.

Secrétaire de la Rédaction : **Maurice DE MEUS.**

15, Rue Royale, Bruxelles

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

La fée Ricaille

Conte à ma petite fille

J'ai traversé ce soir la forêt enchantée
Dont la profonde nuit cache tant de périls.
FRANZ ANSEL.

— Cette fois-ci, petite fille, ce fut une aventure merveilleuse. Tu connais les fées. Tu sais leur grâce, leur baguette magique, et comment elles s'assemblent autour des berceaux pour dispenser aux enfants des rois les dons de leur puissance. Tu n'es pas une fille de roi. Tu n'es qu'une petite fille de poète. Cependant les fées aiment aussi les poètes. Et je me souviens d'une vision claire auprès de ton berceau. Elle avait les yeux bruns très doux. Elle s'inclinait vers toi avec un bon sourire bienveillant, — tu sais, le bon sourire de ta maman quand tu es sage.

Depuis lors, tu as connu les autres fées, celles des contes enchantés, que nous avons ensemble évoquées dans nos veilles. Tu les as vues, dans tes rêves, vêtues de leur robe

de lune, couronnées d'étoiles, avec leurs belles mains douces, comme le derme des fruits, avec leurs yeux profonds comme les soirs de mai. Tu les as cherchées dans le jardin dans les massifs de rosiers et de dahlias, dans les bosquets de seringas et de cytises, au bord de l'étang minuscule parmi les joncs coiffés de panaches bruns.Mais tu n'as jamais perçu que des formes indistinctes, souples, fuyantes, qui s'évanouissaient sous tes doigts.

Bien sûr que tu n'es pas encore assez sage, petite fille, pour qu'elles se dévoilent à tes yeux.

L'autre jour, je fus plus heureux.

Te rappelles-tu quand il faisait un si beau soleil que toutes les choses semblaient immobiles dans du rêve. Le vent ne soufflait plus. Les branches des arbres s'arrêtaient de se balancer dans la lumière. Ton chien Sloughi lui-même, étendu sur le seuil de la maison, la tête sur les pattes de devant, rêvait à l'on ne sait quoi, le panache de sa queue collé à son flanc.

Je m'en allai là-bas, dans la forêt de mon pays, dans la bonne forêt gaumette où mon enfance s'est émerveillée. Il y avait bien par ci par là un cri d'oiseau. Mais les arbres ne disaient rien. Ils ne parlent pas, en hiver, les arbres. Ils ne chantent pas. Ils hurlent seulement, quand la main de la bise les secoue. Mais il n'y avait pas de souffles dans l'air. Seules, les feuilles mortes que mes pas éveillaient chuchotaient entres elles des choses très douces.

— C'est encore lui..... c'est encore lui.

Je leur répondais :

— Tradéri... tradéra... tradéridéra.

Et comme je pensais à toi, petite fille, je me mis à chanter la vieille chanson, dont le rythme berça l'enfance de mon grand père, celle de mon père, la mienne, et que je fredonne à mon tour, pour te faire sauter sur mes genoux :

015,493
R32
v.24

— Aïe, da daïe,
Où sont nos gaïes (1) ?
Aïe, da daïe,
Au pré Ricaille...
Aïe, da daïe
Qui est-ce qui les waurde (2) ?
Aïe. da daïe
Catherine Thomas
Aïe, da daïe
Qué qu'on li baille (3) ?
Aïe, da daïe
Des vieilles savates
Pou fâre (4) clic clac
Clic clac à la dicâsse.

FEB 7 '50
SWANK

Tout à coup, comme j'en étais là de la ritournelle, une belle dame se dressa devant moi, sans qu'il me fût possible de soupçonner d'où elle venait, si elle était montée de la terre ou sortie du tronc rugueux d'un vieux chêne. Elle était vêtue d'une robe verte, de couleur changeante, où se dessinaient tour à tour des fleurs des fontaines, des oiseaux. Sa chevelure brune flottait sur ses épaules en boucles capricieuses. Ses yeux éclairaient doucement comme la lumière profonde d'une ombre heureuse. Son visage avait la fraîcheur de ton visage.

— Je suis la fée Ricaille, dit-elle.

Sa voix était infiniment douce, comme ta voix, quand tu chantes : « Le petit Jésus allait à l'école... »

Je m'inclinai :

— Madame.

— Oui, reprit-elle, je suis la Fée Ricaille. Tu pourras dire aux hommes que toutes les Fées ne sont pas mortes. Nous sommes encore nombreuses dans la forêt gaumette et c'est nous que l'on voit danser la nuit avec des écharpes de brume au Trou de la Faunette, au Pré Ricaille, qui était autrefois ma demeure, et dans les clairières qui entourent le

(1) chèvres (2) garde (3) donne (4) faire

Trou des Fées, où l'on n'ose passer le soir de peur de troubler nos rondes enfantines. Car « la profonde nuit cache tant de périls ! » Autrefois notre domaine s'étendait bien plus loin. Les hommes d'aujourd'hui ne nous aiment pas, n'aiment pas les arbres, les fleurs ni les sources. Et pourtant....

Elle fit deux pas vers moi. Oui, petite fille. Et elle dit encore :

— En mai, lorsque s'éveille la vie glorieuse de la forêt enchantée, lorsque l'air frissonne, que les feuilles jasent, que les sources rient, que les ailes s'éploient, c'est moi qui préside à toute cette vie frémissante. La clarté douce qui rêve entre les branches des buissons, c'est la lumière de mes yeux. La musique plaintive et lente, où chacun reconnaît des bruits aimés, c'est le chant de ma voix. Te rappelles-tu ton enfance, quand tu courais dans la forêt comme dans un prodige ? Ses frôlements doux qui t'arrêtaient soudain dans ta course, haletante, les mains d'ombre qui te fermaient les yeux, les bras de mystère qui t'étreignaient, dans un frisson, les bruits légers de pas à tes côtés, les mousses qui se repliaient comme sous des pieds invisibles, c'était moi. Ton âme d'enfant vibrait à mon rythme. La flamme qui vit en toi, comme dans une lampe, c'est mon souffle. La musique qui dort en toi, comme une mélodie au cœur d'une harpe, c'est ma respiration. Le songe mélancolique qui ramène ici ta pensée, c'est mon souvenir.

Nous marchions maintenant, petite fille. Nous marchions dans la forêt. Et les branches s'écartaient pour nous laisser passer. Et des oiseaux bleus se levaient dans les fourrés avec des froufroutements doux.

Et la fée Ricaille dit encore :

— Heureux les enfants qui portent en eux les dons des Fées.

Le soir tombait. Le pâle soleil s'était couché derrière la Forêt. Des ombres aux visages bleus passaient entre les arbres noirs, avec des glissements lents. On eût dit que tout

un peuple de déesses nous entourait semant autour de nous de l'harmonie et du songe.

A ce moment la fée Ricaille disparut, comme une lampe s'éteint.

Oui, petite fille, heureux les enfant qui portent en eux les dons des Fées. Ils passent à travers la vie, gardant au cœur le beau trésor des clairs souvenirs. Et ces souvenirs là, vois-tu, sont les vrais enchantements.

J'ai quitté la forêt.

Je suis revenu vers toi, petite fille, pour te conter ma belle aventure, en attendant que nous la vivions ensemble, au printemps prochain. Nous irons voir la Fée. Nous serons deux petits enfants naïfs, et, la main dans la main, émus, frémissants, nous connaîtrons les yeux profonds, le visage clair, la voix musicale de la Fée Ricaille.

EDOUARD NED.

Trop peu lu....

(Brunetière)

Faites le tour des critiques et des historiens de la littérature française et vous entendrez l'unanime louange de l'Histoire des variations. Brunetière en fait « le plus beau livre de la langue française. » (Etudes critiques, 5e série.) Vapereau la dit une œuvre maîtresse où Bossuet accumule toutes les ressources du génie de la controverse. La discussion des dogmes, le récit des évènements, le portrait des hommes, les suites morales et politiques des révolutions religieuses, les fautes des individus, les troubles et les malheurs des sociétés, tout est mis en lumière par l'historien, tout lui fournit des armes redoutables... On y trouve une force réglée, un mouvement continu de la pensée et du style, le souci de l'exactitude des preuves et la vigueur des conclusions. (Elém. d'Histoire de la littérature franç. t. II.) « C'est peut-être l'ouvrage qui peut donner l'idée la plus complète de toutes les ressources du génie de Bossuet. On l'y voit, avec une égale supériorité, historien, moraliste, théologien, publiciste, controversiste, toujours admirable écrivain, et par moments aussi sublime que dans les Oraisons funèbres. » (Godefroid

Hist. de la littérature franç. XVIIe siècle.) Rebelliau témoigne de la valeur historique des Variations, « sans parler, des mérites de style sur lesquels tout le monde est d'accord. » (Hist. de la littérature franç. Petit de Julleville.) Pas une voix discordante ne s'élève parmi les critiques sérieux ou écoutés : l'Histoire des variations des Eglises protestantes est vantée par tous comme un chef-d'œuvre éminent.

Feuilletez les nombreuses anthologies éditées partout, et vous demeurez stupéfaits sinon indignés de n'y trouver jamais des extraits des Variations. Examinez les catalogues des libraires : vous y lirez peut-être le titre de cet ouvrage d'une édition ancienne ou épuisée ! On trouve sans difficulté des éditions critiques, annotées,populaires des Oraisons funèbres, du Discours sur l'Histoire Universelle, mais celles des Variations sont rarissimes. Craint-on que le titre plus alléchant ne lui attire trop de lecteurs, et a-t-on décidé de faire de Bossuet un littérateur de génie « fort prisé mais peu lu » ? La discussion et la controverse paraissent elles plus austères qu'un Sermon, les portraits des réformateurs sont ils nécessairement moins intéressants qu'une Oraison funèbre, le parallèle entre Calvin et Luther moins curieux que celui entre Condé et Turenne? Le récit des troubles religieux de la Réforme, des séditions, des révoltes, des « pilleries » captiverait il moins l'imagination que celui des conquêtes rapides d'Alexandre et de César ?

Bossuet préparait avec un labeur minutieux, ses grands sermons, il les écrivait, raturait ses feuilles, corrigeait, rectifiait scrupuleusement. S'il se montre d'un difficile extrême dans le choix des mots pour un discours d'une heure, en vue d'un auditoire changeant, pour l'émotion et l'effet d'un moment, quels soins n'aura-t-il pas mis à ses œuvres écrites? On obtint avec peine d'imprimer ses Oraisons funèbres, dont la collection n'est pas complète. Voici qu'il livre un ouvrage de controverse à la malignité froissée de ses adversaires et aux jugements difficiles, exigeant de ses amis érudits. A

priori, soyons convaincus de posséder un chef-d'œuvre, qui lui coûta, d'ailleurs cinq années de travail effectif, continu et ardu.

A ne considérer que l'originalité littéraire de l'évêque de Meaux, nous devrions déjà lui reconnaître cette objectivité exigible de tout historien. « Il ne pense jamais à lui, mais toujours à la chose dont il traite. Or, c'est là le secret du naturel... Au lieu de donner sa forme aux choses, ce sont toutes choses tour à tour qui lui donnent la leur. » (Nisard. Histoire de la littérature franç.) En le lisant, nous ne penserons jamais à l'écrivain, tant sa personalité à lui se cache et se retire. Puis il n'est pas tendancieux.

Je ne me souviens que d'un accusateur et il est meilleur littérateur qu'historien : Bossuet aurait commis une grande injustice en ne rendant pas hommage à la profonde moralité de l'esprit protestant. Or, en aucun endroit, il ne méconnait cette valeur moralisante des préceptes du Christ que les réformés consentirent à maintenir. D'ailleurs, la masse savait aussi peu où on la menait que les chefs où leur réformation aboutirait. « Les peuples croyaient donc encore suivre en tout le sentiment des Pères, l'autorité de l'Eglise catholique, et même celle de l'Eglise romaine, dont la vénération était profondément imprimée dans les esprits.... » Il n'avait aucune raison de nier l'efficacité des règles chrétiennes pour autant qu'elles ne furent ni affadies ni neutralisées, en même temps que cela ne l'empêchait aucunement de tirer argument de la vie peu édifiante des auteurs de la réforme. Bossuet, suivant le même écrivain et professeur français très en vue, aurait commis une erreur grave en ne croyant pas à la vitalité du protestantisme. Cette fois, le reproche pourrait être fondé. A moins que vivre ne soit le contraire de mourir et qu'un signe certain de la mort ne soit la désagrégation des parties et leur anéantissement par division perpétuelle ! C'est le cas des sectes protestantes.

Le prince des orateurs mérite aussi qu'on l'appelle « le plus parfait historien du XVIIe siècle. » Il possédait déja ces qualités qui plaisent tant aux esprits scientifiques contemporains. Son travail le munit d'une érudition sûre, dont témoignerait au besoin les livres de la bibliothèque du séminaire de Meaux, annotés de sa main. On remarque de suite son grand amour du texte et de la citation : ils foisonnent dans les Variations. Il lit lui même tous les auteurs dont il parle, rejette les livres de seconde main et ceux qu'il suspecte de partialité ou d'insuffisance scientifique ; il contrôle, corrige, complète par la découverte de documents nouveaux dont il a soin de tirer profit. Ainsi, au livre X il fait usage d'une lettre manuscrite de Calvin et des procès-verbaux manuscrits des synodes ; au livre XI il cite les enquêtes de 1495 contre Vaudois de Pragelas. (Rebelliau). On se fera une juste idée de la documentation de Bossuet, par la lecture piquante des aventures du landgrave, bigame, qui se réclamait d'une interprétation génuine de l'Evangile et des Ecritures. Au reste, voici comment l'historien est disposé : « .... Je n'en dirai rien qui ne soit tiré de leur propres écrits et toujours d'auteurs non suspects.... » « .... je n'en raconterai rien qui ne soit prouvé par leurs *propres* témoignages.... » « .... ce n'est pas moi mais la chose même qui parle.... » Examinez quelques pages de l'Histoire et vous éprouverez un sentiment de reconnaissance et d'admiration pour le savant bénédictin qui a noté l'endroit précis où Bossuet emprunte ses textes et ses citations. Vous serez plus surpris encore d'apprendre que ce pieux bénédictin n'est autre que l'évêque de Meaux lui même. Alors nous aurons confiance en son témoignage et en l'étendue de son érudition quand il se permet d'écrire hardiment : « .... la bonne foi m'oblige à dire que je n'ai trouvé *nulle part* dans les écrits de cet auteur (Melanchton).... Je ne vois pas non plus qu'il ait jamais dit.... » D'ailleurs ses adversaires ont si peu nié ses allégations, qu'ils y ont cherché leur gloire en basant leur réforme religieuse, sur le droit

qu'ils auraient de suivre le penchant d'une évolution inévitable, comme si la vérité n'était pas une, absolue, immuable.

J'ai lu, dans des éloges récents, que le saint évêque ne poursuivit jamais la renommée littéraire, son œuvre, disait-on, est toute utilitaire, en ce sens qu'il écrit et ne parle que sous la pression des évènements et des nécessités. Il me semble que l'Histoire des variations des Eglises protestantes fait exception à la règle. Cette fois, il ne se hâte pas. Dès 1671, il en conçoit le projet, après qu'on lui eut reproché d'avoir varié dans l'Exposition de la Doctrine. A partir de 1680, il se met à l'exécution et n'achève l'Histoire qu'en 1688, après de rudes et généreux efforts. Il nous faut lire avec un respect particulier, l'écrit de prédilection de l'écrivain.

N'insistons pas sur la valeur théologique de cet ouvrage. Il n'eut qu'elle en vue probablement, sans qu'il décida de négliger la forme littéraire. Qui n'est convaincu que nous lirions le nom de Bossuet sur la liste officielle des Docteurs de l'Eglise, si sa résistance aux quatre articles de 1682 avait été moins molle ?

Un imprudent et injuste reproche l'amène à cette controverse : «Lorsque, parmi les chrétiens, on a vu des variations dans l'exposition de la foi, on les a toujours regardées comme une marque de fausseté et d'inconséquence (qu'on me permette ce mot) dans la doctrine exposée. » Il accepte le défit, l'argument vaudra, à condition de l'établir solidement. « La vérité catholique venue de Dieu a d'abord sa perfection, l'hérésie, faible production de l'esprit humain ne se peut faire que par pièces mal assorties. » « Est ce là, dira-t-on souvent, cette religion chrétienne que les païens ont admirée autrefois comme si simple, si nette, si précise en ses dogmes ? »

Il est un autre argument sur lequel il ne cesse d'appuyer et qu'on n'a pas suffisamment mis en lumière : Les Réformés ont rompu en certaines circonstances avec l'autorité civile légitime. C'est un défaut essentiel aux yeux de Bossuet,

un signe indubitable de la fausseté du protestantisme. Cet esprit de révolte, ces faits séditieux, il les prouve abondamment, il s'acharne à les faire avouer. Il invoque des témoignages irrécusables, il cite des écrits d'une authenticité reconnue. Le noble évêque, sujet fidèle du roi Louis XIV croit faire ainsi un reproche mortel. Lisez par exemple la fin du livre premier, il s'indigne d'une interprétation adultérée d'un texte de l'Ecriture : « ....Jésus-Christ, disaient ils tous, est venu jeter le glaive au milieu du monde. (Matt. X, 34.) Aveugles qui ne voyaient pas ou qui ne voulaient pas voir quel glaive Jésus-Christ avait jeté, et quel sang il avait fait répandre... Les idôles même étaient en quelque sorte épargnées par les chrétiens. Vit-on jamais à Ephèse ou à Corinthe où tous les coins en étaient remplis, en renverser une seule après les prédications de Saint Paul et des Apôtres ? Au contraire, ce secrétaire de la commune d'Ephèse rend témoignage que saint Paul et ses compagnons ne blasphémaient point contre leur déesse.... » (Act. Ap. XIX. 37.) Je me représente l'orateur sous le coup d'une émotion visible, déclamant ce passage incomparable, les larmes aux yeux, d'une voix grave et puissante. Il croit nécessaire d'en appeler à Erasme, pour qu'aucun doute ne demeure au fond des esprits : « Je les voyais, avoue ce dernier, sortir de leurs prêches avec un air farouche et des regards menaçants, comme des gens qui venaient d'ouïr des invectives sanglantes et des discours séditieux. »

Bossuet parle des réformateurs en adversaire loyal, franc, convaincu, avec une liberté apostolique, mas je ne me permettrais pas de déclarer avec M. Lanson, (Hist. de la littér. franç.) qu'il parle d'eux « en ennemi, mais en ennemi clairvoyant. » Les portraits dont celui de Luther et celui de Melanchton semblent s'achever seulement avec la dernière ligne du livre, font le mérite suprême de l'Histoire. Le peintre ici est fidèle à la réalité, qu'il laisse sans retouche. Nous verrons défiler un Luther, un tyran brutal, un théologien sophiste,

un personnage grossier, un prophète violent, ambitieux jusqu'au ridicule; un Calvin, illuminé, visionnaire, menteur, évangéliste sanguinaire ; un Melanchton, pleureur, sans franchise et sans caractère, Sanço, sauf la bonacité d'un don Quichotte qui n'était pas irresponsable ; un Bucer, diplomate aux dépens de la vérité religieuse et « grand architecte de toutes subtilités ; » un Œcolampade dissimulateur ; un Carlostadt ordurier ; un Henri VIII, Barbe-bleue, exerçant plus de droits qu'on n'en accorde au Pape lui-même ; un Landgrave, malade imaginaire, demandant qu'on lui donne au nom de Dieu le conseil (de prendre deux femmes), il.... l'exige, puisqu'il n'en veut pas d'autre. Qu'on me pardonne ces caricatures. Bien souvent l'esprit généreux et délicat de Bossuet se refuse à décrire ces tristes héros, il leur cède la parole, il cite leurs écrits et c'est d'eux-mêmes que nous recevons la confidence de leurs intentions intimes et de leurs pensées secrètes. Nous lui ferions parfois un grief de tant de discrétion et de son silence... non il ne maltraite pas les auteurs de la réforme : « Il faut avouer qu'il avait beaucoup de force dans l'esprit, rien ne lui manquait que la règle.... Si Luther se fut tenu sous ce joug (d'une autorité légitime) si nécessaire à toutes sortes d'esprits et surtout aux esprits bouillants et impétueux comme le sien, il eut pu retrancher de ses discours, ses emportements, ses plaisanteries, son arrogance brutale, ses excès ou pour mieux dire ses extravagances, et la force avec laquelle il manie quelques vérités n'aurait pas servi à la séduction. » Pourrait il mieux excuser Luther de ce qui était la honte de ses partisans que d'en faire des extravagances ?

Et les beaux mots de ce langage limpide et simple : « *lever* le Saint-Sacrement »,... pour dire l'élévation du Saint-Sacrement qu'on fait adorer par les fidèles. Nous devrions employer une longue périphrase et ne serions pas bien compris peut être... « *réduire* (reducère) en question » pour remettre en question ; « la *séance* de Jésus-Christ au ciel », Il

siège à la droite du Père ; « *licencieuses* interprétations », « par de longs discours et un grand *circuit de paroles.* » Et ces phrases translucides, chargées d'idées et inspiratrices d'images ! Que de passages il faudrait citer ! Voyez vous le terrible accusateur, debout, l'œil chargé d'éclairs, les pommettes rouges, la voix tonnante, le geste courroucé : »…. la seule châsse de Saint Thomas de Cantorberi, avec les inestimables trésors qu'on y avait envoyés de tous côtés produisit au trésor royal des sommes immenses. On le condamna pour le piller, et les richesses de son tombeau firent une partie de son crime…. » Accusés baissez le font, vous rougissez ! honte à vous, honte ! Avec quelle ironie dédaigneuse, il condamne les laches platitudes de Cramner «… Voilà bien un homme bien courageux, un nouveau Jean-Baptiste..» Il y a des périodes qu'on croit savoir par cœur tant leur cadence est mélodieuse, insinuante, naturelle : «…. On dit que sur la fin de ses jours ce malheureux prince eut des remords…. Quelque démonstration que fit Henri de vouloir dans cette occasion des conseils sincères, il ne pouvait rendre aux évêques la liberté que ses cruautés leur avaient otée: ils craignaient les facheux retours auquel ce prince était sujet, et celui qui n'avait pu entendre la vérité de la bouche de Thomas Morus son chancelier et de celle du saint évêque de Rochester qu'il fit mourir l'un et l'autre pour la lui avoir dite franchement, mérita de ne l'entendre jamais. » Le génial écrivain fait succéder heureusement une narration historique à une discusion de dogme qu'il rend attrayante au moyen d'anecdotes, de bons mots dont bien entendu il n'est pas accusé d'être l'auteur. Il les prend de ses héros ou d'Erasme à l'occasion. Luther en dit d'inoubliables : « Le Pape est si plein de diables, qu'il en crache, qu'il en mouche. » A propos du mariage des moines réformés l'auteur de l'Eloge de la Folie écrit : « C'est ainsi qu'ils se mortifient ! » Il estimait que « cette grande tragédie se termine par un évènement tout à fait comique, puisque tout finit en se mariant comme

dans les comédies. » Elle est bien vraie cette appréciation de Brunetière : l'Histoire des variations des Eglises protestantes est un livre trop peu lu, on y trouve quelques unes des plus belles pages de Bossuet, et il n'y a rien de plus oratoire, en certains endroits, même dans ses Sermons.

J. VAN DOORSLAER.

La Bourgeoisie Belge depuis 1830 (1)

Monsieur Carton de Wiart nous offre une étude très fouillée sur la Bourgeoisie Belge depuis 1830. Avec les *Vertus Bourgeoises*, il avait abandonné notre bourgeois belge au lendemain de la Révolution. Voici qu'il le réveille à l'étape et refait avec lui la route parcourue jusqu'aujourd'hui. Je n'ai pas à faire l'éloge de M. Carton de Wiart, son nom en littérature comme en beaucoup d'autres domaines, est un drapeau. Je dirai cependant que son œuvre nouvelle est à la fois une étude de sociologie et une page définitive d'histoire littéraire contemporaine. Ce n'est pas seulement l'œuvre d'un savant au synthétisme puissant, mais c'est l'œuvre d'un artiste ; il y a une ferveur sous les mots et une émotion dans la pensée. On sent que c'est avec amour qu'il a évoqué l'âme de la vieille famille belge, refuge de notre sain traditionnalisme, rempart de notre personnalité racique, trésor inépuisable où s'essorent toutes les énergies patriales. C'est une œuvre courageuse à l'heure où en politique comme en

---

(1) Carton de Wiart. — La Bourgeoisie belge depuis 1830. Essai psychologique.

littérature on sonne le glas de la Bourgeoisie ; mais, M. Carton de Wiart le démontre, notre bourgeoisie ne restera une force vivante qu'en passant de bonne grâce par les évolutions nécessaires.

Dans une de ses conférences sur Georges Sand, René Doumic disait : « Rien n'est plus important pour une société que de faire l'inventaire des idées et des sentiments qui à chaque instant de sa durée composèrent son atmosphère morale ». M. Carton de Wiart l'a compris et pour pénétrer l'âme de la Bourgeoisie et en marquer la fluctuation des *ducentations* selon les époques, il l'étudie à travers le retentissement qu'elle a eu sur la littérature. Il a pensé que nous ne parviendrons pas à connaître les idées et les sentiments de la Bourgeoisie si, dans les temps qui nous ont précédés, il ne s'était trouvé pour les recueillir dans l'air, pour les rendre viables et durables, des êtres d'exception, capables de penser plus vigoureusement que nous, de sentir avec plus de profondeur, d'exprimer avec plus de relief, et qui nous les ont légués ?

M. Carton de Wiart nous conduit d'abord vers les vieilles petites villes de Flandre et de Wallonie, où des générations tranquilles de bourgeois vivent leur vie heureuse et ignorée. Les rues du bourg rayonnent avec leurs maisons de guingois vers la place où se dresse dans l'air calme, l'église et le clocher qui égrène d'heure en heure sa monotone sonnerie. Les bourgeoises papotardes guignent aux fenêtres où pendent des rideaux blancs, le passage problématique de quelque étranger. Chacune de ces vieilles maisons garde sa physionomie ancienne faite à l'image de celui qui l'éleva. Chacune a vécu sans secousse, prosaïquement et leur vieillesse s'enveloppe des douceurs du rêve atteint : les vieilles maisons comme les vieilles gens sont responsables de leur physionomie.

La province reste conservatrice ; la maison ancestrale garde quelque souvenir des différents maîtres qui y passè-

rent et par conséquent les évolutions y ont écrit leur histoire. Mais nulle part mieux que dans la bibliothèque n'apparaît la genèse des inquiétudes intellectuelles et philosophiques des maîtres de céans. Dans la maison où nous conduit M. Carton de Wiart, trois bibliothèques, représentant trois générations, nous apportent une lumière complète sur la mentalité du grand'père, du père et du petit-fils.

La première bibliothèque, celle du grand'père, en style Louis-Philippe, accuse une sympathie non dissimulée pour les auteurs classiques. Plutarque y voisine avec Tête-Live, Voltaire avec Montesquieu. Benjamin Constant appréciait ainsi la bourgeoisie Belge en 1770 : Mentalité bonne au cercle étroit de ses localités propres ; Moralité domestique très développée ; un penchant très marqué à l'érudition ; amoureuse du labeur pour le labeur ; esprit de modération et de calcul ; vivant dans l'aisance mais esclave de l'économie et de la prudence ; animée d'un très grand zèle pour le catholicisme ; ignorant l'étranger et ne désirant pas le connaître ; esprit de clocher car le morcellement du territoire avait comme retentissement le morcellement des idées. Ce portrait n'est vrai qu'en partie. Le maître de céans ne s'est pas drapé dans le culte exclusif du passé, il a ressenti les secousses de l'heure, aussi quelques romantiques édités par la contrefaçon belge trouvent place à côté des classiques. De l'esprit romantique, le bourgeois a pris la tendance à l'exotisme : aussi en un coin apparaissent les noms de Gœthe et Walter Scott et de Mauzonni.

Cette première conception ne pouvait convenir au fils qui vers 1850 prenait place en maître au foyer. Voici sa bibliothèque, à lui, en style du second empire. L'instar de Paris s'accentue dans les idées, dans les mœurs et dans les lectures, le rayonnement scientifique et littéraire du XIXe siècle se fait plus puissant. La bibliothèque dénote un éclectisme de caprice que domine moins la sympathie des idées que le respect humain. Aussi Lacordaire se voit à côté de Renan,

Bastia à côté de Proud'hon. Toute la littérature invertébrée du second empire s'y prélasse : Octave Feuillet et Sandeau ont remplacé Balrue. Les Parnassiens ont apporté leur décadence; toutefois il y a place pour la forte prose d'un Veuillot, d'un Dupanloup et d'un Legouvé. De chez nous, une contribution timide encore : Van Hasselt que Deschanel nous avait fait connaître, De Coster, Conscience et les lourds volumes de *Patria Belgica* de Van Bemmel.

La troisième bibliothèque date de 1880. Elle est en style moderne. Ici, peu de fantaisie, place à la science. Voici Jules Verne, Flammarion, Richet, Lombroso, Spencer, Pasteur ; toutes les vérités provisoires de la science y passent. Voici De Voguë puis les disciples de Taine qui pressentent déjà l'évolution prochaine Barrès, Bourget et Anatole France. Tous les poètes de l'édition Lemerre, toute la réaction symboliste et idéaliste et même le vigoureux et indomptable traditionaliste Brunetière. L'instar de Paris domine encore l'éclectisme littéraire belge néanmoins les noms de chez nous se font plus nombreux ; voici qu'apparaissent Picard, Mercier, Kurth, Pirenne et Prins.

On objectera que ces bibliothèques sont des cas exceptionels. Soit. Mais il y a des bourgeois qui goûtent la littérature et les arts. Isolés dans la tranquille ambiance de leurs provinces, privés des dérivatifs intellectuels de la grand'ville, ils se réfugient dans leurs vieilles demeures comme en des cloîtres où s'élaborent leurs rêves, où s'épanouissent et s'affinent par le livre leur sens instinctif de la Beauté. Toute une littérature s'est attelée à la tâche de ridiculiser le Bourgeois. Elle y a réussi en agitant les spectres de Monsieur Prudhomme et de Homais, mais les jugements de Proudhon, de Baudelaire, de Taine et de Victor Arnould sont trop exclusifs. Le Bourgeois ! être borné, étroit, utilitaire, s'écriait Arnould. Mais le terme bourgeois ne doit pas être pris dans un sens exclusivement péjoratif et aujourd'hui on a cessé d'être spirituel en faisant de l'esprit à son propos.

Le Bourgeois, c'est historiquement l'habitant du bourg, participant seul aux libertés du bourg. Les Bourgeois, c'étaient nos vieux communiers dont la vaillance, et la rude audace ont écrit les pages les plus glorieuses de notre histoire. Les Bourgeois, c'étaient nos doctes rhétoriciens qui cultivèrent autrefois le gai sçavoir. Les Bourgeois, c'étaient les Van Artevelde, c'étaient Rubens et ses disciples. Dans nos provinces, l'institution communale demeura plus solide qu'ailleurs et ne connut pas la congestion qui portait à Versailles le sang de la France. La Bourgeoisie est, chez nous, à peine séparée de la noblesse qui s'y est recrutée presque tout entière. Elle n'est pas une caste, mais une masse mobile dont il est difficile de déterminer la psychologie, d'autant plus que celle-ci varie de région à région. L'âme belge possède des facettes différentes d'après les villes et les situations sociales.

Après avoir inventorié chacune des trois bibliothèques que successivement le bourgeois de 1830, puis celui de 1850 et enfin celui de 1880, composèrent selon leurs goûts, Carton de Wiart établit par elles la mentalité propre à chacune de ces trois générations.

Le bourgeois de 1830, contemporain de nos constituants se réclame en économie politique de la doctrine de Royer-Collard. Il professe au plus haut point le goût du confort domestique et de la vie familiale fondée sur l'autorité du père de famille. Il ne connaît guère que la placidité et a horreur de l'agitation sociale et de ses aléas. C'est la simplicité grave sûre d'elle-même ; on devine des âmes. Les relations sociales sont peu étendues, les bourgeois se retrouvent à l'estaminet dans la fumée des pipes devant les pintes débordantes. En politique le bourgeois s'en tient à la Déclaration des Droits de l'Homme, charte pompeuse de l'individualisme. Une seule crainte trouble ses sécurités : la main-morte et la corporation. M. Carton de Wiart fait du bourgeois de cette époque

et de l'immortel Joseph Prudhomme un portrait très spirituel et très pittoresque.

La Bourgeoisie après Louis-Philippe abandonne les hausse-col. C'est une génération moins naïve ; tout se banalise, la coupe des habits, de la barbe et des idées. Les villes se hausmannisent. Mais déjà les « immortels principes » se démonétisent. On perçoit à travers la société comme un malaise et un désarroi ; moins de devoirs d'un côté, moins de résignation de l'autre ; on subit un régime économique dont l'égoïsme est la base. La doctrinarisme de 1830 est devenu le dilettantisme du second empire. La tendance à la mélancolie trouve son interprète chez nous en Octave Pirmez. Mais partout s'implante le dogme de la conception réaliste du bonheur et la religion, Monsieur Homais le proclame, n'est bonne que pour les masses.

La troisième génération éprouve la réaction de l'idéalisme. La mode est à l'expansion ; toutes les nouveautés trouvent des adeptes et des apôtres dans la bourgeoisie actuelle. Toutefois il faut signaler chez nous, en littérature, le réveil du sentiment national. La conscience de soi force la destinée. Plusieurs des caractères signalés par Benjamin Constant se retrouvent dans ceux de nos écrivains qui ont étudié l'âme ou la vie bourgeoise : Conscience, Krains, Delattre, des Ombiaux, Rency, Glesener, Garnir, Paul André, Davignon, Van Zype, Maubel, Ned, Vandewiele. Cependant, nos écrivains comme nos peintres, sont paysagistes plus que portraitistes. M. Carton de Wiart montre qu'ils vont d'instinct aux aspects pittoresques.

Il met tout cela en lumière par l'analyse de la manière de Verhaeren, de Georges Virrès et de Courouble. Puis il souligne que la passion du travail est une des caractéristiques de notre race ; ce trait a été relevé récemment par Charles Moure et par Charriaut. Il rappelle que lors de son jubilé, M. Tack répondait aux congratulations de ses amis par un discours qui était un hymne au travail : Le travail, disait-il,

devient un besoin et reçoit en lui-même sa récompense. A l'occasion d'un autre jubilé, Edmond Picard, enfant terrible de la bourgeoisie, écrit son « Confiteor », histoire pathétique d'une âme de la bourgeoisie belge au XIXe siècle. Dans la vie de ce grand laborieux, la passion du travail s'accompagne d'une paire d'ailes : l'amour des arts et l'amour des Lettres. Il applique cette maxime de Pascal : Le travail est le grand dérivatif de l'angoisse de vivre.

Cet exemple, et, en général, l'effort commun de tous nos écrivains français et flamands a contribué a intellectualiser la bourgeoisie belge. Il tend à la soustraire à l'utilitarisme qui dessèche et à l'immobilisme qui tue.

Camille Lemonnier a écrit « *La fin des Bourgeois* ,» Est-ce une prophétie ? La bourgeoisie, pour la démentir, doit élever son propre niveau, voir non seulement les richesses mais aussi la pensée, vivre un peu moins par l'estomac et un peu plus par le cœur et l'esprit.

Il n'y a pour les classes sociales qu'une seule maladie mortelle : « *c'est l'impuissance ou le refus de s'améliorer* ».

MAURICE DE MEUS.

A mon Père

J'ai gardé ton équerre et ton pesant marteau
Ton fil où pend le plomb usé du choc des pierres
Puis ton mètre dé cuivre et ton vieux niveau d'eau
Que si souvent fixa ta soucieuse paupière.

Je les garde d'amour en souvenirs pieux
Chers objets de labeur, anciens outils de vie
Que manièrent tous, sans haine et sans envie
Ces rudes bâtisseurs que furent mes aieux.

Un peu de mon pays a surgi de leurs mains
Et dans le clocher clair qui s'effile en l'espace
Dans la blanche maison qui borde nos chemins
Je reconnais, très fier, l'empreinte de ma race.

Père, si les outils que les tiens ont touchés
Ne sont plus dans nos mains, notre cœur bat le même
Et ta race toujours sans craindre d'anathème
Restera forte et fière ainsi que vos clochers.

SYLVAIN GRAWEZ.

Puisque la Vie

Puisque la vie en toi tressaille ardente et fière
Puisque vers les sommets tu veux lever ton front
Et garder ton cœur fort alors que chanteront
Les tentatrices voix de la chair meurtrière.

Puisque tu veux le soir en regardant ton âme
Te retrouver meilleur qu'aux combats du matin
Puisque tu veux sentir ton idéal atteint
Et t'en aller sans trop de remords ni de blâme.

Garde-toi dans l'élan de ton rêve sublime
De livrer ta vaillance aux sages orgueilleux
Qui de leurs doigts humains veulent créer des dieux
Et dresser la raison comme la règle ultime.

Car nous portons toujours l'originelle plaie
Elle brûle en nos chairs et saigne en nos esprits
Nous sommes ici-bas les éternels meurtris
Les fervents d'un beau rêve où l'âme en vain s'essaie.

Qui donc apportera le victorieux courage
A qui veut rester fort ?... Et je pense au grand soir
Où Jésus Fils de Dieu parmi nous vint s'asseoir
Et nous offrit le pain et le rouge breuvage.

Pour marcher l'âme haute et rendre nos peurs vaines
Alors qu'autour de nous s'épaissira la nuit
Pour toucher les sommets où notre idéal luit
Mettons le sang d'un Dieu dans le sang de nos veines.

SYLVAIN GRAWEZ.

A la Bibliographie de Belgique

Par suite d'une décision de M. Ministre des Sciences et des Arts, la publication de la *Bibliographie de Belgique* sera dorénavant assurée par la Bibliothèque royale, sous la direction d'une Commission spéciale et avec le concours de correspondants régionaux.

Comme par le passé, elle se subdivisera en trois parties, mais certaines modifications seront apportées dans leur mode de publication, afin d'en faciliter la consultation et de rendre possible des utilisations plus nombreuses.

*
* *

La première partie comprendra la notice bibliographique des LIVRES et des PÉRIODIQUES NOUVEAUX, ainsi que celle des ESTAMPES, CARTES, PLANS, PHOTOGRAPHIES, etc.

Les notices y seront classées *en ordre méthodique* et chaque fascicule bimensuel sera accompagné d'une *table alphabétique cumulative des auteurs et des matières*, de telle sorte qu'il suffira de consulter la table donnée avec le dernier fascicule paru, pour retrouver immédiatement tous les ouvrages publiés par un auteur ou sur une matière, pendant les mois précédents.

LA LISTE DES PÉRIODIQUES ne sera plus donnée que tous les deux ans, et, pour la première fois, en 1913. Elle sera publiée *en un volume complet*, mentionnant tous les périodiques qui se publient au moment de son apparition.

La partie « Livres et Périodiques nouveaux » donnant, tous les quinze jours, la notice des nouveaux périodiques, il sera possible néanmoins de se tenir constamment au courant de l'état-civil de la presse périodique belge.

Le bulletin des sommaires des périodiques formera dorénavant la deuxième partie du recueil ; Il sera complété par une table cumulative des auteurs, jointe à chaque fascicule trimestriel.

*
* *

Les notices Bibliographiques seront rédigées conformément à des *règles catalographiques* arrêtées par la Commission. Établies en connexion avec les règles bibliographiques internationales existantes, ces règles ont été élaborées de façon à répondre aux besoins de la bibliographie comme à ceux des catalogues de bibliothèques.

L'utilité de faire servir les travaux de ce genre aux catalogues de bibliothèques et l'avantage d'utiliser ces catalogues comme bibliographies rendent en effet désirable l'emploi des mêmes règles dans l'un et dans l'autre domaine.

Les notices de la *Bibliographie de Belgique* rédigées dorénavant en suivant des règles conformes à ce programme pourront donc recevoir plusieurs utilisations signalées plus loin.

En outre, on n'a pas voulu se borner aux besoins des bibliographies et de catalogues par noms d'auteurs, mais on a considéré aussi ceux d'un système complet de catalogues ou répertoires bibliographiques.

Un tel système comprenant trois parties : *auteurs* (alphabétique), *matières* (systématique décimal) *matières* (analytique par mots-matières), les notices bibliographiques seront en conséquence accompagnées 1°) en haut, à gauche d'une vedette-auteur *(catalogue alphabétique)*, 2°) en haut, à droite, d'un index de classement décimal (*catalogue systématique*) ; 3°) en bas, à droite, de mots-matières (*catalogue analytique*).

Si l'on suppose les notices découpées à plusieurs exemplaires et collées sur fiches, chacune de ces dernières pourra

recevoir une destination spéciale et contribuer à former des répertoires bibliographiques ou des catalogues *alphabétiques, systématiques* ou *analytiques,* dont la coordination parfaite est assurée par la triple indication accompagnant chaque notice.

*
* *

En vue d'éviter le découpage des fascicules, il est publié une édition sur fiches des notices relatives aux *Livres et périodiques nouveaux, estampes, cartes et plans,* ainsi qu'aux *principaux articles de revues* mentionnés dans le Bulletin des Sommaires des périodiques.

Revue bibliographique belge

RELIGION — THÉOLOGIE — PRÉDICATION

A. Lapide (R. P. Cornelii). — **Commentaria in omnes Sancti Pauli Epistolas.** Recognovit subjectisque notis illustravit, emendavit et ad præsentem sacrae scientiae statum aduxit Can. Antonius Padovani. — *Turin, Marietti, 1911.* 2 vol. in-8 de 566 et 606 pages. fr. 12.00

A Lapide n'est que la forme latinisée du nom flamand *Van den Steen*. Cornelius a Lapide était né à Bocholt, dans la province du Limbourg. C'est un des écrivains belges auxquels l'exégèse biblique est le plus redevable. Il a laissé sur toute l'Ecriture Sainte, hormis le psautier et le livre de Job, des *Commentaires* étendus, dont le succès s'est affirmé, depuis leur première publication, vers le début du XVIIe siècle, par de nombreuses éditions partielles ou complètes.

Assurément, comparés aux travaux que notre époque a produits, ces *Commentaires* ne sont point parfaits. Il leur manque notamment les précisions que des études semblables empruntent désormais aux progrès de la critique tant textuelle que linguistique et historique. On peut aussi leur reprocher, comme défauts originels, une certaine prolixité et quelque tendance à abuser du sens allégorique, du sens tropologique et d'autres sens dérivés. En revanche, la

---

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

méthode qui y est constamment suivie leur assure de grands avantages. Elle consiste essentiellement à donner en tête de chaque chapitre une brève analyse du contenu, puis à interroger sur la signification de l'ensemble et des détails les exégètes antérieurs, et surtout les Saints Pères, en reproduisant, tantôt mot à mot et tantôt en substance, leurs affirmations, expositions et applications les plus caractéristiques, pour arriver finalement, par une comparaison et une discussion attentives, à des conclusions suffisamment claires et suffisamment motivées. L'œuvre du commentateur limbourgeois devient ainsi un répertoire aussi abondant que varié, qui peut tenir lieu d'une bibliothèque entière. On y trouve, avec une dissection minutieuse et objective du texte inspiré, des clartés sur l'interprétation traditionnelle et morale, et, par conséquent, des matériaux précieux pour l'édification personnelle et pour la prédication. A ce point de vue, les productions trop souvent arides et décharnées de la science scripturaire moderne n'ont rien ou presque rien qui puisse lui être comparé. Ne nous étonnons donc pas qu'un critique renommé pour sa sévérité ait constaté qu' « il y a une infinité de bonnes choses dans les livres de ce Jésuite ». L'appréciation est d'autant plus remarquable qu'elle est de Richard Simon, qui, on le sait, ne nourrissait nulle tendresse particulière pour « les Jésuites ».

Mais, de l'avis de tous les juges compétents, les *Commentaires des épîtres de Saint Paul* l'emportent en solide ampleur et en pénétration sagace sur les autres *Commentaires* de Cornelius a Lapide. L'auteur lui-même déclare y avoir apporté un soin tout spécial. Chacun se convaincra facilement de l'exactitude de cette affirmation rien qu'à parcourir les dix-neufs « canons réels» (*canones rerum*) et les vingt-six «canons verbaux» (*canones verborum*) dans lesquels il a condensé ses vues principales et ses grandes lignes directrices. J'excepte toutefois celui qui admet, comme également légitimes pour un même passage, pour un même phrase, plusieurs leçons différentes et plusieurs acceptions littérales.

Les annotations marginales du nouvel éditeur, M. le Chanoine Padovani, relèvent justement, par-ci, par-là, quelques assertions semblables. Elles tendent du reste, en général, à rectifier ou à compléter divers points d'érudition et de critique littéraire. A ce titre, elles seront très utiles. Ce serait pourtant s'en exagérer la portée que de les croire suffisantes pour mettre ces *Commentaires* complètement au courant ou, comme dit M. Padovani, « pour les amener au niveau de la science sacrée contemporaine ». Mais il n'importe : les deux volumes qui viennent de paraître seront bien accueillis de tous les amis d'une saine et forte exégèse, et ceux qui les auront parcourus souhaiteront de voir bientôt s'y adjoindre le troisième, qui sera consacré aux cinq dernières épîtres du cycle paulinien traditionnel, je veux dire aux épîtres pastorales, à l'épître à Philémon et à l'épître aux Hébreux.

J. FORGET.

Bertrin (Georges), professeur à l'Université Catholique de Paris, — **Autour d'un Miracle.** Un miracle d'aujourd'hui. Ce que répondent les adversaires de Lourdes. — *Gilly, A. Gelon, 1911.* 1 vol. in-8 de 212 pages. fr. 1.50

Halleux (Jean). — **Les croyances primitives.** — *Bruxelles, Action Catholique, 1912.* 1 vol. in-12 de 42 pages. fr. 0.50

Verset (J.), S. J. — **Le danger rationaliste et la formation du sens catholique.** — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 broch. in-8° de 20 pages. fr. 0.50

Verhelst (abbé F.). — **Un aspect du problème de la Providence.** — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-8° de 14 pages. fr. 0.50

SOCIOLOGIE — POLITIQUE

Thibbaut (Emile), Provincial de la compagnie de Jésus en Belgique. — **Les Jésuites et les fermes-chapelles.** — A propos d'un débat récent. — *Bruxelles, Goemaere, 1911.* 1 vol. in-8° de 32 pages. fr. 0.50

La réponse du Père Thibaut aux agressions inqualifiables d'un substitut du Procureur du Roi au Congo et aux déclamations franc-maçonniques du Frère Vander Velde ont été un soulagement pour les amis — et ils sont les deux tiers du peuple belge — pour les amis, parents ou admirateurs des très nombreux missionnaires belges au Congo.

Nous n'insisterons pas sur celui qui a fourni les documents au F.·. Van der Velde dans cette campagne de dénigrement et de sectarisme. Un journal l'a spirituellement appelé Ponce-Mathieu et le nom lui est acquis, comme il le mérite.

Quant à M. Vander Velde, constatons qu'une fois de plus il a manqué de pondération, de juste mesure, et de discernement ; les hommes qu'il attaque ne sont point de ceux qui, comme lui, ont fait au Congo deux voyages de haut luxe ; non, ils passent-là bas, au milieu de mille privations, les plus belles années de leur vie toute de charité et de sacrifice.

La réponse calme et digne du sympathique Provincial, le R. P. Thibaut, en faveur de ses frères en religion, qui peinent là bas pour le plus pur idéal, dédommagera ceux-ci du coup de carabine que leur a lancé le socialiste frelaté de franc-maçonnerie et de sectarisme, qu'est devenu frère .·. Vander Velde depuis qu'il essaie, en parfait cartelliste, de servir à la fois Marianne et la Veuve Hiram. F. V.

HISTOIRE — BIOGRAPHIE — HAGIOGRAPHIE

Balau (L'abbé Sylv.). — **Précis d'histoire contemporaine de Belgique** (1789-1911). 4e édition. — *Liège, H. Dessain, 1911.* 1 vol. in-12 de 240 pages. fr. 2.50

Drandar (A.-G.). — **Actualités Balkaniques.** — *Bruxelles, Etablissements généraux d'imprimerie, 1912.* 1 vol. in-8° de 144 pages. fr. 3.00

Mœller (Ch.), professeur d'histoire à l'Université de Louvain. — **Histoire contemporaine de 1850 à 1900.** — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-12 de 242 pages. fr. 3.50

LITTÉRATURE — ROMANS — THÉATRE

Bodeux (Michel). — **L'année pieuse.** Poèmes. — *Bruxelles, La Belgique artistique et Littéraire, 1911.* 1 vol. in-12 de 108 pages. fr. 2.00

Le poète s'en est allé

. . . . . *vers la source divine*

et a recueilli en sa main

. . . . . *comme en un fruste bol*
L'eau fraîche et transparente arrivant du mystère.....

Le luth aux lèvres, il a parcouru le cycle pieux des *fêtes sacrées*, s'attardant parfois au bord des sentis mélancoliques de la *méditation*, se retournant parfois aussi vers la foule de ceux qui croient pour leur épeler des mots d'évangile....

Il y a là beaucoup de jolis vers. On pourrait peut-être trouver à médire de

quelques mots inattendus que les exigences de la rime ont malheureusement imposés à M. Bodeux — ou dont la difficulté d'assouplir le verbe évangélique aux étroites tournures de la phrase mesurée et rimée le fait aisément excuser.

C'est l'alexandrin qui lui réussit le mieux : La Pensée mystique y ondule à son aise — lentement psalmodiée aux heures de sombre souvenance — tendrement et amplement rythmée aux anniversaires triomphants.

L'octosyllabique de M. Bodeux moule moins bien ses pieux pensers et la ligne tourmentée des mètres inégaux l'égare parfois en de petites banalités, des redites..... que le jaillissement d'un beau vers a tôt fait oublier.

L'Année pieuse est comme une poétique « cartabelle » dont la place est marquée dans toutes les bibliothèques chrétiennes.

M. ROUVROY.

Destrée (Dom Bruno), O. S. B. — **L'Ame du Nord :** Ruskin, Gezelle, Joergensen. — *Bruxelles, Action Catholique, 1911.* 1 vol. in-12 de 62 pages fr. 0.50

Faber (Paul). — **Le bouc de Châtillon.** Episode Héroï-Comique de la lutte scolaire en Belgique. Un acte en vers. — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 broch. in-8° de 50 pages. fr. 1.50

Halflants (Paul). — **Religion et Littérature.** — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1911.* 1 vol. in-12 de 286 pages. fr. 3.50

Nous voici bien en retard pour rendre compte de ce volume que nous avons lu avec le plus grand intérêt, que, depuis lors, nous avons consulté plus d'une fois et dont souvent nous avons verbalement recommandé la lecture.

Nous ne nous excuserons point auprès de l'auteur de ce retard qui pourrait avoir nui à la vente de son ouvrage. D'abord, parce que M. l'abbé Halflants en publiant un livre ne songe point conclure une « affaire » — et puis parce que le livre « *Religion et Littérature* » n'a point souffert du silence persistant de la *Revue Bibliographique*. Dès sa parution, il fut signalé par toute la presse belge et par de nombreuses revues étrangères, et il n'est pas un de nos lecteurs qui n'en connaisse toute la valeur littéraire et morale. Ce n'est donc que pour mémoire que nous en parlons ici.

M. l'abbé Halflants y analyse les œuvres récemment parues des écrivains croyants et incrédules. Mais son analyse n'est point un compte rendu froid et purement objectif : c'est une étude fouillée, consciencieuse, au cours de laquelle il marque, raisonne et justifie sa conception de l'art littéraire. Et

c'est plaisir de le suivre dans ses dissertations pleines de vie, qui révèlent chez l'auteur une vaste et sûre érudition.

Le titre dit assez que M. l'abbé Halflants envisage ici la littérature à la lumière de la théologie.

Tour à tour, il étudie les œuvres de S. E. le Cardinal Mercier, de Huysmans, de Dom Bruno Destrée, de Bazin, de Carton de Wiart, de Davignon, de Van den Bosch, de Kinon et de Nothomb parmi les croyants. Parmi les incrédules, il a choisi Zola, France, Loti, Maeterlinck, Lavedan, Mendès et Ancey.

Notre conseil de lire ce livre bien pensé et bien écrit viendrait trop tard sans doute. Néanmoins, on nous permettra d'émettre le vœu de voir « *Religion et Littérature* » figurer en bonne place dans la bibliothèque de tous ceux qui ont charge d'âmes ou qui, simplement, aiment lire de beaux et bons livres.

J. RENAULT.

Mitchell (Hary). — **Quand paupières closes....** Contes pour les petites. — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-8° de 60 pages. fr. 1.25

« Les petits enfants sont des étrangers qui viennent de loin pour apprendre à vivre ». Tout les intéresse ! Nous aurions tort de compliquer les contes qu'il faut à ces naïves intelligences.

En voici de tout simples, gentiment dits qui finissent par une morale. Une conclusion de ce genre est absolument requise ; s'ils n'en pouvaient tirer une leçon, l'histoire perdrait à leurs yeux toute son importance. D'ailleurs, avec eux, nous causerons, nous raisonnerons sérieusement sans rien dénaturer de la réalité objective, par des fadeurs ou des exagérations ridicules.

Leur innocence et la virginité de leur intelligence exigent à bon droit, beaucoup de délicatesse, de bonté, de prudence. Les laideurs, les platitudes les dépriment et découragent... L'auteur a bien réussi ses contes, ils sont humbles, candides, amènes, reposants.

« ... Un jour, le château s'emplit d'une joyeuse rumeur. Les trompettes sonnaient ; les pages se bousculaient gaîment ; les paysans arrivaient avec des rameaux fleuris, et les hirondelles dans le ciel bleu, tournant, virevoltant, semblaient prendre leur part de l'allégresse générale. » N'est-ce pas le ton juste, le langage clair qui éveilleront, dans l'imagination impressionnable des enfants, tout un monde vivant ? Oui, oui, il faut que les alphabets où ils épèlent soient composés par des poètes à la pensée haute et pure !...

J. VAN DOORSLAER.

Ned (Edouard). — **Contes du Pays.** Recueil de Contes de MM. H. Krains, P. Demade, H. Stiernet, A. Vierset, G. Garnir, G. Virrès, L. Banneux, L. Delattre, Edouard Ned. — *Alost, E. Deseyn, 1911.* 1 vol. in-8° de 200 pages. fr. 2.00

C'est le premier volume de la Collection *Selecta* dont l'éditeur M. Eugène De Seyn d'Alost entreprend la publication. Cette collection destinée surtout à la jeunesse des écoles offrira au public les plus belles pages des grands écrivains français et belges, des siècles passés et de notre temps. Il faut savoir gré à M. De Seyn d'inaugurer sa série par des pages d'auteurs belges.

On retrouve ici avec plaisir des noms connus et des œuvres aimées. Contrairement aux habituelles anthologies, la part de chaque écrivain est assez notable. Elle forme un tout, par quoi l'on peut se rendre compte de la manière, de l'esprit, du style de l'artiste.

M. Edouard Ned a fait précéder chaque contribution d'une notice succincte, d'une sorte de médaillon critique, où l'on voit à côté de quelques notes biographiques, une appréciation de l'œuvre de nos écrivains. Ecrites avec un grand souci d'impartialité, ces notices guideront fort justement le goût des lecteurs.

Bref, un livre à recommander et à populariser. M. De Meus.

Renault (Paulin). — **La chanson éducatrice.** Lettre-préface de Théodore Botrel. — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-12 de 144 pages. fr. 2.00

Sous ce titre, M. P. Renault publie deux études sur la force éducatrice de cette petite muse ailée, la chanson. On ne sait vraiment ce qu'il faut le plus admirer dans ce volume: la constante vérité du fond ou l'éclat étincelant de la forme. M. Renault est un artiste et c'est en artiste qu'il écrivit ces études. C'est une charme de les lire car l'auteur y développe sa thèse en une langue des plus pures et des plus harmonieuses. Nous ne chercherons point à les résumer. Signalons seulement les très justes dissertations sur l'appropriation des vieilles chansons à la vie contemporaine, l'histoire de la chanson populaire et l'étude critique sur la plupart des chansonniers actuels.

Tous ceux que passionnent les études littéraires ou sur qui pèse la responsabilité d'une éducation d'enfant à opérer, comme aussi tous ceux qui aiment une lecture saine et pleine d'attrait liront avec intérêt et plaisir cette double étude si élogieusement préfacée par le bon chansonnier Botrel.

J. Herbé

ART MILITAIRE — MARINE — NAVIGATION

Dax (O.). — **Situation de la Belgique en prévision d'un conflit Franco-Germain.** — *Bruxelles, Impr. industrielle et financière, 1911.* 1 broch. in-8° de 60 pages. fr. 0.75

ENSEIGNEMENT — ÉDUCATION

Dury (A.). — **Sur le vif.** Aux parents et aux éducateurs. — *Bruxelles, Education familiale, 1911.* 1 broch. in-8° de 44 pages. fr. 0.75

Dans ces croquis, pris sur le vif, que de parents se reconnaîtront! Puissent-ils, à envisager leurs travers, trouver le courage de s'amender! Vraiment, à réfléchir à ces quelques pages, on se demande si certains parents n'ont pas autant que leurs enfants besoin d'être éduqués? Je le veux bien, tous les parents ne sont pas affligés de tous les défauts dénoncés dans cette attrayante brochure, mais combien nombreux seront les pères, combien nombreuses les mères qui auront avantage à lire et à s'appliquer l'un ou l'autre de ces paragraphes : « Laisse-moi tranquille. — Croyez-vous? — Bah! Avec l'âge! — On fait ce qu'on peut. — Il a toujours raison. — Il veut! — L'instituteur n'est pas capable! — Ils doivent faire bloc. — Papa ne veut pas! — Il est défendu. » Il est vrai que ce dernier paragraphe concerne les instituteurs.

M. Dury n'a pas la prétention d'imprimer une direction originale à l'éducation ; ses recommandations se trouvent dans maint ouvrage sur la question; mais il a eu le talent de les présenter sous une forme concrète, saisissante, et les applications qu'il fait sont inéluctables. Des personnes qui n'ont ni les loisirs ni le goût de s'enfoncer dans la lecture des grands pédagogues, se laissent captiver quelquefois par des brochures de ce genre ; — et cela leur fait grand bien, à elles et à leurs familles. C. Cx.

ASCÉTISME — PIÉTÉ

De Meulemeester (Maurice), C. SS. R. — **L'Œuvre de Saint Clément-Marie Hofbauer à Jette Saint Pierre.** — *Jette, Imp. Van Lantschoot, 1911.* 1 broch. in-12 de 50 pages. fr. 0.60

Opposée à la presse immorale et impie, une œuvre a été fondée à Jette-

St-Pierre pour la diffussion de la bonne presse par la distribution gratuite de de revues et de brochures. L'auteur en expose le but, l'opportunité, le fonctionnement, les résultats acquis et les espérances. Une telle œuvre se recommande d'elle même. C'est un apostolat que répandre cette brochure où l'on apprendra à faire grand bien par les moyens les plus simples.

JEAN LOVEL.

Lintelo (J.), S. J. — **Prière et Vocation.** On peut désirer et demander une vocation supérieure. — *Tournai, Casterman, 1912.* 1 broch. in-8° de 24 pages. fr. 0.25

Ces pages, écrites principalement pour les directeurs de la jeunesse, pourront être utilement mises aux mains des jeunes gens intelligents et généreux qui délibèrent sur leur vocation. — Il sera aisé d'appliquer les mêmes principes aux jeunes filles. Il suffit de transposer à la vie parfaite, au renoncement par amour pour Jésus et pour les âmes, ce qui est dit ici de la vocation sacerdotale.

Tel est l'avis de l'auteur : sa déclaration nous apprend nettement la destination particulièrement importante de cette brochure.

Après avoir exposé les raisons à l'appui de sa thèse et les avantages de la pratique qu'elle propose, le Père Lintelo en fait l'application à quelques cas particuliers. Il examine ensuite quelques difficultés et termine par quelques mots sur le moyen par excellence de la culture des vocations, la communion fréquente.

J. A. M.

Bulletin bibliographique international

BIBLIOGRAPHIE — LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Salvat. — Diccionario enciclopedico popular ilustrado, inventario del Saber humano. Tome VIII-de Q à S Z. — *Barcelone, Salvat & Cie*, 1912. 1 vol. in-8° de 1108 pages. fr. 25.00

RELIGION — THÉOLOGIE — PRÉDICATION

A Vallgornera (Thomas). — Mystica theologia Divi Thomae utriusque theologial et mysticae principis. — *Turin, Marietti*, 1911. 2 vol. in-8° de XXXII — 608 et 558 pages. fr. 12.00

Cet ouvrage vit le jour pour la première fois en 1662. Une seconde édition parut en 1665, l'année même de la mort de l'auteur, avec des insertions nouvelles assez considérables.

Le titre qu'on vient de lire nous dit qu'il s'agit d'un traité de *Théologie mystique* dont le fond est emprunté à saint Thomas. De fait, on ne rencontrera ici ni une règle, ni une page, ni presque un alinéa qui ne s'appuient expressément sur le Docteur Angélique, qui ne citent textuellement ou ne paraphrasent plus ou moins longuement tel ou tel passage de ses œuvres. Cette méthode se justifie pleinement pour qui réfléchit que la mystique est intimement liée à la psychologie et en dépend jusqu'à un certain point. De même que l'ordre surnaturel en général suppose l'ordre naturel

---

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés la Revue *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

et le dépasse sans le détruire, se superpose à lui en respectant ses tendances essentielles, de même l'action extraordinaire de Dieu dans les âmes d'élite s'adapte aux lois qui régissent leur activité propre. Le P. Vallgornera fait à ce propos une remarque fort juste : « Le mysticisme, dit-il, n'est solidement assis qu'à la condition de n'être pas en contradiction avec les principes de la doctrine scolastique ; voilà pourquoi saint Thomas est, dans la matière, un maître très habile et très sûr. Au contraire, en allant puiser à d'autres sources, qui traitent exclusivement, sans guide ni répondant, des questions mystiques, on s'expose, en dépit d'intentions pieuses, à trouver l'erreur sous des excès de langage.»

L'auteur craint donc les inexactitudes doctrinales ; il est et veut nous mettre en garde contre les exagérations qui naissent facilement d'un mysticisme inintelligent, mal entendu. Cette intention est surtout évidente dans la « *Dissertation initiale* ». Nous y voyons que l'âme, fût-elle élevée aux sommets de la vie mystique, n'est point purement passive, et notamment que, dans cette vie, même poussée à ses manifestations les plus étonnantes, l'amour ne va jamais sans quelque connaissance préalable. Ce principe bien établi aide à comprendre, en les ramenant à leur juste valeur, des expressions telles que celles-ci : « *dans la contemplation, l'âme est en silence et en repos ; dans l'état d'union intime, l'âme est liquéfiée et anéantie, elle jouit de Dieu et du Verbe, son époux, elle est transformée en Dieu* », *etc.*

Comme indice de la même attitude prudente et réservée, je signale encore un ensemble de règles judicieusement tracées pour le discernement des révélations, soit fausses, soit vraies.

L'ouvrage est divisé en quatre « questions » ou parties principales. La première est cette *Dissertation introductive* qui définit et interprète les termes et locutions techniques ; les trois autres traitent successivement *des trois voies purgative, illuminative, unitive.*

Dans cette réédition, due aux soins du R. P. Berthier, un *Appendice* final de plus de deux cents pages contient des éclaircissements complémentaires sur nombre de points. Le savant religieux y a réuni tous les développements nouveaux fournis par l'édition de 1665. N'eût-il pas mieux valu, pour la commodité du lecteur, que ces additions restassent distribuées, dans le corps des deux volumes, à la suite de chacune des thèses ou des règles auxquelles elles se rapportent ? Je me permets de le penser. Voici une autre remarque, qui s'inspire du même point de vue : le texte fourmille partout de renvois, ainsi que de citations de l'Ecriture, des Pères, des scolastiques et surtout de saint Thomas ; en plaçant ces citations entre guillemets ou entre tirets, ou en les imprimant en italique, ont eût rendu, ce me semble, bien des pages plus claires, et la suite des idées plus facilement saisissable. Cette petite précaution typographique et un usage intelligent des deux-points auraient pu aussi dispenser le nouvel éditeur de l'insertion, en quelques endroits, de ces *ait quod, dicit quod*, etc., qui rendent, sans grand profit, les phrases lourdes et désagréables.

Mais ce sont là désidérata très légers et n'intéressant que la forme, et chacun sait qu'en des livres comme celui-ci, c'est le fond seul qui importe. Aussi bien devons-nous une grande reconnaissance à celui qui a remis à la disposition de nos contemporains une œuvre de bonne et solide doctrine, qui était épuisée depuis longtemps. Combien cette entreprise était opportune, son succès même le prouve, puisque, depuis 1890, l'édition arrangée et revue par le P. Berthier a déjà été réimprimée deux fois.

J. Forget.

Discours Eucharistiques. Deuxième série : Discours dogmatiques prononcées aux congrès eucharistiques de Jérusalem (1893) ; Reims (1894) ; Paray-

le-Monail (1897) ; Bruxelles (1898) ; Lourdes (1899). — *Paris, Lethielleux,* 1911. 1 vol. in-12 de 386 pages. fr. 3.50

Janvier (M.-A.), O. P. — Morale spéciale. Tome I : **La Foi et ses actes.** Conférences de N.-D. de Paris, Carême 1911. — — *Paris, Lethielleux,* 1911. 1 vol.in-8° de 440 pag. fr. 4.00

Rinieri (Ilario). — **La Santa casa di Loreto.** Volume III : La verita sulla S. Casa di Loreto. — *Torino, Marietti,* 1911. 1 vol. in-8° de 534 pages. Les 3 vol. fr. 10.00

Le chanoine Ulysse Chevalier, correspondant de l'Institut, avait publié en 1906, avec l'autorité qui s'attache à son nom, une étude historique sur l'anthenticité de la *santa casa* de Lorette. Les conclusions, anti-traditionnelles, de cette publication furent vivement contestées et attaquées. Dans cette polémique se distingua particulièrement le religieux génois, auteur de l'ouvrage dont nous annonçons ici le troisième et dernier volume.

La réfutation de *Notre-Dame de Lorette* est conduite avec une louable méthode et, il faut l'ajouter, avec cette abondance familière aux publicistes italiens. Ayant à rendre compte du troisième volume seulement, je peux me borner à cette appréciation tout à fait générale.

Quant à ce troisième volume, il contient, outre une préface qui est à elle seule toute une réfutation, outre de précieux *indices* bibliographiques et analytiques, trente chapitres divisés en trois groupes : les questions préliminaires (ch. I. III), la polémique même (ch. IV-XXVIII), la solution imaginée par M. Chevalier (ch. XXIX et XXX). Un épilogue de quelques pages résume l'ouvrage français et celui de son contradicteur. Aux yeux de celui-ci, la thèse du chanoine Chevalier croule : *la sua tesi è scrollata definivamente.* Au jugement du Père Rinieri, la tradition séculaire de la translation de la *santa casa* persiste dans son intégrité.

Je m'en voudrais d'omettre ici la mention de deux livres sortant de la même librairie, à savoir les deux ouvrages de l'abbé Hugues Mioni sur *la Sacra Liturgia* (ses origines, son développement, sa signification, son état actuel), et sur *Il culto delle reliquie nella chiesa cattolica* (origines, développement et état actuel du culte des saintes reliques). Ces ouvrages présentent, je pense, autant d'utilité aux fidèles qu'aux membres du clergé. C. Cx.

PHILOSOPHIE — MORALE

Archambault (Paul). — **Hegel.** Choix de textes et étude du système philosophique. — *Paris, Louis-Michaud,* 1911. 1 vol. in-12 de 222 pages. fr. 2.00

Tout en faisant reproche à Hègel de n'avoir tenu compte dans la vie de l'esprit que du côté représentatif, M. Archambault, dans son étude préliminaire à ce recueil de textes, reconnait dans son système une des plus grandioses conceptions de l'esprit humain.

Il tâche d'en mettre en relief le caractère synthétique et concret, et ce système, dès lors, n'apparaît plus comme « le sec et artificiel logicisme que nous disent les manuels ». — Cette introduction est suivie

d'un choix de textes donnant l'idée du Maître dans les principaux domaines de la pensée. Enrichi d'une abondante bibliographie, ce volume est une bonne contribution à l'étude de l'hégélianisme. JEAN LOVEL.

Novicow (J.). — **La morale et l'intérêt dans les rapports individuels et internationaux.** — *Paris, Alcan,* 1912. 1 vol. in-8° de 242 pages. fr. 5.00

Ruyssen (Th.). — **Schopenhauer.** — *Paris, Alcan,* 1911. 1 vol. in-8° de 396 pages. fr. 7.50

Schopenhauer n'est guère encore connu du public français que par son pessimisme et ses paradoxes. En lui « l'essayiste a fait tort au philosophe ». Sa pensée systématique est relativement peu connue. L'auteur a pour dessein de l'exprimer ici en établissant un examen général de sa philosophie.

Une large place est faite à l'étude de la vie et du caractère du Maître et des sources de sa pensée, afin de présenter une conception systématique plus vivante et qui ne soit point faussée. Aussi bien M. Ruyssen nous fait-il assister à la naissance et à la formation des pensées dominantes du système en nous donnant une attachante esquisse de la vie et du caractère de Schopenhauer.

Dans l'étude des sources il détermine les points d'attache de la philosophie schopenhauèrienne avec le romantisme, la contribution que lui ont apportée les sciences naturelles, la part d'influence qu'ont eue sur elle le christianisme, le bouddhisme, les diverses philosophies, celle de Platon et de Kant surtout.

Trois chapitres sur la Représentation, la Volonté, l'Objectivation de la volonté, donnent la pensée philosophique de Schopenhauer dans laquelle l'auteur croit reconnaître « la plus hardie, la plus conséquents, la plus complète philosophie de l'irrationnel. »

De ce système dérive, en quelque manière, le pessimisme. Celui-ci est assez peu fondé théoriquement, semble-t-il, tandis qu'en abondent les preuves empiriques ; la source historique n'en est pas la lecture de certaines œuvres philosophiques, mais l'influence des poètes, des moralistes, des « cénacles » romantiques.

Après un exposé de l'esthétique de Schopenhauer et de ses « trois morales » (de la justice, de la pitié et de l'abnégation), l'auteur couronne son ouvrage par une conclusion générale qui met en vedette la vitalité et l'actualité du système.

Ce volume contribuera beaucoup à répandre la connaissance de la philosophie de Schopenhauer ; un appendice bibliographique très abondant facilitera au lecteur des travaux personnels. JEAN LOVEL.

Schopenhauer (Arth.). — **Philosophie et science de la nature.** Première traduction française avec préface et notes par A. Dietrich. — *Paris, Alcan,* 1911. 1 vol. in-12 de 194 pag. fr. 2.50

M. Aug. Dietrich édite un nouveau volume de sa traduction des « Parerga et Paralipomena. » Dans la pensée de Schopenhauer ceux-ci sont plutôt des réparations « d'omissions » et des « additions » rectifiant et complétant son ouvrage principal : « Le monde comme volonté et comme représentation. » C'est plus particulièrement le cas pour ce volume. La doctrine de son chapitre le plus important : «Philosophie et Science de la nature, » « ses racines dans la conception de la théorie du monde telle qu'elle résulte de la métaphysique de Schopenhauer » qui prétend délimiter nettement le domaine de la philosophie et de la Science de la nature.

C'est tout une étude que la préface

M. Dietrich, d'un intérêt très réel et d'une agréable lecture. Son recueil contient ces divers chapitres : « Philosophie et Science de la nature ; Philosophie et Méthode ; Logique et Dialectique ; la Physonomie. »

Combien piquantes sont ces pages des Parerga, et combien perspicace et pénétrante la puissance d'observation dont y fait preuve le Philosophe de Francfort !

JEAN LOVEL.

SOCIOLOGIE — POLITIQUE

De Mun (Comte Albert), de l'Académie Française. — **Combats d'hier et d'aujourd'hui.** 3e série : 1908. — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-8° de 348 pages. fr. 4.00

de Narfon (J.). — **La séparation des Eglises et de l'Etat.** — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-8° de 314 pages. fr. 6.00

Piaggia (Mon. Augustin). — Influencio del clero en la Independencia Argentina (1810-1820). — *Barcelone, L. Gili*, 1912. vol. in-12 de 434 pages. fr. 5.00

Mgr. A. Piaggio, aumônier de la flotte, député à la Legislatura de Buenos Aires prit part au concours hispano américain organisé par l'Académie des Belles Lettres de la Plata, le 30 mai 1910, à l'occasion du jubilé de l'Indépendance de la République. Son étude sur l'Influence du clergé dans l'indépendance argentine obtint le premier prix ; elle parait aujourd'hui en un volume de 434 pages, publié à Barcelonne. D'une lecture attrayante et facile l'ouvrage de Mgr A. Piaggio met en lumière le rôle patriotique autant que décisif, que remplit le clergé argentin, tant régulier que séculier, dans la conquête définitive de l'affranchissement et de la liberté de la patrie. Ce rôle avait été laissé dans l'oubli ; l'auteur a fait œuvre utile en le signalant à la reconnaissance de ses compatriotes et de l'histoire. Historia non debet egredi veritatem, et honeste factis veritas sufficit. Le mot de Pline le Jeune trouve ici sa place.

Chanoine FR. VAN CAENEGEM.

Simiand (Francais). — **La méthode positive en science économique.** — *Paris, Alcan*, 1911. 1 vol in-12 de 208 pag. fr. 2.50

Les six premiers chapitres contiennent la critique de travaux d'économistes très divers et servent d'illustration au chapitre septième où il expose la méthode positive en science économique. Celui-là renferme incontestablement la partie la plus importante, la mieux écrite et la plus solide de son travail. Admettons avec l'auteur qu'il convient, de distinguer une science économique d'un art sociologique à caractère normatif: l'une cherche à connaître et expliquer les faits économiques, l'autre est finaliste et s'inquiète du rapport de ces faits avec une fin, morale par exemple. On conçoit aisément que beaucoup aient négligé de tenir compte de cette distinction, et en composant leurs manuels d'économie politique se soient efforcés de découvrir *la meilleure* organisation possible des rapports économiques et sociaux. Ils sont trop pressés et ont en vue une utilisation immédiate ; aussi s'attirent ils, chaque fois, d'innombrables critiques des partisans de recherches positives. Faut-il le dire ? Nous nous rejouirons de voir les études sociologiques se raprocher des faits de plus près, procèder par induc-

tion, se modérer au moyen d'un contrôle constant fourni par les réaltés. Que de désordres et de déceptions ont suivi la vogue de doctrines sociales, généreuses peut-être, mais vagues et imprécises ! Les sociologies les plus opposées y découvrent les arguments de leurs principes,et d'un même point de départ ils déroulent les conclusions les plus contradictoires. F. Simiand s'établit solidement sur un terrain tassé et il accable ceux qu'il considère comme des ennemis : eux ne tiennent pas compte des faits et pour lui c'est tout. Il analyse rapidement leurs livres, en un tour main il met à nu la plaie mortelle, qui ôte toute valeur à leurs conceptions. Ils visent à l'action, et ne connaissent même pas le domaine qu'ils voudraient régenter. Ceux qui prétendent construire une doctrine purement rationnelle, idéale ou bien ont recours aux faits pour justifier leurs thèses et c'est se condamner, ou bien élaborent une œuvre inutilisable : tout aussi bien qu'on imagine une géométrie non-euclidienne pour la seule joie de l'intelligence, mais sans qu'on y trouve une application pratique. Nous ne souscrivons pas à toutes les critiques de M. F. Samiand, qu'elles soient ingénieuses, inattendues, voir bienveillantes. C'est sur des applications de la loi de l'offre et de la demande surtout, à propos des théories de la valeur, au sujet de l'utilisation des mathématiques que ses vues sont originales. Cependant contrôlons sans cesse le raisonnement, et le jeu subtil de l'auteur, et n'oublions pas qu'il est plus facile d'objecter que de prouver, qu'une doctrine n'est pas fausse pour un défaut secondaire et peu important qu'un esprit malicieux y découvre et signale. Les remarques de M. F. Simiand peuvent être utilisées très différemment ; à certains théoriciens, ils montreront, peut-être' l'inanité de leurs postulats ; à d'autres ils découvriront les indécisions de leur processus déductif, ou l'absence de certitude scientifique de leurs conclusions hâtives. Si les organisateurs enthousiastes de cités futures parfaites en arrivaient à se poser cette question : mon système ne serait il donc pas infaillible ? le gain serait déjà considérable. Rappelons que M. Simiand est un collaborateur de Durkheim et qu'il admet la doctrine fondamentale de l'école sociologique : une vie sociale réelle, collective, distincte de la vie individuelle. Il affirme (page 202) la distinction radicale de ces deux ordres de phénomènes, mais nous n'en trouvons la démonstration directe et non analogique ni chez lui' ni chez Durkheim. D'ailleurs entre ces dernières théories et la méthode positive utilisable en sociologie le rapport n'est pas nécessaire et n'infirme donc pas cette méthode.

J. Van Doorslaer.

HISTOIRE — BIOGRAPHIE — HAGIOGRAPHIE

Célier (Léonce). — **Saint Charles Borromée** (1538-1584). — *Paris, Lecoffre,* 1912. 1 vol. in-12 de 206 pages. fr. 2.00 *(Les Saints.)*

L'auteur, qui devait se renfermer dans le cadre que lui imposait la collection *Les Saints*, dit modestement au début de son beau livre qu'il lui a semblé possible, non de composer une biographie, mais d'esquisser un portrait. Il a employé à le tracer toute son admiration et tout son respect pour la grande, noble et austère figure de l'archevêque de Milan. Il nous indique quelles furent ses sources, particulièrement en ce qui concerne la part de Saint Charles Borromée au Concile de Trente. D'une lecture superficielle de l'ouvrage on emporte l'impression que telles parties, notamment le commencement, sont développées au détriment d'autres. Une revision plus attentive corrige notablement cette première appréciation.

C'est en quelques chapitres que Mr Celier fait revivre les faits les plus importants de l'existence de S. Charles et exprime les réflexions que lui suggère l'action merveilleuse du vaillant prélat sur le diocèse de Milan et sur l'Église tout entière. Il intitule ces chapitres : *Les Borromée. Rome. Le Concile et ses suites. Milan. La Peste. Les qualités extérieures et les vertus intimes. La mort.*

On le voit, ce sont les points particulièrement saillants de l'histoire de Charles Borromée. Mais ce serait étrangement se méprendre que de supposer ne rencontrer dans ce livre que des généralités. Au contraire, c'est un récit très vivant, émaillé de détails caractéristiques, et ouvrant des aperçus très intéressants sur les hommes et les choses en Italie au 16e siècle.

Je me permets d'exprimer le vœu que cette vie trouve en Belgique de nombreux lecteurs parmi le clergé, et tout autant parmi les laïcs : le culte de St Charles Borromée s'est imposé rapidement aux fidèles de notre pays, à raison sans doute de l'ardente dévotion du Saint envers l'Eucharistie et de son inépuisable charité : dans mainte église des confréries furent érigées en son honneur, on vénère sa statue dans un grand nombre de nos sanctuaires; honorons-le en nous initiant à sa vie et en nous efforçant de le suivre, ne fût-ce que de loin, dans l'exercice des vertus qu'il pratiqua jusqu'à l'héroïsme. C. Caeymaex.

de Maleissye (Le Comte C.). — **Les lettres de Jehanne d'Arc et la prétendue abjuration de Saint Ouen.** Préface de M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie Française. — *Paris, Bonne Presse*, 1911. 1 vol. in-12 de 110 pages. fr. 0.25

Se présentant avec une lettre autographe de S. S. Pie X et l'approbation symphathique et reconnaissante de Mgr Touchet, évêque d'Orléans, cette très jolie brochure vient donner un appoint nouveau, du plus haut intérêt, à tous ce qui a été écrit jusqu'ici sur la Pucelle.

De l'enquête très serrée conduite par l'auteur descendant de Charles du Lys, petit-neveu de Jeanne d'Arc et possesseur de quelques-unes de ses lettres, il est permis de tirer des conclusions très nettes. La cérémonie dérisoire du cimetière de Saint-Ouen et la prétendue abjuration n'ont été qu'une infâme comédie, arrangée et hardiment exécutée au grand jour par Cauchon et les autres meneurs du procès pour tromper les contemporains, pour tromper l'histoire. De cela personne ne doutait plus parmi les historiens impartiaux ; mais aujourd'hui, n'est-ce pas une certitude qui se dégage de l'étude de M. de Maleissye ? Jeanne sait signer et elle ne signe pas, donc elle n'a pas abjuré. « Ce refus de signer, dit M. Hanotaux, apporte au tribunal de l'histoire la plus pathétique des protestations contre les machinations de ses ennemis. Tous ceux qui liront ces pages, tous ceux qui regarderont la reproduction des cinq lettres originales de Jeanne, élargiront le cercle de leurs émotions nobles... »

Faisant nôtre, à peu près textuellement, la notice jointe au volume par la maison de la Bonne Presse, nous aimons à y ajouter que l'auteur conduit son argumentation avec rigueur : on sent que ce travail, entrepris avec amour, a été mené avec réflexion et sérénité.

Si cela n'avait été, il n'eut certes pu se couvrir de patronages aussi flatteurs.

J. A. M.

Deminuid (Mgr.). — **La Bienheureuse Marguerite-Marie** (1647-1690). — *Paris, Lecoffre*, 1912. 1 vol. in-12 de 232 pages. fr. 2.00

(Les Saints.)

Ce livre, dont le succès égalera sans doute celui des *vies* les plus appréciées de la collection *Les Saints*, n'est pas le premier qui soit fait à la gloire de la Religieuse de Paray-le-Monial. Il n'a pas l'intention d'é-

clipser les autres, mais il s'adresse à un public plus nombreux, à d'autres lecteurs que les biographies de la Sainte qui l'ont précédé.

L'auteur nous entretient successivement de l'éducation de Marguerite-Marie, de sa vocation, de son noviciat, de sa profession, de ses grandes révélations, de ses épreuves et contradictions, de son triomphe. Assurément, ces quelques chapitres n'épuisent pas le sujet et, à l'abri des exigences d'un nombre de pages règlementaires, Mgr Demimuid eût pu y ajouter un tableau de l'admirable expansion de la dévotion au Sacré-Cœur dans le monde catholique. Sachons gré à l'écrivain d'avoir fait revivre si fidèlement la bienheureuse et son entourage, de lui savoir fréquemment cédé la parole, d'avoir, par quelques notes discrètes mais pénétrantes, avivé notre vénération et notre amour pour cette âme admirable si merveilleusement privilégiée par Notre Seigneur.

C. Caeymaex.

Guyot (Raymond). — **Le Directoire et la paix de l'Europe** des traités de Bâle à la deuxième coalition (1795-1799) — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-8° de 956 pages. fr. 15.00

De Valmy à Waterloo, l'Europe n'a jamais eu qu'un seul objectif, celui de réduire la France à ses anciennes limites en rétablissement les Bourbons qui s'engageaient à les maintenir. Telle est l'opinion reçue en France à la suite d'Albert Sorel et de ses disciples : les historiens allemands sont du même avis. Lord Stanhope et les historiens anglais sont d'un avis contraire ; ils estiment qu'après ses victoires de 1796-1797 la République aurait pu, si elle avait su mieux conduire les relations extérieure, conclure une paix durable tout en conservant les limites du Rhin, et en recouvrant des colonies.

C'est le problème que M. Guyot examine à nouveau, et il le fait avec la plus scrupuleuse exactitude. Il a tiré des archives de France et de l'étranger ainsi que de nombreuses collections privées, des documents importants, ignorés de nos historiens ; il a fait une étude détaillée des négociations du Directoire et de l'Europe ; il en conclut qu'en 1797 une paix solide était possible, que le Directoire en avait déjà arrêté les termes et que l'Europe, lasse de la guerre, se résignait à l'accepter. Au point de vue français l'examen du problème est intéressant au plus haut point.

Au moment même où par la conclusion des préliminaires de Léoben, la guerre venait de cesser sur le continent, y eut-il du côté de l'Europe un moment de trêve dans son opposition absolue au programme républicain et conquérant de la convention, trêve ou accommodement dont les Français d'alors auraient pu se contenter s'ils n'avaient voulu quand même continuer la guerre, du moins si leur gouvernement, c'est à dire le Directoire, ne s'était obstiné à la faire durer ? En d'autres mots, une paix générale a-t-elle été possible entre, 1795 et 1799 sur la base de la conservation des conquêtes par la France et du maintien de son régime républicain ? La Prusse, l'Autriche, la Russie, l'Angleterre surtout, de qui tout dépendait, s'y étant résignées, de bonne foi, — ce qu'il fallait vérifier de près, — le Directoire a-t-il, oui au non, cru à la sincérité de leurs avances ? A-t-il eu le désir de désarmer ? Dans l'hypothèse, où un accord, de part et d'autre acceptable, eût été possible, pourquoi n'a-t-il pas été réalisé ?

Pour l'auteur, la politique de Bonaparte, en Italie, fut le principal obstacle à la réusité des combinaisons entreprises dès l'an 3 avec l'Allemagne, l'Empire et la Prusse. Cette politique, œuvre personnelle de Bonaparte, subie bien plus qu'acceptée par le Directoire, fut, suivant un mot du ministre Delacroix: « des semences éternelles de guerre », sur la route de la France. Elle ne fut pas non plus sans influence sur la paix franco anglaise ; d'autres causes sans doute rendirent le rapprochement avec l'Angleterre difficile, notamment le coup d'état de

fructidor et les intrigues suspectes, pour ne pas dire la trahison, du cabinet Londres autour des conférences de Lille : mais la politique italienne de Bonaparte y eut sa part. M. Guyot ne se flatte pas d'avoir apporté une solution complète du problème ; il a réussi à en préciser les termes et à appeler l'attention sur des faits et des points de vue, dont on semble jusqu'ici trop peu avoir tenu compte. Ce livre jette un jour nouveau sur des faits qui semblaient définitivement clichés.

Chanoine F. Van Caenegem.

LITTÉRATURE — ROMANS — THÉATRE

d'Avancourt (Ctesse Jean). — **Le poème du silence.** — *Paris, Jouve & Cie,* 1912. 1 vol. in-8° de 120 pages. fr. 3.50

Benson (Robert-Hugh.). — **Les sentimentalistes.** — *Paris, Lethielleux,* 1911. 1 vol. in-12 de 414 pages. fr. 3.50

Dervieu (Robert). — **Les petites filles d'une grande nuit.** — *Paris, Grasset,* 1912. 1 vol. in-12 de 292 pages. fr. 3.50

Desbruyères (Marie). — **Sous les pins.** Première gerbe. Heures grises. — *Paris, Jouve & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 140 pag. fr. 3.00

Dromart (Marie-Louise). — **Le front voile.** — *Paris, Jouve & Cie,* 1912. 1 vol in-8° de 240 pages. fr. 3.50

Frémaux (Paul). — **Les derniers jours de l'Empereur.** — *Paris, Flammarion,* 1912. 1 vol. in-12 de 116 pages. fr. 0.95

Géniaux (Charles). — **Les deux Chatelaines.** Roman. — *Paris, Grasset,* 1912. 1 vol. in-12 de 294 pages. fr. 3.50

Lafaye (Léon). — **Le bel écu de Jean Clochepin.** — *Paris, Grasset,* 1912. 1 vol. in-12 de 314 pages. fr. 3.50

L'Hôpital (Joseph). — **La Dame verte.** — *Paris, Jouve & Cie,* 1911. 1 vol. in-12 de 230 pag. fr. 3.00

Bien écrit, bien pensé, riche de sentiments louables, racontant des choses neuves, originales et gracieuses quoiqu'un peu macabres, faisant résonner fréquemment le savoureux patois de la Normandie, le livre que voici mérite plus qu'une banale recommandation. Charmante petit œuvre d'art, il nous révèle un écrivain délicat bien que réaliste et unartiste qui, sans bizarrerie, s'écarte des chemins trop parcourus. Sous un titre unique, *la Dame verte* l'auteur nous offre six contes où jeunes et vieux lecteurs, exigeants critiques et moralistes intransigeants, trouveront les pages qui leur plairont. A ces titres, nous souhaiterions qu'admise dans les Bibliothéques populaires et accueillie sur les tables où trônent les romans fameux du jour, *la*

Dame verte fût invitée souvent à consoler les tristes soirées de notre hiver plurieux. C'est une aimable dame : on ne l'invoquera pas en vain. FRANZ NÈVE.

Nesmy (Jean). — **La Lumière de la maison.** Nouvelle édition revue par l'auteur. — *Tourcoing, Duvivier*, 1912. 1 vol. in-12 de 314 pages. fr. 3.50

Pravieux (Jules). — **Sans Lumière.** — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-12 de 206 pages. fr. 1.00

MÉDECINE — PHARMACIE — HYGIÈNE

Lagrange (F.). — **La Fatigue et le repos.** — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-8° de 360 pages. fr. 6.00

SCIENCES PHYSIQUES & MATHÉMATIQUES

Porte du trait des Ages (A.). — **Le secret de Michel Oppenheim.** Roman occulte — *Paris, Durville*, 1911. 1 vol. in-12 de 118 pages. fr 1.50

Renard (Le Commandant P.). — **Le vol mécanique.** Les aéroplanes. — *Paris, Flammarion*, 1912. 1 vol in-12 de 382 pages avec 121 illustrations dans le texte. fr. 3.00

(Bibliothèque de Philosophie scientifique.)

Snow (Julius). — **Le Miroir sombre.** Reportages sensationnels. Préface et Traduction de M. l'abbé Th. Moreux. — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-12 de 336 pages. fr. 3.00

Voilà un beau livre original, attrayant, lestement écrit. L'auteur, trop modestement, mais mal dissimulé à l'ombre du célèbre préfacier, M. l'abbé Th. Moreux, est à coup sûr un astronome très averti doublé d'un vulgarisateur fort habile et plein d'une verve exubérante.

« *Le miroir sombre* ». — Ce titre aux allures paradoxales ouvre la série des Reportages extraordinaires de Julius Snow... on dirait volontiers de Jules Verne. Mêmes types d'esprits curieux, de héros aventureux en quête d'un but toujours scientifique, à la recherche des grands mystères de l'univers créé. — Et ici quel problème à résoudre que celui de l'Enigme martienne...

Les astronomes de profession ne sont pas les seuls à s'inquiéter de nos plus proches voisins (s'ils existent)....., et tous ceux qui liront ces pages captivantes et précises partageront sans nul doute l'enthouiasme du reporter américain. Avec lui, ils seront captivés sous ce miroir sombre, et grâce à lui ils apprendront (même s'ils ne sont plus des enfants) quantité de données très précises qui les initient aux derniers résultats acquis par la science. Sans aucun doute le livre de l'abbé Moreux sera un des succès de l'année.

ARCHÉOLOGIE — BEAUX-ARTS — MUSIQUE

Boinet (Amédée). — **La Cathédrale de Bourges.** — *Paris, Laurens*, 1911. 1 vol. in-12 de 144 pages, illustré de 49 gravures et 2 plans. fr. 2.00

Le travail dont nous venons d'énoncer le titre, fait admirer la Cathédrale de Bourges comme elle le mérite en la décrivant d'une façon très suffisante. Texte savant sans pédanterie, vignettes nombreuses et artistiquement choisies, nous aident à ressentir, pour le magnifique édifice que nous décrit M. Boinet, un enthousiasme tout autre que superficiel ou irraisonné. Après nous avoir, en une dizaine de pages, raconté *l'histoire* de cette noble cathédrale, M. Boinet emploie quatre intéressants chapitres à faire la description de ce monument. On ne se lasse point à lire ces pages où l'érudition et la science se montrent si abordables. Elles marchent dans un harmonieux concert pour nous apprendre, d'abord, ce qui concerne *les restes des cathédrales antérieures*. Un emportant chapitre de 59 pages nous révèle ensuite, *la cathédrale actuelle*.

Le plan, les dimensions de cet édifice, sa crypte, sa façade occidentale, ses portes, ses sculptures parfois admirables, ses porches si remarquables nous y sont révélés. Vient alors un chapitre sur les *accessoires et objets mobiliers*, que suit le dernier chapitre, consacré au légitime éloge des *vitraux* variés et très intéressants qui illuminent le majestueux vaisseau de la cathédrale en question. Une riche *bibliographie* clôture ce volume, offrant à ceux qu'auraient enthousiasmés, le sujet étudié par M. Boinet, le moyen d'en prendre une connaissance plus complète.

FRANZ NÈVE.

Laran (Jean). — **La Cathédrale d'Albi.** — *Paris, Laurens*, 1911. 1 vol. in-12 de 116 pages, illustré de 48 gravures et 1 plan. fr. 2.00

Construite en briques rouges, comme l'admirable cathédrale St Sernin à Toulouse, et comme plusieurs édifices civils ou religieux du Languedoc, l'église Ste Cécile d'Albi est un monument qui éveille un vif intérêt. Cet intérêt est particulièrement grand pour les Belges, chez lesquels l'architecture en briques n'est pas chose insolite. Ils aimeront à rencontrer, dans la Cathédrale d'Albi, une nouvelle preuve de l'accord possible entre ce modeste appareil de construction et la beauté majestueuse. Trouver dans cet attachant monument français, un exemple autorisé qui, à côté de l'épique beffroi de Bruges construit en briques, à côté des belles églises de briques de la même ville, à côté de celles de la Campine anversoise, de la Hollande et de l'Allemagne du Nord, vient proclamer que la valeur esthétique d'un objet dépend, avant tout, de sa ligne, sera, pour eux, une grande satisfaction.

A ce premier motif de sympathie pour le travail de M. Jean Laran, viennent s'en ajouter d'autres encore. Ce sont la description claire et suffisamment détaillée, d'un vrai musée d'art international, ainsique l'abondance de vignettes où l'œil belge sourira à maintes jolies figures aux types flamands. Constituée par un vaisseau unique très large et d'une élévation assez considérable, Ste Cécile d'Albi présente un type d'architecture excessivement rare dans l'Europe *septentrionale*. Son ornementation n'est pas moins remarquable. Une fois de plus, l'art italien et l'art flamand, se sont cordialement unis à l'art français pour réaliser ici, une œuvre d'une grande valeur. Aux Italiens Ste Cécile d'Albi est redevable des somptueuses peintures des XV et

XVIe siècles qui l'ornent de la base aufaîte. Aux Flamands, elle doit plus d'une des savoureuses statues polychromées rangées sur ses stalles, sur son jubé et autour de la clôture du chœur. Aux Français, le mérite de l'architecture originale de l'édifice, du porche méridional, exquis et fastueux, de l'admirable jubé, du pourtour du chœur et du mobilier.

Voilà ce que nous décrit l'excellent ouvrage de M. Jean Laran. FRANZ NÈVE

Nodet (Victor). — **L'Eglise de Brou.** — *Paris, Laurens,* 1911. 1 vol. in-12 de 98 pages. fr. 2.00

Le monument dont voici l'étude est remarquable à plus d'un titre. Beauté des matériaux, variété, richesse de son ornementation, nombre considérable de ses sculptures mais, surtout élégant spécimen d'un des suprêmes efforts du style ogival évincé par la Renaissance, tels sont les titres que fait valoir l'église de Brou pour requérir l'admiration du monde cultivé. Pour les Belges, d'autres titres encore font, de cette église, un objet qui les touche particulièrement et caresse leur amour-propre national. Pour eux, Brou, évoque l'idée de la dernière demeure d'une princesse belge, vénérée et sympathique, la tante de cet autre bon belge que fut l'empereur Charlequint. Pour eux, Brou c'est, un des riches musées où triomphent architectes et sculpteurs de sa Patrie. Comme à San Juan de los Reyes à Tolède, l'on peut étudier à Brou, un édifice conçu par un Belge et manifestant l'opulence, la verve mais aussi la lourdeur de maintes œuvres artistiques produites par nos compatriotes. La statuaire de Brou, si nombreuse et si somptueuse, place sous nos yeux, des types bien flamands. L'œil belge y retrouve avec amusement le geste savoureux, l'expression pleine de bonhomie et de finesse des œuvres d'arts de son pays. Ces qualités notables le rendront indulgent pour quelques vulgarités de ces sculptures, défauts pardonnables, que leurs auteurs omirent d'en extirper. Au fond, nous dirons-nous mieux vaut ce défaut là qu'une distinction banale. C'est ce que M. Nodet n'a peut-être pas bien observé. Sinon, accablerait-t-il les artistes de Brou de tant d'épithètes mortifiantes ?

L'église de Brou a trouvé un excellent descripteur en M. Victor Nodet. Le travail de cet écrivain n'est pas seulement très savant et très complet. Il est, de plus, présenté, avec tant de bonne grâce et tant d'enthousiasme qu'on recueille, à le lire, autant d'agrément que de profit. Puissent les Belges lui faire un accueil empressé !

FRANZ NÈVE.

ENSEIGNEMENT — ÉDUCATION

Chollet (Mgr J.-A.), Evêque de Verdun. — **Les enfants.** Questions du temps présent. — *Paris, Lethielleux,* 1911. 1 vol. in-22 de 214 pages. fr. 2.00

Mgr Chollet expose d'abord les multiples aspects et les degrés divers de la responsabilité morale dans une âme humaine. Cette responsabilité exige une activité spontanée, une conscience, une liberté et la connaissance d'une autorité à qui l'on a un compte à rendre et qui juge. La mesure où ces éléments se rencontrent et se combinent est la mesure même de la responsabilité.

Il est évidemment impossible d'établir des points de repère fixes et certains, marquant à quel moment tel sens ou telle faculté doublent le cap de la conscience et de l'autonomie. Cependant, sous les variétés

individuelles, il existe de similitudes, une sorte d'itinéraire général suivi par les puissances cognoscitives ou appétives, intellectuelles ou morales ; et ces similitudes permettent de fixer, pour les âmes moyennes, à quel âge approximatif une fonction de la vie psychique franchit une étape déterminée.

Avec méthode, clarté et précision, Mgr Chollet étudie l'évolution progressive de la vie morale de l'enfant depuis l'heure où naissent pour celui-ci les premières lueurs de la vérité jusqu'au moment où, les éléments de la responsabilité morale se rencontrant, s'inaugure pour lui l'ère des pleins mérites et des nettes culpabilités.

Un deuxième chapître est consacré à l'étude du grave problème sur la solution duquel aujourd'hui surtout les partis politiques sont en complet désaccord : « A qui appartient l'enfant ? »

Par un raisonnement très serré, avec la même clarté, la même précision que nous avons remarquées dans l'étude du premier sujet, l'auteur établit les titres, les droits et les devoirs des parents, de l'Eglise et de l'Etat vis-à-vis des enfants.

Outre ces deux études doctrinales, le volume renferme deux lettres pastorales de Mgr l'Evêque de Verdun. Nous voudrions que la première fût lue par ceux d'entre les chrétiens qui ne se sont inclinés que par obéissance devant les prétendues innovations du décret *Quam singulari*. Les convictions de l'opportunité de ce décret et la raison des espoirs de renouveau chrétien qu'il fait naître y sont lumineusement et de main de maître exposés.

Enfin le volume se clôt sur les réponses que la secretairerie d'Etat a données à certaines questions lui posées au sujet des livres scolaires dont on sait les tendances et les effets chez nos voisins de France.

J. Renault.

Permond (Mme). — **Conseils d'une mère à ses fils.** — *Paris, Bonne Presse*, 1911. 1 vol. in-12 de 126 pages. fr. 0.50

Permond (Mme). — **Conseils d'une mère à ses filles.** — *Paris, Bonne Presse*, 1911. 1 vol. in-12 de 140 pages. fr. 0.50

Ces deux coquets petits volumes devraient être lus par toutes les mères. L'auteur y laisse parler son cœur de mère : pas un de ses conseils qui ne soit juste et opportun, pas un auquel nous ne sous crivions. C'est de la pédagogie maternelle. Mme Permond y révèle une connaissance approfondie des jeunes gens et de la vie contemporaine. Nous nous permettons de la féliciter respectueusement d'avoir osé écrire ces livres qui rendront de grands services aux parents. J. Renault.

ASCÉTISME — PIÉTÉ

Anizan (Félix.) — **En Lui.** Portrait de l'âme devancée au Sacré-Cœur. — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-12 de 522 pages. fr. 3.50

La lettre entrêmement élogieuse de Mgr Dontenwill, archevêque de Pholémaïs, à l'auteur, reproduite en tête de ce beau volume, caractérise très bien la nature l'objet, le but de l'abbé F. Anizan. Son premier ouvrage, *Vers lui*, contient la dogmatique du Sacré-Cœur. A présent nous pouvons Le contempler plus près de nous. Le voir sous les traits de l'âme qui lui est dévouée et qu'il pénètre de ses vivifiantes vertus. Prochainement paraîtront du même auteur:

Le Sacré-Cœur, Centre universel et *Par Lui* ou Formation de l'âme dévouée au Sacré Cœur.

Dans *Vers Lui* il s'efforce de faire voir dans le Sacré Cœur tout Jésus, Verbe incarné et Rédempteur. Dans *En Lui*, il veut mettre à la portée d'un grand nombre d'âmes les traités de la Providence et de la Prédestination, de la Grâce, des vertus et des dons de l'Esprit-Saint, toujours envisagés au point de vue du Sacré Cœur.

Maître d'une langue très riche et très souple, l'écrivain s'élève souvent jusqu'à l'enthousiasme et le lecteur retrouve en maint endroit le poète des *Elévations* et de *Gethsémani*. Sa plume brillante contribuera au succès du livre dont le plan se déroule logiquement au cours de ces 500 pages remplies d'éléments d'instruction et de perfection.

« Que les âmes viennent nombreuses, dit le préfacier, y chercher avec un aliment à leur piété le désir ardent de reproduire en elles les traits du modèle que vous leur offrez. » J. A. M.

Baker (B. Austice). — **Vers la maison de Lumière.** Histoire d'une conversion. Ouvrage traduit de l'Anglais par un Père Bénédictin de Solesmes. Préface par Dom Cabrol, abbé de Farnborough. — *Paris, Gabalda & Cie*, 1911. 1 vol. in-12 de 298 pages. fr. 3.50

Le titre anglais de ce livre est plus suggestif : *Voyage du pèlerin moderne*. C'est en effet, «le pèlerinage spirituel d'une âme qui a soif de vérité et qui, ne la trouvant pas dans sa religion, entreprend de la chercher dans les écoles de philosophie et dans les différentes Églises. » Cette âme, c'est Miss Baker, qui depuis sa conversion au catholicisme « exerce encore une grande influence dans la haute société de Londres. Douée d'une activité féconde, d'une intelligence étendue et très cultivée, du don de convaincre et d'une charité inlassable, elle s'adonne aux œuvres de zèle, visitant les pauvres et les malades ».

Sur le conseil de ses amis, elle a écrit l'histoire de sa conversion, à l'exemple d'autres convertis illustres de notre génération, en France, en Allemagne et dans les pays scandinaves. Son livre eut du retentissement en Angleterre. Il est d'autre part incontestable — ce sont les termes du préfacier — qu'un pareil livre rendra chez nous, au point de vue apologétique, qui intéresse si fort nos contemporains, d'inappréciables services. Les catholiques apprendront en le lisant, à estimer davantage le bienfait de la foi ; ils apprécieront mieux l'unité et l'intégrité de l'enseignement catholique. Dom Cabrol, qui est bon juge, a trouvé dans ce livre des « aperçus ingénieux sur le christianisme et la libre pensée, des vues profondes et justes sur l'Église catholique et le protestantisme ».

C'est l'histoire d'une vie racontée au jour le jour ; sans artifices littéraires, mais d'un ton émouvant de sincérité et de conviction. Tels chapitres plairont par les enseignements qui s'en dégagent ou par la logique des raisonnements; tels autres frapperont le lecteur par l'élévation des sentiments : bref, on saura gré à Miss Baker de nous avoir fait passer par les « Étapes d'une conversion. » C. C.

D'Haussonville (Comtesse). — **La charité à travers la vie.** Préface de M. l'abbé de Giberques. — — *Paris, Gabalda & Cie*, 1911. 1 vol. in-12 de 320 pages. fr 3.50

L'auteur de ce recueil, s'étant proposé de montrer comment on peut pratiquer la vertu de charité à tout âge et dans toutes les situations sociales, a réparti les éléments de son beau livre sous les rubriques suivantes : la charité dans l'enfance, dans

la jeunesse, dans l'âge mûr, dans la richesse, dans la pauvreté, dans la maladie et dans la douleur, dans la vieillesse, pour terminer par des exemples de charité héroïque. A chacun de ces chapitres sont rattachés des traits de vertu, ou des considérations destinées à instruire et à édifier le lecteur, ainsi qu'à le porter à la pratique toujours plus parfaite de la charité.

Ce n'est pas Mme le comtesse d'Haussonville qui tient d'ordinaire la plume. Elle s'est plu a recueillir les plus belles pages des meilleurs écrivains sur son sujet affectionné, et c'est ainsi qu'elle a composé — pour me servir d'une expression qu cardinal Amette — un véritable Manuel de la Charité.

Tout le volume atteste le goût littéraire autant que la générosité de la comtesse d'Haussenville. Son anthologie évoque les voix de Saint Grégoire de Nazianze, de Saint Bernard, de Bossuet, de Lacordaire, de Dupanloup, de Perreyve, comme celle des philosophes, des poètes, des économistes, des hommes d'état, etc.

C'est un noble sentiment qui a guidé l'auteur : celui de faire naître dans quelques âmes l'amour du prochain et rendre à d'autres la pratique de la charité plus facile, plus habituelle, plus nécessaire.

Notre admiration pour ces maximes et ces exemples ne peut nous faire oublier les belles pages tracées en tête du volume par la plume éloquente du chanoine de Gibergues. Il célèbre dignement les grandeurs et les vertus de la charité. C. Caeymaex.

Marty (Mgr), Evêque de Montauban. — **La Santification du dimanche.** — *Paris, Bonne Presse,* 1911. 1 vol. in-8° de 30 pages. fr. 0.25

Très simplement, mais très proprement éditée par la maison de la Bonne Presse à Paris, cette brochure peu chère figure avec honneur parmi les « Brochures apologétiques sur les grands sujets d'actualité. » Cette collection, disent les éditeurs, doit être répandue par centaines dans les réunions publiques, les fêtes paroissiales, les missions. *La Sanctification du Dimanche* me paraît mériter tout particulièrement cette grande publicité, Que l'on fasse de ces deux lettres pastorales de l'évêque de Montauban une ample distribution, non seulement en France, mais aussi dans notre pays où, dans certains districts, les traditions religieuses sont entamées et risquent de se perdre.

Cet exposé à la fois simple et énergique de la loi du Dimanche, ces considérations frappantes, ces applications précises, apprendront ou rappelleront aux âmes droites mais égarées le précepte négatif de ne point profaner le Dimanche par un travail ou des plaisirs défendus, et la partie positive du commandement, à savoir, qu'il faut sanctifier le jour du Seigneur. C. Cx.

Panis angelorum. Tesoro de documentos y practicas para los devotos de la sagrada eucaristia por un padre de la compania de Jesus. — *Barcelone, Gust. Gili,* 1912. 1 vol. in-12 de 504 pages. fr. 3.00

Moitié eucologe, moitié recueil de documents, ce livre de pitié eucharistique sera cher aux âmes sacerdotales et religieuses ainsi qu'aux fervents fidèles dans le monde.

Dédié à notre Saint-Père le Pape, le livre débute par un hommage à Léon XIII et à Pie X, apôtres tous deux de la Sainte Communion. De larges fragments de la belle encyclique *Mirae caritatis* servent d'introduction aux trois parties de ce volume compact.

La première de ces parties s'occupe du saint sacrifice de la messe. On y trouve d'abord d'utiles notions de théologie et de liturgie et, ensuite, trois méthodes d'assister avec fruit à la messe.

Bon nombre des prières qu'on y propose sont empruntées à la liturgie.

La deuxièmepartie a pour objet la Sainte Communion. Après avoir cité le texte des décrets pontificaux sur la matière, l'auteur nous donne une série de méditations sur l'Eucharistie, des préparations à la Sainte Communion et des actions de grâces. Souvent ce sont des aspirations de piété ardente, telles qu'on aime à en recueillir sur les lèvres d'un méridional.

La dernière partie, composée sur le plan des deux autres, s'occupe de nombreux actes de dévotion envers notre Seigneur dans le mystère de son amour, cite quelques poésies eucharistiques et initie au fonctionnement des associations en l'honneur du Saint Sacrement. C. Cx.

ANNUAIRES — VARIA

Annuaire pour l'an 1912 publié par le bureau des Longitudes. — *Paris, Gauthier-Villars,* 1912. 1 vol. in-12 de 710 pag. fr. 1.50

Catholic (the) directory with an ecclesiastical register & Almanac for the Years of Our Lord 1912. — *London, Burns and Oates,* 1912. 1 vol. in 8° de 834 × 260 pages. fr. 2.25

U. OF ILL. LIB.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE (Soc. An.)
15, Rue Royale, Bruxelles

VIENNENT DE PARAITRE :

Henry BORDEAUX

LA NEIGE SUR LES PAS

Roman 1 vol. in-12 3.50

Abbé Th. MOREUX

L'ASSAUT DU POLE SUD

1 vol. in-12 1.50

Abbé Th. MOREUX

LES TREMBLEMENTS DE TERRE

1 vol. in-12 2.—

Ch. MOELLER

HISTOIRE CONTEMPORAINE DE 1850 A 1900

1 vol. in-12 3.50

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Louis Veuillot

Un centenaire à célébrer

Il y aura cent ans, l'an prochain, le 11 octobre, que naquit, dans une bourgade du Gâtinais, à Boynes, un enfant que rien ne semblait prédestiner au rôle fécond et glorieux qu'il devait jouer dans la vie.

Son père était un modeste tonnelier, « qui ne possédait au monde que ses outils», mais « riche d'un fonds d'idées saines et généreuses et du robuste instinct de la justice » — sa mère, une simple paysanne, ardente et courageuse au travail, fière quand même et toujours dans son angoissante pauvreté.

Des rêves d'avenir furent sans doute amoureusement caressés autour du berceau de l'enfançon, car le voisinage des berceaux est le pays des rêves. Mais quand la poignante incertitude du lendemain se dresse, obsédante, à l'horizon de toutes les pensées des parents, de quelles ombres, hélas ! s'obscurcissent les rêves qu'un orgueil spontané et un amour incompressible voudraient auréoler de radieuses clartés !

Et pourtant, dans sa pauvreté, courageusement subie, la mère s'acharna à poursuivre un rêve généreux d'avenir meilleur pour l'enfant.

— C'est grand dommage, dit-elle un jour à son mari, que nous ne puissions pas le pousser dans l'éducation ; ... il deviendrait jurisconsulte. »

— Jurisconsulte ! questionna le père surpris, qu'est-ce que c'est que cela ?

— Jurisconsulte, reprit-elle, « c'est comme notaire, mais plus fort. »

En attendant qu'un avenir plus doré vînt permettre la réalisation des désirs maternels, l'enfant — Louis Veuillot, car c'est de lui qu'il s'agit — ne connut ni les caprices ni les fades douceurs des éducations molles et raffinées et ne trouva jamais sur la table de famille, que le pain noir, cette manne des corps sains et peut-être des mâles énergies.

La religion ne présida pas à son éducation : cependant, au foyer familial, par je ne sais quelle impulsion qui domine les cœurs simples, ou plutôt pour obéir à un impérieux besoin de foi et d'espérance en un Etre supérieur, on récitait parfois encore, autour de l'âtre mourant du soir, quelques lambeaux de prières.

L'impitoyable défiance d'un créancier dévoila, un beau jour, à Boynes, la situation précaire du jeune ménage et la mère « qui avait l'âme fière et hautaine » décida son mari à aller cacher leur infortune à Paris.

L'instruction primaire du futur écrivain s'acquit d'étrange sorte ! Chaque soir d'études, il déchirait la page apprise de son abécédaire, parce qu'il ne voulait pas apprendre deux fois la même chose !

Il fréquenta, à Bercy, une école primaire tenue par un maître qui, ne gagnant pas assez pour sa soif, et, ivre les trois quarts du temps, dictait à ses disciples l'éloge des « productions charmantes de Paul de Kock et de Lamothe Langon » et les faisait distribuer, moyennant finances, « aux dames et aux puissants de l'endroit. » Les écoliers ne manquaient pas d'en savourer la primeur. « Je n'y manquais pas pour ma part, avoue Veuillot, et il est telle de ces lectures maudites dont mon âme portera toujours les odieuses plaies. »

A onze ans, le jeune Louis n'était, selon la parole de Jules Lemaître, qu' « un saute-ruisseau sans nulle éducation religieuse. » Il fit sa première communion, « poussé à la Table sainte par des mains ignorantes ou tout à fait impies » et jusqu'au jour encore lointain de sa conversion, il vécut loin de Dieu, sans sacrements et sans prières, sans carquois et sans flèches, pour soutenir les premières escarmouches de la vie.

Quelles fleurs peuvent s'épanouir en un tel printemps ! Combien de malheureux, ainsi livrés à eux-mêmes, ont étreint la défaite avant d'avoir combattu et, de chute en chute, ont atteint la décrépitude d'une vie sans aurore, sans chaleur et sans éclat.

Louis Veuillot ne fut pas de ceux-là. Esclave du travail et de l'étude, il ne connut pas le malheur des grandes et irrémédiables chutes.

La Providence le guidait vers le port par des voies mystérieuses, et la fière éducation maternelle portait ses fruits.

A treize ans, l'enfant dut apporter aux siens, le secours précoce de ses talents et de ses forces.

Il put entrer en qualité de clerc chez Me Delavigne. Singulière étude que celle de Me Delavigne, où les clercs s'amusaient plus à aligner des vers qu'à étudier les lois et s'entretenaient plus de poésie et d'art que de procédure.

C'est là que Louis noua connaissance avec la littérature et qu'il commença de s'exercer au rude maniement de la plume.

Après quelques mois, son travail lui valut le logement chez Me Delavigne et trente francs par mois.

C'était peu, mais, pour parer aux nécessités de la famille, il se sacrifiait sans compter.

Intelligence et cœur, tout fut précoce en lui.

Dès l'aube et le soir après la fermeture de l'étude, le courageux enfant s'en allait vers la Seine charger

dans une hotte, pour le transporter à la rive, le sable que les mariniers recueillaient dans leurs bâteaux.

Son salaire était faible : cinq sous par heure ! et les sous laborieusement gagnés allaient grossir le budget familial, trop maigre encore pour dorer le berceau des frères et sœurs plus jeunes.

Inclinons-nous devant l'héroïsme de cet enfant ; c'est le prélude d'une vie de sacrifice au haut de laquelle Veuillot se dresse aussi grand par le cœur que par la pensée.

Quand le silence descendait sur le port avec les grandes ombres du soir, à l'heure où

« *Calmes au quai désert, s'endorment les bateaux,* »

ce n'était pas encore le repos qui venait sourire à l'adolescent fatigué.

Seul, dans sa petite chambre, le front pensif où se concentre une virile énergie, il se raidit contre les lassitudes d'une journée laborieuse et longue et, sous la pâle clarté d'une lampe avare, il travaille. L'étude le passionne; et dans le fécond silence où sa pensée prend son premier essor et frissonne à chaque coup d'aile, il entrevoit déjà peut-être, là-bas, après le combat, les palmes de la victoire. Et vaillant, dans sa solitude, il se forge et aiguise une arme qui plus tard scintillera au premier rang dans la mêlée et suscitera un splendide mouvement de retour à la foi, de tant d'âmes torturées par le doute et immobilisées dans une désastreuse inaction.

Je ne redirai point ici les débuts flottants de Veuillot dans le journalisme: tour à tour critique dramatique, journaliste politique, écrivain fantaisiste, directeur de l'*Echo de Rouen*, du *Mémorial de la Dordogne* et de *La Charte de 1830*, il déchira les quelques années de sa jeunesse sans qu'une grande idée, un haut idéal vînt le guider et donner de l'unité et du mérite à ses efforts.

Après la suppression de *La Charte de 1830*, il voulut mettre un terme à son existence aventureuse.

Son âme était alors bouleversée d'étrange sorte ; un flot de pensées troublantes l'envahissait, l'éternel et mystérieux pourquoi de la vie l'obsédait, tel un spectre insaisissable, inconnu et pourtant familier comme il obsède à une heure solennelle de l'existence, tout être qui pense et raisonne. Il sentait vaguement monter en lui le désir d'une paix sereine... Puis, éclatait, impérieux, invincible, le besoin de certitude.

Et il cherchait en vain.

Des questions tumultueuses et vagues l'assaillaient. Et son âme restait muette.

Lui-même, qu'était-il ? Où marchait-il ?

Il était descendu dans l'arène, comme tout le monde, il frappait de ci, de là, montant peut-être, mais jusqu'où ?... Et après ?...

Quand son regard, pénétrant et rêveur, cherchait autour de lui, une réponse qu'il ne trouvait pas en lui-même, une bouffée de dégoût lui montait au visage.

Qu'était la société après tout ? Vers quel idéal marchait-elle ? La richesse, les honneurs, la volupté ! Dans ce dédale où ses rêves graves se perdaient, où donc trouver la paix et le bonheur ?

L'honneur familial de jeune homme se redressait en ces heures de trouble ; il s'indignait à la pensée et au contact de tant de hontes, s'attaquant aux assises branlantes de l'édifice social.

L'ardent amour qu'il avait voué au peuple des travailleurs saignait aussi de l'oppression d'une bourgeoisie jouisseuse et d'une noblesse bâtarde ou dégénérée.

Puis, toujours, revenaient, pressants, ces grands problèmes du but raisonnable de la vie, de la grandeur réelle et non feinte de l'homme et de ses actes, de la justice enfin. Et son âme s'abîmait, tourmentée, sans un éclair révélateur. Partout et toujours la nuit.

A cette heure, tout en lui, âme, désir et rêve, se mourait dans le doute, le doute,

«Spectre myope et sourd, qui, fait de jour et d'ombre.
«Montre et cache à la fois, toute chose à demi.»

« Combien, écrivait-il plus tard, combien de noirs ennuis qu'il fallait traîner toujours ! Doute sur ma destinée en ce monde et en l'autre, doute sur les principes les plus sacrés de la morale, mépris des hommes, mépris de moi-même, ténèbres de toutes parts.»

Pourquoi, mais pourquoi suis-je sur terre ? Est-ce pour me sacrifier douloureusement à la vaine satisfaction des besoins qui me tourmentent et renaissent toujours ? Est-ce pour me courber durant de trop longues années sous le joug de la souffrance, des privations, du travail imposé ? Suis-je, par un sort aveugle et néfaste, jeté sur cette terre pour souffrir et disparaître à jamais ?

Mais alors, pourquoi suis-je misérable, quand mon voisin, qui n'est rien plus que moi, nage dans l'opulence ? Pourquoi cet autre, monstre d'infamie et de honte, jouit-il en paix du fruit de ses spéculations malhonnêtes ?

Pourquoi, nous, le peuple, les petits, les pauvres, les parias, supportons-nous en silence l'affreux fardeau de notre misère, du dédain des riches et des injustices de nos maîtres ? Nos maîtres ! ! ! Qui nous a faits serviteurs ? Qui les a faits nos maîtres ?

Et ces problèmes lui donnaient le vertige, « car si Dieu n'y répond, rien n'y répond assez.»

Il faut avoir vécu ces souffrances intellectuelles et morales, il faut s'être cru seul, égaré sur terre, sans voie sûre et sans but, ne sachant qui l'on est, ni qui l'on doit être, il faut avoir senti ce vide affreux du cœur pour connaître l'amertume de ces doutes, l'ivresse folle et terrible de cette indignation.

« Je combattrai toute ma vie les incrédules, écrivait Louis Veuillot après sa conversion, mais je ne leur rendrai jamais ce qu'ils m'ont fait souffrir de dix-huit à vingt-trois ans. »

« A ce moment, remarque Jules Lemaître, s'*il* avait rencontré sur son chemin quelque théoricien du Socialisme, imposant par sa foi, ardent de langage, austère de mœurs et sacerdotal d'allures, comme il s'en est trouvé, est-il déraisonnable de supposer qu'il eût suivi cet apôtre en disant: « c'est vous qui êtes la vérité et la vie. »

« Si j'étais demeuré dans cette ignorance, dit-il lui-même, j'aurais tout fait pour me saisir de la grosse part et je me serais écrié avec la foule: Brisons cette grosse part et que, dans la misère, règne au moins l'égalité ! »

Se figure-t-on Louis Veuillot mettant sa force d'ironie, son éloquence âpre et mordante, sa brusque franchise, son intrépidité au service de la démagogie ?

Avec quelle verve, et quel entrain, et quelle puissance, il se fût acharné, faute de pouvoir édifier, à la destruction d'une société mûre apparemment pour la chute !

Par la magie de son talent à la fois élevé et familier, de sa phrase nette, claire, vibrante et incisive, quel révolutionnaire incomparable il eût été !

Proud'hon ne disait-il pas : « Je ne connais que deux hommes conséquents: Veuillot et moi » ?

Ou si, reculant (pardonnez l'hypothèse ; on a peine, je le sais, à se figurer Veuillot battre en retraite devant quoi que ce soit), ou si, reculant devant le sacrifice radical des fausses commodités d'une vie d'incroyant, il se fût contenté de demeurer un honnête homme suivant le monde, de quelle renommée n'eût-il pas joui !

« Il eût été un littérateur de premier ordre — c'est Jules Lemaître qui l'affirme —... il aurait été académicien, il aurait mené une vie commode ; il n'aurait eu en fait d'ennemis que sa portion congrue; tout le monde saurait aujourd'hui qu'il fut un des maîtres de la langue ; il commencerait à entrer dans les anthologies qu'on fait pour les lycées, et une rue de Paris porterait son nom. »

Mais Veuillot était marqué de Dieu pour de plus nobles destinées.

Olivier Fulgence, le confident de ses tourments, voulut l'arracher au tourbillon de Paris et lui proposa, en poète, un voyage à Constantinople. Pour trouver un terme à ses méditations douloureuses, Veuillot accepta l'offre amicale.

Ce fut le salut, non inespéré, mais imprévu.

La Providence le conduisit à Rome ; à Rome, la ville inspiratrice, la ville de l'idéal, du passé grandiose et fécond, la ville éternelle d'où la foi rayonne sur le monde, la ville par excellence des conversions.

C'est là, «au sein de cette terre travaillée par les miracles,» que Louis fut doucement vaincu par la grâce ; c'est là que ses préjugés tombèrent, que ses illusions s'évanouirent.

Il pleura, il crut, il s'agenouilla aux pieds du prêtre : il se releva chrétien. C'était en 1838.

Dès ce moment, les grandes questions qui le bouleversaient se résolurent d'elles-mêmes, les objections et les doutes s'effacèrent devant les certitudes de la foi ; ils tombèrent comme Satan « foudroyés d'un coup de lumière. » Les injustices apparentes des inégalités sociales trouvèrent leur justification et leur source, mais son indignation s'accentua, terrible, contre les oppresseurs du petit peuple, «grosses outres, dit-il, gonflées de fourberie et d'usure. »

La religion catholique lui expliqua ce « but invisible, mystérieux de la vie » qu'il avait en vain cherché à d'autres sources et, plaçant à la base de l'édifice chrétien, l'immense amour, l'amour infini qui le fonda et le soutient, il goûta la philosophie mystique et consolante, l'incomparable beauté des vérités à croire, des devoirs à remplir ; il saisit alors le mobile de ce que tant d'autres croient ignorance ou folie. Il but à la source de la Vérité immuable la certitude qu'il avait tant cherchée ; la paix descendit dans son cœur si souvent ballotté par le remords et le doute.

« A présent, écrit-il, il me semble que je vogue à pleines voiles dans la lumière, et je m'y trouve bien; tout s'est ouvert à mon esprit. Je connais ma route et je sais ce que je verrai quand j'aurai atteint les limites de l'horizon... Je vois se dissiper en vaine fumée les plus ardus problèmes de mon ancienne ignorance. Les portes d'airain partout fermées sur moi, s'ouvrent d'elles-mêmes et disparaissent. J'ai le mot magique qui renverse les murailles du monde invisible et triomphe des monstres de l'esprit... Les hommes sont vraiment mes frères. Je les aime et je les plains et il ne me viendrait jamais à la pensée d'en accuser un seul, si je n'espérais par là servir tous les autres et le servir lui-même. »

« Que comptez-vous faire maintenant ? » lui dit le P. Rosaven, après l'avoir absous. — « Je servirai l'Eglise, répondit-il. Sera-ce comme écrivain, comme prêtre, comme religieux ? Je l'ignore, mais je sais bien que je la servirai. »

Après un changement si profond, on comprend qu'il ait différé le voyage projeté. Il reprit, par la Suisse, le chemin de la France et renonça momentanément alors au journalisme. Il semble qu'il ait voulu, dans une plus complète tranquillité, achever entièrement sa conversion, consolider ses nouvelles croyances par l'étude, la réflexion et le temps.

Lui-même, dans ses lettres à son frère, paraît le confirmer. « Je souffre, lui écrit-il, le combat a réellement commencé par l'acte qui devait le finir; ce qui était clair à mon esprit devient douteux, ce que j'ai abandonné avec le plus de facilité me devient cher. »

Sans doute, la conversion ne devait point lui découvrir un ciel dont nul orage ne trouble la sérénité ; la vie est un combat, et la paix, chaque jour, s'achète par les armes. La passion, est ingénieuse, pleine d'astuce, et Satan,

«*Ce braconnier errant dans la forêt de Dieu* »,

ne pouvait sans mot dire renoncer à une proie si précieuse.

Mais le chrétien est de cette race que Lacordaire appelait « de granit », et l'ange des ténèbres s'acharne en vain à sa perte.

« Ces actes, ces fautes, ces plaisirs, pour lesquels on avait du mépris, écrit Veuillot, on s'y laissait entraîner ; maintenant qu'ils inspirent un attrait horrible, qu'ils vous donnent une soif d'enfer, vous n'y cédez pas. C'est la récompense, elle est lente, elle est rare, elle est maudite parfois lorsqu'elle vient, mais elle vient. »

Quand la sérénité fut descendue en son âme, Veuillot, songeant quelque peu à l'avenir, accepta un poste de sous-chef de bureau au ministère de l'Intérieur. Il s'acquittait à merveille de ses fonctions et paraissait bien fixé dans les rouages administratifs quand un beau jour, il dit adieu au bureau, présenta au ministre une démission irrévocable et se retrouva journaliste.

« Vous connaissez mon aventure, écrit-il à l'abbé Morisseau. N'ayant pu être tonnelier comme mon père et fort convaincu que je ne ferais pas grand chemin sur le Parnasse, j'étais arrivé au comble des vœux que forment les trois quarts des Français: j'étais employé du gouvernement, lorsqu'un jour, allant à mon bureau, je fus frappé à l'endroit le plus sensible et le plus ombrageux du cœur, à l'endroit catholique, d'une flèche immonde, lancée par quelque mécréant, qui mangeait, comme moi, le pain de l'Etat... Je courus au feu comme un homme de bonne volonté, dont ce n'était point la vocation de porter les armes, mais qui se sent soldat, voyant sur les frontières le drapeau de l'ennemi. Là, donnant et recevant des coups, j'ai compris qu'il ne s'agissait plus d'une simple escarmouche, mais d'une guerre, et que nous en avions pour plus d'un jour. Alors, je pensai qu'il fallait endosser le harnais ; me voilà soldat pour autant d'années et de campagnes que l'éternel capitaine le voudra bien. »

Alors commença pour Veuillot son admirable carrière de journaliste catholique. L'appât du gain ne le

tenta pas et son caractère et ses goûts le disposaient à une vie plus calme. Mais il était de ceux qui ne s'arrêtent pas en chemin, qui ne font pas au devoir sa part, qui vont jusqu'au devoir d'exception. « Au fond, je n'aime être mal avec personne, et cette vie de guerre que je mène, écrit-il, est beaucoup plus un effort de ma foi que de mon cœur. »

« Si j'ai soutenu tant de polémiques, ce fut bien par ma volonté, mais mon goût me portait ailleurs. J'ai été journaliste comme le laboureur est soldat, uniquement parce que l'invasion l'empêche de rester à cultiver ses champs. » Et ailleurs « Je suis le paysan qu'une subite invasion contraint de s'armer, qui prend une faux, une fourche, un fouet, ce qu'il trouve, et qui se met en campagne, sur son cheval de labour, sans uniforme, sans tactique, dirigé par la lueur de l'incendie et les hourras de l'assaillant. »

Il devint en 1843, rédacteur en chef de l'*Univers*, et, dès lors, l'*Univers*, ce fut lui.

Il fut pendant quarante ans le polémiste catholique marchant droit dans la voie chrétienne, sans connaître ni comprendre jamais le sentiment de la nuance, sans accorder surtout à l'erreur ou au mal le moindre privilège. Homme énergique et franc, il ne connut jamais aucune compromission et il fut jusqu'au dernier moment, l'adversaire irréductible des formules de conciliation, des *Falloupineries* selon son expression, concrète jusqu'à la personnalité.

Pendant quarante ans, « il dit le mot catholique sur l'événement de chaque jour » avec une précision et une sûreté qu'on ne surprit jamais en défaut.

Pendant quarante ans, il consacra les ressources multiples de son génie et l'étonnante puissance de sa volonté à la défense de l'église.

Arborant son valeureux étendard, dans la majesté sereine des jours de calme, comme au sein des tumultueuses mêlées de la Révolution et de l'Empire, il pa-

rut, l'éclair dans les yeux, et gravit les flancs de la redoute maçonnique pour faire retentir, à travers la France et l'Europe, les noms de chrétien et catholique comme des échos trop longtemps assoupis.

Veuillot n'a cependant point conquis la popularité à laquelle il a droit.

Il en a noté lui-même la raison :

« Dans la race dont je suis, il y a des tribus militaires ; je suis d'une de ces tribus. Parce que tout mon sang frémit contre le mensonge, on m'a appelé réactionnaire ; parce que j'ai refusé tout hommage aux idoles on m'a outrageusement comparé au charlatan qui s'est fait une renommée d'aller par les rues et les places publiques hurler contre Dieu. Grâce à l'éducation que la société inflige aux enfants du peuple et que ce malheureux et moi avons également reçue, j'aurais pu, sans doute, devenir un révolutionnaire, mais non pas comme lui. Nous ne sommes pas de même race. Je n'aurais pas enfoui mon âme dans l'imbécillité du blasphème. On ne fait que des esclaves parmi les peuples auxquels on ôte Dieu ; ce n'est pas là ce que je me serais proposé si ma raison avait fléchi devant les problèmes dont le spectacle du monde l'obsédait. J'aspirais à la liberté et à la justice ; je n'aurais pas cherché ces filles du ciel dans la boue, je n'aurais pas cru que Dieu me laissait le soin d'inventer la liberté et la justice. La foi catholique, en m'enseignant que les nations sont guérissables, m'a préservé de la dangereuse folie de vouloir refaire l'espèce humaine et du crime de la mépriser. »

« Ce caractère énergique et ferme, plus encore que le redoutable talent du polémiste, explique, dit Dumont, en même temps que les haines qu'excita Veuillot, l'influence qu'il exerça sur son temps. »

Oui, c'est le secret de la haine qu'il poursuit, mais aussi de l'amour qu'il inspire.

***

Or, nous le rappelions au début, l'an prochain nous amènera le centième anniversaire de la naissance de Louis Veuillot.

Cet anniversaire ne peut passer inaperçu pour les littérateurs dont il est un maître, pour les journalistes dont il est un modèle, ni pour les chrétiens, dont il fut l'ardent et victorieux défenseur.

Un peuple s'honore en honorant ses gloires.

Espérons que bientôt, en France, on songera à organiser, pour l'an prochain, une manifestation que nous voudrions grandiose, en l'honneur du grand écrivain, de l'incomparable polémiste et du vaillant chrétien que fut Louis Veuillot.

J. RENAULT.

Jalousie

Un ardent soleil d'or tombait droit du ciel bleu. Sa clarté éblouissante et crue baignait la campagne et l'inondait de lumière. Les arbres semblaient plus verts ; les murs des maisons paraissaient plus blancs; et, sur les toits, les tuiles avaient un éclat plus rouge. La route, poudreuse, étendait son ruban jaunâtre, à perte de vue ; et, dans l'air calme, la poussière, elle-même, revêtait un aspect lumineux...

La quarante-chevaux filait, comme une flèche, entre des prés quasi-solitaires, où paissaient tristement quelques rares troupeaux. Métallique et régulier, le ronflement du moteur rythmait sa fuite vertigineuse. La vitesse de la course déplaçait l'air, provoquait une brise artificielle, odorante et fraîche, qui caressait délicieusement le visage des promeneurs, et leur enlevait, pour un temps, l'impression de chaleur lourde de cette matinée de juillet, torride et sèche.

Côte-à-côte, dans la voiture, René Dubreuil et Germaine Vineuse n'échangeaient plus une seule parole.

Tandis que le panorama se déroulait, monotone, René s'abandonnait, malgré lui, à une songerie mélan-

colique, toute pleine des regrets cuisants d'un rêve, à jamais envolé...

Germaine !... Ah ! Comme il l'avait aimée ! Et comme il l'aimait encore !... La vie, hélas ! la vie impitoyable les avait séparés pour toujours... Finis, les espoirs chers d'un amour possible ! Anéantis, les projets charmants d'une douce existence à deux !... Rien, à présent, rien ne lui restait que l'amertume amère de songer en vain à tout ce qui aurait pu être, et qui ne serait jamais !... Jamais !...

Ah ! la tristesse morne d'un amour sans issue, le mal cuisant, la douleur morale d'un désir insatiable, d'un besoin inassouvi !... Aimer ! Verbe terrible, quand il recèle en lui des ardeurs stériles, des élans impuissants ou malheureux ! Plus terrible encore, quand la vie, le hasard des circonstances transforment le rêve possible, en impossible réalité ! La vie, la vie incohérente est cruelle par son inconscience ; et l'amour, qui est le plus grand bien sur terre, est, parfois, un fléau redoutable, un fléau pire que la maladie ou la mort !...

Germaine !... Aussi loin que se reportaient ses souvenirs, il la retrouvait dans sa mémoire... Enfant, jeune fille, femme, toujours il l'avait aimée... Oh ! cet amour d'enfance, un peu mièvre en sa douceur naïve ; cet amour du petit collégien pour la gamine aux boucles dorées, aux robes courtes et aux mollets nus !...

Leurs familles, alliées par un vague cousinage, se fréquentaient. Les enfants partagèrent les mêmes jeux ; et, plus tard, adolescents, ils s'aimèrent. C'était inévitable, c'était fatal.

Mais, si le sentiment de Germaine se réduisit simplement à une affection banale et superficielle, René, au contraire, entraîné par la fougue de son tempérament passionné, s'éprit éperdûment de la jeune fille. Ce fut une affection ardente, exclusive. Toutes ses pensées, toutes ses aspirations concourraient à l'idéalisation de sa tendresse. Une chose, une seule, occupait

son esprit, remplissait son cœur : — Germaine — ; tandis qu'une sorte d'ivresse dominait son être. Et tout ce qui n'était pas intimement lié à sa chimère reculait, s'estompait, s'effaçait, dans une brume lointaine; tout, même ce qui naguère l'attirait avec le plus de force, avec le plus de charme; — à moins, cependant, que sa raison avide n'y découvrît un rapport ingénieux avec elle, — Elle ! — elle, qui gouvernait ses facultés pensantes, et dont le souvenir l'annihilait, dans une extase amoureuse, infiniment douce... Ah! Ces minutes ineffables, où le berçait son rêve!... Il aurait voulu les éterniser ; il aurait voulu immobiliser à jamais l'heure exquise...

Un jour, il avait dû partir. Des affaires d'intérêt nécessitèrent sa présence à l'étranger. Il se résigna, triste, refoulant ses larmes, mais emportant avec lui l'espoir cher, qui devait le soutenir pendant cette absence longue et cruelle.

Quelques mois s'écoulèrent. A son retour, Germaine était mariée. Elle avait épousé André Vineuse, — cet André Vineuse, qui avait été le camarade d'études de René, et qui restait, aujourd'hui encore, son plus intime ami !...

A cette nouvelle, il crut avoir touché le fond de la douleur humaine.

Il voulut réagir, oublier son roman malheureux. Il éviterait la jeune femme; il la verrait le moins possible; et, quant à Vineuse, il le perdrait peu à peu de vue. La chose serait facile, grâce aux changements que le mariage apporterait dans l'existence de son ancien ami...

Hélas ! à quoi servent les projets que l'on n'a pas l'énergie de poursuivre, de mener à bon terme ?... André Vineuse, qui ne se doutait de rien, ayant, un jour, rencontré Dubreuil, l'invita à déjeûner chez lui :

— Germaine sera contente de te revoir. Ton absence a été si longue...

René ne put y tenir. Toutes ses velléités de résistance s'écroulèrent à la seule idée qu'il pourrait revoir la jeune femme, vivre, de nouveau, quelques heures à ses côtés, respirer l'air qu'elle respirait... Il accepta... Et, dès lors, commença, pour lui, une existence pire encore, une souffrance morale atroce, qui, chaque jour, retournait le fer dans la blessure de son âme. Mais il jouissait de sa souffrance; il aimait son mal...

Des jours passèrent. Leur intimité se resserra davantage...

Dans ses tête-à-tête fréquents avec la jeune femme, Dubreuil, cependant, n'avait jamais évoqué les souvenirs de naguère. Il feignait l'oubli ; il cachait jalousement la meurtrissure de son cœur...

.....Après une descente assez raide, l'auto atteignait les premières maisons d'une petite ville.

Vineuse, qui tenait le volant, se retourna à demi vers sa femme et René:

— Stavelot, — annonça-t-il, — nous déjeûnerons ici.

On trouva un hotel de confortable apparence. Le repas fut commandé; et ils allèrent faire un brin de toilette et secouer la poussière de la route, qui poudrerizait leurs vêtements.

***

Après qu'il se fut rafraîchi les mains et le visage, André Vineuse alla garer son automobile et donner quelques ordres au chauffeur.

Puis, l'esprit léger, allègre, l'appétit aiguisé par la promenade au grand air, il se dirigea vers la salle où la table était mise et où sa femme et René Dubreuil, sans doute, l'attendaient déjà.

Traverser la cour de l'hotel, franchir un corridor étroit, ce fut, pour lui, l'affaire d'une seconde. Mais, sur le seuil de la chambre à manger, un spectacle imprévu l'immobilisa...

Dans la glace qui surmontait la cheminée, il avait vu sa femme dans les bras de Dubreuil !... Elle le trompait! Elle le trompait!...

La porte, en s'ouvrant, avait grincé; et, à ce bruit, René et Germaine, vivement, se séparèrent.

Cela avait été si brusque, si rapide, que, sans le hasard complice de ce miroir, devant ses yeux, il n'aurait rien vu, rien soupçonné...

Mais l'image demeurait présente à sa mémoire ; et cette vision le torturait de jalousie, car il aimait sa femme.

Il se ressaisit, pourtant. N'ayant pas éclaté tout de suite, il ne le pouvait plus maintenant. Et cette contrainte qu'il s'imposait était pénible. Il essayait de douter. Peut-être avait-il mal vu ?... Non, non... il était sûr de ne point s'être trompé. L'image implacable restait gravée en son esprit, avec une netteté, une précision féroce... Qu'attendait-il donc? Il ne savait. Peut-être, voulait-il avoir une explication avec Germaine, avant d'agir ?... Oui, oui, c'était cela... Mais à quoi bon retarder cette explication fatale ? Il l'ignorait. Il se disait simplement, en lui-même, que cela valait mieux, qu'il fallait qu'il en fût ainsi...

Et il réunissait toutes les forces de sa volonté, pour cacher son émotion et sa colère. Il parlait comme d'habitude ; il plaisantait, il riait même. Aucun des sentiments qui bouleversaient son être ne se trahissait, ni dans ses paroles, ni dans le son de sa voix. Mais il était très pâle. Son teint semblait livide, ses lèvres blèmes; tandis que ses yeux avaient un regard étrange, d'un éclat fébrile.

***

Or, voici, simplement, ce qui s'était passé :

Lorsque René Dubreuil avait regagné la salle à manger, Germaine, désœuvrée, indifférente, regardait sans attention quelques gravures qui ornaient les murailles.

— Tu es seule? — demanda Dubreuil.

— Mon mari va venir. Il est allé remiser l'auto.

— Ah !

Le silence règna une seconde; puis, René qui ne pouvait se contenir davantage:

— Te souviens-tu, Germaine ? — demanda-t-il. — Nous avons déjà déjeuné ici... il y a deux ans...

Il soupira, s'approcha d'elle, — très près ;

— Deux ans, seulement ! — fit-il. — Et, comme c'est loin ! Il me semble qu'il y a un siècle !...

Gênée, elle voulut rompre cet entretien:

— Il y a pourtant une légère différence ! — répliqua-t-elle, moqueuse, en essayant de s'éloigner.

Il lui saisit la main, qu'il pressa dans les siennes, tentant de la retenir. Il allait parler encore. Mais, à ce moment, la porte grinça; et ils s'écartèrent vivement l'un de l'autre.

André Vineuse parut.

— Qu'as-tu ? — lui demanda Germaine, remarquant sa pâleur livide.

Vineuse hésita un instant. Puis, il répondit:

— Rien... je n'ai rien... Je suis un peu fatigué... Ces routes toutes blanches... ce soleil qui brûle, m'ont ébloui...

Le garçon de l'hotel apportait les hors-d'œuvre. Ils se mirent à table.

***

Vers trois heures, on songea au départ. Ils comptaient gagner Spa, pour loger, et y séjourner une semaine.

De nouveau, l'automobile tressaillit. Le moteur puissant gronda. Une portière se ferma avec un claquement sec.

Vineuse lâcha lentement la pédale d'embrayage; et la voiture démarra, docile...

La température était plus accablante encore. Des bouffées tièdes montaient, étouffantes. Il semblait que la terre surchauffée fût lasse d'absorber les rayons du soleil. Des petites mouches voltigeaient dans l'air calme. Au ciel, quelques nuages s'amoncelaient; et l'horizon, là-bas, avait des tons noirâtres. On sentait l'approche d'un orage.

A toute allure, l'auto roulait, par la campagne... Et Vineuse, au volant, pensait à sa femme, à Dubreuil, à leur trahison...

Ah! Comme ils l'avaient trompé ! Les misérables!... Et si un hasard propice n'avait pas mis devant ses yeux cette glace où la félonie lui était apparue dans toute son impitoyable évidence, aujourd'hui, maintenant, il ne saurait encore rien, il ne soupçonnerait encore rien !... Et il continuerait, bénévolement, à leur servir de jouet ridicule !... Ah ! l'avaient-ils assez bafoué !... Et dire que cela durait depuis longtemps, peut-être !... depuis son mariage !... Oh ! il se vengerait ! Oh ! oui, il se vengerait !...

Vineuse, d'un geste fiévreux, mit de l'avance à l'allumage. La vitesse s'accéléra encore. Les arbres, aux deux côtés de la route, semblaient se poursuivre dans une course folle. La voiture bondissait, bondissait, comme si elle ne touchait presque plus la terre.

Germaine s'effraya:

— Pas si vite !... — cria-t-elle. — Pas si vite!...

Vineuse ricana, sans répondre. La vitesse croissait de seconde en seconde. La voiture s'engagea dans la descente de Malchamps...

Ce vertige de vitesse affolée convenait aux nerfs surexcités de Vineuse, que la jalousie avaient exaspérés.

Oh! se venger! se venger!... Comment? Il l'ignorait. Mais sa vengeance serait terrible, atroce, épouvantable!... Ah! la tuer, elle!... Et le tuer, lui aussi, pour venger la débâcle de ses illusions!...

Germaine, dans la voiture, eut l'impression angoissante qu'il se passait quelque chose d'anormal... Son mari devenait fou, peut-être... Car ce n'était pas naturel, cette course insensée... Elle ne reconnaissait plus Vineuse, si prudent d'ordinaire... Et, soudain, elle eut l'impression nette, bien qu'à peine définie, que l'Inévitable, le Destin irrésistible se dressait devant elle...

Epouvantée, elle supplia:

— Doucement... je t'en prie, André, plus doucement... Tu vas nous verser dans le fossé...

Il n'eut pas l'air d'entendre.

Toute blanche, Germaine saisit machinalement la main de Dubreuil, qui s'inquiétait, à son tour; et elle l'étreignit, d'une pression convulsive...

L'auto accélérait toujours son allure...

Vineuse éclata d'un rire sardonique... Dans le fossé!... Oui! dans le fossé!... C'était sa vengeance... Elle même, la lui suggérait!... Et tous deux, il les châtierait du même coup!... Du même coup, il frapperait les coupables!... Ah! la vengeance! la vengeance!...

Cette pensée aussitôt le pénétra, le domina de sa hantise. Un vertige l'entraîna, plus fort que sa raison bouleversée. Irrésistible, une impulsion spontanée, guida son geste...

Un coup de volant brusque. L'auto, d'un bond, franchit la route, effleura un arbre, vacilla, puis se renversa, les roues en l'air, avec un fracas terrible...

Parmi les débris de la voiture, quatre corps inanimés gisaient sur la terre.....

On lit dans l'*Etoile Belge* du 24 juillet 1911:

De notre correspondant de Spa:

« M. et Mme André Vineuse faisaient, en compa-
« gnie d'un de leurs amis, M. René Dubreuil, une pro-
« menade en automobile. Dans la descente de Malchamps,
« la voiture roulait à une allure verligineuse, lorsqu'u-
« ne embardée terrible la précipita, avec ses occupants,
« dans le fossé qui borde la route.

« Mme Vineuse fut, tuée sur le coup. M. Vineuse,
« qui conduisait, eut la poitrine défoncée par le volant
« de direction et mourut quelques instants après la ca-
« tastrophe, sans avoir repris connaissance. M. Du-
« breuil et le chauffeur sont encore dans la coma, mais
« on ne garde aucun espoir de les sauver. Quant au
« véhicule, il est complètement hors d'usage.

« La cause de ce tragique accident n'est pas en-
« core exactement connue. Il paraîtrait cependant, que
« l'embardée fatale aurait été provoquée par la rup-
« ture d'une pièce de la direction. » —

GEORGE VOOS DE GHISTELLES.

Soir de Noël

A Madame H. Carton de Wiart.
Hommage respectueux.

A grandes enjambées, le comte Robert de Trian rentre chez lui.

C'est bête. On lui a fait promettre de ne pas dîner en ville, à cause du petit — il a un fils — qui veut dépouiller l'arbre traditionnel avec son papa.

— Bientôt sept ! Sapristi ! Et on m'attendait pour six heures... Ce sera frais... la réception !

Les étoiles, là-haut, clignotent, comme amusées de le voir marcher d'une allure rapide mais inégale.

Parfaitement ! inégale...

Et puis après ?

Il a déjeuné au cabaret. Robert de Trian, avec des amis et des amies. Il s'est roulé ! On a bu un peu. Mon Dieu ! il faut bien rire ! Depuis la mort de Maud, une ravissante petite espiègle, enlevée en trois jours, à neuf ans, par un mal foudroyant, sa femme, toujours en noir, a les yeux rouges de larmes qui ne tarissent plus. Il a eu du chagrin aussi, bien sûr. Mais enfin, il faut se faire une raison. Alors, Robert de Trian qui est jeune encore — 38 ans ! — fuit sans bruit la maison où glissent dans les corridors les domestiques graves et sans sourire.

Et puis, il a passé au cercle remuer les cartes, griller quelques cigarettes, vider quelques elixirs.

Et voilà, il avait l'intention de rentrer, mais il a été accroché par une bande de camarades. Quelques verres encore...

Tout cela explique pourquoi Robert de Trian, malgré le froid très vif, a préféré rentrer *à pattes* plutôt qu'en taxi, pour raffermir sa marche d'abord et laisser s'évaporer les alcools.

Très embêté, il est très embêté.

Sa vie est compliquée: Il est bon garçon. Sa femme est charmante. L'alcool est excellent. Jusque là, tout va bien tant que tout va parallèlement. Mais voilà, dans la vie, tout n'est ni toujours rose, ni toujours parallèle ! Robert aime sa femme et aussi l'alcool, mais si Madame aime Robert, elle déteste l'alcool...

La salle à manger, grande, luxueuse. Dans un coin, le sapin de Noël, dont les branches sont lourdes de paquets pleins de cadeaux, brille d'un tas de petites étoiles de feu qui dansent au bout des bougies roses et vertes...

— Tiens, c'est gentil ça ! fait Robert d'un ton dégagé, en jetant un coup d'œil sur la pyramide. Il enlève ses gants...

Ça a duré deux secondes. Il va vers sa femme et l'embrasse sur le front, le plus loin possible des lèvres, vers les cheveux...

— Excuse, ma chérie, le retard. Pas un taxi, pas le moindre sapin... Un jour comme aujourd'hui, tout est pris... Les trams, c'est comme la mer, c'est plein...

Il rit, mais il rit tout seul. Alors il continue:

— J'ai vu Léon et Christiane, tu sais, ils te disent un tas de choses jolies, aimables... J'ai vu...

Avec un geste las, comme pour écarter tous ceux et celles qu'*il* a vus, Madame de Trian laisse tomber à voix basse quelques mots:

— Oui, c'est bien ! c'est bien ! Mais tu n'as pas vu ton fils, qui d'ailleurs ne t'a pas vu non plus, tant son arbre l'intéresse.

— Ah ! saperlotte ! c'est vrai ! Poum, où êtes-vous? Poum, avancez !

Poum, un gamin rose et blond qui vient d'avoir six ans — un homme, pas vrai ! — monologue devant les paquets blancs de l'arbre de Noël.

Il s'est élancé, vers son père, qui le lève et l'embrasse.

Alors un cri:

— Oh ! Papa ! comme tu sens mauvais ! quoi tu as bu ?

Très rouge et vexé, Robert a déposé le gosse et risqué un regard vers sa femme qui, assise, accoudée, la tête dans les mains, les yeux cachés, attend.

Un silence.

Le repas s'achève, tristement malgré les histoires que débite Poum très nerveux, car au dessert, on va dépouiller l'arbre et tout le personnel recevra de ses mains à lui, à lui Poum, les paquets entourés de jolies faveurs...

Poum n'a plus faim, pour que ça aille plus vite.

— Poum, veux-tu manger, ou je fais enlever l'arbre.

Poum mange, mais trouve ça ridicule.

— Marie, tu es encore fâchée ?

— Je ne suis pas fâchée, mon pauvre ami... Un peu triste, voilà tout ! Je t'ai tant supplié de renoncer à cette manie de boire, que tu as prise je ne sais où... Ce soir encore...

— Mais, Marie,...

— Tiens, tu oses à peine m'embrasser, et c'est ce pauvre gosse qui, sans savoir, te fait l'affront...

Robert — il n'est pas méchant pour un sou — ne répond pas. Il fait tourner sa bague, celle des fiançailles...

Cette bague ! Elle lui fut donnée si joyeusement, si délibérément, si amoureusement par la merveilleuse jeune fille qui allait être sa femme.

Et ce furent des jours de joie. Un ciel tout bleu. Puis, le premier petit nuage: la rentrée, une nuit, d'un Robert abominablement ivre. Puis, ne sachant à quoi tuer le temps, un Robert pris par l'habitude de boire ici, là, avec Pierre, avec Paul... Alors ce fut l'horrible chose: Maud qui mourait !

Les yeux se croisent. Les yeux de Marie sont brouillés par un voile de larmes. Robert baisse les siens. Il est furieux, furieux contre lui-même, contre sa faiblesse...

Il a du chagrin.

Il va à la fenêtre. La buée couvre les vitres. Il trace du bout des doigts des barres, des...

— Tiens, qu'est-ce que c'est ?

En bas, sur le boulevard, du monde accourt.

— Un accident !...

Poum est là avec sa mère.

— Où ça, maman ?...

Robert est allé voir. Mais déjà le voilà qui rentre, suivi par la femme de chambre, le cocher, tout le service.

Il porte dans ses bras un corps, une gamine de dix ans, peut-être. Elle est affreusement pâle, les lèvres violettes laissent voir un peu les dents blanches et fines: l'enfant paraît morte.

Madame de Trian a rapidement roulé vers le foyer le grand fauteuil où si souvent elle parle tout bas à sa petite fille envolée. L'enfant est maintenant assise entourée de coussins. Doucement, doucement, la comtesse passe sur le front, sur les joues, des linges im-

bibés de vinaigre. Poum tient la soucoupe avec une grosse émotion...

— Comment qu'elle s'appelle, dis, Papa ? Elle est pas morte, elle, dis, Maman ?

— Mais tais-toi, Poum, répond brusquement la mère qui vient de sentir planer l'oiseau noir qui emporte les petits...

Poum a du chagrin, il ne dira plus rien, mais il tiendra la soucoupe quand même.

Derrière le fauteuil, la cuisinière explique: « La fenêtre de ma cuisine était ouverte un peu. Nous dînions. Alors, j'ai vu une mince figure contre les barreaux, très pâle. La petite s'accrochait aux barreaux. Elle a dit: Madame, s'il vous plaît... Et elle est tombée... On a couru, vous comprenez. Il y avait tout de suite dix personnes. Un monsieur voulait aller chercher la police. Alors Elise l'a rentrée, et on l'a frictionnée...

...— Elle ouvre les yeux,... dit Madame de Trian.

En effet, la pauvre gosseline venait de lever mais d'abaisser aussitôt ses paupières nacrées couvrant deux yeux bleus, tristes et fatigués. La figure se contracta et ce fut à peine si on entendit trembler ces mots: j'ai faim !

Ce fut un brouhaha !

Elle a faim !... Elle a faim !...

Poum, instinctivement, avança sa soucoupe de vinaigre. On apporta du bouillon chaud et petit à petit, l'enfant, dont les pommettes s'empourpraient, se mit à sourire à ceux qui l'avaient sauvée.

— Où habitent tes parents, mon petit, demanda la comtesse en caressant les mains de la gamine jolie.

— Papa est mort. On a enterré Maman avant-hier.

Deux grosses larmes tombèrent sur la robe.

Poum se serra contre sa mère.

— Où habites-tu ?

— Nulle part. Le maître de notre maison m'a dit: «Tiens, voilà un franc; tu iras à la police. Ce qui est ici ne paiera pas mon terme.» Et je suis partie...

— Chez qui, partie ?

— Chez personne... J'ai dormi dans le portail de Ste Gudule...

Poum a un grand frisson, lui qui a un si joli petit lit !

— ... et j'ai demandé au Jésus de Noël de venir me chercher. O Maman ! Maman !

Ecroulée sur un bras du fauteuil, elle pleure, secouée, doucement.

— Comment que tu t'appelles ? dit Poum qui a envie de pleurer.

— Antoinette ! répond l'enfant.

Et par saccades elle déroule le récit de sa courte histoire. Une histoire de neuf ans, c'est si peu de chose !

— Nous habitions une grande maison, une belle, avec un jardin devant, près de l'Arc de Triomphe, à Paris. Papa était ingénieur et il avait beaucoup d'argent. Et puis, un jour nous avons quitté Paris pour aller à la campagne dans une plus petite maison. Papa était devenu méchant, il buvait...

La petite parlait avec fièvre.

Robert de Trian avait reculé d'un pas.

— ... il buvait. Il battait Maman qui était si douce. Et puis on vendit tout. Papa a disparu. Il est mort, m'a dit Maman. Et nous sommes arrivés ici, à Bruxelles. Maman est tombée malade; nous n'avions plus d'argent. Elle est morte en me serrant sur elle et en embrassant le portrait de papa.

L'enfant sortit de son châle un petit médaillon élégant contenant la photographie d'un homme encore jeune, remarquablement beau.

— Il était si bon quand il ne buvait pas, ! soupira la petite.

***

Robert de Trian a passé un bras autour de la taille de sa femme pendant que ses doigts cherchent la tête de Poum qui sourit à Antoinette tendrement.

— Serais-tu encore si triste, ma chérie, si tu avais Antoinette près de toi en souvenir de Maud, et si... je ne buvais plus jamais ! jamais !

— Robert, tu ferais cela ?

— Je le ferai ! C'est Noël aujourd'hui !

Madame de Trian sanglotte éperdument.

Poum s'est dégagé. Tout est bien extraordinaire ce soir. Il ne cherche pas à comprendre... Il a pris Antoinette par la main pour la mener vers l'arbre où les étoiles achèvent de s'éteindre dans un peu de cire rose ou verte.

— Papa ! on peut dépouiller le sapin, n'est-ce pas, avec Antoinette.

— Oui ! mon gosse, vas-y. Mais les cadeaux ne sont pas tous sur l'arbre. Petit Noël t'a envoyé une grande sœur !

Poum déborde d'allégresse ! Une sœur à lui ! Mais c'est le Paradis...

Antoinette, les mains jointes, ferme les yeux, regardant, là-bas, là-bas, ses chers morts.

Robert de Trian relève le front de sa femme qui maintenant le regarde dans les yeux, gravement et tendrement aussi :

— Petit Noël, m'a faite ce soir la plus consolée des mères et la plus heureuse des femmes.

ALB. VAN DE KERCKHOVE.

La nuit

Une nuit calme et bleue ensemence d'étoiles
L'immense champ des soirs où passe l'infini...
La terre est sans rumeurs et la mer est sans voiles
Tout dort: l'ombre et les bois, les berceaux et les nids.

Dans cette solitude où se recueille l'âme,
J'écoute, loin de tous, la marche de la nuit
Roulant ses astres morts et ses mondes en flamme
Ses soleils inconnus qui s'allument sans bruit.

J'interroge, tremblant, les bleuâtres abîmes
Où Dieu travaille seul depuis l'éternité ;
Que suis-je, moi chétif, sous ces choses sublimes?...
L'épouvante est au fond de cette immensité.

Que fixent tous ces yeux de l'immobile espace ?...
Voilà des milliers d'ans que leur lumière luit
Et toujours ils sont là — demeurant quand tout passe
Et d'autres les verront — comme moi — cette nuit.

Pauvre atôme emporté dans ce troublant mystère,
Apparu d'aujourd'hui que demain détruira,
Lorsque plus rien de moi ne sera sur la terre
Eternellement donc là-haut ce Ciel luira ?...

Ah ! j'en appelle à toi Dieu que partout proclame
Le rythme harmonieux de ces mondes géants ;
Ta main fit les soleils, mais ton cœur fit mon âme,
Comme toi, je vivrai plus fort que les néants.

Seul atôme qui pense entre tous les atômes,
J'ai pour moi l'espérance et les éternités.....
Astres lointains que j'aime — o lumineux royaumes,
Fleurissez donc nos nuits de vos blanches clartés.

SYLVAIN GRAWEZ.

Ton cœur

— Oui, ton cœur est mon beau royaume
Là, Dieu seul et moi sommes rois
Et personne n'a d'autres droits...
Chère âme, fleur au doux arôme ?...

De tristesse plus un atome
L'on se demanderait pourquoi...
Ayant tant de bonheurs — ma foi,
Ce serait un mauvais symptôme.

Chasse donc tous les noirs fantômes
Ils pourront revenir, parfois,
Qu'importe ?... pense à tes deux rois
Ils restent ta force et ton baume.

J'ai lu, jadis, dans un vieux tôme,
Qu'à chaque jour suffit sa croix.
Retiens-le. Aime, prie et me crois,
Pour le bien de notre royaume.

SYLVAIN GRAWEZ.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE (SOC. AN.)
15, RUE ROYALE, BRUXELLES.

VIENNENT DE PARAITRE :

Arthur Meyer

CE QUE JE PEUX DIRE

1 vol. in-12 **3 fr. 50**

Pierre Loti
de l'Académie Française

Un Pélérin d'Angkor

1 vol. in-12 **3 fr. 50**

Léon De Tinseau

Du Mouron pour les petits oiseaux

1 vol. in-12 **3 fr. 50**

Revue Bibliographique Belge

SOCIOLOGIE — POLITIQUE

Orban (O.). — **Les principes constitutionnels en matière scolaire.** — *Namur, Jacques Godenne, 1912.* 1 vol. in-8° de 86 pages. fr. 1.50

COMMERCE — INDUSTRIE — FINANCES

Janssen (Albert E.). — **Les conventions monétaires.** — *Bruxelles, Larcier, 1912.* 1 vol. in-8° de 568 pages. fr. 10.00

HISTOIRE — BIOGRAPHIE — HAGIOGRAPHIE

Buffin (Baron Camille). — **Mémoires et documents inédits sur la Révolution belge et la Campagne de dix-jours** (1830-1831). — *Bruxelles, Kiessling & Cie, 1912.* 2 vol. in-8° de 586-640 pages. 2 vol. fr. 15.00

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

Eekhoud (Georges). — **Les Libertins d'Anvers.** Légende et Histoire des Loïstes. — *Paris, Mercure de France, 1912.* 1 vol. in-12 de 404 pages. fr. 3.50

GÉOGRAPHIE — ETHNOGRAPHIE — VOYAGES

Leclercq (Jules). — **Voyage à l'île Majorque.** — *Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1912.* 1 vol. in-12 de 278 pages. fr. 4.00

ARCHÉOLOGIE — NUMISMATIQUE — HÉRALDIQUES

Dansaert (G.). — **L'art héraldique et ses applications.** — *Bruxelles, Impr. Van den Acker, 1912.* 1 vol. in-8° de 112 pages. fr. 2.50

LITTÉRATURE — ROMANS — THÉATRE

Bernard (Fernand). — **Jules Sottiaux.** — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-12 de 66 pages. fr. 0.50 *(Collection Diamant).*

Les vers de Jules Sottiaux, apparaissent à H. Carton de Wiart « solides comme l'airain ». « Ils ont, écrit Jules Destrée, l'éclat des fournaises minières, la sonorité des métaux qu'on forge et qu'on dompte, la ligne héroïque de l'ouvrier qui peine... » Lemonnier, Mistral, Valentin, Gilbert, Brunetière louangent notre vaillant poète, dès lors on explique l'enthousiasme de Fernand Bernard, on excuse sa violente diatribe contre les ignorances volontaires et les indifférences coupables. Cependant Sottiaux ne cherche pas l'objet de ses chants dans un monde vieilli ou inconnu : Si nos ouvriers, lisaient les admirables strophes martelées en leur honneur par nos maîtres, comme ils relèveraient le front vers le ciel.... F. Bernard dans sa judicieuse étude du talent de Sottiaux dit si bien que les vers du poète sont à graver au bas des marbres de Constantin Meunier :

> ... Leur outil vole en orbe au-dessus de leur tête,
> Siffle, s'abat pareil aux béliers belliqueux
> Qui sapaient des châteaux et forgaient la conquête,
> Au milieu des clameurs des varlets et des gueux...

... Les paillettes de feu tombant en pluie de moire
Les drapent d'un peplum merveilleux et royal
Où la pourpre avec l'or réunissent leur gloire. *(Les Forgerons).*

J. VAN DOORSLAER.

de Keyser (Edouard). — **Garnison de dépôt.** Histoire gaie et documentaire. — *Bruxelles, Office de Publicité, 1912.* 1 vol. in-12 de 228 pages. fr. 3.50

Guido Gezelle, zijn leven en zijne werken. — *Antwerpen, Nederlandschen Boekhandel, 1912.* 1 boekd. in-8°. fr. 2.50

Les biographies et analyses des œuvres de Hugo Verriest et de Stijn Streuvels avaient déjà paru grâce aux soins de M. André De Ridder. Aujourd'hui un livre similaire, dédié à la chère mémoire de notre plus grand poète Guido Gezelle ! La *Nederlandsche Boekhandel* d'Anvers a entrepris cette œuvre méritoire et noble. Le monde littéraire lui a réservé un accueil favorable : témoin la seconde édition qui vient déjà de paraître.

Dans une étude préliminaire, M. De Quidt nous fait la *biographie* du grand poète et nous apprend comment cette vie était toute faite de simplicité, de charité et de poésie, comment cet homme a travaillé et même souffert, comment cette âme a aimé et prié, et quelle envergure d'esprit Gezelle possédait.

Le même auteur nous présente ensuite Gezelle comme *poète.* Il nous retrace cette carrière poétique dans un magnifique coup d'œil d'ensemble et, à l'aide de l'analyse des œuvres mêmes, nous fait admirer dans Gezelle la profondeur du sentiment, la puissance et l'envol des idées, la sainte ardeur du prêtre et l'onction de foi du chrétien.

Gezelle est un *artiste* merveilleux ; telle est la thèse de Hugo Verriest dans ce florilège d'études sur Gezelle. C'est bien l'artiste qui a la connaissance large du « métier » et la maîtrise de son art, qui a l'œil ouvert sur le Beau et en laisse pénétrer son cœur. C'est le poète qui chante son Idéal dans une langue merveilleuse. Qu'il glorifie les belles Flandres, le sol natal, la patrie et son passé glorieux ; qu'il s'arrête à la nature dans la variété des saisons et dans l'éclat des aurores et des couchants ; qu'il versifie des hymnes à la Religion, la Liturgie, à Dieu : toujours il est l'artiste à l'âme noble et pleine d'émotion, à l'esprit haut et qui plane, il est l'artiste qui module des sons d'un rythme extrêmement harmonieux, d'un sentiment toujours profond, d'un élan de prière enfantine. Et pour nous en convaincre pleinement, M. le Dr Gustave Verriest nous promènera dans le jardin des poésies de Gezelle et nous enivrera de l'arôme de son art.

D'autres travaux étudient à propos de Gezelle quelque point nouveau. Ainsi une première étude nous montre comment le mouvement westflamand, suscité par Gezelle, se noue étroitement au mouvement de la langue frise; une seconde fait voir la grande influence qu'exerça Gezelle sur la jeune génération du Limbourg en y déposant des germes de force, d'union et d'enthousiasme. — Deci delà une petite fleur de poésie a été jetée dans le livre pour enjoliver et orner ces belles études. Le panégyrique, prononcé sur la tombe du Maître, ferme le livre.

Ainsi, dans cette ouvrage nous voyons surgir, lente et majestueuse, l'œuvre du grand poète, qui fut l'âme des Flandres ! Nous voyons devant nous l'homme lui-même, nous découvrant son cœur de patriote, de chrétien, de prêtre ; et nous admirons cette poésie, belle parce qu'elle était l'expression d'une âme, noble parce qu'elle parlait à un grand peuple, sainte, parce qu'elle savait prier humblement.

Du fond du cœur, nous remercions le *Nederlandsche Boekhandel* pour monument élevé à la mémoire du grand Gezelle et nous lui souhaitons bien sincérement le plus grand succès pour ce bel ouvrage.

ABBÉ LOMBAERTS.

Halflants (Paul). — **La Littérature moderne dans l'enseignement moyen.** Réponse à la *Revue des Humanités*. — *Bruxelles, Institut Ste Marie, 1911*. 1 vol. in-8° de 40 pages. fr. 1.00

Décidément, Monsieur l'abbé Halflants est infatigable. Il est, sur le domaine des lettres françaises, l'Olivier — ce guerrier sage et prudent — qui frappe d'estoc et de taille pour la défense de dame Littérature.

M. Clautriau, son adversaire avait prétendu que « la classe est aux auteurs entrés dans l'histoire et la lecture privée aux contemporains ». M. Halflants ne comprend pas ce dédain qu'on porte pour nos modernes.

Si les auteurs anciens ont pour nous, modernes, une valeur éducative, ils devaient l'avoir pour leurs contemporains. Alors, pourquoi nos auteurs d'aujourd'hui n'auraient-ils pas une valeur formative pour leurs lecteurs ? — Il n'en reste pas moins vrai, qu'au seul point de vue intellectuel, les anciens sont supérieurs parce que leurs lectures nous obligent à reconstituer leur milieu.

D'autre part, tout homme cultivé doit posséder une certaine connaissance des lettrés du jour. Soyons du 20e siècle puisque nous y vivons. Au point de vue moral d'ailleurs, il est bon que nos élèves aient certaines vues sur les littératures du jour ; le maître leur indiquera le bien et le mal. Au point de vue intellectuel également, il faut que ces auteurs soient mis sous les yeux de

nos élèves afin que, sous la conduite du professeur, ils puissent discerner et juger et comparer.

M. Clautriau est l'ennemi des anthologies. Mon Dieu ! la question a été discutée et rediscutée et je crois que sur le terrain de l'absolu on ne tombera jamais d'accord. L'anthologie a du pour et du contre ; il est certain que l'extrait ne peut pas à lui seul donner une connaissance exacte et suffisante d'un écrivain. Comprenons cependant une bonne fois que l'anthologie est un adjuvant précieux et indispensable pour tout professeur de littérature, puisque le temps ne lui permet pas d'analyser des œuvres entières.

Je félicite M. l'abbé Halflants de l'ardeur qu'il met au combat et j'applaudis de tout cœur et des deux mains au vaillant courage avec lequel il lutte pour les écrivains contemporains dans l'enseignement moyen. Puisse sa brochure secouer quelque peu ceux que nos Jeunes-Belgique nommaient si justement, « les vieilles perruques ! » Ils n'ont pas encore complètement disparu. ABBÉ ED. LOMBAERTS.

Ramaekers (Georges). — **Albert Giraud.** — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-12 de 40 pages. fr. 0.50 *(Collection Diamant).*

G. Ramaekers dessine un séduisant portrait du poète des Héros et Pierrots. Son étude est agencée de main de maître, nous y suivons sans peine l'évolution et les variations de l'œuvre de Giraud. Personne n'insiste sur le «Scribe», parce que le talent de l'auteur et son orignalité se manifestèrent ailleurs. Il est de la race aristocratique des Baudelaire, des Leconte de Lisle, des Flaubert, des d'Aurevilly autant pour la vigueur du verbe que pour la subtilité nuancée du sentiment. Ses Pierrots sont les souffre-douleur d'exaltations chagrines et les Héros qu'il préfère sont sanglants, meurtris de mille blessures intimes. Ramaekers étend sur la toile les plus vives couleurs de sa palette pour nous donner une image fidèle du poète aimé.

Giraud a malheureusement tressé des guirlandes à des divinités qui n'en étaient pas dignes, et de ces contacts il lui reste une fatigue, une tristesse, un dégoût qui l'accablent. Son rêve d'une nouvelle mais impossible jeunesse, d'un renouveau, est bien fou et tragique. J. VAN DOORSLAER.

Robert (G.). — **Après la retraite.** — *Namur, Jacques Godenne, 1912.* 1 vol. in-12 de 158 pages. fr. 2.50

Van Bruyssel (Ernest). — **Les arbres légendaires.** — *Paris, Hetzel, 1912.* 1 vol. in-12 de 316 pages. fr. 3.00

AGRICULTURE — HORTICULTURE — ÉLEVAGE

Lebas (Marcel). — **La culture du Tabac dans la vallée de la Semois.** Vade-Mecum du planteur. — *Paliseul, Impr. Bodson, 1911.* 1 broch. in-8° de 24 pages. fr. 0.30

Ceci n'est qu'un simple tract de vulgarisation, le premier d'une série que chaque année enrichira. Les principes très rationnels qu'y paraphrase de très rationnelle façon l'un de nos plus ardents protogonistes de la culture du tabac, sont frappés au coin d'une expérience entendue et d'un remarquable esprit d'observation. Tout y est d'un phrasé souple et net, exempt de ces laborieuses appoggiatures dont les exposés scientifiques d'aujourd'hui s'agrémentent trop volontiers.... au dépens de la précision et de la clarté des thèses.

D'autres que les planteurs y trouveront matière à d'attirantes lectures : pour tous, ce sera une intéressante page de technologie populaire.

Marcel Lebas mérite qu'on lui rende en sympathie ce qu'il donne à la cause de la « culture *rationnelle* du tabac » de science vraie et de générosité.

M. Rouvroy.

ENSEIGNEMENT — ÉDUCATION

Tamboryn (C.) en **Vermersch** (J.). — **Lees- en Werkboek** ten gebruike van den hoogeren graad der lagere scholen. — *Yper, Callewaert-De Meulenaere, 1912.* 1 boekd. in-8 van 192 bladz. fr. 0.65

Ce qui doit avoir fait le succès de ce livre de lecture, qui est en même temps un recueil de sujets pour devoirs, c'est l'abondance de la matière et la variété des morceaux, prose et vers. Il semble que les morceaux se suivent un peu au hasard. Les exercices qui leur font suite et les sujets de lettres à la fin du petit volume sont très utiles en eux-mêmes et fourniront aux jeunes maîtres une bonne direction pour le choix des devoirs.

Ce *Lees- en Werkboek*, répandu en Flandre, mérite d'être connu davantage dans les autres provinces flamandes. A. M. J.

Bulletin Bibliographique International

RELIGION — THÉOLOGIE — PRÉDICATION

Cristiani (Léon). — **Du Luthérianisme au Protestantisme.** Evolution de Luther de 1517 à 1528. — *Paris, Bloud & Cie,* 1912. 1 vol. in-8° de X-404 pages. fr. 7.50

Dans cette nouvelle étude sur un sujet déjà si souvent abordé, l'auteur n'a pas cherché seulement à faire profiter le public français des travaux les plus récents des luthérologues allemands. M. Christiani avait déjà fait dans une précédente brochure: *Luther et le Luthéranisme* qui ne voulait être rien de plus qu'une œuvre de modeste vulgarisation. Il a voulu, cette fois, faire plus et mieux. Il a repris tout le problème si passionnant de l'évolution de Luther. Il a cherché, par une analyse rigoureuse et complète des sources, à expliquer l'étonnante contradiction par laquelle Luther, auteur d'une religion de liberté, aboutit à l'oppressive et inflexible religion d'Etat que fut le protestantisme au XVIe siècle. Il a essayé surtout de faire servir à la science du Luthéranisme des qualités spécialement chères au génie français et qui ne se trouvent guère au même degré chez nos voisins : la clarté, l'esprit de synthèse, le sens du mouvement et de la vie.

Le volume se divise en trois parties: *Querelle théologique* (1517-1519). — *Révolution religieuse* (1519-1522). — *En marche vers le protestantisme* (1522-1528).

C'est tout ensemble un travail d'histoire et de psychologie religieuse.

de Poulpiquet (A.), O. P. — **L'objet intégral de l'Apologétique.** — *Paris, Bloud & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 566 pag. fr. 4.00

On a beaucoup discuté, en ces derniers

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplementannoncés.*

temps, sur l'objet de l'Apologétique. Le livre de P. de Poulpiquait vient donc à son heure en nul n'en saurait contester l'opportunité. Conformément au titre de l'ouvrage, l'auteur limite son étude aux principaux problèmes que soulève la determination de l'*Objet intégral de l'Apologétique.*

Une première partie intitulée : *Apologétique externe,* a pour but d'examiner les questions fondamentales que pose le concept de crédibilité : définition, caractère spécifique des motifs de crédibilité, évidence de la crédibilité divine, solidarité apologétique des motifs de crédibilité.

La seconde partie montre la nécessité, la valeur de l'*Apologétique externe,* justifie la présence des raisons de l'esprit et des motifs de la volonté dans une apologétique intégrale.

Une troisième partie : *Ce que n'est pas l'Apologétique,* est consacrée à distinguer l'Apologétique : de la foi, de la théologie, de la phisolophie et de l'histoire.

Ce livre, scrupuleusement fidèle à la doctrine de saint Thomas, en même temps que très au courant des travaux contemporains, est d'une lecture indispensable pour tous ceux qui désirent posséder une étude lucide, sérieuse et approfondie sur *l'Objet intégral de l'Apologétique.*

PHILOSOPHIE — MORALE

Brochard (F.). — **Etudes de philosophie ancienne et de philosophie moderne.** — *Paris, Alcan,* 1912. 1 vol. in-8° de XXVIII-558 pages. fr. 10.00

Boutroux (Emile). — **Science et Religion dans la philosophie contemporaine.** — *Paris, Flammarion,* 1912. 1 vol. in-12 de 400 pages. fr. 3.50

David (Maxime). — **Berkeley.** Choix de textes avec étude sur le système philosophique. — *Paris, Louis Michaud,* 1912. 1 vol. in-12 de 274 pages. fr. 2.00

Dupouy (Le Dr). — **Les opiomanes.** — *Paris, Alcan,* 1912. 1 vol. in-8° de 342 pages. fr. 7.50

Avoir écrit et publié cette magnifique étude, c'est avoir fait œuvre des plus socialement utile et l'on ne peut trop souhaiter à ce livre un plein succès. — Après avoir constaté que le goût des toxiques enivrants s'accentue, l'auteur remarque que l'usage et l'abus de l'opium se répandent d'inquiétante manière, surtout en France depuis la conquête de l'Indo-Chine. C'est l'opiomanie, qui mène jusqu'à l'opiumisme, intoxication générale grave. Le Dr Dupouy veut en combattre les ravages en réunissant ici l'ensemble des documents déjà publiés sur l'opium. Il débute par quelques généralités sur l'usage des toxiques, qu'il attribue surtout à l'imitation et à la contagion. Viennent ensuite une étude sur les mangeurs, buveurs et fumeurs d'opium (leur psychologie, les effets consécutifs à leur passion et son aboutissant final) et quelques considérations sur l'étiologie de l'opiumisme: les opiomanes se recrutent surtout parmi les déséquilibrés, les nerveux, les intellectuels sensitifs. — L'auteur passe à l'histoire pathologique, qui est bien la plus navrante qui soit, des fumeurs d'opium : périodes de début, d'accoutumance et d'état ; thébaïques ; période de terminaison, dans la mort, par l'effondrement de tout l'être, physique et moral. Il détruit une bonne fois la légende que l'opium « surhumanise »

« fait planer, » fait créer les œuvres supérieures ; il avoue sans doute qu'il produit certaines impressions de bien-être, d'exaltation, d'immatérialité sereine, parfois même une idée supérieure, mais ce ne sont que sensations factices, œuvres d'illusion pure, suivies de déchéance intellectuelle. L'opium n'est qu'un poison. Il mène, à travers les pires souffrances, à la veulerie, à l'immoralité, à l'amoralité, aux perversions de tout ordre. L'opiomane n'est plus qu'une « loque humaine » capable de tout méfait, incapable de tout effort. Cette étude clinique et psychologique, nourrie de faits, et où l'auteur a consigné les récits et les aveux de ses malades, précède une étude médico-littéraire de quelques opiomanes célèbres : Thomas de Quincey, Coleridge, Edgard Poë, Baudelaire, Gérard de Nerval, Barbey d'Aurevilly. Cette dernière partie de l'ouvrage est supérieurement traitée, comme l'a bien remarqué Mr le Pr Régis.

Energiquement, l'auteur termine en réclamant la reaction nécessaire et en reprochant à l'Etat français de se faire complice du mal en vendant lui-même la « drogue », l'Etat français qui équilibre son budget de l'Indo-Chine à l'aide des 15 millions que rapporte la manufacture de Saigon.

Œuvre belle, répétons-le ; œuvre très documentée qui s'adresse aux médecins, aux psychologues, aux lettrés. A sa valeur intrinsèque s'ajoutent, pour la recommander, les éloges que ne lui a pas ménagés, et avec raison, Mr le Pr Régis, et la distinction flatteuse dont l'a honorée la Société médico-psychologique en lui décernant le prix Esquirol. J. Lovel.

Eucken (Rudolf). — **Le sens et la valeur de la vie.** Traduit de l'Allemand sur la troisième édition par M.-A. Hullet et A. Leicht. — *Paris*, *Alcan*, 1912. 1 vol. in-12 de 200 pages. fr. 2.50

Le Bon (Dr Gust.). — **La psychologie politique.** — *Paris*, *Flammarion*, 1912. 1 vol. in-12 de 380 pages. fr. 3.50

Le Dantec (Félix). — **L'Egoïsme, base de toute société.** Etude des déformations résultant de la vie en commun. — *Paris, Flammarion*, 1912. 1 vol. in-12 de 322 pages. fr. 3.50

Lubac (Jean). — **La valeur du spiritualisme.** — *Paris, Grasset*, 1912. 1 vol. in-12 de 338 pag. fr. 3.50

Lombroso (César). — **Hypnotisme et Spiritualisme.** — *Paris, Flammarion*, 1911. 1 vol. in-12 de 308 pages. fr. 3.50

Maxwell (Dr J.). — **Le crime de la Société.** — *Paris, Flammarion*, 1912. 1 vol. in-12 de 360 pages. fr. 3.50

Marceron (André). — **La morale par l'Etat.** — *Paris*, *Alcan*, 1912. 1 vol. in-8° de 304 pages. fr. 5.00

Parisot (Edm.). — **Herbert Spencer.** Choix de texte et Etude du système philosophique. — *Paris, Louis Michaud*, 1912. 1 vol. in-12 de 216 pages. fr. 2.00

Piat (C.). — **La destinée de l'homme.** — *Paris*, *Alcan*, 1911.

1 vol. in-8° de 248 pages.
fr. 5.00

Constatons avec l'auteur, dans sa préface à la 2de édition, que traiter du problème de notre destinée n'a pas perdu de son actualité depuis qu'une première fois cet ouvrage fut livré au public. La question religieuse est plus que jamais vivante. Le dernier mot n'est pas resté au positivisme, au naturalisme, aux théories agnostiques. On repose à nouveau le problème de l'éternité, témoins le spiritualisme, les théories de l'intuition, le spiritisme et l'occultisme.

De préférence à la méthode ontologique, l'auteur a choisi la méthode téléologique comme plus efficace, plus décisive et plus accessible.

Voilà donc une nouvelle édition de ce beau livre, mise au courant des apports nouveaux du mouvement intellectuel, tels que la critique des fondements de la science et le tempérament à apporter à la théorie des localisations célébrales.

On veut montrer qu'il y a une autre vie. Pour ce fait on établit d'abord les « Certitudes » et les « Mécomptes » pour terminer par les « Croyances. »

Les « Certitudes. » — Au point de vue qualitatif, pas plus qu'au point de vue quantitatif intensif les phénomènes intérieurs mentaux ne peuvent s'identifier avec le mouvement ; ils apparaissent comme simples. Au point de vue quantitatif spécial ils ne sont pas identifiables aux corps. Premières certitudes. — Notre activité mentatale a une unité foncière : sous les phénomènes il y a un sujet simple et fixe, le moi, un dans sa complexité, un sous la multiplicité de ses modes successifs. Autres certitudes. — Il y en a enfin quant à la vie de l'esprit. L'esprit, où se fait en nous la réduction du multiple à l'un a sa vie, plus indépendante de la matière qu'on ne le veut croire. Et ce n'est pas dans le cerveau que nous perçevons nos images, nos concepts, nos raisonnements, c'est dans une région à part, celle de l'esprit.

Pour bien résoudre le problème de la destinée il faut aussi noter soigneusement les « Mécomptes ». Et d'abord que l'on considère le travail plus ou moins inconscant de nos passions ou celui qu'elles font en pleine lumière, on n'est pas très éclairé sur la nature du principe dont elles émanent. Il y a toujours de l'inconnaissable, un fond qui nous échappe. Rien ne nous oblige de conclure à la distinction radicale de l'esprit et de la matière. — Reçus par les passions, trouverons-nous, par l'intermédiaire des idées, de meilleurs indices de spiritualité ? L'éternité de l'idée n'implique pas celle de la pensée humaine. A l'heure actuelle on ne peut aboutir. La théorie de la « raison impersonnelle » n'est pas démontrable et la théorie thomiste n'est pas démontrée. — L'étude de la liberté n'éclaire pas davantage. Muette aussi sur le problème de notre destinée, car la liberté enveloppe toujours du potentiel et de l'inconscient. Il est donc inutile d'essayer de prouver par l'analyse ontologique de nos phénomènes intérieurs, que l'âme humaine peut survivre à la dissolution de son corps; du moins ne pourra-t-on, de ce point de vue, parvenir à une conclusion décisive tant que la psychologie n'aura pas réalisé d'autres progrès. Mais si l'ontologie de l'âme est insuffisante à fonder le dogme de l'immortalité, l'ontologie de la matière l'est plus encore à le ruiner. De ce que tout change et tout meurt dans le monde physique l'on en veut conclure autant de tout l'homme. Erreur ! Raisonner de la sorte, c'est manifestement passer sans motif d'un genre à un autre ; faute de logique! Les arguments que les matérialistes veulent tirer de la prétendue origine matérielle de l'âme, de l'étroite et mystérieuse solidarité de la pensée et des cellules nerveuses ne sont pas plus concluants.

Mais si toutes les considérations qui précédent sont vraies sur quoi donc reposera la preuve de la survivance de l'âme ? Il nous reste la finalité, la téléologie. C'est à l'expliquer qu'est destiné le livre troisième : « Les Croyances ». Ceci d'abord est acquis ; malgré le désordre et la lutte que

l'on constate dans tous les domaines, l'on aperçoit partout le caractère dominant et dominateur de la nature : la finalité. Les cas de désordre sont des anomalies qui concourront toujours à l'harmonie générale. La finalité est le fond de l'être vivant. Elle existe, par exemple, entre les fonctions vitales et leurs objets respectifs. Elle est, pour les savants, le ressort fondamental de toute recherche biologique. La question de notre destinée se ramène donc à ceci : Existe-t-il en nous des formes de vie qui exigent un au delà ? Eh ! bien, oui ; « la pensée, l'amour, l'effort moral demeurent foncièrement inachevés et mutilés, de plus en plus vains au fur et à mesure qu'ils se purifient davantage, si tout se termine pour nous avec la dernière pelletée de terre..... Vie humaine, vie morale, autre vie ; trois idées qui ont entre elles un sorte de corrélation organique.... La pensée a toujours de l'éternel en perspective ; elle ne peut donc avoir quelque proportion avec son objet que si elle dure à l'infini... Le sentiment de l'insuffisance de la vie fait le fond de toutes les grandes conceptions de l'univers... Les positivistes sont icapables soit de marquer un but à l'action, soit de lui tracer une règle, soit surtout de lui fournir des mobiles pratiquement efficaces. »

Le matérialisme n'a donc pas de preuve à son acquis bien qu'il semble qu'on le puisse fonder sur la loi qui préside à la propagation de la vie et sur celle qui préside à l'œuvre de la mort, qu'on puisse invoquer en sa faveur l'intime relation de l'âme et du corps, des fonctions de celui-ci et de celles de la pensée. — Le spiritualisme, lui, a des preuves solides basées sur la finalité, ainsi que les preuves de la science expérimentale. La science et la morale coïncident dans la finalité. L'une autant que l'autre a le droit d'affirmer. La croyance à l'au-delà est donc légitime.

Tel est le magnifique problème que M. Piat a magistralement traité, dans son style charmeur, avec son habituelle clarté d'exposition. JEAN LOVEL.

Prince (Dr Morton). — **La dissociation d'une personnalité.** Etude biographique de psychologie pathologique. Traduit de l'Anglais par Renée et Jean Ray. — *Paris, Alcan,* 1911. 1 vol. in-8° de 526 pages. fr. 10.00

La manière dont l'auteur à traité ce problème de psychologie pathologique est bien faite pour intéresser les simples lecteurs tout en satisfaisant les esprits désireux de données scientifiques. C'est un véritable drame psychologique qui se déroule, une étude biographique, vivante, poignante, profonde, attachante comme un roman.

L'auteur n'a pas reculé devant ce travail d'une vaste documentation. Pendant de longues années, pendant sept années surtout d'observation constante, il a étudié son sujet.

Il s'agit donc d'une étude relative aux personnalités désintégrées, c. a. d. aux dissociations fonctionnelles, et non pas aux dégénérescences. Outre son « moi » normal, le sujet possède trois personnalités développées, nettement caractérisées, s'ignorant l'une l'autre ou se connaissant, se succèdant de moment en moment parfois, d'heure en heure. Ces scissions de personnalités sont des domaines intellectuel et physiologique ; elles n'intéressent pas le domaine moral. Toujours, sous quelque personnalité qu'actuellement il vive, le sujet est capable de vivre sa vie sociale, d'accomplir ses devoirs quotidiens.

Voilà, beaucoup trop brièvement, le cas, extrêmement complexe, étudié ici. Nous assistons à la naissance et au développement de ces personnalités diverses, à l'exposé de leurs relations réciproques et avec le « moi » normal, à leur adaptation aux circonstances de la vie, à la recherche et à la découverte de la véritable personnalité du sujet, aux efforts accomplis pour en assurer la persistance.

Travail de vulgarisation pour la méthode d'exposition, mais travail scientifique par les nombreux renseignements semés çà et là sur l'aboulie, l'obsession, l'hallucination, la psychotérapie, etc.... ce livre annonce des études ultérieures sur la co-conscience et la subconscience, sur divers problèmes psycho-pathologiques.

Nous ne pouvons que féliciter le Dr Prince de son beau travail et souhaiter que paraîsse bientôt l'édition française des autres œuvres promises. JEAN LOVEL.

Rauh (F.). — Etudes de morale. — *Paris, Alcan,* 1911. 1 vol. in-8° de XXII-506 pages. fr. 10.00

Il ne nous est pas permis d'exposer, dans le cadre restreint d'un compte-rendu, la doctrine morale de Rauh. Qu'il suffise de rappeler sa réaction contre les tendances des sociologues contemporains et son refus de subordonner la Morale à la Métaphysique. Entre la sociologie et la métaphysique des mœurs il plaçait une morale positive qui poserait un « type idéal d'action » d'après l'observation de la croyance morale agissante.

Fidèles à sa doctrine, plusieurs de ses élèves ont réuni et publié les quatre derniers cours du Maître à l'Ecole Normale et à la Sorbonne.

C'est plus qu'une simple collection, c'est un tout dont les parties se complètent. Ce recueil s'ouvre par la « Critique des théories morales » dont le but est de rétablir la conception d'une morale expérimentale et autonome. De chaque théorie, Rauh dégage la part de vérité qu'elle renferme, l'interprête, la développe. Aux théories abstraites il veut substituer l'étude des réalités elles-mêmes, des réalités les plus actuelles et les plus vivantes. Pour lui, chercher une règle de vie c'est éprouver telle croyance dans telles conditions de temps et de lieu. Et c'est pourquoi, après avoir, dans cette première étude, fait la critique des morales religieuses, métaphysiques, biologiques, sociologiques et individualistes, il aborde les deux problèmes les plus intéressants à l'heure présente, ceux de la « Patrie » et de la « Justice ».

La Patrie ! Dans deux chapitres, — « les Déductions nationalistes », « les Déductions internationalistes », — il analyse les divers arguments et, de chacun, met en relief ce qu'il atteste d'expériences propres à une personnalité, à un groupe historique, à une catégorie sociale déterminée. Il cherche ensuite à faire jaillir des manifestations de la pensée et de la vie contemporaines les formes sous lesquelles tend à s'affirmer l'idée de Patrie. — Mais il n'y a pas que des idées. Il est des croyances qui se manifestent seulement par des actes. Telle, parmi celles-ci, la plus actuelle, la « Justice ». Pour nous renseigner sur elle mieux vaut étudier les œuvres, les faits sociaux. Aussi bien, après la critique des théories philosophiques de la Justice, Rauh en fait-il l'étude positive, se demandant quels sont les efforts tentés déjà et quelle évolution annoncent les besoins d'une conscience qui se montre idéaliste et positive tout ensemble. Encore que la nature complexe au sujet et l'insuffisance des données de la sociologie n'aient pas permis d'achever cette partie d'études morales, elle n'en est certes pas la moins intéressante. — Dans le dernier cours enfin Rauh aborde les « Questions de philosophie morale », car bien que la connaissance expérimentale se suffise il reste à examiner, après coup, « dans le système de nos conceptions, les analogies possibles, les harmonies fondamentales ». Il étudie donc la fonction de la certitude morale, les relations entre celle-ci et les autres types de certitude d'une part, entre elle et la sensibilité d'autre part. Il étudie la morale envisagée dans son contenu, c'est à dire la réalité morale au double point de vue du temps abstrait et de la durée concrète. Tel est le contenu de ces « Etudes » ; encore qu'on puisse ne pas souscrire aux doctrines morales de Rauh, il faut savoir gré à ses Elèves de les avoir publiées. Leur valeur suffit à les recommander. Elles abondent en aperçus larges

et féconds, en idées fortes, en observations d'une pénétrante psychologie. Ajoutons que leur auteur y fait preuve d'une sérieuse et vaste érudition. JEAN LOVEL.

Rey (Abel). — **La Philosophie moderne.** — *Paris, Flammarion*, 1911. 1 vol. in-12 de 372 pages. fr. 3.50

Sollier (Paul). — **Morale et moralité.** Essai sur l'intuition morale. — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-12 de 202 pages. fr. 2.50

(Leçons faites à l'Université nouvelle de Bruxelles, 1911).

Urtin (Henri). — **L'action criminelle.** Etude de philosophie pratique. — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-8° de 268 pages. fr. 5.00

SOCIOLOGIE — POLITIQUE

Ardouin-Dumazet. — Les petites industries rurales. — *Paris, Gabalda & Cie*, 1911. 1 vol. in-12 de 230 pages. fr. 2.00

Gottschalk (Hermann). — **Der Pluch der arbeit.** — *Munchen, Al. Langen*, 1911. 1 vol. in-8°. fr. 5.50

Un livre de sociologie, livre profond et d'une précision logique, qui par une suite de raisonnements scientifiques, cherche une solution noble et légitime aux conditions économiques de la vie.

Le problème de l'Idéalisme mécanique et de la liberté humaine y est largement traité. Ce n'est pas un livre de lecture récréative ; il exige un esprit d'étude et de réflexion.

ABBÉ VAN DEN DRIES.

Meynadier (Robert). — **L'idée républicaine dans les pays monarchiques d'Europe.** — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-12 de 288 pages. fr. 3.50

Ce titre seul doit allécher les innombrables passionnés de politique en ce temps où la fortune des Etats — sans cesse dans un équilibre instable – périclite souvent, où les formes du gouvernement se remplacent — aux dires des uns selon le courant démocratique et niveleur, aux affirmations des autres dans le sens de l'autorité traditionnelle et monarchique.

La tâche assumée par M. Meynadier était donc fort belle et s'il me plaît de reconnaître (ainsi que l'a écrit M. Hanotaux dans la préface) que cette enquête a été menée avec un tact et une conscience remarquables, je dois cependant avouer que si l'auteur a prétendu nous offrir une étude d'histoire et non une œuvre de philosophie, il n'a pas su éviter un grave défaut. Je ne prétends aucunement que ce livre soit un plaidoyer, mais, encore qu'il ne soit guère possible d'écrire une histoire sans y laisser transparaître ses propres convictions, l'on s'aperçoit ici un peu trop de quel côté s'inclinent

les préférences politiques de l'écrivain. De ci de là les renseignements ont été puisés à des sources dont la pureté est contestable, et l'interprétation des faits en résulte fausse.

Sans doute, voulant présenter une narration d'histoire aussi complète que possible, l'auteur a exposé les conflits de races, de langues, de religions, d'intérêts, il a mené son enquête avec sûreté, mais il n'a pas su se garder de l'impardonnable manie d'épingler des appréciations qui trahissent un peu fréquemment ses complaisances anticatholiques : ce qui est vraiment déplorable, pour un livre, dont l'intérêt documentaire, ainsi ramassé autour d'une idée, est de l'avis unanime, considérable.

Si cet ouvrage voulait prouver quelque chose, ce serait — n'en déplaise à son auteur — que royauté et christianisme sont solidaires et interdépendants, non pas que l'Eglise répudie une forme quelconque du gouvernement mais bien que c'est à la faveur des idées républicaines et égalitaires que la franc-maçonnerie poursuit son œuvre de haine, encore que de nombreux monarques se soient inclinés devant elle.

Il est étrange de constater que chacun des chapitres consacrés à l'Espagne, l'Italie, la Hongrie, la Belgique, la Hollande se termine par un petit couplet en l'honneur des chances de longue vie de la monarchie existante.

Concordant avec ces conclusions particulières, la conclusion générale analyse les causes du crédit de la monarchie dans ces pays et signale leur tendance démocratique comme une « assurance sur la vie » et une garantie évidente.

Pour ma part je me serais borné à constater que des lois démocratiques et sociales ont été édictées non par les monarchies mais sous elles et je n'y verrais aucunement la raison de leur maintien. Ce développement des lois sociales est un phénomène concommittant et non conséquent.

C'est non sans plaisir que je verrais la contre-partie de ce travail : celui qui envisagerait l'idée monarchique dans les pays républicains.

Je regrette que la plume si claire de M. Meynadier n'ait pas exposé avec plus de vérité et d'un point de vue moins étroit et moins anticlérical cette évolution historique. Il est déplorable qu'il se soit abaissé à certains silences et certains commentaires qui sont le propre des sectaires.

Cl. Perdieus.

COMMERCE — INDUSTRIE — FINANCES

Fournier (Lucien). — **La télégraphie sans fil.**—*Paris, Garnier,* 1912. 1 vol. in-12 de 194 pag. fr. 2.00

Foveau de Courmelles (Dr). — **L'année électrique, électrothérapique et radiographique.** Revue annuelle des progrès électriques en 1911. — *Liége, Béranger,* 1912. 1 vol. in-12 de 384 pages. fr. 3.50

Zérolo (M.). — **Guide du chauffeur d'automobiles.**—*Paris, Garnier frères,* 1912. 1 vol. in-12 de 330 pages. 3.00

HISTOIRE — BIOGRAPHIE — HAGIOGRAPHIE

Baunard (Mgr.). — **Frédéric Ozanam d'après sa correspondance.** — *Paris, de Gigord*, 1912. 1 vol. in-8° de 610 pag. fr. 5.00

de Baye (Baron). — **Smolensk.** Ses origines. L'épopée de Smolensk en 1812 d'après des documents inédits. — *Paris, Perrin & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 296 pages. fr. 5.00

D'Isné (Y.). — **Ferdinand-Philippe d'Orléans, duc d'Alençon.** Lettre-préface de M. Paul Bourget, de l'Académie Française. — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-8° de 266 pages. fr. 5.00

Magne (Emile). — **Voiture et les années de gloire de l'hôtel de Rambouillet** (1635-1635). — *Paris, Mercure de France*, 1912. 1 vol. in-12 de 442 pages. fr. 3.50

Meyer (Arthur). — **Ce que je peux dire.** — *Paris, Plon-Nourrit & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 430 pages. fr. 3.50

Ostwald (W.). — **Les grands hommes.** — *Paris, Flammarion*, 1912. 1 vol. in-12 de 328 pag. fr. 3.50

Vie de Mélanie, bergère de la Salette, écrite par elle-même en 1900. Son enfance (1831-1846). Introduction par Léon Bloy. — *Paris, Mercure de France*, 1912. 1 vol. in-12 de 290 pag. fr. 3.50

GÉOGRAPHIE — ETHNOGRAPHIE — VOYAGES

Hallays (André). — A travers la France : **Provence.** — *Paris, Perrin & Cie*, 1912. 1 vol. in-8° de 364 pages. fr. 5.00

Moreux (Abbé Th.). — **L'assaut du Pôle Sud.** — *Paris, Jouve & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 222 pages. fr. 1.50

LITTÉRATURE — ROMANS — THÉATRE

Bogot (R.). — **My Italian Gear.** — *Leipzig, Tauchintz*, 1912. 1 vol. in-12 de 302 pag. fr. 2.00

Berteval (W.). — **Le théatre d'Ibsen.** Préface du Comte Prozor. — *Paris, Perrin & Cie*,

1912. 1 vol. in-12 12 de 314 pages fr. 3.50

Böhlan (Helene). — **Isebies.** — *Munchen, Al. Langen,* 1911.— 1 vol. in-12 de 250 pag. fr. 5 50

Hélène Böhlan est la poètesse allemande qui a recu le *Schillerpreis* concuremment avec Marie von Ebner-Eschenbach. Ce seul fait nous rendra l'auteur de *Isebies* plus attirant. Elle nous dépeint ici avec une note un peu naïve, sa propre vie, si belle et si riche. Nous la suivons à travers sa jeune enfance, sa jeunesse, jusqu'au moment où dans cette Isebies, petite âme faite de tendresse, nait le sentiment de l'être fort et personnel. Sa vie devient alors une lutte âpre ; car elle ne parvient pas à dompter cette âme généreuse et forte d'héroïsme.

Et c'est bien alors que s'esquisse la synthèse morale du livre : il faut lutter dans la vie ; le sort fait à l'homme est de lutter jusqu'à la mort. Par l'acceptation calme de cette grande loi, l'homme se tresse une couronne.

Comme dans un jardin d'intimités rêveuses, je respire dans cette œuvre un parfum de reconnaissance de la part des hommes et du monde, j'y découvre une sagesse calme et souveraine qui préside à notre destinée ; j'y goûte un bonheur de vivre, qui se sent heureux parce qu'il a souffert et lutté.

Voilà pourquoi, je souhaite à l'œuvre de Hélène Böhlan un succès enviable.

Abbé Van den Dries.

Bordeaux (Henry). — **La neige sur les pas.** — *Paris, Plon-Nourrit & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 348 pages. fr. 3.50

Chiaudano, S. J. — **Le journalisme catholique.** — *Paris, Lethielleux,* 1911. 1 vol. in-12 de 122 pages. fr. 2.00

Cette catégorie de lecteurs qui éprouvent pour les ouvrages de fond une attirance particulière, qui connaissent la contemplation d'une idée grave, profonde, qui en perçoivent le rayonnement, qui ressentent un vrai plaisir à la voir bien établie sur de fortes assises, belle et puissante, ceux-là se doivent de lire l'ouvrage du R. P. Chiaudano aux rares mérites de clarté et de concision.

Autant il eut été lamentable de trouver pareil sujet aux mains de quelque polygraphe superficiel, en mal de dissertation plus ou moins littéraire, autant il est agréable de voir traiter d'une manière aussi sûre, aussi orthodoxe et aussi large, la question toujours actuelle du journalisme catholique.

L'ouvrage du Rd P. Chiaudano servira, je n'en veux pas douter d'« Introduction à la vie journalistique » pour les jeunes et d'« Examen de conscience » pour les vieux.

Si ceux qui confectionnent nos journaux y puiseront des idées réconfortantes, ceux qui les lisent apprendront — ce qu'ils n'ont jamais appris ou ce qu'ils ont mal appris — à distinguer nettement les bons des mauvais : chose aisée après la lecture attentive de ce manuel.

Ici encore il faut que je relève l'habile disposition adoptée et qui divise l'ouvrage en une partie négative : les erreurs dont il importe de se garder et une partie positive : la ligne de conduite à suivre pour mériter le nom de « journaliste catholique ».

L'auteur n'a pas cru de son devoir d'apporter des atours littéraires outranciers, de rehausser les faits en les poussant tantôt dans une lumière exagérée tantôt dans des ténèbres épaisses, de distribuer du miel aux uns et du fiel aux autres : il lui a suffi d'exposer avec une clarté et une logique qui charment les chemins de l'erreur et la voie de la vérité, il s'est contenté d'envisager la question du seul point de vue « catholique » et d'éclairer ses allégations de l'autorité des Papes et des théologiens.

Je m'en voudrais cependant de laisser croire que cet opuscule frise l'aridité d'une idéologie trop abstraite, outre ses qualités de fond, il n'a pas négligé les agréments de la forme : et cette forme est simple, aisée, ferme.

Je me réjouis profondément de la parution de cet ouvrage si éminemment pratique, convaincu du chaleureux accueil qui lui sera réservé et c'est non sans plaisir que je transcris en guise de conclusion, ce passage d'une lettre liminaire signée Cal Merry del Val.

« Les règles résumées par l'auteur avec » tant de sûreté et de clarté feraient de tout » publiciste catholique un véritable apôtre » dont la voix trouverait dans le fait d'une » diffusion facile et continuelle un coëfficient » nouveau et efficace de vie chrétienne ».

A mes yeux, cet éloge prime tous les autres. CLÉMENT PERDIEUS

D'Annunzio (Gabriele). — **Poésies.** (1878-1893). Traduites de l'italien par G. Hérelle. — *Paris, Calmann-Lévy,* 1912. 1 vol. in-12 pe 438 pages. fr. 3 50

De Gourmont (Remy). — **Histoires Magiques.** — *Paris, Mercure de France,* 1912. 1 vol. in-12 de 264 pages fr. 3.50

de Pomairols (Charles). — **Le Repentir.** Roman. — *Paris, Plon-Nourrit & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 296 pag. fr. 3.50

De Roquefeuil (Comte Jean). — **Au fil des heures.** — *Angers, Féraudeau,* 1912. 1 vol. in-8° de 146 pages. fr. 3.50

De Tinseau (Léon) — **Du Mouron pour les petits oiseaux.** — *Paris, Calmann-Lévy,* 1912. 1 vol. in-12 de 336 pages fr. 3.50

Godfrey (Hol). — **L'Eau de Jouvence.** — *Paris, Lafitte & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 314 pag. fr. 3.50

Halbe (Max). — **Die Tat des Dietrich Stobàus.** — *Munchen, Al. hangen,* 1911. 1 vol. fr. 8.50

Parmi les contemporains, Max Halbe est, en Allemagne un des auteurs les plus productifs. Il s'était depuis un certain temps déjà retiré du théâtre où il avait conquis, un succès superbe et durable, pour se consacrer plus exclusivement à une forme d'art plutôt épique. Dans cette voie nouvelle, ses talents n'ont point fléchi. Halbe est un esprit large et diversement développé : la seule lecture de son *Der Ring des Lebens,* un livre de nouvelles, et de *Die Tat des Dietrich Stobäus* qui lui fait écho, nous convainct que, pour un artiste de cette trempe toute forme d'art devient une voie glorieuse de nobles conquêtes littéraires. Aussi sa dernière œuvre procurera une grande joie.

L'auteur y a fait vivre une intrigue d'amour. Deux personnages surtout sont remarquables : Dietrich, l'héritier patricien très fortuné, mais qui se trouve devant des conditions de vie douloureuses et lutte âprement pour le calme et le repos; Carola, la jeune actrice sympathique ; — deux nobles types d'une réalité profonde et compréhensive qui n'ont pas leur pareil dans la littérature contemporaine. Leur amour subit un flux et un reflux de sentiments: tantôt il déborde d'affection sincère, tantôt il se noircit de déceptions cruelles, et s'épuise finalement dans des rêves de tristesse morne. Déçu dans sa vie, désabusé dans son amour, livré trop exclusivement à des divagations philosophiques fausses, Dietrich en vient à un suicide malsain, im-

pardonnable. C'est la fin de l'homme et du livre, fin macabre et lâche. L'impression dernière de l'œuvre est très mauvaise.

Mais il est remarquable le talent original de l'auteur : crayonner des silhouettes, esquisser les coutumes de la vie moderne, pénètrer et analyser les âmes, nuancer son style de force et de douceur, tout cela rend l'œuvre de Halbe appréciable, littérairement parlant, sur le domaine du roman psychologique, l'art de Max Halbe est empli de promesses. Souhaitons-lui qu'il découvre bientôt un idéal de vie plus pur, parce que plus chrétien !

Abbé Van den Dries

Henriot (Emile). — **L'Instant et le Souvenir.** — Roman. — *Paris, Calmann-Lévy,* 1912. 1 vol. in-12 de 314 pag. fr. 3.50

Lafage (Léon). — **Le bel écu de Jean Clochepin.** — *Parii, Grasset,* 1912. 1 vol. in-12 de 314 pages. fr. 3.50

Joli livre que celui-ci ! Savoureux, pimpant, imprégné d'un arôme agreste.

Chaque conte, n'est au fond qu'un de ces mille riens qu'on coudoie tous les jours. Mais sous la baguette magique de l'auteur il est magnifiquement habillé.

Ce sont tous les moments de rire de la grande vie champètre, traversée parfois d'une note mélancolique. A ne rien cacher, il faut avouer que parfois la vie déborde en des effluves trop voluptueux.

Mr Léon Lafage a jeté de la vie dans ces contes et nouvelles ; il y a semé un peu de sa propre âme et voilà ce qui rend leur lecture captivante.

Deçi de là des longueurs déparent les récits, le style, souvent enjolivé d'images pittoresques, est parfois inharmonieux et saccadé. Le sentiment n'abonde pas ; quand il y est il frappe le cœur (*L'Epée, Le Bouvier de la Merlurette*).

Conclusion : Ravissant petit bouquet composé de simples fleurs sauvages du pays du Quercy. Abbé Ed. Lombaerts.

Lafcadio Hearn. — La lumière vient de l'Orient. Essai de psychologie japonaise traduit de l'Anglais par Marc Logé. — *Paris, Mercure de France,* 1911. 1 vol. in-8° de 350 pag. fr. 3.50

J'ai déjà en l'occasion de signaler la tâche assumée par M. Marc Logé, de traduire les œuvres de Hearn.

C'est au moment où l'Orient et l'Occident s'étudient l'un l'autre, s'analysent, se scrutent —un peu comme deux lutteurs se palpent et s'éprouvent avant d'engager le combat, de nouer l'étreinte décisive — c'est à une minute d'inquiétude que Mr Marc Logé vulgarise cet essai de psychologie d'une clarté et d'une profondeur étonnantes : La lumière vient de l'Orient.

Je ne sais si Hearn prétendait démontrer que le plus extrême Orient renfermait la source de toute lumière et de toute force : ce serait puéril. Sans doute a-t-il voulu refléter les principes moteurs de la collectivité comme de l'individu japonais, ressusciter les légendes et déterminer la part qu'elles ont aux idées présentes, étudier ces idées, exposer les croyances, divulguer les sentiments, sonder les mœurs, définir la philosophie, la religion, le patriotisme, en un mot nous livrer les clefs de la nature nipponne. Et alors il faut proclamer qu'il a dominé cet ensemble comme un maître et qu'il nous l'offre non pas desséché, stérilisé tel que l'aurait fait un esprit trop lourd, mais dans leur fraîcheur, leur charme et leur beauté originelle.

Jamais Lafcadio Hearn ne se serait hasardé comme ces maladroits et ces prétentieux qui réduisent la psychologie d'un peuple à des statistiques, des chiffres et des documents arides; moins encore fallait-

il redouter ce brouillard dit poétique où certains excellent à tremper les faits pour ériger à sa faveur les théories les plus folâtres et les systématisations les plus inconsistantes. Remarquablement situé pour juger d'un peuple, l'écrivain anglais ne pouvait tomber dans aucun de ces travers pas plus qu'il ne confondit la légende et la réalité, et si dans quelque récit il lui est arrivé de faire alterner ou parfois de mêler le merveilleux et l'humain c'est qu'il veut laisser à notre intelligence soit le plaisir de les distinguer et de découvrir leurs rapports, soit le dessin exact de l'opération qui s'accomplit en nous aux heures de rêverie et qui juxtapose les caractères du réel aux fantasmagories de l'imagination.

Hearn avec les délicatesses de sa palette, les raffinements de sa sensibilité, les séductions de son art de conteur est l'interprête idéal de ce tempérament nippon qu'il a compris en philosophe et en artiste.

Il faut déplorer cependant que son regret du vieux Japon révolu l'ait parfois incliné à une méfiance triste à l'égard des destinées du Japon naissant, bien qu'il ait eu la nette intuition de ce que pourrait la force de cohésion des Japonais résultant de leur unité morale.

Force m'est bien de constater aussi que l'ignorance huguenote de Hearn parlant de je ne sais quelle sagesse d'Occident ou mettant en parallèle les versets de l'Ecriture sainte et la morale orientale est par trop criarde, voire grossière.

Cette réserve faite il faut louer hautement, la profondeur des vues, l'intérêt universel des sujets examinés dans ces essais qui aussi captivants que le plus troublant des romans, ont le mérite supérieur de nous présenter des faits réels, et d'éclairer nos idées sur une race encore énigmatique.

L'impression recueillie de ce livre revient pour une large part à Mr Marc Logé, au goût et au talent de qui cette traduction élégante et adéquate fait grand honneur.

Clément Perdieus.

Ludwig (Mat). — **Der Kaiser.** — *Munchen, Al. Langen*, 1911. 1 vol. in-8° de 400 pages. fr. 6.50

Der Kaiser est l'empereur Napoléon. Nous nous attendons à pouvoir suivre ce génie de la volonté le long d'un chemin semé de victoires... Oh non ! L'auteur n'a pas voulu donner à son roman une forme trop directement biographique. Il a choisi une méthode plus expressive, plus esthétique, et est parvenu à esquisser ainsi une vue générale du temps d'une grande réalité.

Le livre nous jette de suite au milieu d'évènements vivants et d'épisodes pleins d'intérêt. Hardenberg, un jeune homme, est le héros du livre. Grâce à lui, l'auteur nous met en contact avec le général, le consul Bonaparte, plus tard l'empereur Napoléon.

Par un jeu de dialogues habilement combinés, nous apprenons à connaître leur caractère opposé : Napoléon l'homme de fer, de volonté et de domination ; Hardenberg, le cœur généreux, l'esprit large, le fervent de la liberté. Par suite de la tendance dictateuriale de l'empereur, Hardenberg se brouille avec son ami, quitté la France et s'enfonce dans la Saxe. Dès lors, la personne de Napoléon est rejetée à l'arrière-plan. Une fois encore, les deux héros se parlent ; c'est au château de Dresde, quelques jours avant la bataille des nations. Mais alors ce sont deux adversaires, incarnant deux principes contraires, qui se dressent hautains, l'un contre l'autre. Survient l'évènement fatal : le grand empereur est défait. Hardenberg, le propagandiste de la libération du peuple allemand, s'en retourne, ému, du champ de bataille, tout heureux de l'effondrement de cette puissance qui semblait illimitée, et saluant l'œuvre de la liberté des peuples.

Telle-est la fin du livre. Nous voyons s'y mouvoir un monde en feu, qui lutte, qui triomphe ou qui meurt ; nous y entendons des cris de haine, des chants de victoire, des principes qui s'attaquent et s'invec-

tivent. Nous découvrons dans l'urne sacrée de cette histoire un idéal de liberté, cher aux aspirations allemandes.

Der Kaiser est une œuvre forte et vaillante. Abbé Van den Dries.

Moore (G. J.) — **Ave.** — *Leipzig, Tauchintz,* 1912. 1 vol. in-12 de 344 pages. fr. 2.00

Regnaud (Marguerite). — **Le Moulin sur la Soufroide.** — Roman. — *Paris, Grasset,* 1911. 1 vol.in-12 de 300 pages. fr. 3.50

Le moulin sur la Soufroide, blotti dans la vallée tranquille de la vallée de la Saône abrite le drame silencieux et poignant de l'orgueil maternel punit par la Providence.

Monique,une jeune paysanne d'éducation bourgeoise a fait un mariage de dépit. Elle aimait un bourgeois qui ne voulait point d'une paysanne, et alors, faute de mieux, elle épousa un riche meunier. De ce mariage naquirent 3 enfants. Monique idolâtre son fils mais n'aime guère ses filles. — Celui qui n'a point voulu d'elle a un fils défiguré dans un accident ; même plus sa femme meurt. Monique triomphe. Surtout parce que son fils, son beau gars, est un des plus brillants étudiants de la Sorbonne.

Voici le revers. Une des filles, contrariée par sa mère dans son amour, devient folle ; le fils meurt en combattant les Prussiens; le « Moulin » est incendié ; et, puis, oh! malheur, la dernière fille s'en va au bras du fils de l'ennemi de Monique.

L'orgueil maternel a détruit ce foyer.

L'œuvre est fortement charpentée : tableaux clairs et puissants, situations hautement dramatiques et des plus émouvantes; descriptions vivement tentées et qui dénotent chez l'auteur un tempérament délicat de poétesse.

Nous espérons bien que Marguerite Regnaud nous procurera encore des heures aussi pleines d'émotions et de rêves et d'imaginations que celles données par la lecture du « *Moulin sur la Soufroide.* »

Abbé Ed. Lombaerts.

Samson, de la comédie Française. — **L'art théatral.** Précédée d'une introduction de Silvain, de la Comédie Française. — *Paris, Dorbon-Aîné,* 1912. 1 vol. in-12 de 284 pag. fr. 3.50

Wells (H.-G.). — **Anne Véronique.** Roman. — *Paris, Mercure de France,* 1912. 1 vol. in-12 de 502 pages. fr. 3.50

ANTHROPOLOGIE — SCIENCES NATURELLES

Mackenzie (Dr William). — **Alle fonti della vita.** Prolegomeni di sionza e d'arte per una filosofia della natura. — *Genoba, Formiggini,* 1912. 1 vol. in-8° de 388 pages. fr. 12.00

Moreux (Abbé Th.). — **Les tremblements de terre.** — *Paris, Jouve & Cie,* 1911. 1 vol. in-12 de 374 pages. fr. 2.00

MÉDECINE — PHARMACIE — HYGIÈNE

Laurent (Georges). — **Oto-Rhino-Laryngologie du médecin praticien.** — *Paris, Masson & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 410 pag. fr. 8.00

ART MILITAIRE — MARINE — NAVIGATION

Félix (Capitaine Pierre). — **La Concentration nationale.** — *Paris, Grasset,* 1912. 1 vol. in-12 de 298 pages. fr. 3.50

ARCHÉOLOGIE — BEAUX-ARTS — MUSIQUE

Blum (André). — **Mantegna.** — *Paris, Laurens,* 1912. 1 vol. in-12 de 126 pages. fr. 2.50

Dimier (Louis). — **Les primitifs français.** *Paris, Laurens,* 1912. 1 vol. in-12 de 126 pag. fr. 2.50

Focillon (Henri). — **Benvenuto Cellini.** — *Paris, Laurens,* 1912. 1 vol. in-12 de 126 pag. fr. 2.50

Schneider (René). — **Botticelli.** — *Paris, Laurens,* 1911. 1 vol-8° de 126 pages. fr. 1.50

La vogue de Botticelli est toujours grande. Vogue très légitime, penserons-nous, après avoir lu l'intéressante étude que voici. La figure complexe de Botticelli y est examinée soigneusement et des planches, aussi nombreuses que choisies, viennent justifier les appréciations de l'auteur. Celles-ci sont appuyées sur des arguments convaincants. Voici comment M. Schneider nous fait connaître le gracieux peintre florentin. Le chapitre premier expose *la complexité du sujet et la méthode. L'évolution de Botticelli* manifestée dans ses années d'apprentissage, ses travaux pour les Médicis, le séjour à Rome, la seconde période médicéenne, l'influence de Savonarole et celle de Dante remplissent le deuxième chapitre. Au troisième chapitre, M. Schneider nous parle du *génie et de l'art* de Botticelli Il termine par une courte et judicieuse conclusion. Livre varié et excellent, on le voit. FRANZ NÈVE.

ENSEIGNEMENT — ÉDUCATION

Binet (A.) — **Les idées modernes sur les enfants.** — *Paris, Flamarion,* 1912. 1 vol. in-12 de 346 pages. fr. 3.50

Blaauw (Dr A. F H.). — **Vroeg tot God.** Leesboek voor huisgezin zondagschool en catéchisatie. — *Groningen, Noord-*

hoff, 1912. 1 boekd. in 8° van 118 bladz. fr. 0.80

Sous ce beau titre, le pasteur Blaauw a fait un livre de lectures bibliques destiné aux enfants en âge d'école. Ce livre atteint, après vingt ans, sa cinquième édition. La matière (une introduction sur Dieu et la religion, des faits de l'Ancien Testament, des faits du nouveau Testament) est divisée en paragraphes, suivis d'un petit questionnaire et, généralement, d'une pensée pieuse exprimée en vers. Evidemment, à nos yeux il y a dans ce livre de profondes lacunes et il n'est pas fait pour nous ; mais nous l'annonçons parce que, en présence de tant de livres classiques neutres, il est consolant de voir un auteur s'inspirer de sentiments franchement religieux. A.

Vanjany (Joseph). — **L'Ecole primaire en France sous la Troisième république.** — *Paris, Perrin & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 333 pages. fr. 3.50

ASCÉTISME — PIÉTÉ

Jouvin (B.). — **A travers les ronces.** — *Paris, Bloud & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 274 pag. fr. 2.00

Ce beau petit volume est aussi sérieux pour le fond que séduisant d'aspect. L'auteur, avec une religieuse et tendre pitié, se penche vers toutes les deshéritées de la vie. En une suite raisonnée de causeries familières, elle leur adresse des paroles de réconfort, de vérité, de lumière et de paix. D'abord, dit Madame Jouvin, les généralités, puis les droits et les devoirs d'états, enfin ce qui nuit et ce qui aide. Il se dégage de son livre une triple conclusion : il faut accomplir sa mission, avoir confiance et espoir, être une âme de lumière. Une note religieuse discrète fait quelquefois vibrer ces considérations et ces conseils si pratiques et si opportuns à l'adresse des domestiques, ouvrières, institutrices, employées, ménagères et autres personnes qui peuvent fréquemment se trouver, comme dit l'auteur, «sous le choc.»

J. A. M.

ANNUAIRES — VARIA

Annuaire pour l'an 1912 publié par le Bureau des Longitudes. — *Paris, Gauthier, Villars*, 1912. 1 vol. in-12 de 710 pages. fr. 1.50

Il n'est pas possible, dans cette note, de relever à suffisance les instructives données d'Astronomie, de Physique et de Chimie que renferme cet excellent recueil. Nombre de renseignements portent sur des questions très à l'ordre du jour dans les sphères scientifiques.

Les notices de cette année, de M. Bigourdan sur *la température moyenne en France* et de M. P. Hatt : *Notions sur la méthode des moindres carrés*, retiendront l'attention des lecteurs.

Cet ouvrage est indispensable non seulement à ceux qu'intéressent les résultats acquis par l'étude scientifique du monde inorganique, mais à quiconque veut s'enquérir, sans perte de temps, de notions généralement éparses dans des travaux de spécialistes et qui ici sont réunies et présentées en tableaux faciles à consulter.

Dr G. Wallerand.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

La guerre de quatre vingts ans
d'après
son dernier historien [1]

La magistrale histoire du Professeur Pirenne se poursuit dans ce nouveau volume avec un intérêt croissant. Si le second volume passait le premier, si le troisième était au-dessus du second, ce quatrième l'emporte sur tous les autres. Avec celui-ci, nous entrons en plein dans le drame, dont le précédent nous a exposé le prologue. Ce drame est connu dans l'histoire sous le nom de *Révolution des Pays-Bas.* On l'appelle aussi la *guerre de quatre-vingts ans;* commençant en 1567 avec l'arrivée au Pays-Bas du duc d'Albe et ne finissant qu'à la paix de Munster en 1648, cette période est comprise toute entière dans le présent volume, dont elle fait l'unité.

(1) Pirenne (H.), professeur à l'Université de Gand. — Histoire de Belgique, vol. IV : La révolution. Albert et Isabelle. La paix de Munster. Bruxelles, 1911, vol. de 495 pp. in-8. Prix : 7.50

Ce qui en fait l'intérêt, c'est sa portée européenne. Entre le nord protestant et le midi catholique, les Pays-Bas forment, avec la France, la zone intermédiaire, où les deux courants religieux vont se rencontrer. La lutte n'est pas seulement entre Philippe II et le prince d'Orange, qui continue à se qualifier néanmoins son lieutenant ou *stadhouder*. Aux troupes éprouvées que Philippe II tire de ses Etats d'Espagne et d'Italie, le Taciturne oppose tour à tour les luthériens d'Allemagne et les Huguenots de France, sans compter l'appui plus moral qu'effectif du gouvernement anglican d'Elisabeth.

Il faut ajouter que cette guerre n'est pas religieuse seulement; non moins intéressant est son côté politique. Il s'agissait d'abattre la prépondérance européenne de la maison d'Autriche-Bourgogne, à laquelle ses rivaux enviaient surtout la possession de l'Italie et des Pays-Bas. De ces deux théâtres, où les destinées de l'Europe se sont si souvent jouées, les Pays-Bas étaient le point le plus vulnérable. Aussi est-ce de ce côté que porte tout l'effort des adversaires de cette maison. Dès le début des hostilités, le gouvernement des Valois, sous la pression de Coligny, allait y jeter le poids de ses armées, lorsque l'assassinat de Coligny suivi du massacre de la St-Barthélémy, y coupa court en replongeant la France dans les troubles civils.

Sur ce théâtre, où défilent tant de princes, accourus d'Allemagne, de France ou d'Angleterre, les Nassau, l'Archiduc Matthias, le duc d'Anjou, Leicester, chose étrange, l'acteur principal est toujours absent. Philippe II, pour qui ou contre qui tout ce monde s'agite, se tient dans la coulisse. Depuis la mort de son père et son retour en Espagne, il n'en sort plus qu'une fois, pour aller prendre possession de son héritage de Portugal. La plus grande partie de l'année, il se confine dans son Escurial d'où part et où aboutit un service intensif de courriers et de dépêches par lesquels

il s'imagine gouverner l'Europe, ruminant des plans grandioses sur le papier, mais qui échouent sur place par la disproportion du but aux moyens. Quelle différence entre le règne du père et celui du fils, entre Charles-Quint, arpentant sans cesse l'Europe, traversant les mers jusque douze fois, et menant personnellement la vie haletante d'un courrier diplomatique, et Philippe II, le type rassis d'un bureaucrate sédentaire et paperassier, qui dépense toute son activité en écritures.

Il est vrai de dire que les armées que ses ordres faisaient mouvoir au loin, étaient les premières du monde. Et de fait, au point de vue militaire, on ne peut refuser son admiration à ces soudards espagnols, qui, jetés au milieu de populations hostiles, mal logés, mal payés, tiennent bon pendant des années, à cinq cents lieues de leur pays grâce à leur endurance et à leur esprit de corps. De plus, ils ont à leur tête les premiers hommes de guerre du temps, le duc d'Albe et don Juan, Farnèse et Spinola. Aussi comptent-ils presque autant de victoires que de combats ; pas de forteresse qui tienne contre leurs assauts, jusqu'au jour où une poignée de forbans, les gueux de mer, s'emparent d'une bicoque, la Brielle, d'où l'on ne parviendra plus à les débusquer. Le siège de Leyde est un second échec, dû, moins à la bravoure des habitants, qu'à la résolution désespérée d'inonder leur pays en perçant les digues. A partir de ce moment, la fortune tourne. C'est à la mer que la Hollande devra son indépendance d'abord, sa prospérité ensuite.

Pourtant l'Espagne n'avait pas une puissance moindre sur mer que sur terre. C'est l'époque où ses flottes de la Méditerranée écrasaient les Ottomans à Lepante, pendant que la flotte de l'Atlantique faisait le service d'escorte aux galions amenant l'or de l'Amérique. Cette puissance, Philippe II venait de la doubler par l'annexion du Portugal et de ses colonies, qui lui assurait la maîtrise des océans dans les deux hémisphères. En ce

moment, c'eût été un jeu que d'étouffer la marine en formation de sa future rivale. Une plus vaste entreprise absorbe ses forces: c'est l'invasion de l'Angleterre, contre laquelle il lance son invincible *armada*. Ses soldats une fois sur le sol anglais, c'en eût été fait du trône d'Elisabeth. Heureusement pour celle-ci, ils n'y arrivèrent pas. Ce qui fit manquer l'entreprise, c'est le blocus des bouches de l'Escaut par les Zélandais, qui empêchèrent le corps expéditionnaire de Farnèse d'arriver en temps utile pour s'embarquer. Contre ces rebelles, trop dédaignés, Farnèse retourne ses forces, toujours avec le même succès; déjà il avait reconquis Gertrudenberg, la clef de la Hollande maritime, pendant que son lieutenant Mansfeld s'assurait, par la prise de Rheinberg, du passage du Rhin. Une seconde fois, Philippe II fait dévier la lutte en ordonnant à Farnèse de porter la guerre en France, au secours de la ligue catholique et avec l'arrière pensée de placer, sur le trône vacant des Valois, sa fille Isabelle. Dans cette dernière campagne de Farnèse, la victoire n'a pas cessé de s'attacher à ses étendards ; mais, pendant qu'il force Henri IV de lever le siège de Paris et qu'il débloque Rouen, le fils du Taciturne, le vaillant Maurice de Nassau, court de succès en succès et s'empare de toute la Flandre maritime, jusqu'Ostende compris. La conversion de Henri IV et l'avènement des Bourbons en France ôtent toute raison d'être à la coalition de Philippe II avec la ligue et valent à l'Espagne la contre-coalition de la France avec la Hollande. Ainsi échouait la politique européenne que Philippe II menait du fond de l'Escurial et dont le pivot était aux Pays-Bas. Personne ne l'a mieux défini que notre historien auquel nous laissons la parole :

« On blâme généralement Philippe II d'avoir arrêté Farnèse à deux reprises dans la conquête des Provinces-Unies, en l'obligeant à seconder tout d'abord l'entreprise de l'Armada, puis, plus tard, et surtout, en

l'envoyant guerroyer contre Henri IV. Insensée, en effet, si on l'apprécie au point de vue de l'histoire des Pays-Bas, la conduite du roi se comprend parfaitement pour peu que l'on tienne compte de sa politique européenne. En 1588, comme en 1592, l'attitude de Philippe II à l'égard de ses « pays de par là » s'explique par les mêmes motifs. Il ne les considère que comme un poste avancé de sa monarchie: il ne tient à eux que pour les services qu'ils peuvent lui rendre, et il les subordonne entièrement à ses desseins. Comment ne sacrifierait-il pas, à l'espoir de dominer l'Angleterre et la France, la conquête de ce coin de terre ? D'ailleurs, il n'y renonce point, il ne fait que la différer, car, s'il réussit à vaincre les deux grandes puissances occidentales qui favorisent les rebelles, la soumission de ceux-ci est inévitable. L'accessoire suivra le principal, et, maître de l'Angleterre et de la France, il le deviendra par surcroît de la Hollande et de la Zélande. Ce ne sont pas ces deux provinces qui l'arrêteront au moment où il rêve le renversement, à son profit, de l'équilibre européen.

«Mais l'Angleterre et la France échappant aux étreintes de l'Espagne, les Provinces-Unies devaient leur échapper aussi. Il est douteux, en effet, que, malgré son génie militaire, Farnèse eût triomphé de leur résistance. Sans doute, il était plus grand général que ses devanciers, mais sa tâche était aussi bien plus lourde que la leur. Il se trouvait maintenant devant un peuple enhardi par ses victoires, sûr de l'appui de l'étranger, invulnérable du côté de la mer, couvert, le long de la frontière, par de larges fleuves sillonnés de navires de guerre et par une barrière de forteresses, ayant enfin à sa tête un homme de guerre tel que Maurice de Nassau.» (p. 202). Cette citation permettra au lecteur de constater que notre historien national ne se meut pas avec une moindre aisance dans le domaine élargi de l'histoire générale.

Au milieu de cette mêlée européenne, quelle a été l'attitude et le rôle des provinces belges ? C'est la question capitale que l'historien de Belgique avait à résoudre, et il le fait avec sa compétence habituelle, avec sa connaissance insurpassée de tous les matériaux disponibles, dont bon nombre, tels que les précieux correspondants de Granvelle, sont ici utilisés pour la première fois dans un tableau d'ensemble.

Entre les deux courants qui se disputent les Pays-Bas, les Belges eux-mêmes se divisent, entraînés les uns vers les novateurs, les autres demeurant fidèles aux traditions nationales. Ceux-ci ont le nombre, mais ceux-là l'emportent par l'élan et l'ardeur. Comme le dit leur historien : « Autant les protestants du nord déployaient de zèle et d'énergie, autant les catholiques montraient d'apathie et de faiblesse. Sans doute, il existait parmi eux beaucoup de croyants sincères, ayant horreur de l'hérésie. Mais bien rares étaient ceux qui approuvaient la guerre entreprise pour forcer leurs compatriotes de Hollande et de Zélande à rentrer dans le giron de l'Eglise. L'esprit de prosélytisme qui inspirait les rebelles était presque entièrement éteint dans les provinces obéissantes. Elles restaient attachées à la foi de leurs pères, mais elles n'entendaient pas l'imposer à ceux qui l'avaient abandonnée. Le catholicisme de la grande majorité de leurs habitants était un catholicisme de tradition, une habitude séculaire, une pratique enracinée par la coutume. Il n'atteignait pas, au fond des âmes, les sources de la volonté. Cette tiédeur religieuse, qui frappait tous les Espagnols, n'avait point échappé à l'attention de Philippe II. La création des nouveaux évêchés en 1559 avait eu pour but de la combattre et de gagner les Pays-Bas à ce puissant effort de rénovation qui commençait, en face de la réforme menaçante, à redresser l'Eglise catholique. Mais, en butte tout d'abord à la défiance générale, puis, contrariée par les troubles de plus en

plus graves qui agitèrent le pays depuis 1566, cette grande œuvre n'avait pas répondu à l'attente du roi. Tout entier à la guerre, le gouvernement n'avait pu soutenir l'action des évêques. Leur bonne volonté était paralysée, le bas clergé persistait dans son apathie et l'instruction religieuse du peuple était déplorable. »

En regard de cette somnolence religieuse, il faut placer le tableau vigoureux que l'auteur a tracé dans un chapitre admirable du volume précédent, de la naissance de la secte calviniste et de ses progrès, jusqu'à l'explosion iconoclaste. Il y démontre que le berceau de ce mouvement, ce sont les régions industrielles de la Flandre wallonne, Armentières, Tournai, Valenciennes ; c'est là que les prédicants, la plupart des Huguenots de France, ont réussi à soulever les masses prolétaires dont le fanatisme s'est exaspéré par la misère de leur condition, par l'espoir d'améliorer leur sort. Une fois de plus, l'auteur a démontré — car c'est une de ses découvertes, — l'action des facteurs économiques sur les faits politiques ou religieux. Et, pour le dire en passant, cette constatation ébranle fortement la thèse si répandue que le protestantisme doit son succès à une sorte d'harmonie préétablie entre son culte sévère et l'âme germanique. S'il n'a pas tardé à s'ancrer dans les provinces du nord, ne serait-ce pas une simple question de géographie, parce qu'il y a trouvé un asile inexpugnable contre les armées de Philippe II et, qu'en y appelant à l'abri de ses bras de mer et de ses marais les calvinistes de toutes les provinces, il s'est assuré une force assez compacte pour s'imposer au reste du pays.

Car, — c'est là une autre constatation intéressante de notre historien, — les calvinistes, même dans les villes où ils furent un temps les maîtres, à Gand, à Anvers, à Bruxelles, n'ont jamais été qu'une minorité : à Bruxelles, la capitale, un huitième de la population (p. 161); plus nombreux, sans doute, à Anvers;

mais, majorité nulle part, pas même dans les provinces rebelles, où les catholiques formaient encore les deux tiers de la population en 1609, trente ans après la sécession d'Utrecht (d'après Blok, IV, p. 117). On comprend dès lors pourquoi on ne s'est pas résigné, dès le début, à faire la part du feu en adoptant le cantonnement confessionnel à l'instar de la Suisse et de l'Allemagne. En renonçant à recouvrer ses provinces rebelles, le gouvernement aurait sacrifié à un tiers de protestants ces deux tiers demeurés catholiques en Hollande.

Ce qui fait la puissance, ce n'est pas le nombre ; c'est l'organisation, l'intelligence, l'activité. Là est la supériorité du calvinisme. « De toutes les confessions chrétiennes, aucune n'a été aussi froide, aussi sèche, aussi peu attirante. Mais aucune n'a développé une égale puissance de prosélytisme, ni exercé en aussi peu de temps une telle influence politique... Il dispose, dès les premiers jours, de puissants instruments de pénétration et de lutte. Il possède dans ses pasteurs une armée de missionnaires. Pourvus d'instructions, agissant de concert, se tenant en rapport les uns avec les autres, ils apparaissent comme les agents disciplinés d'une vaste entreprise religieuse» (vol. III, p. 414).

A tant d'éléments de succès, il faut joindre les fautes accumulées par le gouvernement de Philippe II. Sans cesse balloté entre des mesures de rigueur ou des actes de condescendance, il est aussi maladroit dans l'emploi de l'un que de l'autre de ces procédés politiques. Il sacrifie Granvelle, le plus grand de ses ministres, aux criailleries d'une fronde de grands seigneurs. Par deux fois, il rappelle ses troupes espagnoles et laisse le champ libre aux sectaires au moment le plus critique. Lorsqu'il les renvoie sous le duc d'Albe, avec l'ordre de sévir, un revirement général venait de se produire à la suite des excès des iconoclastes, et les catholiques avaient repris le dessus. A plusieurs re-

prises, il fait proclamer des pardons, qu'il atténue aussitôt par de mesquines réserves.

Pour reconquérir sa popularité, tout le monde s'accorde à lui conseiller d'agir comme son père Charles-Quint, de se présenter en personne sur le théâtre de la lutte. A un moment donné, « il feint de vouloir partir pour Bruxelles. Il le fait entendre au pape qui le supplie de se montrer à ses sujets « avec la miséricorde et non avec le feu et le fer. » Il se fâche si on a l'air de douter de son voyage; il ordonne d'emballer sa garde-robe, dépense 200.000 ducats en préparatifs, laisse Pie V prier pour son heureuse traversée et Marguerite de Parme envoyer des navires à sa rencontre. Pourtant, il est bien décidé à ne pas bouger. »

Calé dans son fauteuil de bureaucrate, il se délecte à lire des dépêches et à les apostiller ; il pousse la manie de la correspondance si loin qu'il ne s'entretient pas autrement avec son ministre Perez, qui habitait pourtant sous le même toit: témoin les caisses qu'on a retrouvée remplies de billets du roi à ce favori. Méticuleux, se défiant de ses plus fidèles serviteurs, il veut tout décidé par lui-même, depuis les plus grosses questions de gouvernement jusqu'aux mesquins détails de son ménage, et, finalement noyé dans ses paperasses, débordé par la masse des affaires, il laisse traîner les solutions, et, quand il se décide, c'est à contre-temps.

Ainsi il en est arrivé à soulever le mécontentement qui aboutit à une rébellion ouverte, sinon contre le prince, du moins contre son gouvernement, contre ses représentants, étrangers au pays, contre ses troupes, qu'il laisse sans solde et qui, se mutinant, à leur tour, achèvent par leurs excès de rendre impopulaire son gouvernement.

Une confusion générale en résulta, au sein de laquelle les factions les plus diverses surgissent : le prince d'Orange, le duc d'Arschot, Matthias et Anjou ont chacun leur programme et leurs partisans; mais ce sont les sectaires qui, se jouant des uns et des

autres, prennent le dessus, grâce à leur cohésion, au zèle de leur propagande et à l'appui de la populace. Ç'a été ici la tâche la plus ardue du narrateur que de nous conduire à travers ces remous de l'opinion publique, dont les étapes sont marquées par la Pacification de Gand, par l'Union de Bruxelles, par l'édit de don Juan, par la *Religionsfrid* des Orangistes, pour aboutir à la scission finale : union d'Arras d'un côté, union d'Utrecht de l'autre. C'est merveille que de l'entendre débrouiller cet écheveau, en s'aidant des sources d'informations les plus diverses, pièces officielles, pamphlets, correspondances, où s'entrecroisent toutes les langues de l'Europe.

Nous arrivons enfin à la détente, aux heures trop courtes, mais radieuses du règne d'Albert et d'Isabelle, noms demeurés justement populaires, parce qu'ils synthétisent toutes les illustrations du siècle, depuis Juste-Lipse jusqu'à Rubens.

Au drame va succéder le tableau : c'est celui de la civilisation de cette glorieuse époque, que l'auteur nous décrit en faisant passer sous nos yeux la situation religieuse, — l'organisation politique, — les questions économiques, — le mouvement littéraire et artistique.

Dans ce tableau superbe, la question religieuse, qui domine toutes les autres alors, fait l'objet d'un chapitre entier, le meilleur du volume, aussi remarquable par la profondeur que par l'originalité.

S'il y a encore des naïfs qui s'étonnent qu'on n'ait pas laissé aux réformés du XVIe siècle, la liberté de psalmodier en langue vulgaire et de faire leur salut à leur façon, ils feront bien de se mettre à l'école du professeur de Gand, qui nous les montre comme ils étaient, dans leurs actes et dans leurs doctrines.

Dès la prise de la Brielle, en 1572, les gueux de mer inaugurent le régime calviniste dans les provinces maritimes, Zélande et Hollande. « Partout, où ils paraissent, se déchaînent à la fois la brutalité d'une

plèbe exaspérée et le fanatisme religieux... Non seulement, ils prohibent l'exercice du culte catholique, mais ils traquent les prêtres et les font mourir avec des raffinements de barbarie » (p. 40). L'auteur rappelle ici les martyrs de Gorcum. Ce sont eux qui, par leur intransigeance, feront échouer la Pacification de Gand. « Les calvinistes des provinces du nord exigeaient, avant de conclure, l'exercice exclusif du culte protestant dans toute l'étendue de celles-ci... il fallut passer outre à leurs exigences et se contenter de l'espoir que de briéf le tout sera redressé » (p. 79). Ils trouvèrent par contre intolérable que la Pacification leur interdit de rien entreprendre contre le catholicisme, en dehors de leurs frontières. Aussi, une fois la paix rompue, ils s'empressèrent d'appliquer le régime calviniste à toutes les grandes villes.

A Bruxelles, en 1579, « un conseil de guerre, grâce à l'appui des soldats étrangers et du petit peuple, s'est emparé du gouvernement de la commune et s'est mis à persécuter les catholiques. Ceux-ci ont beau être sept contre un: la force leur manque et il ne leur reste qu'à subir le régime militaire et démagogique, qui, au mépris des vieux privilèges, réserve désormais tous les emplois aux calvinistes. A la paix de religion se substitue bientôt l'exercice exclusif de la réforme... en 1581, on interdit formellement l'exercice public du catholicisme ; on va, en 1584, jusqu'à défendre de dire la messe en secret » (p. 162)

« Le spectacle est le même à Anvers. Là aussi, les calvinistes s'imposent par la violence aux catholiques, d'ailleurs moins nombreux qu'à Bruxelles. Depuis 1581, le protestantisme domine seul dans la ville. Le magistrat consent toutefois à réserver une église pour son altesse (l'archiduc Matthias) et en autorise l'accès aux catholiques, pourvu qu'ils aient trois ans de résidence. » (ib.).

Mais nulle part la situation n'est plus intolérable

qu'à Gand. Dès 1578, Gand était virtuellement aux mains des calvinistes. « Le magistrat tend visiblement à imposer la Réforme par la force. Au reste, le voulût-il, il lui serait impossible d'agir autrement, car l'impatience des calvinistes, surexcités par les sermons enflammés des pasteurs, ne peut plus se contenir. Au mois de mai, des bandes de soldats et de fanatiques envahissent les couvents et les églises, et, comme en 1566, s'y acharnent sur « les idoles du paganisme romain. » Au milieu de ces violences, l'Eglise nouvelle s'organise, institue son consistoire et prend possession des sanctuaires catholiques, soigneusement purifiés, raclés et blanchis à la chaux» (p. 129). ...« Dès février 1580, la religion réformée est devenue le culte officiel de la ville. Défense est faite de procéder aux mariages et aux baptêmes, si ce n'est, conformément à ses rites et l'on installe un inquisiteur, chargé de surveiller la conduite des catholiques. » (p. 162). Partout ailleurs, comme là, « le clergé surtout devient odieux. On le chasse de toutes les villes, et les prêtres qui ont le courage de demeurer à leur poste, sont contraints, comme en France sous la Terreur, de célébrer la messe à portes closes, dans des maisons sûres. » (p. 163).

Tous ces faits sont relevés ici, avec documents à l'appui, et exposés impartialement, froidement, sans étonnement d'ailleurs, comme la conséquence logique des doctrines.

Ces doctrines, l'auteur les a résumées en ces lignes si précises, que nous empruntons au volume précédent. « Le calvinisme prétend réformer l'Etat et le soumettre à la loi divine, c'est-à-dire, le soumettre à l'Eglise... L'idéal consiste dans la subordination de l'autorité laïque à l'autorité ecclésiastique ; le but à atteindre est l'Etat théocratique, tel que le maître l'a fondé à Genève. L'évangile doit triompher, fût-ce en dépit du prince, qui n'est plus qu'un tyran lorsqu'il s'oppose à la parole de Dieu » (vol. III, p. 412).

S'il est question, ça et là, de tolérance, on l'entend tout autrement qu'aujourd'hui. « Au lieu de professer, comme l'Etat moderne, une parfaite indifférence dogmatique, les protestants ne doutent pas que la vérité religieuse ne doive l'emporter sur l'erreur. Il ne s'agit que d'une tolérance momentanée, non d'une tolérance de principe. » Encore « les pasteurs qui croient le moment venu de renverser l'idolâtrie romaine, ne peuvent admettre cette conduite. S'ils ne manquent pas de réclamer la paix de religion partout où les protestants sont minorité, à Gand, où ils commandent en maîtres, ils la rejettent avec mépris. » Le fougueux « Datenus va jusqu'à prêcher qu'il faut être athée pour tolérer le catholicisme. » (vol. IV. p. 134.)

A la violence de ces excès, succède une réaction, qui a commencé par la formation d'un tiers-parti, les *Malcontents*, se continue par la réconciliation avec le *seigneur naturel* dans le traité d'Arras, s'achève par l'habile stratégie de Farnèse, que l'auteur définit avec une rare pénétration, et a pour aboutissement le règne des archiducs. « Ce règne devait voir l'accomplissement définitif des réformes retardées, puis, interrompues par les événements du XVIe siècle, et la Belgique, arrachée au protestantisme par les armes espagnoles, devenir l'un des pays les plus catholiques de l'Europe. » (p. 355)

A l'apathie religieuse décrite plus haut, succède une renaissance catholique et un déploiement de ferveur dont l'intensité est la contrepartie de la violence du fanatisme protestant. Rentrée en possession de ses églises mutilées, la nation fait appel au génie de ses artistes pour en renouveler la décoration. Les calvinistes, en détruisant « les idoles », n'ont fait qu'ouvrir un champ presque illimité à l'art religieux. Rubens, avec toute son école, peut à peine suffire aux commandes. Aux anciens autels, dont un rétable faisait tout l'ornement, succèdent maintenant d'énormes machines, vé-

ritables théâtres, d'un goût douteux, mais expressifs, comme protestation contre l'abolition de la messe. Les dévotions populaires, qui refleurissent, sont une autre réaction contre les négations ou les sacrilèges des sectaires. On avait foulé aux pieds les saintes hosties. (1) L'Eucharistie devient l'objet d'un culte passionné de réparation. Le culte de la Vierge, condamné par les protestants, se déploie dans les lieux de pèlerinage et dans les sodalités. Luther avait nié, avec les indulgences, le purgatoire. Les foules se pressent chaque année aux offices touchants de l'octave des âmes. On croyait en avoir fini avec le culte des saints. Les Bollandistes y répondent par leur publication monumentale des *Acta Sanctorum*. Une autre publication monumentale, dont l'auteur a oublié de parler, c'est la *Bible polyglotte* de Plantin, antérieure, il est vrai, aux archiducs ; Philippe II en fut le bailleur de fonds. Mais cette publication de tous les textes pouvant servir à l'intelligence de la Bible, ainsi que les traductions, française et flamande, sorties des mêmes presses (2), pour en populariser la lecture, sont des faits à retenir dans l'histoire religieuse, parce qu'ils répondaient à la prétention outrecuidante du protestantisme d'avoir découvert la Bible.

En un mot, la renaissance catholique est le contrepied de la domination protestante. Celle-ci explique celle-là, comme on l'a dit des extrêmes, qui non seulement se touchent, mais parfois s'engendrent. Et, sous ce rapport, il y a une concordance remarquable entre les deux nations associées sous une dynastie commune, les Espagnols et les Flamands, dont l'attachement à la foi catholique s'explique par des causes indépen-

(1) L'auteur ajoute qu'on avait bu « *le vin consacré* » (vol. III, p. 449). C'est un lapsus, le vin consacré étant immédiatement consommé et non pas conservé comme les hosties.

(2) La traduction flamande parut dès 1566 ; la française date de 1578. L'une et l'autre ont été entreprises par les théologiens de l'université de Louvain.

dantes, mais similaires, réaction, chez l'une, contre la domination musulmane, chez l'autre, contre la tyrannie calviniste.

Sans contredit, si les archiducs n'ont pas apporté d'Espagne cette religion, ils n'y ont pas nui. « A vrai dire, le caractère national est resté réfractaire aux cérémonies tragiques dont la sombre piété des Espagnols a parfois donné le spectacle pendant les premiers temps du règne : processions de flagellants, de pénitents écrasés sous le fardeau de croix gigantesques, moines prêchant en extase et le front déchiré par une couronne d'épines» (p. 381). Toute différente, en effet, est l'impression que nous a laissée de cette époque l'art religieux flamand, soit peinture, soit sculpture, soit musique, qui s'inspire, non de l'Espagne, mais de l'Italie, art d'une pompe plutôt mondaine, mais d'autant plus attirante pour les foules. Cette vogue de *barocco* italiens que l'auteur met dans un tel relief (p. 465), est due sans doute à sa conformité avec le caractère exubérant de l'art national, qui s'était révélé déjà dans les dernières créations du gothique flamboyant. S'il est poussé ici jusqu'à l'excès, c'est encore une réaction contre la nudité du culte protestant.

Les ordres religieux avaient été particulièrement persécutés durant l'ère protestante. Mais ils s'y sont retrempés et, avec leur restauration, des ordres nouveaux surgissent et se répandent, animés d'une ardeur juvénile et conquérante : il suffit de nommer la Compagnie de Jésus, dont ce volume nous présente un tableau aussi curieux que vivant. Bien que cosmopolites dans leur esprit, ses membres se sont rapidement adaptés au caractère national ; ils étaient Belges avant d'être Jésuites, et, sous l'habit jésuite, Belges ils sont restés. (p. 371) Dans le domaine de l'éducation, où ils brillèrent surtout, ils n'ont fait que reprendre l'œuvre, et çà et là, les maisons des frères de la vie commune, qui leur avaient préparé le terrain. Ils s'en

distinguent toutefois par une compréhension plus large de la vie moderne. Leurs précurseurs se ressentaient encore de la discipline monacale du moyen âge et c'est pour cela que leur grand élève Erasme s'en est si vite séparé. Les Collèges des Jésuites, au contraire, sont tout entiers pénétrés de l'esprit érasmien, associant à la culture classique l'intelligence de tous les progrès du siècle. Bien que très austères pour eux-mêmes, ils estimaient que la piété n'interdit pas aux gens du monde de goûter les charmes de la vie. Ils laissent aux séminaires qui s'organisent, l'éducation des jeunes clercs. Leurs collèges sont, par destination, des institutions laïques, et rien n'est oublié pour les rendre attrayants: aspect aimable de leurs maisons, douceur de la discipline, soins donnés à la culture physique et à tout ce qu'il faut pour former des cavaliers accomplis. Il arrive même qu'on blâme dans le haut clergé le caractère trop mondain de ces collèges où l'on accorde à la danse et à la musique une importance exagérée (p. 373). Leurs collèges ont presque le monopole des représentations théâtrales. Ils ont fait ainsi la conquête de la jeunesse laïque, et c'est là tout le secret de l'influence qu'ils continuaient à exercer, dans le monde laïc, par leurs anciens élèves.

Cette restauration catholique dans tous les domaines, culte, beaux-arts, éducation, les historiens protestants la résument d'un mot: ils l'appellent, dans leur jargon, la *contre-réformation*; pour les catholiques, c'est la vraie réforme, celle que l'Eglise a opérée dans son sein par la voie légale du Concile de Trente, tandis que les *soi-disant* réformés, en sortant de l'Eglise, ont fait une révolution.

Révolution ou réforme, querelle de mots, dira-t-on. Mais, au XVIe siècle, c'est sur ces mots que roule toute la querelle, non seulement doctrinale, mais juridique, entre deux confessions qui se considèrent, l'une et l'autre, comme la seule héritière légale de l'ancienne Egli-

se et de tous ses biens. Ce n'est que tout à fait exceptionnellement et seulement à titre provisoire que les protestants ont pris la peine de se bâtir çà et là un temple à eux. Partout où ils étaient en force, on l'a vu, ils se sont aussitôt mis en possession des églises, des écoles, des universités, des hospices et autres fondations catholiques. Cet exclusivisme des protestants justifiait l'exclusivisme catholique. Leur intolérance les rendait intolérables, et, dès lors, c'en fut fait de la liberté religieuse, c'est-à-dire de la coexistence des deux cultes dans un même Etat. Farnèse, à mesure qu'il reconquiert une ville, laissait aux protestants l'alternative ou de rentrer dans l'Eglise ou de réaliser leur fortune et de quitter le pays. Ce cantonnement confessionnel, selon la formule: *cujus regio, illius religio*, était la seule solution pacifique possible. Le résultat, que nous avons encore sous les yeux en Hollande, comme dans le reste de l'Europe protestante, c'est que Calvin ou Luther règne aujourd'hui en maître dans toutes les églises, autrefois cathédrales, collégiales ou abbatiales, dont les arceaux gothiques, les sculptures médiévales et çà et là des restes de l'ancien mobilier sont une protestation muette, mais continue, contre les doctrines religieuses qui s'y prêchent, là où les prédicants ont encore une doctrine.

Nous nous sommes attardés à ce chapitre de la religion, qui est d'un intérêt toujours actuel. Alors, c'était le centre vital de la lutte, dont la répercussion dans les autres domaines nous est exposée par les chapitres suivants.

Pour parler des institutions, il va de soi que les libertés historiques du pays devaient se ressentir de cette guerre prolongée, qui, même en dehors du régime violent, mais exceptionnel du duc d'Albe, n'a pas laissé d'y faire régner une sorte d'état de siège. Le gouvernement espagnol supportait presque seul les charges de la guerre, par ses armées et ses finances. Il était

légitime qu'il consultât avant tout les convenances de sa politique, qui n'était pas espagnole, mais européenne. Il n'en a pas moins laissé aux Belges leurs libertés essentielles, telles qu'ils les entendaient alors ét qu'ils faisaient consister dans le maintien de leur franchises provinciales et communales. Du gouvernement central, la plupart n'avaient cure et il leur était assez indifférent de savoir comment les conseils du prince étaient composés, puisque ce n'étaient, après tout, que des conseils.

Dans cette sphère gouvernementale, l'auteur signale une évolution intéressante qui s'opère par l'effacement du conseil d'Etat et les envahissements du conseil privé. C'est la substitution de l'élément légiste à l'élément féodal. La noblesse, qui avait accès au conseil d'Etat, avait montré par trois fois son impuissance à tenir les rênes du gouvernement au temps de Marguerite de Parme en 1564 (vol. III, p. 427), sous le régime de la Pacification de Gand en 1576, et à l'occasion de la conspiration de la noblesse en 1632. Son règne était fini. Place est faite aux juristes, d'autant plus agréables au prince qu'ils apportent dans le gouvernement les théories césariennes, la suprématie de l'Etat, auquel le prince s'identifie. C'est la tendance qui, alors, prévalut dans tous les gouvernements de l'Europe, et l'on aurait tort de l'imputer à une influence exotique, à une infiltration espagnole. Le foyer de ce mouvement, ce n'est pas Madrid, c'est Louvain, c'est l'enseignement des juristes imbus des maximes du droit romain, qui, de l'école, passent dans la pratique et s'implantent, par leurs élèves, dans toutes les les carrières judiciaires ou administratives. C'est ce qu'un connaisseur profond de tout notre passé juridique, M. Brants, nous parait avoir démontré dans des ouvrages récents. (1). L'œuvre de ces juristes a été

(1) Entre autres dans *la Faculté de droit de Louvain*, parue en 1906 et *la Belgique au XVIIe siècle*, parue en 1910.

considérable. On leur doit tout le travail législatif du temps. Sous la signature du prince, ce sont, en réalité, les juristes, les Pecquius, les Pierre Roose, qui gouvernent, mais ces juristes sont belges, et non espagnols.

Plus profonde encore a été l'action de la guerre de quatre-vingts ans dans le domaine économique, comme l'auteur le démontre dans un troisième chapitre, qui est entièrement original et où il déploie sa science toute spéciale en ce genre de questions.

Faut-il attribuer à la guerre aussi le marasme des litérattures nationales, objet d'un dernier chapitre ? Il est à remarquer que, des deux langues nationales, le français n'avait pas encore acquis son ascendant européen et que le néerlandais n'en a jamais eu. Qui donc ne voulait pas se confiner dans le cercle étroit d'un pays déjà trop petit, devait écrire en latin, comme ont fait de Thou, le grand historien du XVIe siècle, Grotius, le père du droit des gens, Descartes, l'initiateur de la philosophie, dans ses célèbres *Méditations*. Latins encore sont les premiers historiens officiels de la Hollande, et, à propos d'histoire, l'auteur semble s'étonner qu'aucun historien belge ne se soit risqué de faire celle de son temps. C'est là aussi un phénomène général (1), même en Hollande, qui passe pour un pays de liberté. Des deux Vossius, historiographes de Hollande, l'un, Isaac, s'est borné à traiter des *Historicis graecis et latinis* et l'autre, Mathieu, eut la prudence de s'arrêter dans ses *Annales Hollandiae* à Jacqueline de Bavière. Leur contemporain Wicquefort, qui a eu la hardiesse d'aborder l'histoire de ce temps, sans mandat officiel, l'a payée d'une condamnation à la détention perpétuelle et à la suppression de son ouvrage, qui n'a été publié *in extenso*, que de nos jours.

C'est à l'emploi du latin qu'il faut attribuer l'oubli où est tombée toute la littérature belge de ce temps,

(1) Voir, notre *Introduction critique à l'histoire moderne*, p. 405 du *Traité des études historiques*.

à part les Bollandistes et Miraeus, qui ont conservé leur valeur comme matériaux. Qui lit encore aujourd'hui Juste-Lipse ? Par contre, au XVIIe siècle, grâce au latin, Eryceus Puteanus était en correspondance avec les célébrités de l'Europe, et les poésies d'un Sidronius Hoschius, (encore un jésuite), que l'auteur a oubliées de mentionner, ont eu 40 éditions. Quant aux productions soi-disant littéraires en français ou flamand, on ne peut pas juger d'après elles du niveau intellectuel de la nation, pas plus qu'on ne le cherche aujourd'hui dans les passe-temps poétiques de nos littérateurs wallons.

En tout cas, si l'on constate un déchet dans la littérature belge du XVIIe siècle, ce n'est pas au régime espagnol qu'on doit l'imputer. Car, en Espagne, où ce régime était encore aggravé par l'Inquisition, (oubliée depuis longtemps en Belgique), ce même siècle a vu se produire la plus magnifique floraison littéraire.

Mais il est temps d'en arriver au dénouement de cette guerre interminable, dont la dernière phase n'est plus religieuse, mais politique. Elle prend ce caractère avec l'entrée en scène de Richelieu, qui s'est proposé, comme politique extérieure, l'abaissement de la maison d'Autriche. Pour cela, il soutient partout les adversaires de celle-ci, soit par sa diplomatie, soit par ses subsides, plus tardivement par son concours armé, qui débuta par un revers. Car, lorsqu'il déclara ouvertement la guerre à l'Espagne en 1635, il s'attira une nouvelle invasion de la France par le successeur de l'archiduc Albert, l'infant don Fernand, dont les succès jetèrent l'épouvante jusque dans Paris. Cette campagne victorieuse démontrait une fois de plus que le côté vulnérable de la France, c'était la frontière belge, trop rapprochée de la capitale. Aussi le successeur de Richelieu, Mazarin, plus heureux dans ses entreprises belliqueuses, donna à la politique française comme objectif l'acquisition de la Belgique, qui, en reculant la

frontière du nord, ferait de Paris véritablement le cœur de la France. Le moment était des plus favorables: d'une part, la Belgique prise entre deux feux par la coalition Franco-hollandaise; d'autre part, l'Espagne, totalement épuisée, après le désastre des Downs, où elle perdit sa dernière armada, et après la bataille de Rocroy, tombeau de sa valeureuse infanterie. Mazarin, d'ailleurs, comptait faire cette acquisition par une simple combinaison diplomatique, en négociant le mariage de son jeune maître, Louis XIV, avec une infante d'Espagne, qui lui apporterait en dot les Pays-Bas, en échange du Roussillon et d'autres territoires qui seraient restitués à l'Espagne.

On était à un tournant dans l'histoire de la France. Richelieu, en s'alliant avec la Hollande contre la prépondérance européenne de l'Espagne, n'avait poursuivi qu'une politique d'équilibre. Mazarin inaugurait une politique d'agrandissement. Mais aussi, en vertu des mêmes lois de l'équilibre, la Hollande allait se détacher de la France, dont elle redoutait le voisinage immédiat. Il y avait toujours eu, dans les grandes villes de Hollande, un parti de la paix qui pousuivait une politique purement mercantile. Ce sont elles qui dictèrent les clauses du traité final de Munster et qui réussirent à y faire inscrire la ruine d'Anvers par la désastreuse fermeture de l'Escaut.

On sait assez qu'Anvers n'avait cessé d'être le cauchemar de ces marchands d'Amsterdam: à diverses reprises, ils en empêchèrent la conquête par les armes des princes d'Orange, parce qu'Anvers, devenue hollandaise, les aurait supplantés dans le monde commercial. Ils ne redoutaient pas moins l'annexion d'Anvers à la France, qui lui aurait permis de faire, sous cet autre pavillon, concurrence au commerce hollandais. C'est à ses calculs des marchands d'Amsterdam qu'Anvers et la Belgique doivent d'avoir d'avoir conservé leur indépendance au détriment de leur prospérité.

Nous disons *indépendance*, au risque de nous séparer sur ce point de M. Pirenne et de l'école historique belge, dont il est l'écho. C'est un thème et presque un sport parmi les littérateurs belges que d'exercer sa verve sur le dos de cette maison des Habsbourg, sous laquelle la Belgique a vécu, et non sans gloire, pendant trois siècles. On perd de vue que cette maison d'Autriche est la continuation directe de la maison de Bourgogne, qui a fondé les Pays-Bas, si bien que Philippe II, en parlant de sa famille, ne l'appelle pas autrement que *nuestra casa de Borgona*. C'est des Etats de Bourgogne que les Habsbourg sont partis pour aller prendre possession des grands héritages qui les appelaient à régner sur les trois quarts de l'Europe. C'est par les Etats de Bourgogne que les deux branches d'Espagne et d'Allemagne se rejoignaient, et l'importance qu'elles attachaient à la conservation des Pays-Bas, n'a pas d'autre motif. Charles-Quint caressa un moment le projet d'y fonder une troisième branche, lorsqu'il bacla le mariage de Marie Tudor avec Philippe II. Celui-ci, à son tour, reprit ce projet lorsqu'en dressant l'acte de la cession des Pays-Bas aux archiducs, il y inséra cette réserve que cet héritage ne sortirait jamais de sa maison. En retour du privilège qui grève cet héritage, il fut de règle d'y faire représenter la dynastie par un prince du sang, soit par un infant d'Espagne, soit par un archiduc d'Autriche, voire par un bâtard royal, quand on vint à manquer de princes légitimes, par suite d'une rapide extinction de la race, conséquence, peut-être, de l'abus des mariages consanguins. Quant au souverain qui avait cessé de résider aux Pays-Bas, il n'en restait pas moins le *seigneur naturel*, comme on disait alors, *national* comme on dirait aujourd'hui : tel était du moins le point de vue des contemporains, qui ne paraissent guère avoir ressenti le poids de cette domination étrangère sur laquelle on s'apitoye aujourd'hui.

Sans doute, cette réunion, sous une dynastie com-

mune, de deux nations aussi différentes par leurs mœurs qu'Espagnols et Flamands, a été une source de frottements et parfois de conflits. Mais, d'autre part, cela n'aura pas été sans provoquer entre elles, dans le domaine intellectuel, artistique, économique, un échange profitable, qui mériterait un examen spécial. Sans doute, au point de vue extérieur, le règne de cette dynastie à la fois nationale et européenne devait mêler le pays à toutes les querelles des autres pays ; mais une contrée sans frontières, ouvertes à tout venant et où convergent les courants de la civilisation cosmopolite était condamnée par sa situation à être un sujet de dispute entre ses voisins, et si la Belgique moderne n'est plus qu'un tronçon des anciens Etats de Bourgogne, elle doit ce qu'elle en a sauvé aux efforts opiniâtres de la branche espagnole des Habsbourg.

A la suite de la révolution de 1830, on s'est plu à grossir les exploits de nos patriotes, en faisant dater l'indépendance belge de cette révolution. Toute notre histoire n'a plus été qu'une succession de dominations étrangères, de Jules César au roi Guillaume., à commencer par la domination romaine pour finir par la domination hollandaise.

On chante encore dans les écoles, et l'on chantera longtemps, car les légendes ont la vie dure:

Après des siècles (!) d'esclavage
Le Belge, sortant du tombeau, (!)
A reconquis par son courage
Son nom, ses droits et son drapeau.

Contre cette déformation de notre histoire, toute l'œuvre de Pirenne est une triomphante protestation. Mais la sévérité avec laquelle il juge la politique européenne de l'Espagne dans le cours de ces quatre-vingts ans de guerre, rappelle encore trop les vieux clichés de nos pères de 1830 sur l'abrutissante domination espagnole.

Chose étrange, le grief le plus sérieux des Belges, la fermeture de l'Escaut, on l'endosse à l'Espagne, alors qu'on est plein de ménagements pour la Hollande, qui, le couteau sur la gorge, arracha ce sacrifice à un adversaire ruiné, épuisé, et qui devait tenir tête à la fois à la France et à la Hollande. Cette divergence d'appréciation ne doit pas diminuer notre estime pour une œuvre admirable dans son ensemble.

La Belgique se félicitera d'avoir rencontré dans Henri Pirenne un historien de race. Il en a tous les dons : une puissance de travail qui lui permet de dominer une littérature énorme de textes, de documents, de publications volumineuses et d'un nombre incalculable de monographies ; un art merveilleux de ranger dans une synthèse lumineuse cette multitude de détails recueillis de partout, et quant à la forme, s'il n'a pas les grandes envolées oratoires de son maître Godefroy Kurth, il a le seul style convenable à une œuvre d'aussi longue haleine, une élégance sobre, soutenue, jointe à une heureuse justesse d'expression. Mais, pardessus tout, il faut priser chez lui la qualité maîtresse de tout historien digne de ce nom, une sereine impartialité.

On peut lui appliquer, en le retournant, l'hommage qu'un critique français rendait à l'illustre Ranke, lorsqu'il écrivait : « Aucun historien ne fut plus étranger que Ranke à toute espèce de fanatisme. Il goûtait peu les Jésuites ; il goûtait beaucoup moins encore les Jacobins ; mais il comprenait fort bien qu'un très honnête homme pût être jacobin ou jésuite, et s'il avait raconté l'histoire de Robespierre, il l'aurait traité avec autant d'égards qu'il en a témoigné à Ignace de Loyola. Il faut lui savoir d'autant plus de gré de sa grande et généreuse liberté d'esprit qu'il ne se piquait point d'être libéral en politique et en religion. Il passait au contraire, à Berlin, pour un conservateur endurci, ayant des attaches avec la *Gazette de la Croix*... Mais le

vent souffle où il lui plaît, et tel libéral n'a pas l'esprit assez libre pour rendre justice aux choses et aux hommes qui lui déplaisent. » (Cherbuliez, *Profils étrangers*, p. 215.).

CH. MŒLLER

La Mouche

A toute vapeur, le rapide filait, à travers la campagne déserte.

Robert Varennes, immobile dans un coin de son compartiment de première classe, regardait, au-dehors, le panorama mélancolique. Bercé par le roulement du train et par la monotonie continuelle du paysage, il glissait, peu à peu, à une sorte de demi-somnolence, qui engourdissait ses pensées.

C'était un lent crépuscule de fin mars. Il pouvait être six heures. L'obscurité naissante recouvrait déjà la campagne d'un voile de brûme, diaphane et léger.

On n'entendait que le bruit régulier du train. La machine, à toute vitesse, emportait les voyageurs vers des destins ignorés. La vapeur blanche de la locomotive volait contre la vitre, et l'on devinait que, — telle une longue traînée d'ouate, — elle serpentait encore au loin, derrière les derniers wagons qui fuyaient...

Durant les premières minutes du voyage, Varennes avait examiné rapidement son unique compagnon...

C'était un homme d'une quarantaine d'années, correctement vêtu, à la carrure athlétique, grisonnant et bedonnant. Les traits de son visage portaient comme

l'empreinte d'une inguérissable blessure morale. Son attitude, elle-même, semblait révéler cette meurtrissure intérieure. Depuis le départ, il restait plongé dans une profonde méditation. Ses yeux, grands ouverts, fixaient le vide.

A Paris, à la gare du Nord, lorsque Varennes était monté dans le compartiment, l'inconnu s'y trouvait déjà. Il n'avait paru remarquer nullement l'arrivée de son compagnon de voyage ; et, depuis cet instant, Robert ne l'avait pas vu bouger : — il demeurait figé dans son coin, immobile, sans un geste, sans une parole. Dans le filet, au-dessus de sa tête, il avait mis ses bagages : — deux valises anglaises, en cuir jaune. de sa tête, il avait mis ses bagages: — deux valises

Robert, désireux de varier un peu la monotonie de la route, avait essayé à plusieurs reprises, d'engager la conversation avec lui. Mais ses tentatives n'obtinrent aucun résultat. Comme s'il n'entendait point, l'inconnu n'avait pas répondu à ses questions.

Pour ne pas être importun, Robert se tut. A regret, il se résigna à s'absorber dans la contemplation de la campagne, qui, mélancoliquement, à perte de vue, s'étendait de tous côtés, déserte et nue...

Mais, soudain, l'inconnu rompit le silence:

— Il y a une mouche sur le carreau, — fit-il.

Machinalement, Robert regarda. Il ne vit rien sur la vitre. Dans le silence qui avait précédé la remarque du taciturne voyageur, sa demi-torpeur avait grandi. Ne se sentant plus l'envie de parler, il haussa les épaules et il s'enfonça dans son coin, sans répondre. Il ferma les paupières et commença bientôt à sommeiller.

Un quart d'heure environ passa. Puis, l'inconnu reprit:

— Il y a une mouche sur le carreau... Voyez-vous, monsieur, cette vilaine bête ?

De nouveau, Robert regarda la vitre. Mais de mouche point.

— Vous vous trompez, monsieur, — dit-il. — Il n'y a rien sur cette vitre.

— Si ! si ! — répliqua l'autre, avec insistance. — Je la vois !... oh ! l'affreuse bête !...

Étonné, inquiet, Robert dévisagea son compagnon de voyage, sans comprendre. L'homme regardait fixement la vitre de la portière, avec des yeux que l'épouvante écarquillait démesurément.

La voix de Varennes tremblait un peu lorsqu'il hasarda :

— Si vous le désirez, nous pouvons abaisser la glace...

— Non, non !... gardez-vous en bien !... laissez cette glace !... s'écria vivement l'étrange voyageur. — Il ne faut pas irriter la mouche !...

Il se tut un instant ; puis, il continua :

— Elle ne partirait point, d'ailleurs... Elle me poursuit depuis longtemps déjà... J'ai beau m'enfuir, parcourir le monde... la mouche est toujours là !...

Varennes devina soudain. Il voyageait avec un fou. Et cet homme pouvait devenir furieux ! Que faire ?... Ils étaient seuls, — seuls ! — dans ce compartiment de quatre ou cinq mètres carrés à peine ; et, pour comble de malchance, c'était un wagon d'ancien modèle, sans couloir. Impossible de fuir ! Et le rapide filait, filait toujours, à toute vapeur !

Un petit frisson d'épouvante courut sur la nuque de Robert. Il se sentait aux prises avec la Destinée...

Mais le fou se faisait suppliant :

— Oh ! venez, venez donc, monsieur !... Ne voyez-vous pas cet horrible insecte ?... Il va vous dévorer !

Il s'était reculé à l'autre extrémité du compartiment. Pour ne pas le contrarier, Robert vint s'asseoir auprès de lui. Il surveillait l'effrayant voyageur, du coin de l'œil, avec inquiétude.

Le silence ne dura pas longtemps. Le fou reprit bientôt, avec terreur :

— Oh ! mon Dieu !... c'est effrayant !... cette mou-

che grossit !... elle grossit, grossit sans cesse !... Déjà, elle recouvre la glace entière... Il faut la tuer... oh ! il faut la tuer !

Il fouillait ses poches.

Alarmé, Robert demanda :

— Avez-vous une arme ?

— Oui... un révolver.

— Est-il chargé ?

— Oui.

Une sueur glacée couvrait Varennes des pieds à la tête. Un révolver dans les mains de ce fou, — se répétait-il sans cesse, — un révolver dans les mains de ce fou !... Et personne pour venir à son aide et lui prêter main forte, si le forcené tournait sa rage contre lui !...

Son cœur battait à se rompre ; sa respiration haletait; et il fixait le fou, avec des yeux hagards, pleins d'inquiétude et de terreur impuissantes...

Sa frayeur était telle, que, pas une seconde, il ne songea à l'appel d'alarme qui se trouvait à portée de sa main... Et le train filait, filait toujours !... La station la plus proche était encore distante d'une demi-heure au moins...

Tout à coup, il eut une inspiration subite:

— Etes-vous bon tireur ? — demanda-t-il à l'inconnu, d'une voix qui tremblait d'angoisse.

— Je ne sais pas, — répondit l'homme, en hésitant. — Et vous ?

Robert saisit aussitôt la question qu'il espérait:

— Moi ?... oh ! oui...

Le fou, méfiant, l'examina un instant en silence. Puis :

— Eh bien... voulez-vous la tuer ? — fit-il. — Mais ne la manquez pas, surtout !... oh ! ne la manquez pas... nous serions perdus...

— Ne craignez rien.

L'inconnu lui tendit, alors, un révolver de fort calibre, qu'il tournait et retournait entre ses mains de-

puis quelques secondes. Vivement, Robert s'en empara. Il respira. Enfin !...

Prêt à tout, il serra l'arme dans son poing et attendit.

— Tirez ! tirez donc ! — lui cria, soudain, l'homme, pâle de terreur.

Varennes crut qu'il allait s'élancer sur lui. Debout dans son coin, il se tint sur la défensive.

Le fou reprit :

— Tirez ! Mais tirez donc !... Oh ! la mouche !... l'affreuse mouche qui me poursuit !...

Et, fuyant le monstre imaginaire, il se mit à courir, éperdu, dans le compartiment.

Blanc de peur, Varennes demeurait cloué sur place par l'épouvante.

Brusquement, le fou se précipita sur la portière, l'ouvrit ; et, en un clin d'œil, avant que Robert, affolé eût pu le retenir, il sauta sur la voie...

Le train roulait toujours... Varennes, enfin, se ressaisit. Il songea à l'appel d'alarme... Le train s'arrêta...

Quand on accourut à son aide, Robert raconta la scène terrifiante qui venait de se passer, tandis que le rapide filait à toute vapeur. On chercha sur la voie. Mais on ne trouva point le corps du malheureux insensé. On ouvrit ses valises. Elles ne contenaient que de vieux journaux...

Qu'était devenu cet homme ? D'où venait-il ? Où allait-il ?... S'était-il tué dans sa chute ? Non, car on aurait retrouvé son cadavre... Avait-il miraculeusement échappé à la mort, pour aller porter au loin sa terreur affreuse d'un monstre invisible, imaginaire ?...

Jamais, on ne put obtenir sur lui le moindre renseignement. Il venait de l'inconnu ; il allait à l'inconnu. Son identité, elle-même, resta un mystère...

Et aujourd'hui, lorsque Robert Varennes se remémore ce tragique épisode de voyage, il ne peut ré-

primer un petit frisson, au souvenir de son épouvante passée. A présent, le fou lui semble même plus terrible encore, peut-être, depuis que l'énigme de son sort, sa disparition étrange, inexpliquée, l'ont rendu plus mystérieux.

G. VOOS DE GHISTELLES

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE (SOC. AN.)
15, RUE ROYALE, BRUXELLES.

Viennent de Paraître :

Maurice Barrès
de l'Académie Française

GRÉCO
OU
Le secret de Tolède

1 vol. in-12 Prix 3 fr. 50

mile Fag uet
de l'Académie Française

VIE DE ROUSSAEU

1 vol in-12 3 fr. 50

Maurice Duval

Emile Faguet

Le Critique — Le Moraliste. — Le Sociologue
1 vol. in-12 3 fr. 50

Revue Bibliographique Belge

BIBLIOGRAPHIE — LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Grawez (Sylvain). — **Choisissez haut vos lectures...** Pourquoi ? Comment ? Avec catalogue de la « Bibliothèque du Belge ». — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-8° de 44 pages. fr. 0.50

RELIGION — THÉOLOGIE — PRÉDICATION

de Parvillez (A.), S. J. — **M. Goblet d'Alviella et l'histoire des Religions.** — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-8° de 26 pages. fr. 0.50

Givois (Jean). — **Le secret de la Compagnie du Saint-Sacrement.** — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-8° de 52 pages. fr. 0.75

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

Vermeersch (A.), S. J. — **L'idéal scientifique et l'idéal religieux.** — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-8° de 36 pages. fr. 0.50

PHILOSOPHIE — MORALE

Gougnard (D.). — **Le bail à loyer et à ferme** ou des droits et obligations des bailleurs et locataires en matière de louage de maisons, appartements et biens ruraux. — *Bruxelles, Ramlot, 1912.* 1 vol. in-8° de 236 pages. fr. 4.50

Van Velsen (Docteur Prosper). — **Hypnotisme, suggestion, psychothérapie.** — *Bruxelles, A. Dewit, 1912.* 1 vol. in-8° de 348 pages. fr. 5.00

SOCIOLOGIE — POLITIQUE

Banneux (Louis). — **L'âme des humbles.** 2e série. Croquis d'Aug. Donnay et de F. Gailliard. — *Bruxelles, Lebègue & Cie, 1912.* 1 vol. in-8° de 254 pages. fr. 3.50

de Lichtervelde (Comte Louis). — **Les méthodes budgétaires d'une démocratie.** Etude sur le budget Suisse. — *Bruxelles, Larcier, 1912.* 1 vol. in-8° de 178 pages. fr. 4.00

Peiren (Prosper). — **Les tribunaux pour enfants.** — *Bruxelles, Soc. An. Belge d'Imprimerie, 1912.* 1 broch. in-8° de 24 pages. fr. 0.75

Statistique des grèves et lock-out en Belgique (1906-1910). — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-8° de 346 pages. fr. 3.00
(Publication de l'Office du Travail).

Le troisième volume de cette série tient compte cette fois, des lock-out

dont la répercussion sociale est si considérable. Ils marquent la volonté énergique des patrons de défendre leurs positions et forceront les ouvriers de se serrer davantage.

Il n'est pas une forme de statistique qu'on ait négligé dans le présent travail où le sociologue puisera à pleines mains des documents contrôlés, d'autant plus que plusieurs tableaux résument la situation en remontant à l'année 1896. L'idée est très heureuse. Signalons, en passant, que le syndicalisme ouvrier n'a pas encore tyranisé le patronat comme certains le proclament : 60 % des grèves se terminent selon le gré des patrons et 22 % par transactions (14 % pendant la période précédente), dont 14 fois sur cent les ouvriers triomphent.

La courte description de certains cas (lock-out de l'industrie textile à Verviers, 1906 ; grèves cotonnières à Gand, 1907 ; carrières du Hainaut, 1907 ; et principalement la grève et le lock-out des débardeurs Anversois, 1907), est du plus haut intérêt et suffisamment impartiale.

J. VAN DOORSLAER.

HISTOIRE — BIOGRAPHIE — HAGIOGRAPHIE

Legrand (Le P. Martial), Capucin. — **L'Inquisition.** Son origine, sa nature. — *Bruxelles, Action Catholique, 1912.* 1 vol. in-12 de 68 pages. fr. 0.50
(Science et Foi, n° 24).

LITTÉRATURE — ROMANS — THÉATRE

Bodeux (Michel). — **Le Nœud.** — *Bruxelles, Belgique Artistique et Littéraire, 1912.* 1 vol. in-12 de 82 pages. fr. 2.00

Delattre (Louis). — **Pour l'âme belge.** — *Bruxelles, Association des écrivains belges, 1912.* 1 vol. in-12 de 54 pages. fr. 0.50

Giraud (Albert). — **La frise empourprée.** La guirlande des dieux. Le sang des roses. — *Bruxelles, Lamertin, 1912.* 1 vol. in-8° de 106 pages. fr. 3.00

Hennebicq Léon. — **Pro juventute.** Seize années de harangues de 1895 à 1911. — *Bruxelles, Larcier, 1912.* 1 vol. in-8° de 42 pages. fr. 6.00

Ned (Edouard). — **Contes et Légendes** : C. Lemonnier — Marg. Van de Wiele — Franz Mahutte — Félix Bodson — H. Carton de Wiart — H. Davignon — H. Liebrecht. — *Alost, E. Deseyn, 1912.* 1 vol. in-8° de 200 pages. fr. 2.00

Van den Buschkant (C.). — **Herinneringen.** — *Yper, Callewaert-De Meulenaere, 1912.* 1 boekd. in-8° van 130 bladz. fr. 2.00

Van den Buschkant (C.). — **Vertellingen** uit het volk gehoord en voor het volk geschreven. — *Yper, Callewaert-De Meulenaere, 1912.* 1 boekd. in-8° van 120 bladz. fr. 2.00

Van Mierlo (J.), S. J. — **Hadewijch.** Mengeldichten. — *Brussel, Belgische boekhandel Maatschappij, 1912.* 1 boekd. in-12 van 178 bladz. fr. 3.80

(Studiën en tekstuitgaven, nr 2).

Van Zype (Gustave). — **Les Liens.** Pièce en 3 actes. — *Bruxelles, Van Oest & Cie, 1912.* 1 vol. in-12 de 122 pages. fr. 2.50

Bulletin Bibliographique International

BIBLIOGRAPHIE — LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Commelin et **Rittier** — **Petit dictionnaire français.** — *Paris, Garnier*, 1912. 1 vol. in-12 de 682 pages. fr. 4.00

Richardson (Ernest Cushing). — **Old egyptian librarians.** — *New-York, Ch. Scribner's sons*, 1912. in-12 of 93 pp. fr. 3.00

RELIGION — THÉOLOGIE — PRÉDICATION

Cristiani (Léon). — **Du luthérianisme au protestantisme.** Evolution de Luther de 1517 à 1528. — *Paris, Bloud & Cie*, 1912. 1 vol. in-8° de X-404 pages. fr. 7.50

Au témoignage peu suspect de Harnack, « la Réforme s'est conclue dans une contradiction ». Cette contradiction, M. Léon Cristiani s'est proposé de la faire ressortir; il nous le déclare, en opposant, au frontispice même de son livre, deux termes souvent confondés : le *Luthéranisme* et le *Protestantisme*. La théorie de l'Eglise invisible et du sacerdoce universel, voilà le Luthéranisme; le Protestantisme est né avec l'instauration d'une Eglise d'Etat. Le passage de l'un à l'autre s'est effectué en une dizaine d'années: il était achevé en 1528, et les premières agitations luthériennes sont de 1517.

La marche de la révolution religieuse du

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

XVIe siècle, à son début et à sa période initiale, est nettement marquée dans les actes de Luther, en particulier dans les nombreux écrits sortis de sa plume aussi féconde que tranchante. Pour en retracer les étapes successives, M. Cristiani n'a eu qu'à analyser attentivement et méthodiquement cette double série, surtout la seconde.

Depuis quelque temps déjà, le moine de Wittemberg avait conçu et élaboré intérieurement son erreur fondamentale sur la corruption radicale de la nature humaine et le salut par la foi seule. La question des indulgences lui fournit une occasion de la manifester publiquement. Toutefois, en se posant dès lors en réformateur des enseignements reçus dans l'Eglise, il ne songeait pas encore à sortir de l'Eglise. Mais le commencement de son procès à Rome, sa comparution devant le cardinal Cajetan, à Augsbourg, puis la fameuse dispute de Leipzig, en juin et juillet 1519, allaient bientôt provoquer de sa part des attaques à l'encontre de la primauté pontificale et de toute autorité hiérarchique, la thèse de l'Ecriture unique règle de foi, en un mot, la révolte ouverte contre la tradition ecclésiastique. Désormais, le novateur ne connaîtra plus de frein. Il ira de l'avant, entraîné toujours plus loin, soit par la fougue de son tempérament, soit, comme tous les meneurs, par les excitations de ses partisans et la griserie de leurs applaudissements, soit aussi, ainsi qu'il l'avoue, par les oppositions rencontrées en chemin ; car il était de ces hommes que la contradiction irrite et stimule, au lieu de les arrêter, et il disait de lui-même : « Il ne faut point agacer le chien. » C'est ainsi qu'il rejette la plupart des sacrements et ne veut plus voir dans les autres que des signes sans efficacité spéciale ; c'est ainsi qu'il lance son *Manifeste à la noblesse allemande*, « contre la tyrannie et la perversité de la curie romaine », qu'il combat les vœux monastiques et « la messe privée », qu'il nie complètement le libre arbitre, qu'enfin il refuse hautainement, devant la diète de Worms, de rétracter aucune de ses assertions.

Cependant les désordres excités à Zwickau par Nicolas Storck et deux autres « prophètes », les violences imprudentes de Karlstadt, la perturbation et le désemparement des esprits à Wittemberg même, le berceau de la Réforme, surtout le mécontentement du prince-électeur Frédéric de Saxe, qui prétendait à tout prix maintenir la paix publique, imposaient une réaction. Luther se vit alors dans la nécessité d'édicter des prescriptions nombreuses, minutieuses, pour la réorganisation du culte, et d'instituer « la visite des églises », ainsi que leur surveillance par des « surintendants ». C'était le retour aux mesures extérieures, « oppressives de la liberté spirituelles », et aux « décrétales papistes ». Mais ce n'est pas tout : celui qui avait tant et si souvent exalté la parole divine, comme se suffisant à elle-même, fut obligé de réclamer, dans sa *Lettre aux princes de Saxe*, la répression de Münzer et des Anabaptistes, et il ne se débarrassa de Karlstadt, devenu son adversaire, qu'en le faisant exiler. Il est vrai, d'ailleurs, que, même au temps où il se réclamait bruyamment de la liberté de conscience, le réformateur n'avait pas toujours mis ses actes d'accord avec ses théories : son *Manifeste à la noblesse allemande*, en 1520, avait-il été autre chose qu'une requête, une invitation pressante aux puissances séculières, pour obtenir leurs concours positif à la réforme religieuse ? Mais, à partir de 1525, les théories même changent. A Spalatin, qui protestait, au nom de la liberté, contre la suppression du culte catholique à Altenbourg, Luther répond par une distinction : Sans porter atteinte aux droits de la pensée, dit-il, « nos princes interdisent seulement les abominations extérieures » ; n'ont'il pas pour mission de réprimer les désordres publics, les blasphèmes évidents du nom de Dieu, comme sont les cérémonies catholiques » ? Et à l'Electeur Jean de Saxe il écrivait, le 9 février 1526 : « Un prince ne doit pas supporter que ses sujets soient maintenus dans la division et la discorde par des prédicateurs opposés. Des troubles pourraient

sortir de là ; c'est pourquoi *dans un pays*, l'on ne doit souffrir qu'une prédication. » L'expérience, disait-il encore à Spalatin, lui apprenait chaque jour davantage que « l'Evangile ne suffit pas à conduire les hommes, et qu'il y faut la loi et le bourreau ». *L'Instruction sur la visite des Eglises* ne fut que l'application de ces principes. Aussi bien attribuait-elle expressément « au Prince-Electeur Jean de Saxe, le représentant de Dieu dans le pays, la désignation des personnes capables de remplir la charge d'inspecteurs » ; et elle ajoutait : « Dieu veuille que cet exemple fructifie et soit imité par les autres princes allemands.»

On comprend, après cela, comment Harnack, que nous citons en commençant, constate encore que Luther a acheminé « la religion à n'être qu'une misérable doublure de catholicisme » : *doublure*, parce qu'on y trouve aussi une orthodoxie inflexible, et *misérable*, parce que cette orthodoxie cherche sa garantie non dans un magistère infaillible et purement spirituel, mais dans l'Etat, qui est, par nature, incompétent. On voit également, par ce qui précède, ce qu'il faut penser de la thèse qui revendique pour le moine rebelle de Wittemberg l'honneur d'avoir introduit dans le monde la liberté de conscience.

Il faut savoir gré à M. Léon Cristiani d'avoir si bien éclairé ce chapitre de l'histoire des controverses religieuses. C'est en véritable historien qu'il l'a traité. n'avançant rien qu'appuyé sur les textes et ne négligeant aucun des documents qui méritaient attention. Il se montre à la fois très familiarisé avec les anciennes sources et très au courant des travaux les plus récents.

J. Forget.

Huby (Joseph). — **Christus.** Manuel d'histoire des religions. — *Paris, Beauchesne & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 1036 pag. fr. 7.00

PHILOSOPHIE — MORALE

Gillouin (René). — **La philosophie de M. Henri Bergson.** — *Paris, Grasset*, 1912. 1 vol. in-12 de 186 pages. fr. 3.50

Hume (David). — **Œuvres philosophiques.** Tome I : Essai sur l'entendement humain. Dialogues sur la religion naturelle. — *Paris, Alcan.* 1912. 1 vol. in-8° de 304 pages fr. 5.00

Parisot (Edm.). — **Herbert Spencer.** Choix de textes et Etude du système philosophique. — *Paris, Louis-Michaud*, 1912. 1 vol. in-12 de 216 pages. fr. 2.00

On accuse Spencer et Kant d'être les générateurs du malaise énervant qui accable la philosophie moderne. D'aucuns glorifient Herbert Spencer, précisément parce qu'il a ouvert une brêche, une voie spacieuse, sans songer à la déviation qu'il infligeait à un fort courant philosophique. Tout le monde s'accorde certainement à lui reconnaître une influence considérable. M. Ed. Parisot résume habilement une biographie du grand penseur, il s'y prend en positiviste, dirais-je, laissant aux faits ou à Spencer lui-même, le soin de se confesser. Avant d'entreprendre ses travaux de longue haleine, Spencer avait essayé les professions d'ingénieur et de journaliste,

s'était occupé passionnément de musique, de chant, de sculpture, de poésie, sans rencontrer sa voie. Il avoue expressément : « Jusqu'à cette date (1860) on caractériserait ma vie en disant qu'elle avait été éparpillée... » Son éducation toute personnelle est étendue mais elle manque de profondeur et d'esprit de suite méthodique. M Parisot ne voile pas certaines faiblesses du philosophe, par exemple en rapportant ce trait de l'autobiographie : « *Je ne pouvais accepter* le surnaturel sous quelque forme que ce fût. Depuis l'enfance il y eut en moi *un besoin* de trouver *d'une façon ou d'une autre*, une explication naturelle des phénomènes...» Si je ne me trompe, voilà bien l'aveu d'un préjugé déplorable, nuisible à l'indispensable neutralité scientifique. Que dire de la philosophie agnostique dont l'idée-mère, dans l'esprit de Spencer du moins, était cet évolutionnisme appliqué à tous les domaines, parce qu'il semble une solution acceptable des problèmes biologique et géologique ?

Il y découvrit le foyer convergent d'une vaste synthèse et son œuvre n'a pas d'autre principe d'unité. Au contraire de beaucoup de contemporains adeptes de la religion du Progrès perpétuel, Spencer est convaincu qu'il y a un terme, un état d'équilibre. En cela il est logique puisque le progrès suppose un mouvement ou changement mais aussi un but fixe, un idéal définitif. Il s'abandonne d'autre part à une illusion amusante quand il décrit quelques uns des aspects de cet état lointain de perfection morale et sociale, état qu'on atteindra inévitablement mais qui aura un crépuscule !.. Il fait passer toutes choses de l'homogène à l'hétérogène, du composé aux parties et il demeure assuré d'une réconciliation de la religion et des sciences ; comme si elle ne devait se faire uniquement dans l'esprit des hommes si divers de sentiments, de caractère, de préjugés, d'intentions.

Au nom de cette erreur évolutionniste universelle professant que la société arrive forcément au stade d'achèvement parfait sous l'influence d'une loi nécessaire, intrinsèque, il condamme tout gouvernement politique « mal nécessaire », parce qu'il exerce une pression injustifiée. L'individualisme et l'industrialisme se substitueront au collectivisme et au militarisme... et il accouple ainsi des mots sans rapports essentiels. La pédagogie de Spencer mérite considération, utilitariste plutôt qu'idialiste quant au but, elle reste douce et bienveillante quant aux moyens qu'elle préconise Herbert Spencer croyait également que l'organisme social est semblable en tous points à l'organisme physiologique, sans vouloir que la conscience sociale soit une réalité nouvelle, et distincte des consciences individuelles. On sait que Durkheim va plus loin, et admet comme démontrée l'existence d'une vie collective distincte, et même il déduit de ce postulat une psychologie et une sociologie nouvelles. Les théories caractéristiques de Spencer sont réunies en un faisceau d'extraits remarquablement groupés, dans les deux derniers tiers du volume.

J. Van Doorslaer.

Roussel-Despierres (Pr.). — **La hiérachie des principes et des problèmes sociaux.** — *Paris, Alcan,* 1912. 1 vol. in-8° de 244 pages. fr. 5.00

SOCIOLOGIE — POLITIQUE

Biétry (Pierre). — **Le Trépied.** — *Paris, Soc. française d'imprimerie et de librairie,* 1911. 1 vol. in-12 de 362 pag. fr. 3.50

Hanotaux (Gabriel), de l'Académie française. — **La politique de l'équilibre** (1907-1911). — *Paris, Plon-Nourrit & Cie,* 1911. 1 vol. in-12 de 450 pag. fr. 4.00

Hesse (Raymond). — **Les criminels peints par eux-mêmes.** Introduction par le professeur Grasset. — *Paris, Grasset,* 1912. 1 vol. in-8° de 324 pages. fr. 3.50

Lefranc (Marcel). — **Les catholiques au pouvoir et la liberté : Le fait belge.** Polémiques entre l' «Univers» et la «Lanterne». M. Godefroid Kurth et les catholiques belges. — *Paris, Bonne Presse,* 1912. 1 vol. in-12 de 42 pages. fr. 0.25

COMMERCE — INDUSTRIE — FINANCES

Ardouin-Dumazet. — Les petites industries rurales. — *Paris, Gabalda & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 230 pages. fr. 2.00

Le livre de M. Ardouin-Dumazet qui résume admirablement une enquête poursuivie depuis 1889 pour le « Temps » est à lire et à relire. Ses observations fragmentaires ont été publiées en cinquante-huit volumes et valurent à l'auteur de nombreuses distinctions. On ne saurait dire trop d'éloges de cette précieuse synthèse, qui déborde d'aperçus ingénieux et de conseils d'une utilité immédiate, et enterre un certain nombre de préjugés économiques.

Ainsi on ne peut que reconnaître avec lui que la suppression des petits *métiers* ruraux et leur remplacement par les grandes manufactures a été *d'abord* un bien pour beaucoup. L'ouvrier jouit à l'usine de locaux vastes et aérés, il touche une rémunération plus élevée pour un effort moindre... Malgré l'énorme production des machines le nombre d'ouvriers textiles, par exemple, s'est accru...

L'auteur prouve abondamment que la dépopulation des campagnes en France est dûe, pour une grande part, à cette disparition des petits métiers. Il est évident que le tissage par métier isolé entretenait une foule d'industries subsidiaires, exercices par des petits patrons assurés d'une clientèle suffisante de ces industriels isolés. Ce fut le fait du tissage à la main ruiné par l'usine. La meunerie entretenait autrefois une foule d'entrepreneurs de multiples travaux. La dentelle, la broderie, la lingerie surtout, la passementerie, la brosserie sont oubliées dans des régions qui s'en enrichissaient autrefois. Fait curieux ! Nous constatons une nouvelle expansion hors des villes du travail industriel, provoquée par des démarches intéressés, évidemment, des grands magasins et des bazards. M. Ardouin-Dumazet estime, à ce propos, que la coopération et l'adoption des procédés scientifiques préviendraient bien des maux, et à l'appui de son dire il signale les essais, les succès ou déjà les échecs des tentatives de relèvement. Il y a à développer l'agriculture avant tout, c'est le métier rural par excellence : le commerce des primeurs, des fruits frais et secs, des légumes, de la fleur coupée, etc.... enrichirait des contrées entières. D'autre part le rétablissement des certaines industries, repeuplerait les campagnes, y retiendrait une main-d'œuvre abondante, pour

les travaux agricoles urgents, accentuerait le bien-être grâce au salaire d'appoint. Malheureusement les exagérations sont ruineuses : ainsi les paysans des régions sericoles de France s'étaient voués uniquement à l'élevage des vers à soie, dans l'espoir de n'avoir que deux mois de travail sérieux à fournir. Le phyloxéna a rongé certaines plantations, et cela suffit pour causer un désastre économique longtemps sans remède. J. Van Doorslaer.

Sicre (C.). — **Barème** d'intérêts de 1/2 à 7 °/₀ suivie d'une notice sur les intérêts simples et composés. — *Paris, Garnier,* 1912. 1 vol. in-8° de 404 pages. fr. 7.50

HISTOIRE — BIOGRAPHIE — HAGIOGRAPHIE

Bonnal (Ed.).—**L'Alsace-Lorraine de Bismarck devant l'histoire et la diplomatie.** — *Paris, Savaète,* 1912. 1 vol. in-8° de 452 pages. fr. 7.50

Chateaubriand. — **Napoléon.** Préface et notes par Maurice Dreyfous. — *Paris, Flammarion,* 1912. 1 vol. in-8° de XII-402 pages. fr. 7.50

Daudet (Ernest). — **La police politique.** Chronique du temps de la Restauration. — *Paris, Plon-Nourrit & Cie,* 1912. 1 vol. in-8° de 392 pages. fr. 7.50

D'Estrée (Paul) et **Callet** (Albert). — **La duchesse d'Aiguillon** (1726-1796) d'après des documents inédits. Préface de F. Funck-Brentano. — *Paris, Emile-Paul,* 1912. 1 vol. in-8° de 432 pages. fr. 5.00

D'Haussonville (Comte), de l'Académie Française. — **Femmes d'autrefois — Hommes d'aujourd'hui.** — *Paris, Perrin & Cie,* 1912. 1 vol. in-8° de 472 pages. fr. 5.00

Duval (Maurice).— **Emile Faguet.** Le critique. Le moraliste. Le sociologue. — *Paris, Société française d'imprimerie et de librairie,* 1912. 1 vol. in-12 de XXIV-360 pages. fr. 3.50

Faguet (Emile), de l'Académie française. — **Vie de Rousseau.** —*Paris, Société française d'imprimerie et de librairie,* 1911. 1 vol. in-12 de 418 pages. fr. 3.50

Foley (Charles). — **Femmes aimées, femmes aimantes.** — *Paris, Tallandier,* 1912. 1 vol. in-12 de 306 pages. fr. 3.50

Fromentin (Eugène). — **Correspondance et fragments inédits.** Biographie et notes par Pierre Blanchon. — *Paris, Plon-Nourrit & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 452 pages. fr. 3.50

Gachot (Edouard). — **Marie-Louise intime.** Tome II : Sa vie après l'abdication (1814-1824). — *Paris, Tallandier,* 1912. 1 vol. in-8° de 292 pages. fr. 7.50

Ginisty (Paul) et **Quatrelle l'Epine** (M.). — **Chronique parisienne des six derniers mois de l'Empire.** — *Paris, Lafitte & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 336 pages. fr. 3.50

Lavisse (Ernest), de l'Académie française. — **Souvenirs.** — *Paris, Calmann-Lévy,* 1912. 1 vol. in-12 de 288 pages. fr. 3.50

Lytton (Lord). — **Les derniers jours de Pompeï.**—*Paris, Nilsson,* 1912. 1 vol. in-12 de 284 pages. fr. 1.50

Masson (Frédéric). — **Autour de Sainte-Hélène.** Troisième série. — *Paris, Ollendorff,* 1912. 1 vol. in-12 de 322 pages. fr. 3.50

Maugras (Gaston) et **de Croze-Lemercier** (Le Comte P.). — **Delphine de Sabran,** marquise de Custine. — *Paris, Plon-Nourrit & Cie,* 1912. 1 vol. in-8° de 576 pages. fr. 7.50

Merki (Charles). — **La marquise de Verneuil et la mort d'Henri IV** d'après les mémoires du temps et des documents manuscrits.—*Paris, Plon-Nourrit & Cie,* 1912. 1 vol. in-8° de 398 pages. fr. 7.50

Napoléon-Bonaparte. — **Virilités.** — *Paris, Sansot & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 204 pages. fr. 1.60

Pilon (Edm.). — **Sites et personnages.** Préface par André Hallays.—*Paris, B. Grasset,* 1912. 1 vol. in-12 de 356 pages. fr. 3.50

Silvestre (J.). — **Les brûlots anglais en rade de l'île d'Aix** (1809). Avec préface de M. Frédéric Masson, de l'Académie française et suivi d'un dictionnaire des termes de marine.—*Paris, Savaète,* 1912. 1 vol. in-8° de 252 pages. fr. 3.50

Weill (Julien). — **Zadoc Kahn** (1839-1905). — *Paris, Alcan,* 1912. 1 vol. in-12 de 312 pag. fr. 3.50

GÉOGRAPHIE — ETHNOGRAPHIE — VOYAGES

Dawson (Warrington).—**Le nègre aux Etats-Unis.** Préface de M. Paul Adam.—*Paris, Guilmoto,* 1912. 1 vol. in-8° de 358 pages. fr. 5.00

De Bont (A.-L.). — **School-Atlas der algemeene en vaderlandsche geschiedenis.** — *Groningen, Noordhoff,* 1912. 1 boekd. in-8° van 130 kaarten en bijkaartjes. fr. 4.50

Dupont (Etienne). — **Le mont Saint-Michel inconnu,** d'après des documents inédits. — *Paris, Perrin & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 326 pages. fr. 5.00

Guerlin (Henri).—Les provinces françaises : **La Touraine.** — *Paris, H. Laurens,* 1912. 1 vol. in-8° de 236 pages. fr. 5.00

Ledieu (Alcius). — **Les villes de Belgique.** Souvenirs et impressions de voyage d'un touriste. — *Paris, Jouve & Cie,* 1912. 1 vol. in-8° de 476 pages. fr. 5.00

L'Eclipse de soleil du 17 Avril 1912. — *Paris, Gauthier-Villars,* 1 broch. in-8° de 16 pag. fr. 1.50

Le Bureau des Longitudes a été heureusement inspiré en donnant d'utiles renseignements sur l'éclipse de soleil du 17 Avril prochain.

On sait que la ligne de visibilité de ce phénomène part du Vénézuéla, traverse l'Atlantique, touche la côte de France près des Sables d'Olonne, passe un peu au nord de Paris, entre en Belgique pour se continuer par Namur, Liège, Hambourg, Saint-Pétersbourg vers l'Asie Russe.

Deux cartes très soignées indiquent la ligne centrale de l'Eclipse dans nos régions ainsi que l'horaire exact.

Bien que les détails donnés intéressent surtout la France, cette brochure ne sera inutile pour personne : certaines données sur les observations à faire et les illustrations qui les accompagnent ne manqueront pas d'intérêt pour ceux qui veulent suivre avec attention les diverses phrases du spectacle, rare pour nous, qui s'annonce.

G. Wallerand.

Piquet (Victor). — **La colonisation française dans l'Afrique du Nord** (Algérie-Tunisie-Maroc). — *Paris, Colin,* 1912. 1 vol. in-12 de 538 pages. fr. 6.00

LITTÉRATURE — ROMANS — THÉATRE

Alméras (M.-L.). — **L'Evasion.** Histoire d'une femme d'aujourd'hui. — *Paris, Perrin & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 246 pages. fr. 3.50

Bazin (René), de l'Académie française. — **Davidée Birot.** Roman. — *Paris, Calmann-Lévy,* 1912. 1 vol. in-12 de 358 pages. fr. 3.50

Bertheroy (Jean). — **Le frisson sacré.** — *Paris, Lafitte & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 358 pages. fr. 3.50

Bister (Henry). — **Feux Follets.** — *Paris, Gautier,* 1912. 1 vol. in-12 de 318 pages. fr. 3.00 *(Bibliothèque de ma fille.)*

Blasco Ibànez (V.). — **La Horde.** Roman traduit de l'Espagnol par G. Hérelle. — *Paris, Calmann-Lévy,* 1912. 1 vol. in-12 de 406 pages. fr. 3.50

Bloy (Léon). — **Le sang du pauvre.** — *Paris, Mercure de France,* 1912. 1 vol. in-12 de 266 pages. fr. 3.50

Bordeaux (Henry). — **La neige sur les pas.** — *Paris, Plon-Nourrit & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 348 pages. fr. 3.50

Quand on ouvre un roman de M. Henry Bordeaux, on est toujours assuré d'y trouver, sous les belles descriptions, les caractères fouillés et l'intrigue romanesque, une idée philosophique ou sociale, qui donne à l'ensemble sa signification et son utilité.

Dans « *La Neige sur les pas* », l'idée qui triomphe — je dirais la « thèse » si, comme son maître Bourget, M. Bordeaux n'évitait pas lui-même ce terme qui éveille le soupçon d'apriorisme et d'arrangement artificiel des faits — c'est que la vie est plus forte que l'amour, la vie avec son besoin d'ordre et son éloignement naturel pour tous ce qui bouleverse cet ordre. Comme la neige efface les pas, la vie, rentrée dans la règle, effacera pour le malheureux Marc Romenay le souvenir de l'adultère de sa femme.

Cependant, avant d'en arriver là et de trouver la paix, il a de rudes combats intérieurs à soutenir : c'est tout le sujet du roman. On y verra comment il pardonne à la coupable, d'un pardon d'ailleurs trop incomplet pour être vraiment chrétien, et, comment malgré le pardon, ces deux âmes de bonne volonté, ne parviennent pas à se rapprocher, parce que le passé s'interpose toujours, comment enfin elles cèdent à la puissance occulte de la vie qui veut que leur foyer soit reconstruit dans l'ordre social.

Il y a, dans ce beau roman, psychologique, beaucoup de christianisme ; il n'y en a pas assez. Marc n'est qu'un demi-chrétien, et dans ces conditions, je crains que des liens si déplorablement brisés et si difficilement renoués, ne se relâchent de nouveau au moindre ébranlement de sa sensibilité.

Pour soutenir la faiblesse humaine dans un cas tragique comme celui qui est exposé ici, il faut plus qu'une « idée sociale »

il faut la notion bien nette d'un devoir imposé par Dieu et rendu possible par sa grâce. PAUL HALFLANTS.

Burnat Provins (M.). — **La fenêtre ouverte sur la vallée.** — *Paris, Ollendorff*, 1912. 1 vol. in-12 de 294 pages. fr. 3.50

Calvet (J.). — **Œuvres choisies de Bossuet.**—*Paris, Hatier*, 1912. 1 vol. in-12 de 722 pages. fr. 4.50

Cassot (Cécile). — **Dompteuse.** — *Paris, Librairie Universelle*, 1912. 1 vol. in-12 de 218 pages. fr. 3.50

Constant (Benjamin). — **Adolphe.** — *Paris, Garnier*, 1912. 1 vol. in-12 de 326 pages. fr. 3.00

Contes Choisis parus dans « *Le Journal* ». Préface par Jean Richepin, de l'Académie française.— *Paris, Librairie Universelle*, 1912. 1 vol. in-12 de 292 pages. fr. 3.50
(Première série)

De Bouchaud (Mme Pierre) (Cardeline). —**L'impossible aveu.**— *Paris, Plon-Nourrit & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 278 pages. fr. 3.50

de Chebrac (Henri).—**Petites princesses.** — *Paris, Lafitte & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 258 pages. fr. 3.50

Delorme-Jules Simon (J.). — **Plutôt souffrir.** Roman.— *Paris, Calmann-Lévy*, 1912. 1 vol. in-12 de 324 pages. fr. 3.50

De Maupassant (Guy). — **Misti.** —*Paris, Ollendorff*, 1912. 1 vol. in-12 de 302 pages. fr. 3.50

De Régnier (Henri), de l'Académie française.—**L'Amphisbène.** Roman moderne. — *Paris, Mercure de France*, 1912. 1 vol. in-12 de 372 pages. fr. 3.50

Dorchain (Auguste). — **Œuvres de Auguste Brizeux.** Nouvelle édition. Tome III : **La Fleur d'or. Histoires poétiques.** — *Paris, Garnier frères*, 1912. 1 vol. in-12 de 350 pages. fr. 3.50

d'Ossau (Jean). — **Les Mémoires d'un cheval de course.** — *Paris, Grasset*, 1912. 1 vol. in-12 de 260 pages. fr. 3.50

Edwards (Emile). — **Nadjié,** la petite Hanoum. Roman. — *Paris, Plon-Nourrit & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 302 pages. fr. 3.50

Emerson. — **Les forces éternelles et autres essais.** Traduit de l'Anglais par K. Johnston avec un préface de M. Bliss Ferry. — *Paris, Mercure de France*, 1912. 1 vol. in-12 de 242 pages. fr. 3.50

Faguet (Emile), de l'Académie française. — **La prose française**. Extraits de tous les auteurs depuis les origines jusqu'à nos jours. — *Paris, Librairie des Annales*, 1912. 1 vol. in-8° de 808 pages. fr. 4.00

Faure (Gabriel).—**Heures d'Italie.** Deuxième série. — *Paris, Fasquelle*, 1912. 1 vol. in-12 de 252 pages. fr 3 50

Ferchat (Joseph). — **Le roman de la famille française.** Essai sur l'œuvre de M. Henry Bordeaux. Préface de M. Paul Bourget, de l'Académie française. — *Paris, Plon-Nourrit & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 456 pages. 4. fr.

Joergensen (Johannes).—**Le Livre de la route.** Traduit du danois avec l'autorisation de l'auteur par Th. de Wyzewa. — *Paris, Perrin & Cie*, 1912. 1 vol. in-8° de 248 pages. fr. 3.50

Lafon (André). — **L'élève Gilles.** Récit. — *Paris, Perrin & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 260 pages. fr. 3.50

Lavedan (Henri), de l'Académie Française. — **La vie Courante.** — *Paris, Librairie des Annales*, 1912. 1 vol. in-12 de 316 pages. fr. 3.00

Le Mière (Marie). — **Sur le Sable** *Paris, Gautier*, 1912. 1 vol. in-12 de 320 pages. fr. 3.00 (*Bibliothèque de ma fille*)

Lichtenberger (André). — **Petite Madame.** — *Paris, Plon-Nourrit & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 308 pages. fr. 3.50

Lichtenberger (André). — **Tous héros.** — *Paris, Librairie des Annales*, 1912. 1 vol. in-12 de 296 pages. fr. 2.50

Loti (Pierre), de l'Académie Française. — **Un pélerin d'Angkor.** *Paris, Calmann-Lévy*, 1912. 1 vol in-12 de 234 pages. fr. 3.50

Marivaux. — **Le paysan parvenu.** *Paris Garnier*, 1912. 1 vol. in-12 de 424 pages. fr. 3.00

Monlaur (M.-Reynès). — **Leur vieille maison.** — *Paris, Plon-Nourrit & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 338 pages. fr. 3.50

Morian (Jacques). — **Le Tournant.** Roman. *Paris, Grasset*, 1912. 1 vol. in-12 de 288 pages. fr. 3.50

Morisson (Arthur). — **Dernières enquêtes du prestigieux Héwitt.** Adoptation française par Albert Savine. — *Paris, Stock*, 1912. 1 vol. in-12 de 349 pages. fr. 3.50

Nesmy (Jean). — **La graine au vent**. — *Paris*, *Grasset*, 1912. 1. vol. in-12 de 316 pages. fr. 3.50

Nesmy (Jean). — **La Lumière de la maison**. Nouvelle édition revue par l'auteur. — *Tourcoing*, *Duvivier*, 1912. 1 vol. in-12 de 314 pages. 3.50

Ce n'est pas sans une certaine émotion que l'on assiste au grand mouvement qui se dessine partout en France et en Belgique notamment, pour la défense de la foi. Une voix autorisée le signalait naguère dans un article qui a eu du retentissement. Que d'œuvres nouvelles, en effet, ont vu le jour ; que de sociétés, de cercles d'études; que d'ouvrages d'apologétique ont paru depuis dix ans ; le nombre de revues a triplé ; on ne compte plus les manuels de vulgarisation, les journaux, les tracts, les bulletins paroissiaux qui portent partout la lumière et affermissent les convictions. Peut-être cependant n'a-t-on pas encore utilisé tous les moyens efficaces. On ne peut méconnaître la vogue toujours croissante des romans. Or, les romans, on ne le niera pas non plus, ont tué la foi dans bien des âmes. Pourquoi dès lors ne pas profiter plus largement de cet engouement et répandre à foison dans le peuple non seulement des romans honnêtes mais des romans de défense réligieuse. Déjà *Féron-Vrau, Lethielleux* étaient entrés dans cette voie. *M. Duvivier* de Tourcoing, dont nous avons loué plus d'une fois le zèle entreprenant, commence à son tour une nouvelle collection à tendance nettement caractérisée, de romans Apologétiques et sociaux. Nous applaudissons de tout cœur à cette courageuse initiative. « Cette collection de romans publiés in-extenso, a pour but, écrit l'éditeur, de vulgariser dans la jeunesse les grandes et généreuses idées qu'inspire le Catholicisme à ceux qui aiment la vérité. Présentées sous forme d'actions vécues, et concrétisés dans l'observation de la vie réelle, elles seront plus accessibles à la masse des esprits et pourront leur paraître plus faciles à pratiquer. »

La Lumière de la Maison de Jean Nesmy ouvre la série. On ne pouvait mieux choisir. La faveur avec laquelle ce roman sur le catholicisme social a été accueilli, a déterminé cette nouvelle édition. revue par l'auteur, de manière à ne froisser aucune conviction politique et pouvoir être mise entres toutes les mains.

Il ne nous sied plus de parler de cette œuvre que des maîtres ont justement appréciée. «*La Lumière de la maison*, a dit G. Goyau, est une superbe page de conquête sacerdotale. Nous assistons à la rentrée de Dieu dans une famille de pauvres gens qui l'avaient oubliés, il y rentre à la suite d'une longue et mûre collaboration avec son ministre, avec l'apostolique abbé Herluison. » Et Eug. Gilbert, dans une critique, que l'éditeur a eu l'heureuse idée de reproduire avec l'article de G. Goyau pour servir de préface à écrit : « Ce livre, l'un des plus émouvants qu'il nous ait été donné de lire depuis bien longtemps, vient merveilleusement à l'heure de son actualité. »

Em. Lisin.

Plessis (Frédéric). — **Exupère-les chasses.** — *Paris*, *Bonne-Presse*, 1912. 1 vol. in-8° de 100 pages. fr. 1.00

Pravieux (Jules). — **Sans Lumière.** *Paris*, *Leehielleux*, 1912. 1 vol. in-12 de 206 pages. fr. 1.00

Nous saluions tantôt avec joie une nouvelle série de romans apologétiques et sociaux. Voici, publié chez Lethielleux, un roman du même genre à ajouter aux volumes précèdement parus dans la collection de cet éditeur.

Jules Pravieux est bien connu des lecteurs de la revue et du public catholique. Que le succès ait couronnée ses œuvres,

cela ne peut surprendre. Les sujets qu'il aborde sont toujours d'actualité (qu'on se rappelle *Séparons-nous, Au Presbytère, vieux célébataire...*) et ses récits sont d'une surprenante intensité de vie. L'esprit qui vétible, l'ironie qui abonde, la verbe qui jaillit, les coups de griffe, qui silonnent ces pages fortes ou simplement délicieuses, les scènes d'amour qui les parent leur donnent une saveur exquise. *Sans Lumière* ne sera pas moins gouté que ses ainés. « La détresse morale d'un gros village resté sans curé, y apparaît dans un relief saisissant qui impressionnera tous les lecteurs et qui emportera la conviction des plus sceptiques.»

C'est un roman de forte sève que nous signalons d'autant plus volontiers qu'il est à recommander sans réserve. Eug. Gilbert, dans une récente chronique du *Journal de Bruxelles*, porte sur cette œuvre ce jugement qui sera, comme tout ce qu'il écrit, définitif : « M. Pravieux n'a mis en action que quelques épisodes de cette épopée, en demeurant plus tragique qu'une histoire de mort et de guerre, et parmi ces épisodes, il s'est attaché surtout à décrire la destinée et le châtiment du maire de Larochebilly, comme premier auteur de la laïcisation du village. Mais les incidents qu'il a traités, les physionomies qu'il a destinées, celles surtout de l'inoubliable Francine Maunoir ou de Michel Brivet, suffisent à faire de *Sans Lumière* une œuvre intéressante, actuelle, parfois gaie au milieu des larmes, et qui marque un progrès réel dans la manière l'auteur, par ailleurs si captivante déjà. Cette manière a pour caractéristique, comme on le sait, une sorte de mise en valeur fine et gaie, de tout ce que la vie, les usages, la tournure d'esprit, les plis professionnels. et même je ne sais pourquoi j'hésiterais à le dire ? — les tics mignons des curés de campagne ou de ville et de leur entourage immédiat peut offrir de typique et de «suigeneries». Il n'entre aucune faute de tact ou de mesure dans cette indulgence et malicieuse ironie qui confère aux livres de M. Pravieux un cachet bien savoureux d'humour fantaisiste et observateur.

Em. Lisin.

Rosny (J.-H,) ainé, de l'Académie des Goncourt. — **La mort de la terre.** Roman suivi de contes. — *Paris, Plon-Nourrit & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 360 pages. fr. 3.50

Select essays in Anglo-American legal history by various authors. Compiled and edited by a committee of the association of American law schools. — *Cambridge University press*, 1912. 3 vol. of X-847, VIII-824, VIII-862 pp. fr. 16.00

Serao (Mathilde). — **Le songe d'une nuit d'amour.** — *Paris, Tallandier*, 1912. 1 vol. in-12 de 348 pages. fr. 3.50

Strowski (Fortunat). — **Tableau de la Littérature française au XIXe siècle.**—*Paris Delaplane*, 1912. 1 vol. in-12 de 538 pag. fr. 4.00

Truc (Gonzague). — **Monsieur de Nugbo, philosophe.** — *Paris, Perrin & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 270 pages. fr. 3.50

Valdès (Armando Palatio), de l'Académie espagnole. — **La Foi.** Traduction par Jules Laborde. — *Paris, Librairie des Annales*, 1912. 1 vol. in-12 de 386 pages. fr. 3.50

Vélley (Pierre). — **L'influence de Montaigne sur les idées pédago-**

giques de Locke et de Rousseau. — *Paris, Hachette* & Cie, 1911. 1 vol. in-12 de 270 pages. fr. 3.50

C'est un beau courage dont a fait preuve M. Villey en publiant à l'heure présente, où le mouvement des idées accuse la renaissance de l'esprit chrétien, une œuvre sympathique, ce me semble, aux idées pédagogiques de Montaigne, de Locke et de Rousseau. Cette juxtaposition de trois noms dont le crédit — surtout en matière de pédagogie — s'est affaibli et tombe, n'est guère faite pour captiver les sympathies des lecteurs.

Quelle autorité pourrait bien avoir auprès d'un père de famille, l'éducateur qui déclare que l'enfant ne doit pas contrarier, qu'il ne doit faire que ce qu'il lui plaît, que son instinct est le maître ? Ou bien encore quel crédit est on en droit d'accorder à un auteur qui parle abondamment de la moralité, qui croit l'enseigner et qui s'arrête soudain en se demandant où elle réside ! Et ceci est tout Montaigne.

Que dire encore de Rousseau, cet orgueilleux, aigri, dépité, qui veut faire expier à la société ses ambitions insatisfaites, qui est bouffé de l'esprit niveleur de l'Encyclopédie et « s'est avancé jusqu'au paradoxe et à la chimère », le Rousseau maître de perversité aspirant à régenter l'éducation de la jeunesse, lui qui considère l'enfant comme un être tout physique. Qu'en dire ? M. Villey a cru qu'il pouvait n'en pas dire trop de mal, voire même du bien. Il lui est arrivé d'écrire Montaigne, a aidé Rousseau... à se dégager du joug du dogmatisme : — Et ailleurs, la nature n'a pas besoin d'être contrainte et forcée comme le veut la tradition chrétienne —!! » Aveux intempestifs d'anticléricalisme !

A ce compte-là M. Villey nous renseigne clairement sur ce qu'il pense, qu'il me permette cependant de lui signaler combien un peu plus de franchise nous eut fait plaisir. Sans doute il m'objectera qu'il entend faire œuvre littéraire, et nullement se préoccuper de la valeur morale ou sociale des auteurs qu'il étudie. Mais cette vieille théorie libérale n'a plus de cours, l'erreur, sous quelque prétexte qu'on la colporte, de quelque robe qu'on l'affuble doit être combattue, ou tout au moins présentée comme telle.

A ne considérer que son point de vue littéraire, l'intérêt de ce livre est aussi vif quand il étudie l'affiliation des écrivains en présence, que quand il établit la dépendance de leurs idées. M. Villey se défend dès le début de vouloir démontrer qu'il y ait eu plagiat. La rencontre des deux esprits à des siècles de distance est un fait trop fréquent pour que l'on songe à enlever à Locke ou à Rousseau le mérite de la trouvaille. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que des hommes en parcourant les mêmes chemins, énoncent les mêmes idées. Les idées sont trop rares pour qu'il en soit autrement.

Il faut louer très haut l'excellence et l'agrément des méthodes employés par M. Villey pour établir sa double thèse : l'influence des idées pédagogiques de Montaigne sur celles de John Locke ; l'influence de Montaigne et de Locke sur les idées pédagogiques de Rousseau.

La sagacité qu'il a exercée dans la confrontation des textes, la justesse des commentaires litiéraires dont il les a corsés, la vaste érudition qu'il a déployée en les analysant et les critiquant sont autant de qualités solides qui recommandent le travail de M. Villey aux lettrés.

Tant de conscience, de soin, de talent président à cette étude que je ne doute pas pouvoir louer sans restriction la prochaine œuvre de son auteur.

CLÉMENT PERDIEUS.

Yver (Colette). — **Un coin du voile.** — *Paris, Calmann-Lévy*, 1912. 1 vol. in-12 de 284 pag. fr. 3.50

ANTHROPOLOGIE — SCIENCES NATURELLES

Garjeanne (Dr A.-J.-M.). — **Kern der plantkunde.** Naar de tweede deensche uitgave van prof. Dr E. Warming's «Plantelivet». — *Groningen, P. Noordhoff,* 1912. 1 boekd. in-8° van 138 bladz. fr. 2.10

Mulder (J.). — **Examenvragen en opgaven over natuurkennis met toelichtingen,** ten dienste van aanstaande onderwijzers en onderwijzeressen. — *Groningen, P. Noordhoff,* 1912. 1 vol. in-8° de 80 pages. fr. 1.75

SCIENCES PHYSIQUES & MATHÉMATIQUES

Foveau de Courmelles (Dr). — **L'année électrique, électrothérapique et radiographique.** Revue annuelle des progrès électriques en 1911. — *Liége, Béranger,* 1912. 1 vol. in-12 de 384 pages. fr. 3.50

Ce livre, comme ses précédents, est une véritable encyclopédie des découvertes de l'année en matière d'électricité et des applications de plus en plus nombreuses qui s'y rapportent : électro-chimie, lumière, chaleur, traction, télégraphie, électrothérapie, radiographie et ragiothérapie, photothérapie.

Rien est oublié, il y a là une mine de renseignements des plus précieux. Il sera donc de la plus grande utilité pour quiconque désire rester au courant des progrès incessants accomplis dans ce domaine.

EGGERS.

Fournier (Lucien). — **La télégraphie sans fil.** *Paris, Garnier,* 1912. 1 vol. in-12 de 194 pages. fr. 2.00

C'est un bon livre de vulgarisation. Au moyen d'analogies bien choisies, l'auteur réussit à donner une compréhension claire et suffisante de cette théorie si difficile des ondulations électriques ; de nombreux schémas bien simples, et des photographies de postes et d'appareils donnent en même temps une idée nette de la technique.

C'est un petit livre qui sera le bien venu chez cette nombreuse catégorie d'hommes instruits, qui, n'ayant que des connaissances élémentaires en physique, veulent se tenir au courant des grandes inventions modernes, sans avoir le temps à la préparation nécessaire pour étudier des théories souvent fort ardues.

D. HALLEZ.

Gaston (Robert). — **La théorie de l'aviation.** Son application à l'aéroplane. — *Paris, Vivien,* 1912. 1 broch. in-8° de 32 pag. fr. 1.50

Farraud (Ct). — **Vol de l'aéroplane en hauteur.** — *Paris, Vivien,* 1912. 1 broch. in-8° de 16 pag. fr. 1.00

Stoffaës (L'abbé E.). — **Cours de mathématiques supérieures** à

l'usage des candidats à la licence ès sciences physiques. — *Paris, Gauthier-Villars*, 1911. 2 vol. in-8° de 398 et 358 pages. Les 2 volumes : 20 fr.

Van Wagensveld (G.-G.)—**Rekenboek** ten dienste van hen die voor de hoofdacte studeeren. — *Groningen, P. Noordhoff*, 1912. 1 boekd. in-8° van 72 bladz. fr. 1.00

Le volume est destiné aux Hollandais qui se préparent à subir le dernier examen (hoofdakte) donnant droit au diplôme d'instituteur de l'enseignement primaire ; la théorie, supposée connue, en est totalement bannie. Il comporte quatre sections : 1° quarante paragraphes, de cinq problèmes chacun, sur la pratique commerciale. les progressions, la numération, le calcul des parallélogrammes et des cubes ; 2° les questions posées aux derniers examens (1910 et 1911) dans les principales villes du Royaume ; 3° quelques notes explicatives sur la recherche de l'intérêt, les effets de commerce, l'escompte, les sociétés, les opérations en marchandises (courtiers, bonifications). les formules de volumes et de surface ; 4° la solution des problèmes, devant servir de contrôle.

Normalistes et instituteurs primaires trouveront dans cette brochure, ample matières à exercices de calcul. A. Coen.

Wieleitner (Dr Heinrich). **Geschichte der mathematik.** II teil: von Cartesius bis zur wende des 18. Jahrhunderts. I hälfte: arithmetik, algebra, analysis. — *Leipzig, Göschensche verlag*, 1912. 1 vol. in-12 de 252 pages. fr. 8.50

Wijdenes (P.) en Dr D. **de Lange.** — **Vlakke meetkunde.** — *Groningen, P. Noordhoff*, 1912. 1 vol. in-8° de 184 pages. fr. 3.00

TECHNOLOGIE — MÉTIERS — TRAVAUX PUBLICS

Rosenberg (E.). — **L'électricité industrielle mise à la portée de l'ouvrier.** Manuel pratique à l'usage des monteurs, électriciens, mécaniciens, etc. — *Paris, Dunod & Pinat*, 1912. 1 vol. in-12 de 516 pages. fr. 8.50

Zérolo (M.). — **Guide du chauffeur d'automobiles.**—*Paris, Garnier frères*, 1912. 1 vol. in-12 de 330 pages. fr. 3.00

C'est un petit livre dont on ne peut dire que des éloges ; l'auteur a fait un bon choix des modèles typiques des différents organes de l'automobile. Il y a des nombreux schëmas et dessins clairs et précis ; les explications sont concises et pratiques. C'est ainsi que l'auteur a réussi à condenser en un petit volume facile à lire, tous les renseignements théoriques et pratiques qu'un chauffeur sérieux puisse désire.

D. Hallez.

ARCHÉOLOGIE — BEAUX-ARTS — MUSIQUE

Barrès (Maurice), de l'Académie française. — **Greco ou le secret de Tolède.** — *Paris, Emile-Paul*, 1912. 1 vol. in-12 de 188 pages. fr. 3.50

Braun (Joseph), S. J. — **Handbuch der paramentik,** mit 150 abbildungen. -- *Freiburg i. Breisgau, Herder*, 1912. 1 vol. in-8° de XII-292 pages. fr. 8.50

Blum (André). — **Mantegna.** — *Paris, Laurens*, 1912. 1 vol. in-12 de 126 pages. fr. 2.50

Examiner attentivement les nombreuses gravures qui ornent le travail de M. A. Blum suffit pour nous convaincre que Mantegna fut un artiste hors ligne. Rien de banale dans l'œuvre de ce grand peintre, rien de creux, rien de déclamatoire. Qu'il s'agisse de tableaux religieux, de peintures profanes ou de gravures, partout le regard est retenu par l'expression personnelle et originale des personnages, par la science extraordinaire de l'auteur, par le goût exquis que révèlent ses décors architecturaux, ses paysages et l'expression neuve et heureuse des scènes qu'il représente.

Quel désir de connaître et l'histoire des œuvres admirées et l'histoire que l'on présume, puissante et originale, de l'auteur de celles-ci ne provoquera point cet examen ? Avec abondance, avec clarté et dans un langage très agréable, le livre de M. Blum s'offre à satisfaire ce désir. A la dite école, de cet écrivain on apprend quelle puissante, quelle fougueuse, quelle sauvage personnalité était celle de Mantegna. On y constate une fois de plus que c'est dans la solitude, dans cette « *béata solitudo* » vantée par St-Thomas d'Aquin, que c'est dans le silence et le travail que s'élaborent les beautés durâbles. L'on ne s'étonne pas dès lors de la vogue dont jouirent les peintures de Mantegna. Cette vogue se manifestait non seulement auprès des grands artistes de l'Italie et auprès de Rubens (que ne mentionne pas M. Blum) mais auprès des Mécènes Italiens et même à l'étranger. Berlin, Vienne, Londres, Paris, s'ennorgueillissent plusieurs des plus belles toiles de Mantegna. A la faveur des pillages qu'ils commirent en 1797 en Italie (comme d'ailleurs en Belgique et en Espagne) les Français réussirent à orner à bon marché les collections de leur pays d'œuvres magnifiques de cet artiste. FRANZ NÈVE.

Monumenti Autichi publicati per cura della reale accademia dei sincei. Volume XX. Puntata 2ª con 16 lavole e 215 meisioni. — *Milano, Hoepli*, 1912. 1 vol. in-4° de 600 pages. fr. 65.00

Weinmann (Dr Karl). — **La musique d'église.** Traduit de l'allemand par P. Landormy. — *Paris, Delaplane*, 1912. 1 vol. in-12 de 222 pages. fr. 1.50

ENSEIGNEMENT — ÉDUCATION

Harmel (Françoise). — **Une grave question de l'éducation des jeunes filles : la Chasteté.** — *Paris, Perrin & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 162 pages. fr. 2.50

Joran (Théodore). — **Le péril de la syntaxe et la crise de l'orthographe.** 3e édition. — *Paris, Savaète*, 1911. 1 vol. in-8° de 96 pages. fr. 1.25

Montier (Edward). — **De l'éducation sociale et sentimentale des filles.** — *Paris, Société française d'imprimerie et de librairie*, 1912. 1 vol. in-12 de 104 pages. fr. 3.00

ASCÉTISME — PIÉTÉ

Petit manuel pratique contenant le règlement général de la Société de Saint Vincent de Paul avec notes explicatives extraites de « *Manuel de la Société* » et le texte français des prières usuelles à l'usage des membres de la Conférence Saint Jean l'Aumonier de Rome. — *Rome, Desclée & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 150 pag. fr. 1.00

Outre les matières que renseigne ce titre, le Manuel donne une « petite analyse, généralement extraite du Manuel de la société de S. Vincent de Paul » et se référant aux principaux intérêts de l'œuvre. On y trouve également une longue liste alphabétique des matières contenues dans les articles du Règlement Général et dans leur commentaire que voici. C'est pratique, avant tout pour les membres de cette conférence romaine, mais subsidièrement aussi pour d'autres confrères. Puissent ces documents rendre service, au plus grand avantage des pauvres et au profit spirituel des membres l'exellente Société de S. Vincent de Paul ? J. A.

ANNUAIRES — VARIA

Ali-Bab. — Gastronomie pratique. Etudes culinaires suivies du traitement de l'obésité des gourmants. — *Paris, Flammarion*, 1912. 1 vol. in-8° de 636 pages. fr. 12.00

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les faiseurs de romans.

La dispute n'est pas près d'en finir. Selon les récriminations des uns, le public est responsable de la littérature qu'on lui sert, du fait qu'elle est soumise à ses caprices; selon les imprécations des autres, les écrivains poussent la foule vers une corruption, qui, sans cesse, s'immisce dans les couches les plus profondes de la société et les entraîne vers la dissocociation. A vrai dire, ceux qui lisent — et les loisirs plus nombreux, comme la vulgarisation du livre, accroissent journellement leur multitude — ne sont pas moins coupables que ceux qui écrivent ce que l'on ne devrait pas lire.

Le sort du romancier est d'être à la fois un sujet et un maître.

Sa dépendance, à notre égard, se manifeste de trop multiples manières et cela, non pas qu'il doive courtiser les passions et réfléter les manies de son époque, — puisque le génie la devance le plus souvent, réagit contre elle et la mène — non pas qu'il doive être à l'affût des modes intellectuelles, pareil à cette fourmillante « gendelettrerie » qui fait de l'art un commerce, hier encore internationaliste à outrance, cette

année plus royaliste intégral que Philippe VIII, mais bien que le roman, par son essence, soit tenu de plaire.

N'était-ce pas jadis, dans l'esseulement de leurs nids d'alcyons, que les jeunes châtelaines, pour tromper l'attente lasse et triste de leurs vaillants barons partis vers l'Orient, aspiraient à ce qu'un chanteur leur dise de douces histoires afin qu'elles se distrayent et rêvent, afin que leurs lèvres n'oublient pas le sourire ?

Et n'est-ce pas encore un délassement délicat, une distraction, nous détournant des rudesses de la vie, que nous réclamons aux faiseurs de romans ? Ne les apprécions-nous pas, en raison du plaisir qu'ils nous ont procuré, de l'art avec lequel ils ont tenté de séduire notre intelligence et de lui plaire en nous soumettant l'idéal qu'ils se sont efforcés de copier ? Si donc dépendance il y a, elle est loin d'exclure la noblesse, d'impliquer la courtisanerie, moins encore la servilité poussée jusqu'à la flatterie des passions.

Il va sans dire que le créateur des fictions romanesques aura recours pour la mise en valeur de ses récits et descriptions, au procédé de mutilation; qu'il se verra contraint, pour donner plus de force ou plus de saveur aux événements et aux choses ou plus d'allure à son œuvre, de retrancher certains éléments, d'en ajouter, d'atténuer et de renforcer suivant les nécessités de l'action et qu'ainsi présentant une image de la vie non conforme à la vérité, déformée, mutilée, il établira de fausses notions dans la pensée du lecteur: le roman apparaîtrait donc comme un genre essentiellement condamnable.

Bien plus, la note sentimentale formant d'ordinaire la principale trame, le pivot du roman, on voit toute la répercussion que doit avoir sur le lecteur, graduellement préparé, l'impression finale qui le vainc et l'emporte.

Aussi je n'ai jamais pu me défendre, de trouver pour le moins étrange l'attitude des écrivains qui n'ont

garde de récuser la puissance des idées, des images, comme déterminantes d'action, et qui ne craignent pas après cela, de développer les scènes les plus morbides de trouble passionné, les couleurs les plus violentes et les plus chargées de volupté: curieuse anomalie qui tend, par bonheur, à s'effacer de la psychologie du romancier au XXe siècle.

Que l'on n'aille pas croire que j'aie songé — fut-ce un instant — au lamentable troupeau de ces plumitifs qui forment le plus gros des pourvoyeurs de bibliothèques à bon marché, que les collégiens et les jeunes filles lisent en catimini et dont les œuvres sont commentées par quelques dessins d'alcôves et de nudités. Ceux-là sont condamnés d'avance, et par les lois humaines... qui oublient de les frapper, et par leur destination (car ces auteurs ne peuvent avoir en vue que de remplir leurs caisses d'un or qui est le prix de la prostitution de leur art), et par eux-mêmes, car leur vie est éphémère et leur nom de bassesse ne s'inscrit pas sur ces tablettes que demain relira.

Je ne m'attaque pas à ceux-là, pas plus d'ailleurs qu'à ces moralistes si fades, si ennuyeux, si détestables qu'ils vous feraient prendre la vertu en grippe ; mais je parle de ceux qu'on appelle des maîtres et dont la signature seule est comme un symbole d'art.

Je veux dire: ces psychologues qui, sous prétexte de nous faire admirer leur puissance d'analyse, se cantonnent dans l'étude des déréglements du cœur, détaillent par le menu les phases de ses crises, se posent en médecins des consciences et s'arrogent le droit de résoudre des cas, heureux encore, s'ils ne rendent pas les chutes si attrayantes qu'elles en paraissent désirables ;

ces chroniqueurs qui, sous couleur de faire l'histoire des siècles éteints, n'exhument que des anecdotes libertines, dressent l'inventaire des garde-robes féminines tout en maniant la polissonnerie et l'esprit vol-

tairien, et qui savent tourner leurs phrases avec tant d'habileté, falsifier les faits, interpréter les événements avec tant de désinvolture, qu'à les en croire, l'histoire ne serait qu'une vaste affaire de mœurs ;

ces « naturalistes » qui se font un devoir d'être rivés à ce que la terre porte de plus misérable, pour qui toute névrose est un délice, tout cas pathologique où se combinent à la fois l'irresponsabilité, la torture du physique par le moral et vice-versa, le déséquilibre mental, est une denrée marquée par avance au coin du génie, et qui rejettent toute santé loin de leur art, comme un phénomène banal, d'ordre inférieur ;

ces idéalistes, par contre, qui prennent des chimères pour principes de leurs conceptions, qui les poursuivent comme quelque paridisiaque oiseau bleu, qui faussent les données de la vraie vie, les situent dans les nuées dorées d'une vie merveilleuse et factice, obscurcissant et trompant les cerveaux sur lesquelles elles planent, qui agitent des ombres qu'aucune main n'atteignit jamais et laissent au fond du cœur comme une amertume d'exilé d'un pays fabuleux.

A tous ces bons apôtres qui entraînent, séduisent et perdent, à tous ces bons faiseurs l'on commence à opposer une indifférence incommensurable quand ce n'est pas un dégoût mérité. Justice sera faite de ceux-là par nous d'abord, par la postérité ensuite qui les laissera s'asphyxier dans leur manque d'air salubre... et il ne faut pas le regretter.

Leurs œuvres ont charrié jusqu'à nous pas mal d'erreurs, funestes tant à l'art qu'aux hommes, elles apparaissent aujourd'hui à tous les esprits nobles et sérieux, comme devant subir une considérable épuration.

Connaissez-vous un « romancier à la mode » qui ne sacrifie pas à l'érotisme avec l'intime conviction qu'un roman, sans qu'y passe « ce spectre de l'amour » dont nous parla Musset, est voué à l'insuccès et que le bat-

lement de cette aile rouge est seul capable de faire accourir ce que l'on appelle le grand public ?

Il ne me semble cependant pas que les grands classiques se soient jamais égarés dans ces sentiers de la sensibilité et il en est plus d'un, ou je me trompe fort, qui a considéré les passions de l'amour comme une faiblesse.

Encore est-il que ce mal, touchant le cœur, est moins à redouter que la tristesse qui couvre en outre l'esprit. Cette tristesse, les écrivains de ce temps l'ont héritée du romantisme français dont toutes les manifestations portent le signe du grand désordre de 89. Cette tristesse est la fille de l'égotisme, cet étrangleur de caractères, elle est la Gorgone paralysant nos plus précieuses facultés d'action. Les romantiques se sont tournés et retournés en tous sens devant leur lecteur: leur adoration d'eux-mêmes ne put être longue, ils constatèrent bientôt quelle était l'exiguité de leur moi, un dégoût desséchant leur en vint: maladie de l'insuffisante pâture qu'ils étaient pour eux, et aboutissant à la tristesse, mère des appesantissements ils l'érigèrent en système.

Faute d'avoir secoué ce manteau de brume, faute d'avoir compris que la tristesse tue, les romantiques ont jeté leur pernicieuse influence sur tout un siècle de littérature, ils ont prôné que l'homme qui souffre est un héros, qu'il est beau et que donc, livré au trouble des passions, il a bien mérité la palme de beauté; ils ont banni l'ordre et avec l'ordre cette harmonie supérieure de l'être qui se trahit par la joie.

Mais ils ne furent pas seuls à accomplir leur sinistre besogne de désorientation et de désagrégation. La philosophie allemande n'a pas peu contribué à répandre le culte du nébuleux et de l'agité, elle a introduit à son tour l'obscur, l'embrouillé, comme une forme supérieure de la pensée, comme le signe que l'on aboutit à l'extrême limite où plane le mystère des choses, elle

a faussé les notions du beau en l'emportant dans je ne sais quel nuageux idéalisme kantien!

Je vous le demande, y en a-t-il un seul, parmi tous les types créés par le roman contemporain, dont la vie nous apparaisse autrement que comme une énigme passionnelle à résoudre, un seul dont les actes soient régis par des principes qu'ils ont posés à la base de leur existence, et sur lesquels pouvaient s'élever dans un ordre harmonieux et émouvant, semblable à trois arches qui se supportent et s'élancent ensemble, la vie de leur âme, la vie de leur cœur, la vie de leur intelligence ? Je ne le pense pas.

Faut-il s'étonner, dès lors, que des esprits sérieux craignent le roman pour son manque de vérité, sa vénération du désordre ? Est-ce vraiment un motif suffisant pour des romanciers que la demande du public vicié? Tout au contraire, ne sont-ils pas d'autant plus coupables que c'est eux les penseurs et que leurs œuvres récèlent plus d'art, l'art communiquant à des hontes humaines, la profondeur de sa vie, la grandeur de son prestige ?

Ah ! qu'ils sont décevants, les chefs-d'œuvre ainsi conçus, qui en nous montrant la grandeur de l'homme mettent à nu ses petitesses !

L'on me dira sans doute que toute œuvre d'art, ne peut être ni morale, ni immorale, en ce sens qu'elle se suffit à elle-même. Cependant, les romanciers savent mieux que personne quelle influence puissante est la leur, ils savent que les représentations qu'ils nous offrent en spectacle, éveillent en nous des sensations correspondantes, bonnes ou mauvaises, et que l'étroite connexion de notre être, fait en sorte que nous transposons, sans le vouloir, du domaine des images reçues au domaine des actions à réaliser.

D'autres allègueront, pour excuser leur licence, que l'art purifie tout. Mais, ne pouvons-nous pas nous demander, dès lors, comment il n'assainit pas en première

ligne l'écrivain lui-même, lui qui élabore ses ouvrages, imprégné par l'art, lui qui en porte en sa pensée une empreinte bien plus forte que celle qu'il nous montre, et comment aussi il n'épure pas le lecteur qui reçoit de tout son être la radieuse splendeur qui émane de l'œuvre !

Au lieu de se perdre dans de telles étrangetés de langage, il est bon de jeter un regard sur les victimes de Goethe, de Lamartine, de Tolstoï, et de Loti : c'est un joli sujet de méditation.

Mais de tout cela, messieurs les romanciers n'ont cure. Quand ils devraient être de bons maîtres de beauté, de force et de clarté, ils sont demeurés, non seulement les sujets de leur public, mais les esclaves adulateurs.

N'est-il pas logique, cependant, que ceux qui prétendent être des maîtres, loin d'attendre que la masse leur signifie ce qu'elle veut, donnent les premiers le ton de la conversation et nous parlent un langage de santé et de vigueur morale.

En réalité, le secret de l'attitude des romanciers contemporains réside dans les systèmes philosophiques dont ils ont subi les néfastes dogmes. De tout temps la philosophie a déteint sur les arts et particulièrement sur la littérature qui voisine de plus près avec elle. L'antiquité a vu dans l'art un phénomène purement objectif, elle a considéré l'œuvre d'art comme récélant tous les éléments qui constituent sa beauté ; aux antipodes de cette théorie, les modernes ont regardé l'art comme un événement psychique, comme une affaire d'impression ; seul, le moyen-âge a tenu compte à la fois de l'objet et du sujet, de l'œuvre génératrice de beauté et de l'impression qui fleurit en nous, déposée par elle.

Quand donc les écrivains seront revenus à cette dernière formule, qui est la seule plénière, la seule vraiment féconde — et ils y reviennent, je le constate, non sans joie — quand ils cesseront de nous pein-

dre les choses, la plupart comme un spectacle qui se trouverait au fond d'eux mêmes, quelques-uns comme des réalités sans attaches avec nous, quand pour tout dire, en nous exposant l'objet de leur art, ils songeront à l'impression qu'il fait naître, alors seulement ils seront tels qu'ils *doivent* être : hors de là, point de salut.

C'est un bonheur — trop rare, hélas ! — de rencontrer un de ces vrais maîtres qui ne craint pas de remonter le courant, dit populaire, dont le contact seul ennoblit, et qui entraîne après lui dans un sillage de vie généreuse, la foule. Et si ce type est regardé comme un merle blanc, si la troupe des autres est entachée d'aussi fortes dissemblances, si, en dernière analyse, les écrits d'à présent, sont submergés par une vague de sensualisme effréné, de tristesse déprimante et destructrice, de désordre fondamental, d'irrémédiable dégoût et de satiété, c'est qu'ils se sont efforcés de méconnaître et d'ignorer les leçons de notre doux Seigneur Jésus-Christ: voilà *La Plaie.*

Il ne s'agit pas d'entrer dans des considérations d'ordre pieux, mais simplement d'esquisser le schéma psychologique du romancier « tel qu'il devrait être.»

Nul écrivain — pas plus le romancier qu'un autre — n'a le droit de faire abstraction de sa qualité d'homme s'adressant à des hommes, d'étouffer en lui la conscience du rôle social qu'il a à remplir, de vouloir autre chose que le bien.

Il ne peut donc s'essayer à situer ses œuvres dans une sorte de compromis entre le bien et le mal, d'appliquer une formule moyenne qui ferait de gauche des concessions aux passions à la mode et de droite des avances à la vertu.

Il peut bien moins encore peindre les bonnes actions avec la réserve et la froideur qu'il employerait en parlant des sept péchés capitaux et décrire les vices avec les charmes de la vertu.

Lorsqu'il choisira parmi tous les éléments du réel, ceux qu'il mettra en œuvre dans ses fictions, il ne lui est donc pas loisible de les prendre au hasard sans se préoccuper de l'impression qu'ils produisent, mais il les élira générateurs et promoteurs d'ordre, de beauté, de vertu; il s'efforcera de les traduire dans leur vérité objective et il les ordonnera dans une unité et une harmonie qui illumineront de leur splendeur et de leur sérénité ceux qui les recevront aux portiques de leur intelligence et les introduiront au tabernacle de leur âme.

Le bon romancier laisse donc loin derrière lui les erreurs accumulées qui connurent la vogue mondaine du siècle dernier : à la désolation romantique, incapable de comprendre la souffrance, il montre la force de douceur et d'héroïque résignation de la plus humble chrétienne ; aux voluptueux fatigués et blasés, il enseigne l'inassouvissable et rénovatrice passion de Dieu; aux ténèbres des philosophes allemands, il substitue les clartés de la foi, résolvant l'énigme de notre être et de notre destinée, établissant la convergence nécessaire de tous nos actes vers notre fin.

En un mot, il est celui qui situe chaque être, chaque chose à la juste et merveilleuse place qui lui fut assignée par le Créateur, il est celui dont l'œuvre de beauté rayonnante rend hommage à sa Beauté Initiale.

CLÉMENT PERDIEUS.

L'on vit pour ce qui meurt

L'on vit pour ce qui meurt
Nos bras étreignent ce qui passe,
Nos cœurs adorent ce qui lasse ;
Nos yeux fixent l'erreur.

J'ai pris mes yeux, mon cœur,
Et m'en fus vers le cimetière
Et des voix criaient sous la pierre :
L'on vit pour ce qui meurt.

La funèbre clameur
Montait dans la forêt des croix,
Lorsque soudain j'entendis : « Crois,
Dieu reste quand tout meurt ! »

SYLVAIN GRAWEZ

Terre patriale

J'ai gravi le sentier qui court sur la colline
Le sentier qui zigzague entre les verts genêts
Et me voici couché sous l'arbre qui domine
Tout le pays qui vibre et que je reconnais.

Du cercle immense et bleu montent dans la lumière
Les pics clairs des clochers où s'allume un point d'or
Comme des bras tendus par dessus la matière
Ils montrent l'idéal qui fait le peuple fort. —

Les villages là-bas vers la forêt lointaine
Font scintiller leurs toits ainsi que des miroirs
J'en vois et vers la Meuse et jusque dans l'Ardenne
L'Ardenne toute bleue où passent des vols noirs.

Là, derrière ces monts qui dominent les autres
Se profile — déjà — la France... l'étranger:
Hainaut, Cambrésis, Flandre, Artois, qui furent nôtres,
Cher souvenir, auquel l'on s'attarde à songer.

A mes pieds surgissant avec ses trois tourelles,
Notre château très fier, car voilà des ans, vint,
Sous ses bons vieux tilleuls, et son toit en dentelles,
Demeurer tout un jour, l'empereur Charles-Quint.

Sur le versant à gauche, à l'écart du village,
Le cimetière blanc bordé de sapins verts ;
Je sais toutes les croix luisant dans le feuillage,
Toutes dressent l'espoir parmi nos deuils divers.

... Il m'arrive des cris d'une maison voisine
Sur le seuil tout ombreux de glycines en fleurs
Un berceau blanc s'éveille — Une mère caline
Et balance en chantant un petit homme en pleurs...

Je regarde pensif. Mes yeux avec mon âme
Vont de ce berceau frêle aux monts illimités...
Je revois les clochers dans l'air pointant leur flamme
Et les toits qui, là-bas, projettent leurs clartés ;

Mais dans l'espace bleu plein de senteurs subtiles,
C'est vers ce berceau frêle au balancement doux
C'est vers cet enclos blanc des tombes immobiles
Que toujours vont mes yeux, comme à des rendez-vous.

Si j'aime ton visage, ô terre patriale,
C'est que le cher passé veille dans tes tombeaux
C'est que rien n'est rompu de la chaîne ancestrale
Et que l'avenir chante en tes tremblants berceaux.

SYLVAIN GRAWEZ

Revue Bibliographique Belge

BIBLIOGRAPHIE — LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Grawez (Sylvain). — **Choisissez haut vos lectures...** Pourquoi ? Comment ? Avec catalogue de la « Bibliothèque du Belge ». — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-8° de 44 pages. fr. 0.50

Son Eminence le cardinal Mercier publiait, il y a peu de temps, une liste des livres indispensables à toute famille chrétienne. M. Sylvain Grawez, à son tour, cite les bons ouvrages qui conviennent à chaque famille *Belge*. Il développe quelques considérations pour nous convaincre de la nécessité de choisir « haut » nos lectures. Citoyen éclairé et enthousiaste des gloires nationales, il nous guide vers des sources claires, et nous savons que ses conseils ont reçu les plus flatteuses approbations : celles de M. Carton de Wiart, ministre de la justice, de M. E. Picard... Après lecture de ce qu'il nous présente nous connaîtrons bien l'histoire de la nation Belge et nous serons fiers de notre nom.

J. VAN DOORSLAER.

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

RELIGION — THÉOLOGIE — PRÉDICATION

Goblet d'Alviella (Félix). — **L'Evolution du dogme catholique.** Tome I (1e partie) : **Les origines.** — *Paris, Nourry, 1912.* 1 vol. in-8° de 346 pages. fr. 6.00

Hubert (Le Père), Carme déchaussé. — **L'Eglise catholique devant l'opinion.** — *Lierre, Van In & Cie, 1911.* 1 vol. in-8° de 70 pages. fr. 0.60

SOCIOLOGIE — POLITIQUE

Le Gouvernement catholique. Le bilan de son action. 1912. — *Bruxelles, Impr. Goemaere, 1912.* 1 vol. in-12 de 491 pages. fr. 2.00

Ronflette (Adolphe), Lieutenant au régiment des Carabiniers. — **Le tournant de la vie sociale et l'âme de l'armée.** — *Paris, Giard & Brière, 1912.* 1 vol. in-8° de 126 pages. fr. 2.00

HISTOIRE — BIOGRAPHIE — HAGIOGRAPHIE

Dumont-Wilden (L.) & **Souguenet** (L.). — **La victoire des vaincus.** Deux journalistes belges en Alsace-Lorraine.—*Paris, Fayard, 1912.* 1 vol. in-12 de 314 pages. fr. 3.50

ARCHÉOLOGIE — NUMISMATIQUE — HÉRALDIQUES

Dansaert (G.). — **L'art héraldique et ses diverses applications.** — *Bruxelles, Impr. Van den Acker, 1912.* 1 vol. in-8° de 112 pages. fr. 2.50

Peintres, sculpteurs, archéologues et archivistes accueilleront volontiers l'ouvrage que voici. Œuvre d'un archéologue distingué et d'un héraldiste de

grande autorité, *l'art héraldique et ses diverses applications*, avec ses figures nombreuses et d'un intérêt d'autant plus vif qu'elles sont peu connues, avec son texte clairement distribué, clairement exposé et clairement imprimé, provoque l'attention et inspire la confiance. Je citerai en particulier, parmi les figures dignes d'attention pour leur beauté ou leur rareté : le lion de Gand, la belle plaque funéraire des sires Jean et Gérard d'Heere, qui est un des ornements du musée de la porte de Hal, le sceau de Philippe d'Alsace, le tombeau de Marielle Munutule et l'admirable dalle funéraire de Walter de Houtain à l'abbaye de Villers. Comme dans un dictionnaire, mais un dictionnaire qui serait méthodique, le travail de M. Dansaert nous fournit en termes concis et précis ce qu'il faut savoir des parties du blason, de l'ecu, des émaux, des partitions, des pièces de première et des pièces de deuxième ordre, des figures soit naturelles (quadrupèdes, oiseaux, poissons, plantes, astres), soit artificielles, soit chimériques. Les ornements extérieurs de l'ecu, tels que couronnes, casques, heaumes, bourrelet, lambrequins, cimier, les tenants, le manteau, le pavillon, la cordelière, la devise, le cri de guerre et le cri d'armes ainsi que quelques pages sur les armoiries municipales, ne nous laissent rien ignorer de la science parfois encore opportune de l'art héraldique.

FRANZ NÈVE.

Met den Ancxt (F.). — **Recueil nobilaire belge.** Notices généalogiques. Tome I. — *Bruxelles, Vve Monnon, 1911.* 1 vol. in-8° de 270 pages. fr. 10.00

Cet ouvrage précieux renseigne les modifications de noms, récentes officiellement reconnues. Dix-neuf notices généalogiques d'anciennes familles occupent les principaux chapitres ; elles témoignent d'une érudition parfaite, comme aussi des patientes et délicates recherches qu'elles nécessitaient. On consultera, en toute sécurité, la liste des personnes auxquelles des lettres patentes, en matière de noblesse, ont été accordées depuis 1894, la liste des adjonctions de noms en vertu d'arrêtés royaux, des rectifications ou adjonctions de particules obtenues par jugements des tribunaux. Pour donner un indice de l'importance de ce recueil, qu'il nous suffise de dire qu'on y rencontre plus d'un millier de noms cités. La première édition très soignée est déjà épuisée : bon augure pour le succès du tome suivant !

J. VAN DOORSLAER.

Michel (A.) — **Dieghem et Saventhem.**— *Bruxelles, chez l'auteur*, 1912. 1 broch. in 8°. 0.50

Dans cette nouvelle brochure de sa collection de *promenades pratiques aux environs de Bruxelles*, M. A. Michel nous fait connaître un côté de ces environs peu connu et, pourtant, intéressant. Belles églises, gracieuses tourelles, plaines opulentes, chemins ravinés et profonds, vastes panoramas, magnifiques bouquets d'arbres contribuent à faire, de cette contrée, un exellent but d'excursions. Pour les faire avec agrément, pour n'y rien omettre d'intéressant, pour en retirer du fruit, rien ne sera plus utile que le travail que voici. FRANZ NÈVE.

LITTÉRATURE — ROMANS — THÉATRE

Bodeux (Michel). — **Le Nœud.** — *Bruxelles, Belgique Artistique et Littéraire, 1912.* 1 vol. in-12 de 82 pages. fr. 2.00

C'est en prose que l'auteur de l'*Année pieuse* parle aujourd'hui au monde littéraire de chez nous.

Le Nœud est une mignonne galerie de tableautins, de « pris sur le vif » — sur le réel de la bonne et sainte et douce vie de famille : D'aucuns, aux allures de simples médaillons, conçus dans les teintes pâles de l'allégorie — d'autres, en des cadres plus vastes, étalant les tonalités chaudes du sentiment, sans rien de trop mièvre, de trop cru ou de forcé — d'autres enfin, esquissant en traits émus quelques drames rapides qui donnent la « bonne secousse. »

L'artiste qui les brossa s'y connaît en âmes. Sa psychologie n'a rien de préconçu ni d'empirique.

Il a pensé son œuvrette avec tout son cœur et tout son cœur — qui a quelquefois pleuré, n'est-ce pas ? Monsieur — a passé dans ses phrases. Il en monte comme des bouffées des tendresse, d'amour, de dévoûment...

Ou lira la nouvelle publication de M. Bodeux — et où on la lira sera resserré encore le *Nœud* qui attache les âmes au Foyer, à la bonne et sainte et douce vie de famille. M. ROUVROY.

Des Ombiaux (Maurice). — **L'inspiration populaire chez nos poètes.** Conférence donnée aux *Amis de la Littérature.* — *Bruxelles, Edition de la Vie Intellectuelle, 1912.* 1 broch. in-8° de 20 pages. fr. 0.50

Ned (Edouard). — **Contes et Légendes** : C. Lemonnier — Marg. Van de Wiele — Franz Mahutte — Félix Bodson — H. Carton de Wiart — H. Davignon — H. Liebrecht. — *Alost, E. Deseyn, 1912.* 1 vol. in-8° de 200 pages. fr. 2.00

C'est à *Camille Lemonnier* — le « styliste aux belles formes et aux belles couleurs » — à *Marguerite Van de Wiele* — l'écrivain « à la sensibilité exquise, à l'émotion douce »..... « à la fraîcheur juvénile »..... qui a « du charme, des sourires, de la grâce » — à *Franz Mahutte* — « une manière de La Bruyère d'aujourd'hui » — à *Felix Bodson* — dans les contes duquel « passe la grâce des fées »..... « chante la joie du rêve »..... — à *Henry Carton de Wiart* — l'homme « aux fresques grandioses d'épopée »..... — à *Henri Davignon* — « à la philosophie sereine, empreinte d'une belle générosité » — au laborieux *Henri Librecht* enfin, que l'éclectisme sagace d'Edouard Ned a fait appel.

A chacun de ses conteurs d'odyssées ou de fabliaux, de choses très vieilles et de légendes très douces, le critique réserve une *notice* où, connue en un médaillon au cadre finement ciselé, quelques traits sobres et justes donnent l'exacte physionomie littéraire de celui qu'Edouard Ned veut nous faire entendre.

Les amateurs de belles pages reposantes liront celles-ci et souhaiteront avec nous que le critique des « *Contes et Légendes* » poursuive sa tâche de sélectionneur avisé des œuvres littéraires d'expression belge. M. ROUVROY.

Nélissen (Louis). — **Dies irae.** Drame en un acte et en vers. — *Bruxelles, Librairie Moderne, 1912.* 1 vol. in-8° de 60 pages. fr. 1.00

L'action se passe dans un village de Campine, vers la fin du XVIIIe siècle. Une furieuse rivalité met aux prises les rustauds de la campagne et les bourgeois de la ville.

C'est bien un jour de colère que celui qui éclate au milieu des imprécations et des sanglots d'un amour déçu et qui se termine dans des agonies et des folies meurtrières. C'est un jour de sang, où tous les hommes paraissent un peu ivres de rage dans leur paroxysme, et comme s'ils n'étaient pas les maîtres de leurs actions... peut-être est-ce le jour de la colère divine, où le Très Miséricordieux, lassé, abandonne les hommes à l'élan même de leur passion qui les conduira tout droit au châtiment.

Ces violences, hélas, trop nombreuses pour un seul jour, entraînérent l'auteur à leur suite. Force lui fut bien de suivre le conflit ' quil s'était donné

pour tâcher de traduire et qui le mettait à priori dans des conditions d'infériorité. Rien ne nuit en effet, à l'impression d'art fut il même vériste, comme l'accumulation des heurts sanglants, des sentiments vulgaires traduits par des paroles brutales, des dénouement précipités où se bousculent le meurtre et la folie, des situations où des hommes rudes par leur nature s'affollent et perdent toute retenue. En résumé il y a trop de gestes et pas assez de sentiments.

Quand l'accalmie parait s'être produite, quand les personnages dépouillant leur brutalité, mais conservant leur rudesse, laissent parler leur cœur alors seulement se révèle le talent de l'écrivain, alors seulement l'émotion s'empare du lecteur, mais avec une réelle puissance, c'est comme le cri d'une âme blessée qui retentit au fond de soi.

Voici le thème : dans l'antagonisme de la ville et du village un idylle s'est nouée. Anna, en dépit des supplications de Drik, son ancien amant, aime Wolther un jeune bourgeois. Celui-ci au début de la pièce est amené, mourrant, dans la maison de son amie : il a été frappé par les villageois. De là le conflit entre la rage du paysan désespéré, et l'obstination de la jeune fille qui se cramponne à l'amour de son pauvre blessé, conflit entre le père d'Anna, un ancien du village qui ne voit dans le mourant qu'un traître et veut le jeter dehors, la fille qui n'est plus qu'une amante affolée.

Les meilleures scènes sont à coup sûr celle de la dispute entre Anna et son père et cette autre qui lui succède où Wolther et son amie se promettent le bonheur.

Si parfois la bassesse des passions a mis de la veulerie et de la crudité dans la bouche de ces paysans, l'exaltation de l'amour s'est quelquefois exprimée avec mignardise.

Je le répète l'invraisemblance du sujet nuit à cette pièce au delà de toute expression, aussi une extrême prudence est-elle requise pour la bien juger. M. Nelissen, possède le don d'amener ses personnages, d'agencer ses scènes, de les disposer selon le crescendo habituel, il sait mener vivement un dialogue et tenir les personnages dans le caractère qu'il leur a assigné. J'incline à croire que cette première expérience nous le livrera bientôt avec ses défauts étouffés, avec ses qualités amplifiées. CLÉMENT PERDIEUS.

Spaak (Paul). — **A Damme en Flandre.** — *Bruxelles, Lamertin, 1912.* 1 vol. in-8° de 164 pages. fr. 3.50

Spaak (Paul). — **Le Louez Dieu.** — *Bruxelles, Lamertin, 1912.* 1 vol. in-8° de 58 pages. fr. 2.00

TECHNOLOGIE — MÉTIERS — TRAVAUX PUBLICS

La dentelle à travers les siècles. — *Bruxelles, Impr. Leempoel, 1912.* 1 vol. in-4° *(sans pagination)* édité sous les auspices de la Société Royale *La Grande Harmonie.* fr. 2.00

AGRICULTURE — HORTICULTURE — ÉLEVAGE

Couplet (Joseph). — **Le chien de garde, de défense et de police.** — *Bruxelles, J. Lebègue & Cie, 1912.* 1 vol. in-8° de 300 pages. fr. 3.00

BEAUX-ARTS — MUSIQUE

Baes (Emile). — **La physionomie du Christ dans l'art.** Préface d'Edouard Ned. — *Alost, Eug. De Seyn, 1912.* 1 vol. in-12 de 112 pages. fr. 5.00

Massart (Jean). — **Pour la protection de la nature en Belgique.** — *Bruxelles, Lamertin, 1912.* 1 vol. gr. in-8° de 308 pages. fr. 5.00

ENSEIGNEMENT — ÉDUCATION

Renault (J.), Inspecteur des Ecoles Normales de Belgique. — **La collaboration de l'Ecole et de la famille dans l'éducation morale de l'enfant.** Les cercles d'éducation familiale. — *Paris, Vuibert, 1912.* 1 broch. in-8° de 24 pages. fr. 0.75
(Extrait de l'Education, n° de Mars 1912.)

Bulletin Bibliographique International

RELIGION — THÉOLOGIE — PRÉDICATION

Famulus (Th.) (Th. Bensdorp C. SS. R.). — **Christus' nederdaling ter Helle.** — De katholieke zin van dit Leerstuk verdedigd tegen de aanvallen van « De Heraut ». — *Amsterdam, C.-L. Van Langenhuysen,* 1912. 1 boekd. in-8 van 214 bladz. fr. 2.00

Ce petit livre est une réponse aux articles publiés en 1909-1910 par la revue hollandaise *De Heraut* sur la Descente du Christ aux Enfers. L'auteur de ces articles se proposait de remettre en honneur la conception calviniste du dogme, et de défendre, au moyen de l'Ecriture et de la Tradition, contre l'opinion, de plus en plus répandue dans les milieux protestants, qui voit dans cet article du Symbole l'expression d'une véritable voyage de l'âme du Christ au séjour des morts. Cette opinion n'étant en somme que la doctrine catholique en la matière, les coups qui lui portait notre polémiste atteignaient en réalité un double but ; en vengeant Calvin, ils affaiblissaient Rome. L'on sait que pour Calvin, la Descente aux Enfers n'est qu'un symbole, une image des peines infernales, des tourments des réprouvés endurés par le Christ pour nous sur la croix.

Le P. Bensdorp a relevé le défi. La réponse comprend six chapitres. Les deux premiers exposent la doctrine catholique de la Descente aux Enfers, et l'opinion défendue par *De Heraut*. Le chapitre suivant étudie le plan d'attaque de l'adversaire ; les trois derniers montrent comment l'enseignement de l'Eglise romaine sur l'état des justes de l'Ancien Testament avant la venue de J.-C. et sur la visite du Seigneur

---

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

aux Limbes, s'appuie sur l'Ecriture et sur la Tradition.

Il nous a semblé que plusieurs points, dans l'exposé du dogme catholique, exigaient des éclaircissements supplémentaires. Qu'est-ce que ce mouvement local d'une âme séparée? Les esprits sont-ils « in loco », et l'âme du Christ fut-elle présente aux Enfers autrement que par son opération? Et cette opération elle-même quelle fut-elle en réalité? Ayant la grâce sanctifiante, ces justes n'avaient-ils pas tout ce qui est requis pour entrer au Ciel? La grâce sanctifiante n'est-elle pas le germe de la vision béatifique, ne s'épanouit-elle pas d'elle-même en une magnifique floraison de gloire? Et alors pourquoi fallait-il attendre la venue du Christ pour entrer dans la gloire? Les raisons de convenance qu'on en apporte sont à peine satisfaisantes.

E. F.

Gamber (Abbé Stanislas). — **Le discours de Jésus sur la montagne.** — *Paris, Lethielleux,* 1912. 1 vol. in-12 de 164 pages. fr. 3.00

Voici un beau livre. Il est matériellement irréprochable. La librairie Lethielleux l'a édité avec un soin tout particulier: imprimé largement, sur beau papier, en caractères bien assortis, ce volume a vraiment bon aspect et se trouvera à sa place dans les salons de lecture et les bibliothèques les mieux tenues. Il est destiné du reste à des lecteurs d'une certaine culture intellectuelle. Nul doute qu'il ne produise sur eux la meilleure impression.

Les commentaires sur le sermon de la montagne ne font certes pas défaut; des œuvres entières s'occupent de ce fécond et attachant sujet: tel le beau livre de l'auxiliaire de Cologne, Mgr Schmitz, sur les *Huit Beatitudes*. Mais cette abondance ne doit pas nous faire jeter la pierre au très lettré chanoine de Marseille.

Son travail se distingue de celui de ses prédécesseurs et par le but particulier qu'il poursuit et par la disposition de la matière. Il publie donc « à part une traduction aussi exacte que possible du texte sacré, en l'accompagnant de notes explicatives et en la faisant précéder d'une étude où, après avoir replacé les paroles de Jésus dans leur cadre et dans leur milieu, et examiné les divers problèmes exégétiques et littéraires qu'elles soulèvent, nous avons essayé — dit l'auteur — d'en exposer l'esprit et la doctrine et de mettre en relief, en les adaptant aux préoccupations et aux besoins de nos contemporains, les leçons morales qui s'en dégagent. »

Mgr l'évêque de Marseille félicite l'auteur d'avoir commenté ces pages évangéliques non seulement avec ce style enchanteur qui n'a rien perdu de « sa fraîcheur et de son charme, mais encore avec cette piété, ce savoir et cette expérience qu'il n'a cessé d'accroître par la méditation et par l'étude. » L'abbé Gamber est, en effet, l'auteur de plusieurs publications d'ordre philologique et religieux justement appréciées.

C. Caeymaex.

Godsdienstzin. Reden uitgesproken op den vierden Haarlemschen Katholiekendag te Amsterdam (*23 October 1911*) door MM. J.-N.-J.-E. Heerkens-Thyssen; P.-J.-M. Aalberse; Rector P. Stroomer; E.-P.-F.-A. Van den Bogaert; Prof. J.-D.-J. Aengenent. — *Amsterdam, C.-L. Van Langenhuysen,* 1912. 1 boekd. in-8 van 96 bl. fr. 1.00

La quatrième « Journée Catholique » (n'est-ce pas en fait la cinquième?) du diocèse de Haarlem, tenue à Amsterdam le 23 Octobre 1911, fut consacrée exclusivement à la religion dans la vie individuelle, familiale, politique et sociale. Thème aussi important qu'opportun, *Godsdienstzin*

avait mis en branle toutes les classes de la société néerlandaise, et la réunion fut pour ses dévoués organisateurs un plein succès. Ce beau rapport l'atteste.

Paru quelques mois à peine après le *Katholiekendag*. il est tout frais et semble avoir conservé la vie à la parole des orateurs.

Voici, en effet, une série de beaux et bons discours : les noms de M. Aalberse et du professeur Aengement sont d'excellentes références ; les autres discours ne seront pas jugés inférieurs aux leurs. Les questions sont traitées avec une remarquable largeur de vues, et une chaude affection pour l'Eglise catholique les anime d'un bout à l'autre. On ne saurait entrer ici dans le détail des développements et des conclusions ; qu'il suffise de signaler l'exposé et la réfutation des sophismes en cours sur le séparatisme dans la vie, sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat, sur la religion considérée comme affaire privée, etc. Signalons encore l'insistance avec laquelle les rapporteurs soulignent les devoirs des parents, patrons et maîtres dans le domaine religieux.

Les prêtres, les hommes d'œuvres, directeurs de cercles d'études ou d'apologétique, etc., retireront grande utilité, pour eux-mêmes et pour leurs patronnés, de ces considérations ponderées, méthodiquement présentées et, généralement, d'une application courante aussi bien dans notre pays que chez nos voisins du Nord.

C. Caeymaex.

Klug (Dr J.). — **Levensvragen.** Vertaald door Dora M. Woltersom. Met voorrede van Dr R. Van Oppenraay, S. J. — *Amsterdam, C.-L. Van Langenhuysen,* 1912. 1 boekd. in-12 van 286 bladz. fr. 4.00

Les *questions vitales* débattues ici sont du domaine de la religion et de l'apologétique. Elles sont portées sur le terrain de la science.

Elles sont au nombre de plus de vingt, et quoique la solution de chacune d'elles forme, dans ce volume, un tout, il existe entre elles un lien et une progression. Et certes, cet enchainement n'aurait pas été voulu par l'auteur, qu'il se produirait dans l'esprit et la conviction du lecteur, au fur et à mesure qu'il achève l'étude de ce livre. Celui-ci demande une certaine application : les raisonnements s'emboitent solidement, et l'intelligence des termes réclame quelquefois de la réflexion. Pour être solide, le livre n'est pas du tout sec. Les choses sont bien présentées : le ton est celui de la conférence.

Le Père Van Oppenhaay, dans son excellente préface, caractérise très heureusement la composition du volume : c'est, dit-il, un mets allemand, préparé à la française et servi dans un plat de porcelaine de Delft.

La foi et l'incrédulité, la certitude, l'existence de Dieu,la conscience, le pessimisme, le panthéisme, l'évolutionisme, le matérialisme, le cerveau et l'âme, l'immortalité de l'âme, voilà les grandes *questions* que pose ce livre, destiné aux âmes troublées par les termes ronflants de la science moderne ou agitées par un désir sincère de trouver la vérité; destiné aussi aux catholiques cultivés qui veulent donner la riposte aux objections ou grossières ou spécieuses dans les cercles, les feuilles et les revues.

C. Caeymaex.

Retté (Adolphe). — **Een pelgrimstocht naar Lourdes.** — *Amsterdam, C.-L. Van Langenhuysen,* 1912. 1 boekd. in-12 van 308 bladz. fr. 4.00

« Lourdes » est pour le lecteur catholique un titre toujours attrayant. Cette fois le nom de l'auteur y ajoute un attrait spécial.

Tout le monde connait l'écrivain qui s'est plu à raconter sa conversion *du diable à Dieu*. Il nous retrace ici, avec les péripéties du voyage à pied qu'il fit de Ligugé à Lour-

des — 454 kilomètres en 17 jours, — les émotions ressenties au pied de la grotte, ou mieux, à la merveilleuse piscine, en qualité de brancardier. Le journal de voyage est original, d'une lecture extrêmement facile, émaillé d'observations très personnelles. Les impressions sur Lourdes sont le témoignage précieux d'un homme peu susceptible de mystification, en même temps qu'elles nous révèlent la salutaire influence qu'exerce sur une âme sincère le séjour en ce lieu de bénédictions.

Ce livre valait qu'on le traduisit. Néanmoins l'éditeur a bien fait de prévenir le lecteur qu'il laisse pour compte à Adolphe Retté certaines considérations sur l'économie des faveurs divines et des guérisons, ainsi que certaines appréciations sur tel ou tel livre. C.

Van Keppler (Bisschop). — **Meer Vreugde.** — *Amsterdam, C.-L. Van Langenhuysen,* 1912. 1 boekd. in-12 de 158 bladz. fr. 2.25

Revêtu d'une couverture aussi fraîche que son titre, ce livre exerce une attirance particulière. Depuis longtemps son auteur jouit d'une juste réputation d'orateur sacré, mais je ne sache pas qu'il ait composé d'autres œuvres du genre de *Mehr Freude.* Comment a-t-il osé, dans cette vallée de larmes, faire l'apologie de la joie ? Quel paradoxe ! Eh non ! Il a senti qu'il trouverait les accents voulus pour prêcher à une société travaillée par le pessimisme et le matérialisme, à une génération qu'absorbent les intérêts du temps, la sérénité de la vie qui console, qui fortifie, qui procure la résignation et la patience.

Qu'il recherche les sources des joies honnêtes (l'art, le chant, la contemplation de la nature, etc.) ou qu'il relève les manifestations de la joie dans les livres inspirés et dans les âmes éprises de sainteté ; qu'il s'applique à étudier la joie dans ses rapports avec la jeunesse, la religion, le christianisme, ou qu'il fustige les modernes destructeurs de la joie, l'écrivain soutient presque constamment tout l'intérêt et toute la faveur du lecteur.

C'est d'une plume très littéraire qu'est écrit ce plaidoyer contre la mélancolie et pour la joie, et si l'on a le droit de trouver la galerie des types de gaîté un peu trop peuplée et certains chapitres relativement disproportionnés, on ne peut qu'admirer tant de pages sobres et vigoureuses consacrées à l'influence de la joie sur la vie chrétienne et à l'action éducative de la liturgie sur l'individu et sur la société des fidèles. Ce livre n'est pas le fait d'un exalté ; il est d'un esprit réfléchi, pondéré ; — il est aussi d'un cœur chaud. Loin de se trouver aux prises avec des dissertations académiques, on rencontre ici, à chaque page peut-on dire, des directions éminemment pratiques pour le gouvernement de sa vie.

Selon toutes probabilités, ces lignes ne tomberont jamais sous les yeux de Mgr von Keppler. Mais je n'en mêle pas moins l'expression de ma respectueuse gratitude aux témoignages de sympathie que valut à son révérendissime auteur ce livre tout bienfaisant. Plus de 50.000 exemplaires de cet ouvrage ont fait descendre un pur rayon de joie dans les âmes allemandes. Le succès de la traduction néerlandaise ne s'est pas non plus fait attendre : à preuve, voici la seconde édition. Il faut bénir le traducteur qui a permis à cette lecture réconfortante de s'introduire dans les milieux néerlandais. Messager de joie, ce livre y relèvera les âmes abattues, ramènera le calme dans les cœurs et inspirera de salutaires réflexions à quiconque peut procurer un brin de bonheur à son prochain.

Heureuse coïncidence, la traduction de ce livre de joie a paru le Dimanche de *Lætare.*

Dira-t-on que ce compte rendu enthousiaste se ressent de ma lecture de *Meer vreugde ?* Soit ; je ne rétracte rien.

C. Caeymaex.

Van Ruville (Dr Albert), professor aan de Universiteit te Halle. — **Mijn terugkeer tot de Heilige Kerk.** Indrukken en ervaringen van een bekeerling. — *Amsterdam, C.-L. Van Langenhuysen*, 1912. 1 boekd. in-8 van 148 bladz. fr. 2.00

Ce compte rendu s'adresse aux retardataires. Quiconque, en effet, se tient quelque peu au courant du mouvement catholique et des publications apologétiques, connait depuis près de deux ans cette œuvre de sincérité et de foi.

Attachant par le fait que c'est le récit d'une éclatante conversion, l'histoire d'une âme élevée, ce livre est ausi très instructif et très utile, à raison des questions de dogme et de morale auxquelles l'auteur touche au cours de son exposé. Celui-ci est fait avec une sérénité qui n'exclut ni l'énergie ni l'enthousiasme.

L'original a causé de la sensation en Allemagne et continue d'y produire de salutaires effets. J'estime que la traduction néerlandaise fera également beaucoup de bien. Elle amènera des recrues à l'Église ou, du moins, attachera plus vigoureusement les fils de celle-ci à leur foi romaine. Tout en respectant l'incognito du traducteur, je félicite la firme Van Langenhuysen d'avoir édité ce beau livre dont j'apprends avec bonheur qu'il se répand de plus en plus en Hollande et dans nos provinces flamandes. C. Caeymaex.

PHILOSOPHIE — MORALE

Dugas (L.). — **L'éducation du caractère.** — *Paris, Alcan*, 1912. 1 vol. in-8 de XII-258 pages. fr. 5.00

L'auteur n'affirme pas que cette éducation existe. Il cherche si elle est et ce qu'elle peut être. Elle est plutôt un problème à poser qu'un fait à analyser. On ne sait pas ce que c'est que le caractère ; on s'en fait un idéal tantôt trop élevé, tantôt trop abaissé. « Le caractère n'est pas un pur idéal, valable pour tous les êtres raisonnables ; mais il n'est pas non plus une simple caractéristique individuelle ». Il est un état normal se réalisant dans telles ou telles conditions, mais ayant ses lois propres. On peut donc parler d'éducation du caractère, même, si ainsi entendu, il n'était qu'une heureuse disposition du tempérament.

Le vrai caractère n'est pas ce fonds originel, mais il est un ensemble de principes adoptés et suivis, d'habitudes systématiquement prises et gardées. Il est un fait proprement humain supposant la conscience, l'imagination, la volonté, la raison. De là ses formes diverses et complexes. Il revêt autant de formes que l'imagination humaine, individuelle ou collective, a pu concevoir d'exemplaires différents suivant les temps et les lieux On étudie ici non le caractère collectif, romain ou spartiate par exemple, mais le caractère individuel : comment il se forme ; de quels éléments il se compose ; quelles définitions en furent données ; et quelles sont les théories qui tâchent de concilier celles-ci : théories de Schopenhauer, Rousseau, Stuart Nill, etc... On veut surtout préciser et systématiser les idées courantes et les conceptions des philosophes, formuler un idéal du caractère et signaler les difficultés qu'en suppose l'éducation.

La théorie de M. Dugas est nettement individualiste. « L'éducation a en vue d'éveiller la conscience, d'inculquer des principes, de créer des dispositions morales... Elle fait appel à tous les sentiments, à toutes les forces de l'âme ; elle les dirige, les discipline, les règle, leur communique

l'élan, les refrène et les contient, et enfin les oriente vers une fin morale. « Le caractère se forme lui-même ; on ne le forme point ; l'éducation du caractère est tout au plus une influence acceptée ; elle ne peut être qu'un « appel » au caractère. Elle est à la fois matérielle et formelle, négative et positive. La vraie théorie du caractère confine à la morale, et serait celle-ci « appropriée à la nature de chacun, individualisée. » Idéal superbe, toujours plus grand à mesure qu'on se perfectionne, car le caractère ne peut être un « état », mais un « progrès » perpétuel, toujours perfectible.

C'est un beau et bon livre que celui de M. Dugas. On peut discuter certaines affirmations et récuser certaines théories. Rien d'étonnant, lorsqu'il s'agit d'un problème aussi complexe ! Mais il semble bien qu'en dernière analyse, le fonds de l'éducation du caractère est ce qu'il affirme : un appel au caractère, se formant librement lui-même, soutenu par les mille influences qui peuvent aider la volonté, à se perfectionner et se fortifier.

JEAN LOVEL.

Durville (Hector). — **L'art de réussir. L'art d'être heureux.** — *Paris, H. Durville,* 1912. 1 vol. in-12 de 42 pages. fr. 1.00

Mackenzie (Dr William). — **Alle fonti della vita.** Prolegameni di scienza e d'arte per una filosofia della natura. — *Genova, Formiggini,* 1912. 1 vol. in-8 de 388 pages. fr. 12.00

Le volume précité, écrit en Italien, et dont le titre peut se traduire « Aux confins de la vie », constitue une introduction à la philosophie de la nature; le leitmotiv se résume dans cette phrase : « Toute particule de la nature vivante est humaine, en tant que l'homme, comme tout être vivant, est une particule de la nature », c. a. d. que, comme biologiste et comme philosophe, l'auteur vise à rechercher les points de contact existant entre l'homme et la nature ; et par nature, il entend les micro-organismes, situés au dernier échelon de la vie. L'observation la plus stricte et l'induction la la plus rigoureuse caractérisent la méthode employée par le Dr Mackenzie.

L'ouvrage comporte six chapitres, qui sont autant de thèses scientifiques ou philosophiques: l'étude des générations (chap. I), aboutit à cette conclusion que la nature conserve et consacre la forme individuelle ; l'individu est noyé dans le groupe : telle est le postulat de la « recherche de la personne », (chap. II) ; l'omniprésence de l'entité vitale et du principe logique constituent « l'unité biologique » (chap. III) ; de là, à la constatation de « l'énergie psychique et téléologique », il n'y avait qu'un pas : l'auteur le franchit dans le chap. IV ; puis le Dr Mackenzie établit, à l'encontre de l'école de Huxley, l'omniprésence du facteur « éthique » (chap. V) : la nature vit moyennant l'adoptation ininterrompue et réciproque de ses parties ; c'est la proclamation du principe altruiste. En guise de conclusion, la vie et l'esthétique de la végétation abyssale forment l'objet du chap. VI : dans le planeton et le monde des infiniment petits, règne le principe de la beauté, émanation de la Beauté Universelle.

Six tables hors texte, dont quatre en couleurs, une bibliographie détaillée, achèvent de donner une valeur indiscutable à cet essai de philosophie de la nature.

A. COEN.

Yoritomo-Tashi. — **L'art d'influencer.** Le plus grand élément de réussite en 12 leçons. Traduit du japonais et commenté par B. Dangermes. — *Paris, Per Laum,* 1912. 1 vol. in-8 de 126 pages. fr. 2.00

DROIT — LÉGISLATION

Catellani (Enrico), professeur à l'Université Royale de Padoue. — **Le droit aérien.** Traduit de l'italien par Maurice Bouteloup. — *Paris, A. Rousseau,* 1912. 1 vol. in-8 de 196 pages. fr. 7.50

SOCIOLOGIE — POLITIQUE

Goyau (Georges). — **Autour du catholicisme social.** 5e série. — *Paris, Perrin & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 316 pages. fr. 3.50

Schwalm (Le R.P.). — **Leçons de Philosophie sociale.** Tome II : Le patronat et les associations. La société politique. — *Paris, Bloud & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 530 pages. fr. 4.00

Voici le deuxième et dernier volume des *Leçons de philosophie sociale* du très regretté P. Schwalm. Le tome premier qui traitait de *La famille ouvrière* a trouvé auprès des lecteurs sérieux un succès mérité. Il n'est pas banal, en effet, de rencontrer un théologien méditatif, rompu aux méthodes déductives, s'attachant à l'étude du problème social avec tout le souci du concret, tout le respect de la méthode expérimentale qui caractérisent l'économiste ou le statisticien. Ces qualités rares, et en apparence contradictoires, sont ici parfaitement conciliées. Il en résulte un exposé lumineux, grâce à l'unité de vues, suggestif et remarquablement original. Ce volume traite du *Patronat* et de la *Société politique.* C'est dire quelles graves questions y sont abordées. Assurément on ne saurait, pour les étudier, trouver un guide plus sûr que le R. P. Schwalm.

HISTOIRE — BIOGRAPHIE — HAGIOGRAPHIE

Baudrillart (Mgr Alfred), recteur de l'Institut catholique de Paris. — **Vie de Mgr d'Hulst.** Tome I. — *Paris, J. de Gigord,* 1912. 1 vol. in-8 de 582 pages. fr. 5.00

Mgr D'Hulst n'a pas été seulement par sa rare intelligence, par ses vertus sacerdotales, par sa prodigieuse activité, l'une des personnalités les plus marquantes de l'Eglise catholique dans la seconde moitié du XIXe siècle, « le premier prêtre de France », suivant la forte et juste expression de Mgr. Baunard : il a pour ainsi dire incarné le renouveau intellectuel du clergé, dans la période féconde qui a suivi la promulgation de la liberté de l'enseignement supérieur ; recteur de l'Université catholique de Paris, conférencier de Notre-Dame, député. Il a été mêlé, vingt années durant, aux plus grandes affaires, à toutes les controverses doctrinales et politiques, mouvement de renaissance philosophique, question publique, origines du modernisme, li-

béralisme et ralliement, en un mot à tout ce qui a passionné et passionne encore notre génération. Sa vie méritait d'être écrite; et nul n'était plus à même de l'écrire que Mgr Baudrillart. Ayant vécu treize ans dans l'intimité de Mgr D'Hulst et quinze années dans le commerce des documents qui racontent son existence, initié par ses fonctions mêmes à la plupart des difficultés que rencontra Mgr D'Hulst, historien de profession, écrivain habile, il pouvait connaître toute la vérité et la dire tout entière, sans compromettre pourtant par des indiscrétions de mauvais aloi, ou les imprudences d'une plume inexpérimentée, de causes ou des personnes dignes du respect. C'est ce qu'il a fait dans le premier volume qui vient de paraître et ce qu'il fera encore dans le second qui sera publié dans quelques mois.

Chaillan (L'abbé M.). — **Saint Césaire** (470-543). — *Paris, Gabalda & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 238 pages. fr. 2.00 (*Les Saints.*)

Quiconque aura vu la lettre que Mgr l'évêque de Fréjus a permis de mettre en tête de ce volume, prendra la résolution de lire, sans omettre une page, la vie de Saint Césaire d'Arles. Livre d'édification, d'instruction, de suggestives réflexions, le nouveau travail de M. le curé Chaillan est tout cela. On n'acusera pas l'auteur de s'être insuffisamment documenté ou incomplètement pénétré de son sujet: il le domine réellement ; sans quoi, il n'eût pu réussir à être à la fois aussi clair et aussi concis. Le long apostolat et les multiples institutions du grand évêque des Gaules tiennent en 240 pages. Le tumultueux sixième siècle y est dépeint en ses grands traits: c'est l'ère de « la transmission du vieil établissement romain aux jeunes empires des barbares. Il achève en Gaule la lutte longue et acharnée, plus politique encore que confessionnelle, entre le christianisme-batârd de l'arianisme, et le christianisme pur, intégral, toujours le même, incarné dans l'Eglise catholique. » Il fallait accorder une part assez large aux événements de l'histoire générale pour bien faire connaître le théâtre, du reste très vaste, sur lequel se meut la personnalité de Césaire. Mais l'ordonnance du livre est telle, que malgré cela, on ne perd jamais de vue l'illustre personnage qui le domine ; on s'attache au pasteur qui rachète les esclaves, délivre les captifs des guerres, organise la discipline ecclésiastique, et préside avec autorité des conciles tels que le fameux concile d'Orange.

Incontestablement, *Saint Césaire* présente un intérêt tout particulier pour les Provençaux et les Français ; mais la réputation de la collection «Les Saints» a dépassé les frontières françaises et un livre comme celui-ci trouvera de nombreux et attentifs lecteurs à l'étranger. C. Caeymaex.

D'Isné (Y.). — **Ferdinand-Philippe d'Orléans, duc d'Alençon.** Lettre-préface de M. Paul Bourget, de l'Académie Française. — *Paris, Lethielleux*, 1912. 1 vol. in-8 de 266 pages. fr. 5.00

Comme l'a dit si justemment M. Paul Bourget dans son admirable introduction à la *Vie du Duc d'Alençon*, ce livre est vraiment « exaltant ». Quelles pages nobles et sobres, élevées et simples, quelle magistrale peinture de ce héros chrétien, de ce prince, de ce soldat qui atteint tous les sommets et nous y attire par le charme et la beauté de son exemple!

L'exquise page du début résume tout l'ouvrage : « A notre époque d'agitations frivoles, de luttes secondaires, de divisions mesquines, époque où le plaisir, la vanité, le goût de paraître enlisent les âmes et entravent leur essor, il y eut un homme que sa naissance, sa valeur personnelle, la distinction de son esprit, la généreuse élévation de ses sentiments plaçaient hors de

pair, au milieu de ses contemporains. Les souverains de l'Europe dont il était le parent ou l'allié le consultaient comme *le Sage* duquel on attend la lumière dans les embarras obscurs de la politique.

« Il les dominait par la hauteur de ses pensées, la maturité de son expérience, la sûreté de ses jugements. Il vivait très au-dessus de ses contemporains, car il regardait en habitué des sommets, tout ce qui se passait dans la plaine... Cet homme était humble, silencieux, avide de s'effacer, n'arrivant le premier qu'au moment périlleux, mais n'y manquant jamais.

« Détaché des biens de ce monde dont il se dépouillait sans cesse, il apparaît à l'aube du xxe siècle, comme un chevalier de St-Jean, drapé dans la bure du religieux que couvre la cuirasse ; appuyé sur sa bonne épée, portant sur le heaume la croix qui rayonne, signe d'espérance et de foi, et donnant à cet ensemble une forme si actuelle, si vivante, que toute la splendeur du passé transparaît en lui, sans lui rien enlever de sa personnalité très moderne et très française. »

Ceci est l'éloge même du livre : il est très moderne et très français, actuel et vivant, plein de déductions délicates et fines. On le lit d'un trait, avec un plaisir extrême, comme un beau récit émouvant, une glorieuse page d'histoire, toute rayonnante des vertus ancestrales, gage assuré de résurrection future.

Leguay (Pierre). — **Universitaires d'aujourd'hui.** — *Paris, Grasset*, 1912. 1 vol. in-12 de 338 pages. fr. 3.50

Ricard (Mgr J.-F.-Ernest). — **La Vénérable Emilie de Rodat** (1787-1852). — *Paris, Gabalda & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 210 pag. (*Les Saints.*) fr. 2.00

Les lecteurs, heureusement très nombreux, de la collection « Les Saints » ne manquent pas d'admirer la variété dans l'unité des publications hagiographiques faites sous l'intelligente direction de M. Henri Joly. Le catalogue des volumes parus est vraiment révélateur à cet égard. Ce caractère de la collection s'accuse encore dans les derniers livres où les « Saints » des temps reculés voisinent ou alternent avec ceux de l'époque moderne, pour ne pas dire contemporaine : *Nova et vetera.* A une société rapprochée de nous appartient cette vénérable Emilie de Rodat dont Mgr. l'archevêque d'Auch a retracé la belle existence avec une émouvante sympathie et un charme enveloppant. Avant de taxer d'exagération cette appréciation que j'ose dire sincère, qu'on lise les chapitres : *La semence qui lève, Rayonnement d'une Sainte, Cœur de Sainte.* Fondatrice d'une florissante Congrégation de Religieuses Hospitalières, la vénérable Emilie de Rodat, n'est pas seulement un exemple à proposer aux âmes qu'attirent au couvent les perspectives d'une vie de dévoûement et de sacrifices ; certaines phases de son existence révéleront aussi aux personnes dans le monde comment, sous l'action de la grâce et malgré les dangers, l'âme s'épanouit et rayonne au foyer chrétien. A ces divers titres, nous recommandons cette vie aux communautés religieuses, aux écoles catholiques, aux familles chrétiennes. C. Caeymaex.

GÉOGRAPHIE — ETHNOGRAPHIE — VOYAGES

De Bont (A.-L.). — **School-Atlas der algemeene en vaderlandsche geschiedenis.** — *Groningen, Noordhoff*, 1912. 1 boekd. in-8°

van 130 kaarten en bijkaartjes. fr. 4.50

On reproche souvent aux atlas historiques de manquer de clarté soit par abondance de détails, soit par défaut de netteté du coloris. Ce n'est certes pas l'excellent ouvrage que nous présente M. De Bont qui tombe dans ces défauts.

Les cartes ou croquis sont faits d'après des divisions très heureuses des diverses périodes de l'Histoire. On indique avec soin les étapes des migrations des peuples et les marches des conquérants, pour les guerres importantes. L'impression et la coloration très soignées, rendent l'emploi de l'atlas facile et agréable à la fois.

Une place spéciale est réservée à l'histoire des Pays-Bas et de ses colonies.

G. WALLERAND.

Hallays (André). — **Touraine : Anjou et Maine.** — *Paris, Perrin & Cie*, 1912. 1 vol. in-8 de 372 pages. fr. 5.00

Vaillat (Léandre). — **La Savoie.** — *Paris, Perrin & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 346 pages. fr. 3.50

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

LITTÉRATURE — ROMANS — THÉATRE

Calvet (J.). — **Œuvres choisies de Bossuet.** — *Paris, Hatier*, 1912. 1 vol. in-12 de 722 pages. fr. 4.50

Cet ouvrage destiné aux professeurs et aux élèves de l'enseignement secondaire, n'est pas un banal recueil de morceaux choisis. Il y a quelque chose de tout à fait nouveau, par quoi il est excellent. Au lieu de distribuer les extraits au hasard ou d'après leur genre, il met chacun d'eux à sa place dans la vie de Bossuet, de façon à l'éclairer par les circonstances qui l'ont produit. Si cette méthode est déjà utile pour l'explication des auteurs contemporains, elle est indispensable pour les écrivains distants de nous de trois ou quatre siècles. Ici donc, on connaîtra l'homme par les œuvres et les œuvres par l'homme. Et quand je dis les œuvres, je n'entends pas seulement les *Oraisons funèbres*, qui y viennent non pas à la file, mais à leur date, mais aussi les *sermons*, la correspondance de Bossuet, ses multiples traités, et en particulier cette admirable *Histoire des variations*, trop peu connue, que nos rhétoriciens ne lisent jamais. De tous ces ouvrages, ce manuel très compact contient de larges extraits encadrés de courtes introductions et de bons résumés de l'œuvre entière.

Des gravures documentaires, nombreuses et judicieusement choisies, contribuent à remettre le texte dans son atmosphère historique. Ajoutez-y un tableau chronologique de la vie de Bossuet où prennent place les principaux synchronismes littéraires et historiques : cela aussi est excellent et sera une révélation pour les élèves, trop particularistes dans l'étude d'un auteur.

En voilà assez pour recommander chaleureusement ce volume : que je voudrais le voir entre les mains de tous nos rhétoriciens ! Et aussi de tous les hommes du monde qui n'ont gardé du Bossuet de leur jeunesse qu'une impression vague ou incomplète ! Aux prêtres et aux prédicateurs le livre de M. Calvet donnera une juste et haute idée de la prédication : ils y verront sur le vif comment Bossuet s'est de bonne heure débarrassé de la subtilité et de

l'élégance solennelle à la mode pour suivre la leçon de simplicité que lui donna saint Vincent de Paul et trouver définitivement « le juste tempérament de la nature et de l'éloquence. » PAUL HALFLANTS.

Chesterton (K.-G.). — **Le nommé Jeudi.** Un cauchemar. Traduit de l'Anglais par Jean Florence. — *Paris, Rivière*, 1912. 1 vol. in-12 de 274 pages. fr. 3.50

De Régnier (Henri). — **Pour les mois d'hiver.** — *Paris, Dorbon-Aîné*, 1912. 1 vol. in-8 de 130 pages. fr. 7.50

Diemer (M.). — **Meester Josia.** — Een verhaal uit het oude Straatsburg. — *Amsterdam, C.-L. Van Langenhuysen*, 1912. 1 boekd. in-8 van 208 bladz. fr. 3.50

Le sujet du roman de M. Diemer, couronné par l'Académie Française et traduit en néerlandais par Madame E. H. Du Quesne van Goch, est la création et le fonctionnement de la célèbre horloge de Strasbourg. Maître Josia l'a fabriquée : une femme vaine et ambitieuse se met en travers de la vie de l'ingénieux-inventeur. Ce sont les personnages principaux ; ils amènent le tragique dénoûment. Autour d'eux se groupent avec leurs passions et leurs intérêts, les diverses classes sociales de la ville au XIVe siècle. C'est dans leurs actions, leurs paroles, leur vie que réside l'intense intérêt de ce roman. J.

Dorchain (Auguste). — **Œuvres de Auguste Brizeux.** Nouvelle édition. Tome III : **La Fleur d'or. Histoires poétiques.** — *Paris, Garnier frères*, 1912. 1 vol. in-12 de 350 pages. fr. 3.50

Est-ce à les fréquenter davantage et à les mieux comprendre que je dois de trouver les vers de Brizeux plus beaux, à mesure que les volumes se succèdent ? Le commentaire concis et neuf de A. Dorchain donne à cette œuvre, certainement, plus d'attrait ; grâces lui soient rendues. Que de perles dans le tome III, que de fleurs, que de prodigalités précieuses de l'artiste ! « Les Ternaires » ne convenait pas comme titre au recueil de ces piècettes ... puis l'auteur lui-même a rarement plié son inspiration ou la cadence des strophes, à cette règle factice du nombre trois. « Fleur d'or », n'apparaissant presque jamais un peu figée dans une splendeur rigide, voilà l'exergue juste. A quel titre, reviendrait aux « Goélands » le qualificatif : ternaire ? Ici la beauté et la valeur résident dans l'image éveillée ; elle est empreinte de poésie si grave et si modeste...

Brizeux ménage habilement l'effet dramatique d'un récit, par exemple dans le drame de Jacques le Maçon. Ses descriptions d'œuvre d'art sont admirables, il voit chaque détail, qui nous frappe dès qu'il le note, et en les lisant nous imprimons par exemple l'image du dieu athénien, décrit par lui profondément et nettement dans notre mémoire.

« ... Quels transports surhumains quand le [marbre en éclats »
« Tombe, comme tombaient les barbares [soldats .. »
« ... Que le dieu soit assis ; que sa tunique [étroite »
« L'entoure jusqu'aux pieds sans plis et [toute droite... »

Il nous dira tout, sans effort, simplement, sans mêler à sa langue des mots nouveaux et rares. Prêtons bien attention à ses peintures d'intérieurs modestes, à ses chants à Lucy la timide ou à la politesse italienne, et nous resterons émerveillés de la maîtrise du poète.

Il n'oublie jamais, même pendant son

séjour en Italie,qu'il est barde de Bretagne, la pensée de sa patrie, de ses amis l'affole... Cependant il aurait rivalisé avec succès pour les compositions courtes, délicates, les strophes rapides, en concision infinie, en richesse d'expression, avec les plus habiles ciseleurs de rimes qui célébrèrent les gloires latines. Citons par exemple le «Camée» « J'ai vu tes quatre enfants, tes quatre filles blondes... » mais il faudrait examiner chacun des mille bris de carrare taillés et polis par les mains expertes de l'artiste, semés dans tout le recueil. Les Courants! Le symbole est trop gracieux pour la double voie heureuse ou triste qui s'ouvre devant nous.On comparera avec grand profit «Les Cygnes et les Hirondelles » au « Cygne » des Solitudes de Sully-Prudhomme et notre admiration pour les deux maîtres n'en peut que grandir.

L'édition présente est indispensable aux professeurs désireux d'être avertis des rapports de Brizeux avec ses contemporains illustres : Lamennais, de Vigny, Sainte-Beuve, Desbordes-Valmore, Taillandier, Barbier, etc... J. Van Doorslaer.

D'Ulmès (Tony). — **Pension de famille.** Roman. — *Paris, Grasset,* 1912. 1 vol. in-12 de 296 pages. fr. 3.50

Freiin van Krane (Anna). — **De groote zondares.** — *Amsterdam, C.-L. Van Langenhuysen,* 1912. 1 boekd. in-8 van 332 bladz. fr. 5.00

Un rapprochement entre *La pécheresse* et *Quo vadis* s'impose. Il explique partiellement le succès du grand roman allemand de la baronne von Krane.On reconnaît à l'écrivain un remarquable talent d'encadrer les évènements, un sens affiné d'observation et surtout le don de l'analyse psychologique de certains caractères. Genre difficile et dangereux pourtant ! Il y a quelque chose de tragiquement attachant dans la « conversion » de l'héroïne, — la grande pécheresse devenant la grande pénitente. Deux belles gravures hors texte et une exécution typographique rigoureusement soignée relèvent le mérite de l'œuvre en impressionnant favorablement le lecteur.

J. M.

Jelinek (H.). — **La littérature tchéque contemporaine.** Cours professé à la Sorbonne en 1910. Préface de Ernest Denis. — *Paris, Mercure de France,* 1912. 1 vol. in-12 de 364 pag. fr. 3.50

Lauvrière (Emile). — **Edgard Poe.** — *Paris, Bloud & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 252 pages. fr. 2.50

(*Les Ecrivains Etrangers.*)

Lichtenberger (Henri). — **Novalis.** — *Paris, Bloud & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 266 pages. fr. 2.50

(*Les Ecrivains Etrangers.*)

Prist (Paul). — **Le sang des aubes.** — *Bruxelles, Association des Ecrivains Belges,* 1912. 1 vol. in-12 de 144 pages. fr. 3.00

Rigaux (M.). — **Quand l'âme est droite...** Roman. — *Reims, Action populaire,* 1912. 1 vol. in-12 de 358 pages. fr. 3.00

Ce roman peut être lu par tous et avec les plus grandes chances d'intéresser. M. Rigaux y reconstitue pour nous la civilisation romaine du début de l'empire si semblable à la nôtre, précisément en ce que

nous croyons propre à notre temps. Cette ressemblance étonnera nombre de lecteurs défiants qui consulteront dès lors utilement l'abondante bibliographie et les notes justificatives. L'historicité scrupuleuse du cadre, des détails de vie, des coutumes, ferait déjà de « Quand l'âme est droite » un livre instructif. Nous y trouvons mieux : l'épanouissement de plus en plus complet à la Lumière chrétienne, d'une âme sincère et franche de jeune stoïcienne de la haute société. La morale de Cicéron, noble et pure sort des mains d'un homme et donc elle est insuffisante, parfois contradictoire. La conscience qui la consulte entend des réponses inconciliables, inadmissibles, et se heurte de toutes parts aux rugosités de rocs infranchissables. Vera s'abandonne un jour à un geste de charité désinterressée qu'on attribuera sans injustice à la sensiblerie féminine... mais quand l'âme est droite... Dieu s'en empare ! Cette prise de possession provoque des situations très douleureuses. Dieu nous rachète sans nous mais ne nous sauve pas sans que nous y prenions part. Vera de souffrance en souffrance s'ouvre au divin conquérant jusqu'au moment ou lasse de résister aux incessants assauts elle cède l'entrée de la brèche à la Vérité intégrale. Comme il m' enthousiasme ce pardon qu'accordent à Vera, fille de capitaliste dur, homicide, cyniquement conscient de son dédain de la vie des autres, trois pauvres Galates, victimes de cette inhumaine exploitation, mais disciples du Christ... Le dernier chapitre aussi est du plus dramatique intérêt, l'impression qu'il laisse demeure brutalement puissante. Polybius tient sa proie : Vera tombe aux mains de la brute volupteuse... il se contentera du corps puisque le cœur reste étranger... du bruit... eh bien, non ! Vera ne sortira pas indemne de ses griffes... et il lui plante un poignard dans la poitrine. Maintenant que j'oublie quelques imprécisions de langage notées au cours de la lecture je revois en visions nettes ce vieux monde romain et je rends hommage au talent évocateur de M. Rigaux.

J. Van Doorslaer.

Savignon (André). — **Filles de la pluie.** (Scènes de la vie ouessantine.) — *Paris, B. Grasset*, 1912. 1 vol. in-12 de 302 pag. fr. 3.50

Seillière (Ernest). — **Schopenhauer.** — *Paris, Bloud & Cie*, 1912. 1 vol. in-12 de 240 pages. fr. 2 50

(*Les Ecrivains étrangers.*)

Ce livre est une introduction, de lecture attrayante et facile, à la philosophie si subtile et si audacieuse de Schopenhauer. Il en souligne avant toute l'influence estéthique et morale qui se révèle plus active que jamais à l'heure présente, autour de nous. D'une part, la philosophie tente une fois de plus sur les traces du penseur de Francfort les voies si souvent foulées de l'anti-intellectualisme ; d'autre part, l'école littéraire la plus nettement définie de ces vingt dernières années, le symbolisme a réclamé de façon expresse le patronage du grand pessimiste. C'est dire l'actualité d'une étude à laquelle on pourrà présenter bien des objections peut-être, mais non pas celle de s'attarder dans les chemins tracés par la critique avant elle. Elle offre en outre l'avantage d'ouvrir quelques perspectives intéressantes sur les vues personnelles de l'auteur, M. Seillière, dont l'éminent directeur de la *Revue Historique* écrivait encore ces jours derniers qu'il faut décidément le considérer comme « un des esprits les plus distingués, les plus originaux de notre temps ».

Wilde (Oscar). — **Essais de littérature et d'esthétique** (1877-1885.) Traduction d'Albert Savine. — *Paris, Stock*, 1912. 1 vol. in-12 de 302 pages. fr. 3.50

ANTHROPOLOGIE — SCIENCES NATURELLES

Mulder (J.). — **Examenvragen en opgaven over natuurkennis met toelichtingen,** ten dienste van aanstaande onderwijzers en onderwijzeressen. — *Groningen, P. Noordhoff,* 1912. 1 vol. in-8° de 80 pages. fr. 1.75

Notions de mécanique, équilibre, lois de la chute des corps, tels sont les points principaux que présente l'auteur sous forme de questionnaire. Très intéressante sa façon de concevoir la combinaison des forces parallèles, les conditions de justesse et de sensibilité des balances, etc.

En somme, livre très utile à ceux qui préparent un examen sur ces matières.

EGGERS.

Garjeanne (Dr A.-J.-M.). — **Kern der plantkunde.** Naar de twee-de deensche uitgave van prof. Dr E. Warming's «Plantelivet». — *Groningen, P. Noordhoff,* 1912. 1 boekd. in-8° van 138 bladz. fr. 2.10

L'auteur qui est un savant, a su présenter d'une façon très attrayante — texte et figures sont particnlièrement soignés — les notions les plus importantes de botanique générale et, dans les grandes lignes, la classification du règne végétal. EGGERS.

Truc (H.) & **Chavernac** (P.). — **Hygiène oculaire et inspection des écoles.** — Préface de M. le Professeur C.-M. Gariel. — *Paris, Malvine,* 1911. 1 vol. in-12 de 244 pages. fr. 5.00

SCIENCES PHYSIQUES & MATHÉMATIQUES

Moreux (L'abbé Th.). — **Les éclipses.** — *Paris, Fayard,* 1912. 1 vol. in-8 de 128 pages. fr. 1.00

TECHNOLOGIE — MÉTIERS — TRAVAUX PUBLICS

Margival (F.). — **Les Encres.** — *Paris, Gauthier-Villars* 1912. 1 vol. in-12 de 162 pages. fr. 2.50

Les quelques Volumes publiés sur cette intéressante question sont plutôt des recueils de recettes que des Ouvrages scientifiques. Sans négliger de reproduire un nombre suffisant de formules, l'auteur s'est efforcé d'étudier plutôt les phénomènes scientifiques de la fabrication des encres.

Chaque Chapitre, ainsi composè d'une étude rationnelle suivi de recettes sévèrement sélectionnées et méthodiquement groupées, est consacré à une variété spéciale d'encre : encre au fer du type auparavant si employé ; encres au campêche, maintenant presque partout préférées en raison de leur bon marché ; encres au carbone, indélébiles, encres de couleur à base

le plus souvent de colorants synthétiques. Sont ensuite passées en revue à propriétés spéciales : encres sèches de voyage, encres à copier, encres hectographiques à grande puissance colorante, encres à tampons, encres pour le linge, les métaux, le celluloïd, etc.

ART MILITAIRE — MARINE — NAVIGATION

Joubin (Dr L.). — **La vie dans les océans.** — *Paris, Flammarion*, 1912. 1 vol. in-12 de 334 pag. fr. 3.50

Marty-Lavauzelle. — Les manœuvres de l'Est en 1911. — *Paris, H. Charles-Lavauzelle*, 1912. 1 vol. in-8 de 190 pages et une carte. fr. 6.00

Comme les années précédentes, M Marty-Lavauzelle, le très distingué directeur de la « France militaire », publie une monographie des manœuvres d'armée auxquelles il a assisté en critique militaire, c'est-à-dire en spectateur attentif et compétent, désireux de recueillir sur le vif des enseignements dont l'armée toute entière puisse profiter.

Les manœuvres dirigées par le général Chomer ont été particulièrement instructives, car le directeur s'étant proposé de faire travailler les deux partis, non pas en troupes isolées, mais en éléments subordonnés, agissant dans un ensemble et ne disposant de leur initiative que pour exécuter des missions tracées dans un cadre d'ensemble.

Ceci répond bien aux conditions de la réalité.

Aussi est-ce avec un intérêt toujours croissant que le lecteur suivra l'auteur dans l'exposé de la préparalion des manœuvres, de leur exécution, deux parties de l'ouvrage où l'on trouvera la reproduction intégrale des ordres ou instructions donnés. Le lecteur ne lira pas avec moins d'intérêt les parties consacrées aux enseignements, c'est-à-dire à la direction, aux services, et enfin aux combattants. Il partagera certainement la conclusion finale toute de confiance dans l'armée française et dans ses chefs.

ARCHÉOLOGIE — BEAUX-ARTS — MUSIQUE

Focillon (Henri). — **Benvenuto Cellini.**—*Paris, Laurens*, 1912. 1 vol. in-12 de 126 pages. fr. 2.50

La vie de Benvenuto Cellini provoquera toujours l'étonnement ; à ses œuvres ira l'admiration. Nature exquise d'artiste, talent consciencieux, aventures romanesques contribuent à passionner l'attention du lecteur. C'est ce qu'a mis fort bien en lumière l'excellent travail que nous annonçons ici. A ces mérites, il joint celui de résumer clairement tout ce que l'érudition a pu, jusqu'aujourd'hui, réunir, de faits et de documents sur l'histoire de l'orfèvrerie italienne.

A l'époque de la Renaissance, M. Focillon a groupé cette abondante matière en sept chapitres dont le premier nous renseigne sur les *prédécesseurs immédiats de Cellini* et les *conditions nouvelles de l'art*. Le chapitre deuxième nous raconte les *années d'apprentissage et de voyages* de notre artiste. Les premiers travaux de Cellini : *bassins, aiguières*, travaux interrompus par le siège de Rome en 1527, le *voyage de Mantoue, les sceaux de cardinaux, les monnaies et les médailles frappées* sont détaillés aux chapitres

III et IV. Dans le chapitre V, l'auteur nous parle du *séjour de Cellini en France, la nymphe de Fontainebleau et la salière d'or.* Aux deux derniers chapitres, M. Focillon nous renseigne sur *Florenne sous Cosme de Médicis, la vieillesse de Cellini* et l'influence réciproque de *Cellini et l'esprit de la Renaissance.*

Cet exposé nous fait deviner le vif intérêt de l'ouvrage de M. Focillon et nous autorise à lui promettre un succès considérable.

FRANZ NÈVE.

Gorer (Edg.) & **Blacker** (J.-F.). — **Chinese porcelain and hard stones.** Illustrated by Two hundred and fifty-four pages of gens of chinese ceramic and glyptic art and described by these two auctors. — *London, Quarifch*, 1911. 2 vol. in-4 de XXXVIII pages d'introduction. fr. 262.50

ENSEIGNEMENT — ÉDUCATION

Montier (Edward). — **De l'éducation sociale et sentimentale des filles.** — *Paris, Société française d'imprimerie et de librairie*, 1912. 1 vol. in-12 de 104 pages. fr. 3.00

L'apparition de l'*Education sociale et sentimentale des Filles* a soulevé de vives polémiques. Les revues et les journaux ont pris parti nettement pour ou contre les théories de l'auteur, exposées d'ailleurs avec beaucoup de précision : la partie sociale a vivement mécontenté certains politiciens ; la partie morale a éveillé les scrupules plus ou moins intéressés de certains chercheurs d'hérésies.

L'auteur publie aujourd'hui une nouvelle édition avec une préface des plus circonstanciées et dans laquelle il répond aux attaques dirigées contre son œnvre.

Cette nouvelle édition est de nature à remettre tout au point. D'ailleurs la plupart des éducateurs et éducatrices ont reconnu la justesse des opinions émises par M. E. Montier, et se sont faits même à l'étranger les propagateurs enthousiastes de cet ouvrage qui vient bien à son heure qui n'a fait tant crier que parce qu'on y mettait le doigt sur des plaies vives.

L'œuvre est divisée en deux parties : l'*Education sociale* et l'*Education sentimentale*, qui peuvent être acquises par fascicules séparés.

ASCÉTISME — PIÉTÉ

de Gibergues (M. le Chanoine). — **Entretiens sur l'Eucharistie.** — *Paris, J. de Gigord*, 1912. 1 vol. in-18 de 180 pages. fr. 1.50

L'Eucharistie considérée en elle-même, dans ces ineffables mystères d'amour et de vie, et dans ces rapports avec nos joies et nos épreuves, avec la famille et le monde, avec les pauvres et la société : tel est le sujet de ce pieux et bel ouvrage. Vraie mine d'or, à laquelle les Amis de l'Eucharistie viendront pour s'enrichir de surnaturels trésors ! Source d'amour et de vie, où ils aimeront à puiser à plein cœur ! sublimes enseignements, qui leur feront mieux comprendre le souhait de l'Apôtre : « Que Dieu soit tout en tous ! »

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, 15, rue Royale, Bruxelles.

Viennent de Paraître :

MAURICE MIRIA

JUVÉNILIA

Poésies

P. NOTHOMB

NOTRE-DAME DU MATIN

1 vol. in-8° 5 fr.

Comtesse M. de VILLERMONT

L'Infante Isabelle

Gouvernante des Pays-Bas

Préface de God. Kurth.
2 vol. in-8° de 450 et 632 pages. 15 fr.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

" Coups d'Œil métaphysiques "

Au hasard de ses incursions parmi la production bibliographique contemporaine, si souvent banale, le lecteur est heureux de rencontrer la rare aubaine d'un livre tel que les « Coups d'œil métaphysiques » publiés en 1910 par M. Eugène Bernier, et doublement heureux, si l'auteur se trouve réunir, comme lui, d'aussi belles qualités de philosophe, de psychologue, de poète et de militant. Heures charmantes, que celles passées en sa société ! heures remplies de bienfaisantes émotions qui remuent le plus intime de l'âme pour la laisser plus forte et plus sereine, bien au-dessus des doutes et des petitesses de la vie !

Le mérite si personnel de l'auteur ne saurait être mis en relief mieux que par ces lignes de M. J. Serre, qui rendent parfaitement notre pensée : « Rien que par la profondeur et la qualité de son coup d'œil, l'auteur a su pénétrer la philosophie d'un tel rayon de grâce et de beauté, donner à la grâce une telle substance philosophique, et à toutes deux, un sens vital si inten-

se, si pratique, qu'on a la sensation d'être ici dans le voisinage de cette unité vivante qui est pensée, splendeur et action tout à la fois, qui est le vrai des philosophes, le beau des poètes, le bien des moralistes, fondus dans l'intime essence de l'âme, triple et une comme Dieu... La lumière, dans Eugène Bernier, est essentiellement poétique. Lumière riche, pleine, condensée en points d'or, comme dans le ciel ; en pensées brèves, comme dans Pascal ; profondes et scintillantes étoiles dont quelques-unes sont des mondes... » Pensée, splendeur, action, n'est-ce pas là, en effet, la plénitude de la vie ? Et n'est-ce pas la perfection de ces pages d'être si totalement humaines et d'exprimer en une grande profondeur et une grande netteté de pensée, en une admirable richesse de poésie et une égale pureté de style l'universelle harmonie qui ne se révèle qu'aux âmes délicates ? Et c'est pour cela, sans doute, que la moindre de ces pensées suffit à nous jeter dans une méditation combien noble et réconfortante ! « On ne parle aux autres que pour les faire méditer », écrit l'auteur, et certes, pour sa part, il remplit cette tâche difficile. Et de savoir que la manière dont il s'en acquitte est toujours et ne peut être que bienfaisante, lui sera une grande joie.

C'est donc une œuvre belle, vivante, durable, que ce livre. Il restera. Il sera d'autant plus hautement apprécié, qu'il sera lu plus souvent et plus souvent médité. Il n'aura peut-être pas le suffrage de la foule, trop superficielle pour en comprendre et en goûter la valeur, mais il aura l'admiration des lecteurs cultivés ; il aura, — et ce ne sera point son moindre mérite, — celle des belles et grandes âmes. « La gloire n'est pas, comme la réputation, extérieure et bruyante, elle est intime et profonde. » Pleines de cette gloire sont ces pages, expression parfaite du Beau, du Vrai, et du Bien.

Un « Supplément » de ce beau livre, et qui sera accueilli avec la même faveur, sera sans doute édité bien-

tôt. Nous devons à l'aimable obligeance de Monsieur Bernier d'en commencer aujourd'hui la publication et d'en offrir la primeur aux lecteurs de la « Revue bibliographique ».

Nous prions l'auteur de recevoir ici l'expression de nos meilleurs remerciements.

JEAN LOVEL.

AVERTISSEMENT

En 1910, l'auteur a publié chez Falque un volume intitulé COUPS D'ŒIL MÉTAPHYSIQUES (1).

Ce présent SUPPLÉMENT ajoute un cinquième paragraphe aux quatre que renferme déjà, uniformément, chacun des vingt-cinq chapitres du volume.

Voici les titres de ces 25 chapitres répartis en neuf Livres :

LIVRE I : — *Création, Temps, Vie.*
LIVRE II : — *Dieu, Vérité, Science, Intelligence.*
LIVRE III : — *Beau, Style.*
LIVRE IV : — *Devoir, Volonté, Courage.*
LIVRE V : — *Douleur, Vertu, Grandeur.*
LIVRE VI : — *Bonté, Amour.*
LIVRE VII : — *Droiture, Liberté, Gouvernement.*
LIVRE VIII : — *Recueillement, Silence, Humilité.*
LIVRE IX : — *Paix, Joie.*

(1) Coups d'œil métaphysiques, par Eugène Bernier ; édition transformée, Paris, Henri Falque, éditeur, 86, rue Bonaparte. Prix : 4 frs. — A Lyon, chez Phily, 8, place Bellecour.

Coups d'Œil métaphysiques.

SUPPLÉMENT

I. — CRÉATION :

V

Si infime que soit un être fini, il est pourtant continûment, en tant que venant de Dieu, en étroite, efficace et nécessaire relation avec chacune des innombrables vertus et perfections de l'Infini. Semblablement, est-il un seul des points du disque solaire, cependant immense, qui, du fond de l'espace, n'envoie au plus humble brin d'herbe, incessamment renouvelée, sa glorieuse flèche de lumière ?

Au néant seul, qui en est le *lieu*, correspondent les ténèbres. Ainsi les «obscurités» de la création ne sont pas des ténèbres : douées qu'elles sont de formes, puisque déterminées par des êtres tangibles, ce sont des « ombres ». Le soleil, qui dissipe les ténèbres, crée au contraire les ombres : — aussi bien des ténèbres ne saurait-on conclure à rien, tandis que, des ombres, on conclut au soleil.

Considérée *en soi*, la créature est quelque chose : mais, *comparée à Dieu*, elle n'est rien véritablement. Dar elle, et ce qui s'y rattache — soit reçu gratuitement, soit laborieusement et méritoirement acquis — appartiennent totalement et toujours, en tant qu'il est l'u-

niversel et suprême principe, uniquement à Dieu. Ainsi, dans le domaine des nombres, la quantité finie, fût-elle multipliée indéfiniment par elle-même, ne saurait revêtir la moindre proportion à l'infini, et, par suite, reste toujours et fatalement impuissante à nous en faire concevoir la moindre idée positive.

Dieu sait les émotions que, surtout retrouvée après des années d'absence, notre maison natale réveille en nous ! Cependant, avec ses haies, ses jardins, sa rivière longeant son verger, cette maison natale, qu'est-elle *en soi?* C'est seulement par l'intervention de l'esprit que la matière revêt de la « signification ». La matière est comparable aux couleurs de la palette du peintre ou à l'encre de la plume de l'écrivain : — suivant le plus ou moins grand talent de ceux qui les emploient des œuvres artistiques ou littéraires de valeurs très différentes peuvent se traduire par leur moyen. Et pourtant existe-t-il un seul point d'assimilation entre la plus imparfaite même de ces œuvres et la substance intervenue dans leur exécution ?

En dépit des orages de l'âme et des orages du ciel, l'univers physique est véritablement un séjour enchanté, puisque toute matière et tout phénomène sont les symboles révélateurs de ce monde idéal et béatifique d'où l'homme vient, et où il aspire à remonter.

Nous ne savons rien de n'importe quoi tant que nous n'avons pas découvert le symbole que n'importe quoi renferme.

C'est ce qu'ont gardé de notre âme les personnes ou les choses qui fait pour nous le prix des personnes ou des choses : — aucune femme, pour nous, n'est comparable à notre mère ; aucune maison à notre maison natale; aucune haie même ou aucun verger au verger ou à la haie que les mains de notre père ont plantés.

Une marche à l'aventure, avec les changements de points de vue et d'impressions qu'elle comporte, aide d'habitude puissamment l'esprit à mener à fin ses méditations.

Massifs des forêts ou des monts, transparences de l'azur ou des eaux, bourdonnements d'insectes ou sons d'angélus, frissons des blés ou rayons d'astres : — vous parlez une langue divine, vous révélez à la créature les attributs bénis du Créateur des mondes !

Si les hontes mystérieuses de la nature humaine à son propre égard ne peuvent guère s'expliquer que par l'existence d'une déchéance originelle qui nous ait fixés, en quelque sorte, dans un état anormal et violent, serait-il bien aventuré de dire que la constitution amorphe de la matière, qui, si étrangement, l'humilie et la dégrade se réfère, sinon à cette même cause, du moins à une cause analogue ?

« Sacrement » de la jeunesse et de la beauté divines, le monde est toujours jeune et beau et tel que nos yeux d'enfants nous le découvraient. Ce sont nos regards amers et vieillis qui l'enlaidissent. Revenons à la simplicité de l'âme, à la droiture de la conscience, à l'amour de la vertu, au culte de la grandeur, à la douceur humble, à la pitié. Et si, parfois et malgré tout, la terre nous semble toujours désenchantée, levons du moins nos fronts vers le ciel plein d'astres qui l'englobe et qui l'irradie : je veux dire, contemplons dans les hommes éphémères Dieu et les œuvres éternelles de Dieu.

L'idéalisation la plus hardie par la pensée ou par l'amour, fût-ce au sujet du plus humble des êtres, est encore au contraire étrangement étroite et timide, puisque le fond de toute existence créée est une idée incréée correspondante et spéciale, belle d'une beauté distincte, et Dieu elle-même.

En dépit de nos vaniteuses allures de dilettantes, l'univers reste pour nous ténébreux et triste parce que nous le traversons en vrais ignorants, considérant toute chose en soi et dans sa vulgarité, au lieu de la contempler dans l'idée divine spéciale qu'elle incarne et qu'elle interprête: idée dont la découverte, en nous donnant la vraie science de la création, nous plongerait dans le ravissement le plus pur et le plus intime.

A cause de l'infinité des faces de l'incréé, sa manifestation par le créé ne saurait qu'engendrer la diversité et le nombre, attendu que chacun des objets du monde ne correspond, d'une façon très précise, qu'à un seul de ces innombrables aspects.

Nous vivons dans un monde enchanté. Chacune des choses que nous appelons des « vulgarités » parce qu'elles sont en profusion, est en réalité, en soi, une merveille. Aussi, devant elles toutes, le sentiment normal, sinon de tous les hommes, du moins du philosophe, ne devrait-il être rien autre que celui de l'extase.

Si étendue que soit la nature, tout en elle est cependant « mesuré »: depuis les dimensions de l'atome jusqu'aux écartements des astres, tout en elle appartient au domaine du nombre, tout en elle ressortit au fini. Son immensité même, n'étant que la « multiplication» de cette petitesse, n'en constitue pour ainsi parler qu'un aveu plus grandiose : ce n'est qu'un stérile et douloureux effort qu'elle fait pour s'évader, en les brisant, des liens inexorables qui l'enserrent.

Tout admirable qu'elle soit, la nature est cependant « esclave » : sa gloire est uniquement la gloire de l'obéissance. Elle subit la tyrannie des lois physiques: les corps sont incapables de se mouvoir d'eux-mêmes ; l'incroyable agilité des astres est pourtant minutieusement réglée, et leurs orbites sont, une fois pour toutes, dé-

terminées rigoureusement. Même la liberté humaine est étroitement parquée : l'heure fatale de la naissance, l'heure infranchissable de la mort, les limites matérielles du domaine d'action : bref, les mille « exigences» du temps et du lieu la resserrent en des frontières étrangement exiguës.

A l'encontre de la conception panthéistique, l'univers n'est pas la vie divine : il n'est que l'ouvrage divin. Cette conception fait ridiculement du palais la forme propre de l'existence de l'architecte: c'est l'architecte lui-même en pierre et en marbre, en voûtes et en cintres, en dorures et en lambris...

Le rôle du nombre c'est, en élargissant et en approfondissant les «relations», de renforcer par là même et d'exalter l'union. Ainsi donc le nombre est créé pour glorifier l'unité.

Le tronc robuste de l'unité lance dans le temps et l'espace les rameaux enchevêtrés du multiple. Mais la sève est là qui, toujours, relie et solidarise tige et branchages: lien d'autant plus étroit et puissant que cette ramification se déploie plus touffue et plus large.

La persistance, au sein de toutes les réactions chimiques, de l'atome indestructible, est pour nous un langage superbe qui, jusque dans les œuvres divines les plus humbles, nous révèle que la puissance humaine, *eu égard à celle de Dieu*, est radicalement inefficace.

Pour nous permettre de participer *en quelque manière* à la gloire créatrice en travaillant nous-mêmes à notre formation, Dieu — non quant à l'être, mais au mode d'être — n'a pas complété l'homme. De sorte que c'est la grandeur de notre liberté de pouvoir coopérer à notre propre achèvement. Il est vrai que c'est aussi là son danger, puisque, au lieu de parfaire l'œuvre divine, nous pouvons, au contraire, la dégrader.

Nous ne voyons pas le monde *en soi:* nous le voyons *dans notre âme.* C'est ce qui fait que le spectacle du monde revêt pour nous les caractères qui se rencontrent en elle : impressionnant quand elle est sensible, majestueux quand elle est noble, vénérable quand elle est douce, instructif quand elle est droite, révélateur quand elle est pure.

Dieu est jaloux de sa puissance que, *en principe*, il veut toujours vierge d'appuis créés. D'ailleurs l'Infini ne serait pas l'infini s'il n'avait pour champ « normal » d'action le néant pur avec ses dimensions illimitées.

Rien de physique: larme ou sourire, hysope ou cèdre, atome ou monde, vol d'ailes ou de zéphyrs, imperceptible plissement d'onde ou puissant broiement d'écume, qui ne participe à la gloire du symbole, qui ne soit le siège assorti d'une idée spéciale, qui ne représente, par suite, une divine révélation.

Si Dieu a créé la nature si variée, c'est pour qu'elle réponde à toutes nos aptitudes, qu'elle s'approprie à tous nos besoins : il nous faut des chênes et des rocs pour nous parler de volonté, des sommets pour nous parler de grandeur, des horizons pour nous parler de délivrance, des firmaments pour nous parler de mystère, des fleurs pour nous parler de grâce, des flots agités à l'image de notre trouble, des flots calmes à l'image de notre recueillement.

Un sentier au bord désert d'un bief, et, entre les deux, une ligne de saules et des touffes de roseaux: c'est plus qu'il n'en faut pour émouvoir le poète, pour inspirer le penseur.

Avec un chiffon ou une fleur la grâce se compose une parure. Et avec le plus humble objet naturel ou le plus obscur phénomène physique, l'esprit peut

magnifiquement approfondir une notion, peut illuminer superbement une idée.

Au sujet du mécanisme de la nature, Dieu n'en établit pas seulement la savante géométrie : outre qu'il en crée encore la mystérieuse matière, par dessus-tout et pour des fins transcendantes, il en détermine et il en exploite le grandiose travail.

La perspective des montagnes nous émeut. C'est que les montagnes nous «traduisent» les hauteurs : c'est qu'elles sont, sur terre, le piédestal de Dieu.

Beaucoup sont penchés sur le « corps » des objets, qui est leur réalité physique : n'en faut-il pas quelques-uns d'inclinés sur leur « âme », qui est leur symbolique signification ?

TEMPS :

V

Entre nos minuits successifs, limites de nos journées, Dieu dispose ces merveilleux fils d'or du temps que sont nos minutes et nos heures. Notre grandeur de vie y suspend-elle ses riches draperies de pourpre? Notre avilissement moral, au contraire, n'y accroche-t-il pas plutôt, hélas ! ses sordides haillons ?

L'enfance est plus proche que l'âge mûr du sanctuaire de notre origine commune, si mystérieux et si divin. Et c'est pourquoi les rayons qui la baignent, et que, grâce au ciel, elle réfléchit sur le monde, ont ensemble tant de fraîcheur et tant d'éclat.

Un moyen sûr et touchant, autant qu'original, de « prolonger » notre présence au sein du monde, c'est, par le moyen d'un amour dont la profondeur et la sagesse ont réussi à provoquer la réciprocité chez ses objets, de nous incorporer, pour ainsi dire, à l'existence de quelques enfants : — de telle sorte que, jusque dans leur vieillesse même, leur retour recueilli sur leurs premières années nous fasse « revivre » infailliblement, autant que délicieusement, dans leur esprit.

Saisissante égalité de tous les hommes devant le temps ! l'aiguille avance d'un pas sur l'émail : et voici que, de force ou de gré, et sans distinction de rang ni de richesse, à la vie de chacun des hommes une seconde est retranchée...

Si chaque instant du temps comporte assez de capacité déjà pour enfermer, comme il le fait, l'acte merveilleux d'une création divine; si une seconde de notre vie a des dimensions assez vastes pour pouvoir contenir tout entier l'acte sublime d'un héroïsme humain, quelles ne seront pas, en même temps que sa valeur et sa vertu, l'étendue et l'incommensurable profondeur d'une seule de nos journées, dont les instants sont innombrables, dont les secondes se dénombrent par milliers?

Parce qu'elle en est le principe, l'éternité est le fond du temps. Et l'homme qui ne considère pas l'éternité dans le temps n'a pas la science du temps. Que dirait-on du physicien qui, pour étudier les lois des vagues, ferait abstraction de l'immobile océan qui les crée et à la surface duquel elles se meuvent ?

A l'instar de la symétrie dans l'espace, le temps, lui, possède le rythme, qui est la symétrie dans la durée: rythmes cosmologiques des saisons autour de leurs équinoxes et des heures du jour autour de leurs midis ; rythmes physiques des ondes liquides, des ondes so-

nores, des ondes lumineuses, des ondes électriques ; rythmes physiologiques de la circulation et de la respiration ; rythmes artistiques du nombre poétique et du nombre musical.

La considération exclusive du passé ou de l'avenir entraîne au « rêve » ; celle du présent convie à « l'acte ». Au point de vue de leur efficacité pratique il existe autant de différence entre ces deux démarches de l'esprit qu'entre la représentation imaginative d'un objet inconnu et sa représentation réelle quand il se trouve à portée de notre main, ou, du moins, dans le champ de notre regard.

Nous nous plaignons de l'espace et de ses barrières, du temps et de ses vicissitudes. Et très illogiquement — parce que nous en avons peur — nous répudions pratiquement l'Absolu, qui nous eût affranchis de tous les deux.

Le sommet, lui, n'a pas de degrés, puisqu'il n'est qu'un point. Mais il est la « cause » et le but des degrés que l'homme construit pour y atteindre. Ainsi, bien que n'étant pas de la nature du nombre, l'infini mathématique est pourtant, et tout ensemble, le fondement et la « limite » du nombre. Ainsi l'éternité, vierge, elle, de temps et de succession, est pourtant, et à la fois, le principe du temps, son aspiration, sa « fin ».

Illusion inouïe ! pendant que notre œil se croit le centre de l'espace, notre vie s'imagine être le centre du temps : tous les âges passés et toutes les vies écoulées, n'ont été, nous semble-t-il, que pour préparer l'éclosion de notre âge et de nos vies ; toutes les vies et tous les âges futurs ne doivent être encore que pour prolonger le rayonnement de nos vies et de notre âge...

Pour la bonne raison que les instants passés et les instants futurs sont *actuellement* inexistants, l'instant

présent seul porte le reflet de l'éternité, en condense toute la vertu. Dans l'instant présent le temps se résume donc pratiquement tout entier : mis en regard de lui, l'ensemble des siècles passés et des siècles futurs n'est qu'un pur néant.

Sans considération de rang ni de fortune, le temps inexorable nous enrégimente de force, nous obligeant tous à une marche uniforme que lui-même règle, sans qu'aucun de nous puisse jamais ou la suspendre ou seulement la ralentir.

Le temps et l'espace président à l'économie du monde : mais c'est à la façon des geôliers qui pourvoient aux besoins des hôtes de leurs cachots. Le plus beau palais, le plus beau site, le plus beau soleil même, sont étroitement « enchaînés » dans une prison de l'espace; la plus longue et la plus belle existence humaine est étroitement « reléguée » dans un rapide instant du temps.

Vous cherchez Dieu, vous cherchez le beau, vous cherchez le vrai, vous cherchez le vivant. Ils ne sont pas dans l'indéfini des temps passés; ils ne sont pas dans l'indéfini des temps futurs; ils ne sont pas dans l'indéfini des espaces célestes : ils sont dans la seconde présente, et dans l'endroit où vous êtes.

Tous les êtres du monde n'occupent pas ensemble le même lieu de l'espace, mais, en revanche, ils vivent ensemble le même instant du temps. Et n'est-ce pas là déjà une saisissante unité ?

Le temps embaume et consacre tout ce sur quoi il s'amasse. Quoi de plus vulgaire qu'une perspective de paysage ? Quoi de plus rapide qu'un accent de voix, un regard, une attitude ? Et pourtant, remontant quelques années ou quelques siècles, que ne donnerions-nous

pas pour contempler Sésostris sur son trône ou Moïse au Sinaï, pour entendre une parole de Démosthènes ou de Platon, pour rencontrer le regard du vainqueur de Rocroy ou celui du vainqueur d'Austerlitz, ou, plus simplement, pour revoir un instant, *tels identiquement qu'ils étaient au temps de notre petite enfance*, notre maison natale et ses hôtes, ses jardins et ses vergers attenants, sa rivière et ses sentiers voisins ?

Dans chaque flot qui s'écoule se mire tout le ciel. Et, de même, dans chacune des secondes qui passe réside la vertu de toute l'éternité.

Les ruines du temps s'amoncellent sur les ruines du temps : les siècles s'écroulent sur les siècles, les jours sur les jours, les instants sur les instants, les êtres sur les êtres. Le flot pousse le flot, l'astre détrône l'astre, le désir supplante le désir. L'homme meurt : et cependant son ambition, c'est la Vie ; l'homme marche : et cependant son rêve, c'est la Stabilité.

Puisque la vertu rafraîchit si divinement l'âme, l'âme peut vivre à l'encontre du temps en rajeunissant à mesure qu'il s'écoule.

Les cendres de la vieillesse s'amoncellent au foyer de notre vie et en ralentissent l'ardeur. Mais les charbons ensevelis portent encore l'étincelle sacrée, et la flamme peut soudain se réveiller ardente. Notre jeunesse n'est pas morte : elle n'est qu'assoupie. « On a toujours vingt ans dans un repli du cœur », dit le poète.

La rive demeure : l'onde, au contraire, fuit ou s'évapore. Et de même la vérité subsiste indéfectiblement car elle ne fait qu' « enseigner » Dieu d'une façon abstraite : tandis que la jeunesse passe et que la beauté s'envole, car toutes deux possèdent le redoutable privilège de le « représenter » d'une façon vivante, et que

cet honneur, trop lourd pour une créature, ne saurait lui demeurer échu que l'espace d'un jour.

Celui qui, abusant du rêve ou de la prévoyance, vit exclusivement dans le passé ou l'avenir en oubliant de mettre en œuvre le présent, ressemble à celui qui persisterait à vouloir se servir du dos ou du plat d'un instrument tranchant sans penser jamais à en utiliser la pointe ou la ligne affilée.

En reliant l'un à l'autre le présent et le passé, notre mémoire les met tous deux en valeur. Si le passé n'est rien sans le présent où il « revit », qu'est-ce en revanche que le présent s'il ne plonge ses racines dans le passé: en d'autres termes, s'il ne jouit des biens et ne s'éclaire des doctrines que la tradition transmet? Ne sommes-nous pas d'ailleurs personnellement des fruits de ce passé, de cette tradition ? qui pourrait naître, vivre et grandir, s'il ne possédait des ascendants immédiats et par suite une chaîne d'ascendants qui le rattache directement à l'aurore du monde ? Pour s'en tenir au simple sentiment, quel moindre intérêt éveille et quelle moindre émotion provoquent une demeure ou un sol dénués de souvenirs: souvenirs d'enfance, souvenirs de famille, souvenirs d'histoire !

Image de sa vertu merveilleuse dans le monde intime, le « temps », en mécanique, est un facteur nécessaire du « travail des forces » puisque de lui dépend le « chemin parcouru par le mobile ». A moins d'être infinie — et elle devient, dans ce cas, le symbole de l'action divine — une force, si considérable qu'on la suppose, est incapable, si elle ne se marie avec la durée, de réaliser le plus léger travail, de donner l'impulsion à la moindre masse. Si humble, au contraire, qu'elle se rencontre, elle produit, le temps intervenant, de prodigieux effets, et voici qu'avec le seul effort de son bras, Archimède soulève le monde !

Bien que le présent ne soit que la « transition » entre l'avenir et le passé, la « chute », pourrait-on dire, de celui-là dans celui-ci, c'est cependant en lui que toute la vertu du temps réside. Du lit supérieur du fleuve à son lit inférieur la cataracte qui s'écroule n'est, elle aussi, qu'une « transition » du flot. Pourtant quelle masse s'y suspend ! quelle puissance s'y démontre ! quels tonnerres s'y forgent ! — Réelle et admirable image du moment présent avec ses grandeurs, avec ses énergies, avec ses révélations.

Ce qui est éternel par l'origine est toujours présent par la manifestation, car ce qui ne dépend pas du temps sous le rapport de l'existence ne saurait dépendre du temps sous le rapport de l'acte.

EUGÈNE BERNIER

Marliens, par Genlis. (Côte d'Or.)

Les liseurs de romans

Je ne me targue pas de jouir de ces immunités intellectuelles et morales dont la presque totalité du monde qui lit — et qui lit comment ! — réclame le bénéfice. Bien que mes doigts aient feuilleté quelques piles de livres de toute inspiration, de toute tendance, de toute esthétique — et souvent sans l'ombre de ces choses — je m'estimerais diminué si, plongé passionnément dans une lecture, je ne ressentais plus cette émotion qu'est le contact d'une pensée qui se livre, si je ne pouvais plus vibrer aux caresses et aux harmonies du style, si je ne vivais plus dans mon cœur et mon intelligence, largement ouverts pour les recevoir et même se les assimiler, les bonheurs et les tristesses qui palpitent sous ces milliers de réglettes noires que l'on nomme un roman.

S'adonner à la lecture et ne pas ressentir selon ses moyens l'impression qu'elle récèle, se soustraire ou être soustrait à la jouissance de l'art ou des artifices de l'écrivain, ne pas même garder au fond de soi le plus petit résidu de sentiment, d'image, de pensée, me paraît pour le moins invraisemblable ; autant me dire:

voici un traître (le lecteur, comme le traducteur son parent, l'est toujours un peu) qui savait, avant d'agir, que son forfait serait puni de mort ; à quinze pas de lui, le peloton d'exécution le couche en joue, le vise parfaitement et fait feu (c'est le cas du romancier) et des douze balles qui lui étaient destinées, aucune ne l'a étendu dans la poussière, aucune même ne l'a effleuré !

L'on n'accorderait que de la pitié à un conte si en l'air et l'on aurait raison. Mieux vaut, n'est-il pas vrai, réciter un humble confiteor que de se rengorger et de jouer à la poitrine d'airain quand on n'a qu'un cœur de chair.

J'ai voulu, pour me rendre scrupuleusement compte des effets produits, me plonger dans trois romans bien différents. Tous trois sont des chefs-d'œuvre de notre temps, tous trois revêtent des formes d'un art accompli et émanent de maîtres d'une puissance verbale équivalente ou peu s'en faut ; mais le premier est sursaturé de passions païennes qu'il peint avec délices ; le second semble un concordat entre de très nobles aspirations, de purs élans et des impulsions maléfiques, d'avilissantes faiblesses ; le troisième, enfin, fut conçu dans la plus éblouissante chasteté : il est comme le sourire et le conseil d'un séraphin.

Eh bien, qu'ai-je ressenti ?

La petite bête humaine, vive, sans cœur, la parisienne de seize ans, qui met à nu avec une vanité malsaine, avec une perversité réjouie, la lascivité raffinée de ses instincts, l'ivresse de sa nervosité et de sa souplesse, la séduction de sa grâce sauvage et impérieuse, sans cesse en contact avec un monde impudemment vicieux ou vertueux par sottise et par tartufferie, cette créature qui n'est qu'une flamme de volupté a été ma vraie maîtresse et elle m'a brûlé tant qu'a duré la lecture du premier roman. J'ai senti, par bouffées, sa

sorcellerie qui m'envahissait, j'ai éprouvé les frémissements de mon sang fouetté; j'ai subi la mauvaise vision que je m'étais imposée, j'ai compris tout ce qu'elle ne disait pas, car elle est une merveille de réticence et quand le Malin, aux heures faibles, voudra vaincre, c'est elle encore qu'il me réoffrira.

Et que l'on ne me taxe pas d'hyperbolique ! Plus précis que je ne le suis, plus vigoureux surtout, l'Allighiéri au 5e chant de l'Enfer, avec sa force de condensation, a réuni l'effet et la cause. C'est le fameux épisode de Francesca de Rimini et de Paul Malatesta. Francesca répond au poète : « ... Mais puisque tu désires tant connaître la première racine de notre amour, je le dirai, parlant et pleurant tout ensemble. Un jour, par plaisir, nous lisions les amours de Lancelot ; comment l'amour l'enserra de ses liens ; nous étions seuls et sans aucune défiance. Plusieurs fois, cette lecture attira nos regards l'un vers l'autre et décolora notre visage ; mais un seul moment nous vainquit. Quand nous lûmes comment les riantes lèvres désirées furent baisées par un tel amant, celui-ci, qui jamais de moi ne sera séparé, tout tremblant me baisa la bouche... Ce jour, nous ne lûmes pas plus avant » ; et Dante ajoute : « Pendant qu'ainsi parlait l'un des esprits, l'autre pleurait tellement que de pitié je défaillis, comme si je me mourais ; et je tombai comme tombe un corps mort ».

Ces strophes, infligeant une terrible leçon aux romanciers et à leurs victimes, ne semblent guère avoir fait défaillir ou même réfléchir les uns et les autres en notre siècle.

La multitude oscille sans scrupule entre les deux expressions les plus courantes du roman : celle dont j'ai montré la nuisance et une seconde, à peine moins pernicieuse, qui veut bien accorder à l'homme une incidente inclination à la vertu, mais balancée par une propension irrésistible vers les désordres les plus véhéments.

J'ai lu un de ces ouvrages composites. Dès le début, j'ai vu s'allumer ces convoitises charnelles dont St. Mathieu dit qu'elles sont déjà un adultère et j'ai senti qu'elles me contraindraient sournoisement à dévorer le roman tout entier. Et comme deux serpents s'entrelacent autour d'un caducée, elles s'alliaient,, se mêlaient, se nouaient à d'autres aspirations très pures celles-là, évocatrices des plus hautes conceptions de la vie et d'où se dégagent des parfums de devoir, de sacrifice, de dévouement, de bonne souffrance. Tantôt, c'étaient de mâles accents qui m'entraînaient, tantôt j'étais le possédé de languides et voluptueuses harmonies. Dois-je l'avouer ? La beauté vigoureuse et réelle de l'ordre sombrait en mon esprit devant l'ambroisie des paroles charriant les décadences et les bassesses humaines. J'aurais pu paraphraser à bon droit le mot justicier prononcé récemment par M. Jules Lemaître à l'égard du *Génie du christianisme* et dire du perfide ou imprudent artiste qui m'avait subjugué : « Il n'a su déployer les chatoyances et les somptuosités de son art que lorsqu'il s'est agi du « merveilleux païen », il n'a trouvé ses moyens de séduction que pour parler du péché... condamné, mais avec combien d'attrait ! »

Soyons sincères. Devant un aussi dangereux mélange, que faisons-nous, nous catholiques ? Répudions-nous avec énergie ces ambidextres écoulant une marchandise amphibie ?

Hélas ! comme soudain nous devenons retors avec nous-mêmes, habiles à transiger ; comme l'intelligence du mal est subtile en nous et nous sollicite à des tempéraments avec notre pudeur et nous apprend à ruser avec notre conscience pour y introduire en contrebande des produits frelatés ; comme nous nous excusons vite en nous transformant en dillettantes de la psychologie qui ne regardent ces romans que pour le phénomène exposé, les jugeant du haut d'une intelligence indétronable, bien

loin de leur permettre de franchir les barrières de l'imagination ou les frontières du cœur !

Dites : Qui ne fut point de ces hypocrites ? Car tout le monde lit.

Les romans sont la proie essentielle de ceux qui ont le loisir de rêver, de ceux qui sont les plus impressionnables et les plus avides d'impressions, de ceux qui devraient être gardés avec le plus d'amour : les adolescents et les femmes. Avez-vous songé à l'horreur soudaine, au vertige effrayant de cette âme si délicate, hier encore fraîche comme une rose, qui, au sortir d'un premier livre, est toute pareille à Adam et Eve fuyant le Paradis et qui n'ose plus se regarder, dans sa nudité, sans honte et sans remords !

Les hommes faits, quand ils ne sont pas absorbés par leur vie, n'échappent pas non plus aux tentacules du roman : il leur sucera à eux aussi leurs moëlles, il les plongera dans la torpeur, les affadira, les efféminera, heureux, encore s'il ne les fait pas dévier de la route d'honneur qu'ils avaient su suivre jusque-là.

Les vieillards se complaisent dans les fictions, ils s'y délassent comme à repasser leurs souvenirs, faisant une navigation au cabotage autour des terres où ils vécurent, et si leur expérience les prémunit contre les fallacieuses cantilènes, s'ils peuvent, avec plus de liberté et moins de danger, aborder des spectacles de licence, ce délassement leur est cependant funeste et leurs cheveux blancs ne leur furent pas toujours une sauvegarde contre les déportements.

Il n'y a pas jusqu'aux savants les plus rigides, les plus perdus dans les arcanes de la biologie et de la physiologie qui n'échappent à l'emprise romanesque. Ceux-là, il est vrai, ne doivent pas toujours s'évader de leurs domaines pour trouver des romans : il paraîtrait, selon M. du Bois-Reymond, que l'*Histoire de la Création* d'Haeckel, par exemple, en est un et que les

procédés esthétiques de leur auteur voisinent furieusement avec ceux de Ponson du Terrail (1).

Babel, tel est donc le nom de l'empire des romanciers : toutes les races, toutes les conditions, tous les âges sont leur clientèle confuse et peu exigeante.

Aussi la production romanesque en reproduit-elle les variations : on écrit pêle-mêle et on lit au hasard tout ce qui tombe sous la main. Le plus souvent, aucune pensée ne préside au choix du lecteur, il ne demande qu'un stimulant pour son imagination, des émotions pour son cœur, d'inavouables secousses pour ses sens. Seule une minorité apporte quelque discernement dans ses lectures ; et encore, avec quelle aisance elle escamote ses scrupules et volatilise ses devoirs, avec quelle frivolité elle procède : au petit bonheur, une première fois, on ouvre un volume, la pensée de l'auteur est confrontée à celle du lecteur et si cette dernière y découvre son plaisir, c'est qu'il existe entre elles des affinités, c'est que le roman prolonge et illustre cette pensée du lecteur, c'est qu'il en reflète les inclinations, c'est qu'entre l'intelligence créatrice de l'auteur, et l'intelligence qui est impressionnée, une parenté existe, d'autant plus étroite que le degré de culture, le mode de penser et les formes du style correspondent mieux chez l'une et l'autre ; c'est, en un mot, qu'ils s'adaptent.

Désormais, l'écrivain qui a su plaire, sera le conseiller intime, l'introducteur à la vie ; la place de ses œuvres sera au rayon de la bibliothèque où la main se porte instinctivement, guidée par le cœur. Désastre !

On a consulté en cette affaire les penchants et les goûts. Des nécessités et de la convenance, il n'a pas même été question.

M. Maurice Barrès, répondant à une enquête sur la moralité dans la littérature, écrivit naguère : « De fort belles œuvres peuvent agir d'une manière désus-

(1) *Dieu et Science.* — Paris, Alcan, 1910. — E. de Cyon.

treuse sur certains êtres. Il serait bien fâcheux de donner à lire des pages brûlantes d'amour terrestre à une personne engagée dans les cloîtres. Ces pages pourtant, seront d'une puissance littéraire sublime. C'est dire que tout n'est pas bon pour tous. »

Vraiment, un liseur est bien loin de songer qu'un roman lui puisse être bon à quelque chose, il ne lui demande que de n'être pas « écrit avec de l'opium sur des feuilles de plomb » comme disait Rivarol, et à cette condition, il dévorera les produits les plus disparates, les plus dissolvants d'ailleurs, ce qu'il appelle élégamment les plus pimentés, pourvu qu'un nom tapageur prête quelque lustre et quelque relief à leur couverture.

C'est tout juste s'il n'est pas ahuri quand on lui dit que tout roman contient une philosophie, une conception du monde, qu'il est fait pour servir une idée, qu'il peut éveiller des facultés, aviver des énergies, offrir des modèles idéaux et rafraîchir l'âme par une irrigation qui purifie et qui féconde.

Tant de romans, au lieu d'être dévorés, dévorèrent qu'on ne s'attendait plus guère à ce qu'ils soient capables de quelque bien.

Non seulement on n'a que faire de ces romanciers qui s'appellent Quinte-Curce, Tacite et le Plutarque cher à Montaigne et qui savent nous exalter au spectacle des actions illustres, issues des vertus naturelles, mais surtout, l'on ne voit plus bien qui, comme l'immortel Lafontaine, s'aviserait encore de découvrir Baruch, le prophète à la lyre pastorale, ou qui se passionnerait à la lecture des « Vies des Saints » vies de surhommes s'il en fut, poignantes d'inneffables et sublimes et réalistes épisodes.

Mais l'intransigeance n'est pas une vertu que les modernes exercent à l'égard d'eux-mêmes. Ils se pardonnent leurs plus cruelles erreurs en les traitant de peccadilles et les absolvent d'un indulgent sourire. Ils

feignent complaisamment d'ignorer la loi, ou ils prennent avec elle d'audacieuses libertés. Pour ceux-ci, le célèbre théologien Gerson les condamnait ainsi : « Il est difficile de lire des livres incitant à la luxure, sans pécher mortellement et ceux qui en détiennent devraient être forcés par leur confesseur à les brûler ou à les déchirer, de peur qu'eux-mêmes ou d'autres ne pèchent encore. »

Je ne veux point que l'on m'accuse d'avoir abordé les deux premières catégories de roman, soit avec une dilection préconçue, soit avec l'intention de les censurer, je ne me suis excité d'avance ni à l'admiration ni à la réprobation, je me suis placé dans une état de passivité, enregistrant et étudiant les impressions reçues. L'on a pu voir et certains pourront contrôler sur eux-mêmes la vérité de mes dires. Alors que les ravages causés chez un lecteur qui absorbe le roman avec indifférence, sont si étendus, quels ne doivent-ils pas être chez les pourceaux du troupeau d'Epicure qui cherchent un écho à leurs désirs voluptueux ? Qui dénombrera cependant, à côté de ceux-là, « retournant à leurs vomissements» ceux qui ne trouvèrent jamais dans le roman la manne dont ils avaient faim. En voici qui lisent pour tuer le temps, et c'est leur conscience qu'ils abattent, d'autres pour s'intéresser à quelque chose et chaque livre qu'ils referment cerne leurs yeux d'un peu plus d'ennui, d'autres encore souffrent, leurs âmes s'étiolent dans leurs tristesses et les livres qu'ils touchent avec une lueur d'espoir, au lieu de les relever, les rejettent dans les bas-fonds de la laideur humaine, laissent leur plaie ouverte et les enveloppent d'amertume ; il en est enfin qui vont, mendiant à leurs contemporains l'obole d'un livre d'art, qui sont satisfaits parfois, mais jamais sans s'apercevoir qu'à la faveur du mirage des formes, des idées se sont introduites furtivement qui ne sont point les leurs.

Souvent ceux qui savourent les romans et les feuil-

letons de nos journaux, n'ont point d'autre nourriture intellectuelle: ils lisent par goût, car c'est dans le courant du siècle et ils ne soupçonnent pas, les pauvres, à quels abattages sinistres ils procèdent ainsi dans les forêts-vierges de leurs âmes.

Je vous le demande, qui donc à songé à lire pour enrichir son trésor intérieur ; qui a voulu éviter de s'offrir à la dilapidation des romanciers, ces brigands ternissant d'abord l'éclat de nos âmes pour mieux les brocanter dans les maisons du vice ; qui a su montrer une bibliothèque où auraient pu puiser, sans qu'il faille en rougir, nos mères, nos épouses, nos filles ?

Et cependant, les bons maîtres abondent, ils viennent à nous les mains pleines, distributeurs des vraies jouissances, et il y a de la reconnaissance chez ceux qui les ont lus. Aussi l'on me pardonnera si quelque passion se glisse dans ma façon d'en discourir: mais je leur dois tant d'heures à la fois fortes et douces, je leur dois d'avoir mieux goûté la puissance harmonieuse de l'homme et quelle force peut être l'art entre ses mains.

Je ne saurais en parler avec trop de joie. Ah ! le beau et bon livre que je viens encore de refermer et que je le retrouverai souvent !

Ma figure, tandis que je lisais, devait être grave comme quand on interroge la vie, mais un observateur exercé y eut découvert un sourire: celui de l'homme qui sait que la moindre action en joie ou en douleur, a son son prix. Je ne me trouve pas, comme après tant d'autres lectures, la gorge sèche, altérée des plaisirs les plus vaporeux où tant aspirent sans que nul ne s'y fixa jamais, l'esprit alourdi, la volonté flasque, les sens errants sans maître, victime d'une amnésie qui aurait dissipé jusqu'au souvenir des meilleures résolutions !

L'homme dont je viens d'écouter battre le cœur, dont j'ai vu les puissantes actions, qui parfois épongeait sur son front une sueur de sang, dont j'ai entendu les soupirs arrachés par de mystérieuses et internes

tortures, plus semblables à des rugissements qu'à un souffle de douleur, celui-là que j'ai vu à certaines heures comme rejeté du sein de Dieu même, vers qui il retournait pantelant,, épurant son être au creuset de sa souffrance, non, car il voulait être consolé, mais car il aimait, celui-là, s'avouant faible par lui, mais se sachant fort de Dieu et qui sut, impavide au plus fort des tourmentes et d'une énergie silencieuse, demeurer dans la paix la plus divine et la plus suavee, ah! faut-il avouer que ses paroles résonnent au fond de mon cœur et que de la fleur de ses actions, s'est envolée une graine féconde qui germera dans mon âme !

D'avoir vu qu'un homme s'estimant si peu, agissait avec une grandeur si conquérante, je me méprise mieux moi-même et je tends plus ardemment vers de plus hautes fins et me penchant sur moi ainsi, j'éprouve un étrange plaisir à me regarder en cette juste place. Je sens que l'homme est vraiment un roi tant qu'il est soumis à Dieu : Mon âme est allégée et respire plus librement, j'éprouve une indicible aisance à me montrer meilleur, je m'avance avec joie dans les libérations de la vertu : c'est dans la paix la plus douce, l'exaltation la plus vibrante, j'oserais dire, la plus passionnée.

Jamais nos pauvres actions ne me furent révélées mues par un esprit de virilité et de beauté chrétiennes si incommensurables, jamais leur portée éternelle ne recula leur but aussi près de l'adorable divinité, jamais l'alliance des petitesses et des grandeurs qui s'amalgament en nous, ne m'est apparue aussi riche de souveraine poésie tombée de la miséricordieuse main de Dieu.

J'irai jusqu'à murmurer, ravalant à un sens plus trivial la merveilleuse parole de Ste Thérèse : ce n'est plus moi qui vis, c'est cet être bon dont j'ai eu le spectacle, qui vit en moi, qui y a surgi, qui m'a ressuscité.

Oh ! cher livre, je veux vous baiser comme on baiserait la main d'un frère tendue pour nous secourir! Ainsi que dans la première clarté du printemps, l'air

est vif, le vent est humide et vivifiant qui n'est pas qu'une caresse, mais qui va, gonflé de mille sèves créatrices, s'éparpillant et s'infusant au cœur de la forêt, aux racines, à la terre et aux cîmes, pour verdir les mousses, faire rejetonner les rameaux rugueux en tendres pousses et fleurir les branches,, ainsi aussi par la grâce de vos enchantements, ô si bon livre, par la douceur de votre voix, par la magie du sang très pur qui de vos veines coula dans les miennes, par votre force caressante qui soutient et réconforte, vous m'avez ranimé, vous m'avez renové, et vous avez jeté dans le ciel de mes jours l'arc de la divine alliance.

Ah ! que n'êtes-vous souvent encore, comme vous le fûtes pour moi, le tendre et bon Samaritain, qui, non seulement panse les plaies, soigne et dorlotte, mais qui laisse toujours après son départ un peu de son or au fond de l'âme.

CLÉMENT PERDIEUS.

Revue Bibliographique Belge

RELIGION — THÉOLOGIE — PRÉDICATION

Reck (Chanoine François-Xavier). — **Le Missel Médité.** Conférences sur les textes liturgiques de la Messe. Traduit de l'Allemand par Dom André Noblet O. S. B. **Tome** Ie : *Du 1er dimanche de l'Avent au dimanche de l'octave de l'Ascension.* — *Liége, H. Dessain, 1912.* 1 vol. in-8° de 634 pages. fr. 6.00

Lagrange (Ch.). — **Leçons sur la parole de Dieu,** précédées d'une lettre à S. M. Albert, Roi des Belges. — *Bruxelles, Impr. Verhavert, 1912.* 1 vol. in-8° de 203 et 548 pages. fr. 6.00

SOCIOLOGIE — POLITIQUE

Peiren (Prosper). — **Les tribunaux pour enfants.** — *Bruxelles, Société Anonyme Belge d'Imprimerie, 1912.* 1 broch. in-8° de 24

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste.— Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

pages. fr. 0.75

On connaît la célèbre parole : « La France *pédagogise.* » Elle peut s'appliquer aujourd'hui à tous les pays civilisés. Depuis une dizaine d'années, partout les études de psychologie et de pédagogie sont en honneur et les pédagogues de profession ne parviennent qu'à grand peine à suire les multiples travaux que d'innombrables spécialistes publient sur ces sujets. Parmi ces travaux, ceux de psychologie infantile sont, de loin, les plus nombreux et les plus originaux.

Et voici que grâce aux recherches ingénieuses et précises des spécialistes, la connaissance plus exacte de l'âme de l'enfant s'est répandue non seulement parmi le corps enseignant des écoles pupulaires mais aussi chez les juristes.

Ceux-ci ont compris que l'enfant est un enfant et non un adulte ni une réduction de l'adulte et qu'à vouloir le traiter autrement qu'en enfant on commet une faute très grave et grosse de conséquences néfastes.

Sans doute, il faut punir les fautes que l'enfant a commises, contraventions, délits ou crimes, mais il est souvent injuste et toujours souverainement dangereux de les juger et de les punir comme les actes d'un homme pleinement responsable.

Une juridiction spéciale pour enfants s'impose donc, juridiction qui doit assurer non seulement la répression des fautes, mais aussi et surtout l'œuvre de préservation, de relèvement et de salut.

C'est en Amérique que fonctionnèrent les premiers tribunaux pour enfants. Aujourd'hui, ils sont établis dans divers pays et l'on peut affirmer qu'ils s'implanteront partout.

Grâce à l'initiative de M. Carton de Wiart, ministre de la Justice, notre pays vient d'être doté de cette institution.

M. Peiren, qui est à l'affût de toutes les questions intéressant la moralisation de l'enfance et de la jeunesse, qui se dévoue à diverses œuvres de protection morale de l'enfant et qui a publié diverses études remarquées sur la pédagogie morale, commente en sa nouvelle brochure, les caractéristiques des tribunaux pour enfants. Ceux qui veulent s'initier au fonctionnement de ces tribunaux trouveront dans ces quelques pages un guide clair, précis et sûr. L'ouvrage qui renferme aussi un bref historique de la question se termine par le texte du projet de loi sur la protection de l'enfance déposé aux Chambres belges par M. Carton de Wiart, projet qui vient d'être adopté avec quelques modifications.

Nous félicitons M. Peiren de l'œuvre de vulgarisation qu'il a réalisée et nous souhaitons à son opuscule le succès qu'il mérite.

J. RENAULT.

Woeste (Charles), Ministre de l'Etat. — **L'évolution du parti libéral vers la socialisme.** — *Bruxelles, Dewit, 1912.* 1 broch. in-12 de 28 pages. fr. 0.20

COMMERCE — INDUSTRIE — FINANCES

Haendel (J.-H.). — **Des contrats commerciaux.** — *Liége, Nierstrasz, 1912.* 1 vol. in-12 de 82 pages. fr. 1.50

Pontus (Cte Raoul). — **La Révolution Chinoise** (1911-1912). — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 broch. in-8° sans pagination. fr. 0.60

Thiry (Clément). — Dressement du bilan et travail comptable de fin d'exercice. — *Gand, Van Goethem & Cie, 1912.* 1 vol. in-8° de 196 pages. fr. 3.50

HISTOIRE — BIOGRAPHIE — HAGIOGRAPHIE

de Villermont (Comtesse M.). — **L'Infante Isabelle,** gouvernante des Pays-Bas. Préface par Godefroid Kurth. — *Tamines, Duculot, 1912.* 2 vol. in-8° de 470 et 632 p. Les 2 vol. : fr. 15.00

Mœller (Ch.), professeur à l'Université de Louvain. — Belgique & Hollande : **La guerre de quatre-vingts ans (1567-1648) d'après son dernier historien.** — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 broch. in-8° de 30 pages. fr. 0.50

Mœller (Ch.), professeur d'histoire à l'Université de Louvain. — **Histoire contemporaine de 1850 à 1900.** — *Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1912.* 1 vol. in-12 de 242 pages. fr. 3.50

Nous regretterions notre retard à publier un compte rendu de l'*Histoire contemporaine* de M. Mœller, n'était l'avantage de pouvoir, à présent, y joindre une note sur un nouveau travail du distingué professeur de Louvain.

Cette note sera brève ; elle n'a d'autre raison d'être que de fixer encore une fois l'attention des lecteurs de la *Revue* sur l'article paru ici même, le mois passé, sous ce titre : *Belgique et Hollande. La guerre de quatre-vingts ans (1567-1648) d'après son dernier historien.* Ces pages sont précieuses à titre de préparation ou de conclusion à la lecture de M. Pirenne ; elles résument parfaitement le volume que celui-ci a consacré récemment à la révolution du XVIe siècle et à Albert et Isabelle.

M. Mœller rend ainsi un bel hommage à son collègue de Gand ; il fait aussi œuvre de critique, en accusant dans le livre de M. Pirenne certains traits, en atténuant tels jugements ou la signification de tels événements, en complétant par une réflexion très personnelle l'un ou l'autre tableau. Pour la forme, on sait de longue date que le professeur de Louvain possède les qualités qu'il reconnaît à M. Pirenne : une élégance sobre, soutenue, jointe à une heureuse justesse d'expression.

Ces qualités se retrouvent presque à chaque page de l'*Histoire contemporaine.* Elle est la dernière partie de l'histoire politique générale du même auteur. C'est, en d'autres termes, la politique des états européens durant la seconde moitié du siècle dernier de 1850 à 1900. Pour apprécier ce livre à sa juste valeur, il faut le replacer dans l'économie générale des ouvrages de M. Mœller ; mais, même indépendamment de ses attaches avec le *Cours complet d'histoire universelle*, ce volume est hautement intéressant et éminemment utile — il faudrait dire indispensable — aux étudiants en philosophie et lettres et aux professeurs d'histoire. Dans les bibliothèques des classes supérieures de nos collèges des travaux comme ceux-ci doivent avoir leur place marquée : ce sont des lectures instructives et éducatives au premier chef. D'ailleurs, qu'on veuille bien admettre que cette *Histoire* est mieux qu'un manuel d'étudiant ou de professeur; un journaliste, un homme politique aurait tout profit à lire et à s'assimiler ce travail.

Rien que le judicieux *avis au lecteur* et la *table des chapitres* avec les notes bibliographiques prouvent que l'auteur comprend et domine son sujet et que, pour le bien traiter, il s'est entouré des meilleures garanties. On aime dès lors à assister avec lui « à un drame vécu, où se heurtent ou se favorisent les aspirations des peuples et les intérêts des États, et où les personnages agissent sous nos yeux. Nous pénétrons aussi dans les coulisses de ce théâtre gigantesque, et nous y retrouvons les mêmes personnages ou leurs acolythes travaillant dans l'ombre à la réalisation de leurs projets. » Cette impression du *Musée Belge* (15 avril 1912) est exacte. On ne peut omettre de signaler particulièrement les passages où l'auteur fait intervenir notre pays et nos rois. A part cela, dans un livre

où tout est également intéressant et bien présenté, on ne saurait exprimer ses préférences pour tel ou tel passage. CH. CAEYMAEX.

GÉOGRAPHIE — ETHNOGRAPHIE — VOYAGES

Michiels (Alb.). — **Notre Colonie.** Géographie et notice historique. — *Bruxelles, Mertens, 1912.* 1 vol. in-8° de 200 pages. 3e édition. fr. 2.00

LITTÉRATURE — ROMANS — THÉATRE

Banneux (Louis). — **L'âme des humbles.** 2me série. Croquis d'Aug. Donnay et de F. Gailliard. — *Bruxelles, Lebègue et Cie, 1912.* 1 vol. in-8° de 254 pages. fr. 3.50

Nous ne sommes pas en présence d'une série de variations sur un thème démocratique ressassé ou d'une congrégation quelconque de poésies plus ou moins rajeunies d'idée et de forme. L'auteur nous offre une étude très objective de mœurs des petits et de coutumes naïves, avant qu'elles ne s'effacent. La précision scrupuleuse de l'adroit interviewer serait déjà un motif d'émerveillement, si nous n'admirions dès les premières pages la pureté du style et la netteté des expressions très riches de mots justes. Il nous détaille si bien le prix de revient et le bénéfice, à un centime près, de nos gagne-petit, que nous croirions lire un document, mais parfaitement rédigé, d'une enquête officielle. Seulement ces renseignements mystérieux nous font pénétrer dans l'intime société des Humbles, et ne laissent vraiment aucune curiosité non satisfaite. Car Banneux compte les battements du cœur des Humbles aux pulsations sensibles et visibles ; il ne s'installe pas dans une âme fictive qu'il verrait palpiter au gré de son imagination. La vérité constitue l'un de ses principaux mérites. Les différents chapitres sont courts ou le paraissent parce que l'écrivain y serre admirablement les « On dit.. » et les légendes et les savoureuses chansons du terroir et les superstitions vivaces. A ce propos nous noterons que la Wallonie, goguenarde de nature, n'est pas indemne de ces faiblesses et de ces ignorances en matière religieuse ; on fait, souvent, de cette crédulité une caractéristique de nos candides Flandres. Nous poursuivons avec avidité la lecture des monographies de l'écorcheur d'arbres, du modeste pédagogue, du com-

missionnaire à plaque dorée et longue blouse blanche, dont les inoubliables silhouettes sont tracées par deux de nos rudes et bons artistes Donnay et Gaillard. Dans leurs notations d'un réalisme frappant se reconnait, du premier coup, la griffe différente de deux talents frères. Je suis revenu souvent aux raccourcis vigoureux des dessinateurs quand je lisais les descriptions typiques de Banneux, celle du commissionnaire par exemple, dont il sait toute l'histoire... « Déchu pour pochardise outrancière de ses fonctions honorifiques de commissionnaire de feu le duc d'Urssl, car c'est à la rue du Marché au Bois qu'il s'est enraciné, Martin obtint l'intervention de son éminent bienfaiteur, en baragouinant, sans plus. Et l'on vit aux prises, dans des plaidoyers qu'a relatés en son temps le maître humoriste du reportage belge, Jean Bar, la franche bonhomie, la verve étincelante et l'esprit caustique de l'ancien Président du Sénat et de son collégue M. De Mot Bourgmestre de la capitale, parnassien à ses heures. Avec une trogne enluminée, quand ils le veulent ou le peuvent Martin et ses soixante dix ans sont là pour attester ces gestes olympiens. Pour votre gouverne, Messieurs les commissionnaires, les dieux ne descendent pas tous les jours sur la terre. » Banneux en raconte ainsi joyeusement sans compter, et les traits sont rapportés en un style original, travaillé, vivant.

Il emploie volontiers les mots évocateurs d'images nettes, et de là cette limpidité et cette énergie de la phrase.

«... Je m'enquis : mon interlocuteur, empaqueté dans une grosse capote de drap à pélerine, la face tannée, patinée, lustrée par la bise et les ondées, les joues violettes, la peau tendue et luisante, le menton bleui par le rasoir, l'appendice nasal bulbeux et bourgeonné comme tout un printemps, était la déchéance incarnée. Ancien cocher de grande maison, il voisinait déjà avec le harniqueux. » L'auteur a une touchante prédilection pour nos sympathiques chevaliers du fouet : «... C'est l'épouse qui, à midi, porte d'ordinaire au mari le fricot. La voiture sert de salle à manger Entre deux bouchées, l'homme demande à la femme des nouvelles de la maison, des petits enfants peut-être. Et aux naïves histoires de la mère, au récit des bons mots qu'elle seule entend, un sourire de tendresse éclaire la physionomie du juif errant du fouet. Pendant ce temps les moineaux dînent dans les crottins, volètent deci de là, tchirlipent gaiement. Ça vaut les tziganes du grand restaurant voisin, n'est ce pas, cocher ? Et ce tableautin de la rue ne manque pas de poésie touchante,.. » Banneux ne s'y trompe pas, l'âme des Humbles a d'infinies délicatesses et nous en aimons les vibrations harmonieuses.

J. Van Doorslaer.

Fonteyne (Ed.). — **....Sur d'Anciens thèmes.** — *Bruxelles, Association des Ecrivains belges, 1912.* 1 vol. in-12 de 166 pages.
fr. 2.50

Nothomb (Pierre). — **Notre Dame du Matin.** Poésies. — *Paris, Bibliothèque de l'Occident, 1912.* 1 vol. in-8° de 150 pages.
fr. 5.00

Voici que, deux ans après *l'Arc-en-Ciel*, paraît ce beau recueil : *Notre Dame du Matin*, où le poète, plus mûr, a chanté ses chansons plus personnelles. Quelle fraîcheur de sentiment et d'expression !

Comme, au matin d'un beau jour, la buée de la terre humide de rosée s'élève dans le ciel bleu, ainsi ces vers montent naturellement à Dieu. Ils flottent un temps au-dessus du sol, tout en gardant contact avec lui, et, calmes ou ardents, se dissipent dans l'atmosphère « irréelle ». Partant de la nature, ils vont, d'un chemin aisé et logique, au surnaturel.

Dans des pièces comme *Matin de Pâques*, le poète fusionne admirablement ces trois choses : son amour, sa foi et *son* printemps, et cela fait un mélange palpitant de vie et de beauté. Dans *Alouettes* — peut-être la plus belle pièce du recueil, — il part de l'observation de la nature et y trouve une image exaltante de son rêve de poète : son idéal se greffe sur la réalité vue d'un œil attentif. C'est du sentiment très fort et très ordonné à la fois : le lyrisme ne se perd plus en vagues sonorités de mots, mais il se précise avec sûreté et gradation. C'est beau et c'est solide.

Le tempérament du poète s'est donc affermi, tout en gardant sa pureté originelle. Il a la naïveté des primitifs et, même quand il ne chante pas le chœur des onze mille vierges, il fait songer à Memling. Il trouve des mots candides et délicieux, qui évoquent des paysages blancs, et bien souvent il réalise le vœu qu'il formule en ces vers :

« Oh ! dire tout cela en phrases enfantines,
Avec des mots légers comme des mots du Ciel,
Rendre le son lointain, presque immatériel,
Des cloches qui jamais n'ont chanté que matines
Et qui tintent là-bas au fond de l'Irréel ! »

Mais il lui arrive de descendre de l'Irréel et de mêler à son idéal des joies plus tangibles. « Certains s'étonneront » peut-être de l'accent inusité de sa prière. Ils auront tort. Dans la vaste harmonie de la

nature, le poète a compris la place relative des sentiments les plus humains de son cœur exalté ; le rythme de sa foi s'accorde avec les battements de sa vie, et des deux il fait hommage au Créateur de la terre et à l'ordonnateur de toutes les forces de la nature. Ainsi s'achève sa vision d'un monde, où tout est réglé selon l'ordre suprême, où la passion elle-même, dirigée vers sa fin marquée par Dieu, fait partie de ce grand concert de louange chanté par toutes les créatures :

« Mais vous êtes pour moi la clef de l'harmonie,
Et si, dans ma prière, en ce grand jour doré,
Je ne vois qu'une chose unique dans ces choses,
— Liturgie des saisons, rythme et métamorphoses
Du culte, sentiment de mon cœur exalté —
C'est que tout se résume en vous, Dieu de l'Eté,
Vous dont l'amour ardent a fait germer ces roses ! »

PAUL HALFLANTS.

BEAUX-ARTS — MUSIQUE

Coosemans (E.). — **Entretiens philosophiques spécialement sur l'art.** — *Bruxelles, Impr. J. Van Caulaert, 1912.* 1 vol. in-8° de 284 pages. fr. 5.00

Prétendre porter sur un travail philosophique un avis rapide, tel qu'en demandent les *Revues bibliographiques*, serait chose téméraire. M. Coosemans, le premier m'en blâmerait, lui qui, au seuil de son ouvrage inscrit les mots suivants : « *J'ai écrit ce travail en trois ans ; n'essayez pas de le comprendre en quinze jours.* »

Je m'abstiendrai donc de prononcer n'importe quel éloge ou quel blâme sur les pages que voici. Qu'il me suffise, afin d'en recommander l'étude d'observer que l'auteur, ancien élève des *Cours d'Art et d'Archéologie en Belgique*, semble avoir la compétence souhaitable pour traiter la matière qui l'occupe. Quant aux titres des chapitres de son ouvrage, ils sont prometteurs et éveillent l'intérêt. Ils annoncent d'abord une étude sur *le rétable gantois des Van Eyck*. Ils nous promettent ensuite de nous dire *ce que c'est que l'art et son utilité*. L'auteur s'occupe aussi à réfuter les *objections* à la question précédente. Il nous dit *jusqu'à quel point la science peut être utile à l'art*, sujet fort intéressant pour celui qui réfléchit, *disserte sur la beauté*, examine l'accusation

fait à la science d'avoir fait *banqueroute* et nous offre 27 pages d'agréables *méditations*. Avec M. Coosemans je dirai aux lecteurs : *méditez ces pages, ne les lisez pas.* FRANZ NÈVE.

ENSEIGNEMENT — ÉDUCATION

Athanasaki (Dr J.). — **Une Société d'Education à Athènes.** La société pour la propagation de livres utiles. — *Ostende, nouvelle bibliothèque pédagogique, 1912.* 1 broch. in-8° de pages. fr. 0.50

Renault (J.), Inspecteur des Ecoles Normales de Belgique. — **La collaboration de l'école et de la famille dans l'éducation morale de l'enfant.** Les cercles d'éducation familiale. — *Paris, Vuibert, 1912.* 1 broch. in-8° de 24 pages. fr. 0.75
(Extrait de l'Education, n° de Mars 1912.)

« La famille comprend souvent mal le rôle exact de l'école et du maître ». Cela est trop vrai et M. Renault fait bien de le redire. Il le redit non sur un thème de « lamentation » impuissante mais en transposant le sujet dans les notes vigoureuses de la pratique.

« L'expérience personnelle de chacun de nous » et « celle des maîtres », « les luttes des partis politiques autour de l'école », « l'unanimité des grands éducateurs » prouvent la possibilité et l'importance de l'éducation morale de l'enfant.

Les *cercles de parents* feront se combiner méthodiquement, intelligemment et sûrement l'action de l'école et l'action de famille en une synergie féconde pour l'édification morale des jeunes. Dans ces *cercles de parents*, J. Renault esquisse l'organisation et le modus vivendi, détermine la sphère d'action et règle la tactique ; il en raconte l'histoire à l'étranger, chez nous.

Tout cela tient en deux douzaines de pages que liront ceux qui comprennent ce que c'est que la rénovation des méthodes familiales d'éducation qui préparera la joyeuse renaissance des solides vertus d'antan.

M. ROUVROY.

ASCÉTISME — PIÉTÉ

Vies des Frères de l'ordre des Frères-Prêcheurs. Traduites des chroniques du XIIIe siècle, par le Rév. Fr. Hugues Lecocq, O. P. Préface de Johannes Joergensen. — *Paris, Lethielleux, 1912.* 1 vol. in-12 de 472 pages. fr. 3.50

ANNUAIRES — VARIA

Annuaire de l'Union interparlementaire. Deuxième Année : 1912, publié par Ch.-L. Lange. — *Bruxelles, Misch & Thron, 1912.* 1 vol. in-8° de 226 pages. fr. 5.00

Bulletin Bibliographique International

RELIGION — THÉOLOGIE — PRÉDICATION

Biuso (C.). — **Prolegomeni ad una psicodinamica.** — *Roma, Albrighi, Segati et Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 174 p. fr. 2.50

Boudinhon (A.). — Le psalterium breviarii romani et les nouvelles rubriques. — *Paris, Lethielleux,* 1912. 1 vol. in-12 de 92 pages. fr. 0.80

Discours Eucharistiques. Deuxième série : Discours dogmatiques prononcés aux congrès eucharistiques de Jérusalem (1893) ; Reims (1894) ; Paray-le-Morinal (1897) ; Bruxelles (1898) ; Lourdes (1899). *Paris, Lethielleux,* 1911. 1 vol. in-12 de 386 pages. fr. 3.50

Nous avons annoncé cette publication et nous y avons applaudi. Puisse-t-elle porter tout le fruit que nous en attendons.

Cette deuxième série comprend vingt-trois discours, prononcés dans les congrès de Jérusalem (1893), Reims (1894), Paray-le-Monial (1897), Bruxelles (1898), Lourdes (1899).

Les orateurs les plus connus parmi ceux qui les ont prononcés sont le R. P. Lefebvre, O.P., Mgr. Cartuyvels, Mgr. Landrieux, S. E. le cardinal Perraud, Mgr. Pulbert, Petit, M. Godefrold Kurth, le R. P. Janvier O. P., M. le comte Verspeyen.

A. Danden.

Rocafort (Jacques). — **Autour des directions de Pie X.** Un épisode

---

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés la Revue *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

personnel. — *Poitiers, Blais & Ruy,* 1912. 1 vol. in-12 de VIII-330 pages. fr. 3.50

Terrasse (L'Abbé E.). — **L'Ignorance religieuse au XXe Siècle.** Faits — Causes — Conséquences — Remèdes. — *Paris, Lethielleux,* 1912. 1 vol. in-12 de 174 pages. fr. 3.00

Tous les ans, durant les vacances *la Croix* de Paris ouvre dans ses colonnes une enquête sur quelqu'une des maladies morales de la société contemporaine. En 1911, il s'est agi de l'*Ignorance religieuse.*

Le journal *La Croix* a demandé aux personnages les mieux placés pour juger de la gravité du mal, une consultation sur les moyens d'y porter remède. Des prélats, des prêtres voués au ministère des âmes, des directeurs de patronages, des professeurs de tout ordre, des membres de l'Institut, des chefs d'industrie, des officiers supérieurs, des sénateurs, des députés, des publicistes sont venus en grand nombre déposer en cette enquête. Leur haute situation, comme leur expérience, dit M. Ch. U., en présentant au public ces 75 réponses, donne à leurs avis, fortement motivés une indiscutable valeur. Aussi l'enquête de *La Croix* a-t-elle eu un retentissement considérable.

« Mais, continue-t-il, il était à craindre que, restant dans les colonnes d'un journal, elle n'eût qu'une influence éphémère, au lieu d'émouvoir comme il convient à tous ceux qui ont charge d'âmes. Il importe, au contraire, qu'elle réveille la vigilance et stimule le zèle des pasteurs, des catéchistes et des parents chrétiens. Pour obtenir plus sûrement ce résultat, M. l'abbé Terrasse a eu l'heureuse idée de réunir en brochure et sous une forme nouvelle les réponses des correspondants de *La Croix.*

Au lieu de les reproduire dans l'ordre successif où elles ont figuré dans le vaillant journal, il les a groupées suivant un plan méthodique, qui permet d'en mieux saisir la portée et qui leur donne une force nouvelle. Nous avons ainsi un véritable traité de l'*Ignorance religieuse.* Après avoir constaté l'existence du fléau, on en recherche les causes multiples et profondes, on en voit les conséquences aussi fâcheuses qu'inévitables, et surtout on indique les remèdes propres à le combattre efficacement.

L'opuscule de M. Terrasse s'impose aux réflexions de tous ceux qu'a émus l'enquête de *La Croix,* et à l'étude des catéchistes professionnelles ou volontaires, de tous les hommes d'œuvres, qui ont le souci de combattre l'impiété grandissante et d'étendre le règne de Jésus-Christ.

Van Noort (G.). — **Modernisme en Anti-Modernisten-eed.** — *Amsterdam, C.-L. Van Langenhuysen,* 1912. 1 boek. in-8° van 55 bladz. fr. 1.25

PHILOSOPHIE — MORALE

Maumus (D^r^ abbé). — **La Cellule.** Son origine. — *Paris, Bonne Presse,* 1912. 1 vol. in-8° de 104 pages. fr. 1.00

HISTOIRE — BIOGRAPHIE — HAGIOGRAPHIE

de Colleville (Le Comte). — **Le Cardinal Lavigerie.** — *Paris, Librairie des Saints Pères,* 1912. 1 vol. in-12 de 230 pages. fr. 2.00

Drault (Jean). — **La conspiration de Quillebœuf.** Roman historique. — *Paris, Jouve & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 160 pages. fr. 0.95

LITTÉRATURE — ROMANS — THÉATRE

Affre (Marie). — **Sous les Palmes de Bénarès.** — *Paris, Bonne Presse,* 1912. 1 vol. in-12 de 222 pages. fr. 0.60

Beller (J.). — **Récits.** *Reims, Action populaire,* 1912. 1 vol. in-12 de 388 pages. fr. 3.40

Bidou (Henry). — **Marie de Ste Heureuse.** Roman. — *Paris, Calmann-Lévy,* 1912. 1 vol. in-12 de 278 pages. fr. 3.50

Blanche (J.-E.). — **Essais et Portraits.** — *Paris, Dorbon-Ainé,* 1912. 1 vol. in-8° de 128 pages. fr. 7.50

Delly (M.). — **Fille de Chouans.** — *Paris, Bonne Presse,* 1912. 1 vol. in-12 de 222 pages. fr. 0.60

de Vogüé (Vicomte E.-M.), de l'Académie Française. — **Le Roman Russe.** 10me édition. — *Paris, Plon-Nourrit & Cie,* 1912. 1 vol. in-12 de 350 pag. fr. 3.50

Grossier (Georges). — **Sonnets à Marie et poèmes religieux.** — *Paris, Librairie des Saints Pères,* 1912. 1 vol. in-12 de 158 pages. fr. 3.50

Le Roy (Georges), de la Comédie Française. — **Grammaire de la diction française.** — *Paris, Delaplane,* 1912. 1 vol. in-12 de 184 pages. fr. 2.50

Une grammaire de la diction française! Je ne veux pas utiliser ici le cliché : « indispensable surtout à ceux qui pensent n'en avoir pas besoin. » En effet il n'est pas un homme réfléchi qui n'ait éprouvé maintes fois les conséquences désagréables de la faiblesse de son instruction en cette matière. Tous les soins vont à l'orthographe et à la composition qu'on aurait tort évidemment de compter pour rien. Pourquoi néglige-t-on l'élocution?

C'est par le moyen du langage que nous entrons le plus souvent en rapport avec notre semblable; et d'autre part c'est à la

manière dont nous utilisons ce moyen qu'on jugera du degré de notre instruction.

Les grammaires de diction française sont restées trop rares. Celle-ci est faite pour l'école et admirablement éditée. Je lui trouve un défaut d'ailleurs propre à tout traité élémentaire : de ne pas solutionner *toutes* les difficultés de la prononciation...

Ce reproche me paraît d'autant plus sérieux que la Grammaire de M. G. Le Roy est pratique et intéressante et que, au sortir de l'école, le jeune homme la rangera parmi les volumes précieux de sa bibliothèque, sous l'étiquette : « à conserver, à consulter. » J. Van Doorslaer.

O'Noll (Flirence). — **La Maîtresse de Piano.** — *Paris, Bonne Presse,* 1912. 1 vol. in-12 de 232 pages. fr. 0.60

Pons (Alexandre). — **L'expérience de Chateaubriand.** — *Paris, Lethielleux,* 1912. 1 vol. in-16 de 258 pages. fr. 3.00

SCIENCES PHYSIQUES & MATHÉMATIQUES

Stoffaës (L'abbé E.). — **Cours de mathématiques supérieures** à l'usage des candidats à la licence ès sciences physiques. — *Paris, Gauthier-Villars,* 1912. 2 vol. in-8° de 398 et 958 pag. Les 2 vol. : fr. 20.00

Il faudrait reproduire ici toute la table des matières pour donner une idée de l'abondance des questions traitées dans cet ouvrage. Qu'il nous suffise de constater que l'auteur a pu condenser en un espace relativement restreint toutes les questions utiles ou nécessaires à ceux qui, sans s'adonner spécialement aux Mathématiques, désireraient acquérir le plus facilement possible les connaissances d'Analyse et de Géométrie que peut nécessiter l'étude de la Physique et de la Mécanique. En Belgique, où les sciences physiques et mathématiques sont fondues en un même programme, on pourrait croire qu'un pareil traité n'offre pas la même utilité qu'en France, où il s'adapte adéquatement aux exigences du Certificat de Mathématiques Générales. Mais, outre les élèves de certaines écoles techniques, et les candidats en sciences naturelles qui s'orientent vers la physico-chimie, nous croyons que même ceux qui se sont adonnés aux mathématiques et se sont ensuite spécialisés pour la physique en doctorat peuvent en tirer le plus grand profit. Ils y trouveront réunies toutes les théories mathématiques dont il convient qu'ils retiennent au moins quelque chose, y compris des notions sur la courbure des surfaces, sur les séries de Fourrier, voire même sur un équation aux dérivées partielles du second ordre.

Les questions sont traitées avec la rigueur que comporte un exposé succinct, orienté vers les applications pratiques. L'auteur s'est efforcé pour le reste de rendre son livre clair, facile, attrayant et vraiment pratique. Il y a pleinement réussi : les propositions abstraites de l'analyse sont autant que possible illustrées d'images géométriques qui les rendent accessibles ; les exemples sont bien choisis ; l'auteur les recherche souvent dans le domaine des sciences appliquées, et c'est ainsi qu'on trouve dans son livre la construction des courbes de Van der Waals, les intégrales de Fresnel, des équations différentielles utilisées en électricité... etc.

L'exécution typographique de l'ouvrage est fort soignée, comme tout ce qui sort de la maison Gauthier-Villars. L. Tits.

ARCHÉOLOGIE — BEAUX-ARTS — MUSIQUE

Dimier (Louis). — **Les primitifs français.** — *Paris, Laurens,* 1912. 1 vol. in-12 de 126 pag. fr. 2.50

Je n'oublierai pas de si tôt une conférence que M. Bouchot, critique d'art parisien, fit à Bruxelles sur les primitifs flamands et français. C'était peu de temps après l'exposition des primitifs flamands à Bruges.

Exposition merveilleuse qui avait convaincu toutes les personnes sans parti pris, qu'elles fussent belges ou étrangères, que la Belgique avait joui aux XIVe et XVe siècles d'une éblouissante suprématie artistique. Anglais, Allemands, Italiens, et même plusieurs Français, admettaient sans rechigner la légitimité de ce titre de gloire des Belges. Ceux-ci même, quoique toujours enclins à encenser l'étranger et à se ravaler eux-mêmes, commençaient à croire que, vraiment, ils possédaient la plus belle des gloires, celle que n'égalent ni les gloires militaires ni les gloires politiques, la gloire des beaux-arts ! Heureusement l'on veillait en France ! Un de ces bons amis que les Belges ont là-bas, M. Bouchot, perdant toute sérénité, organisa un vaste mouvement afin de rabattre l'orgueil naissant des compatriotes des Van Eyck. Il invita le monde instruit à venir contempler à Paris, quelques peintures aussi peu nombreuses que peu glorieuses, peintures que lui seul déclara magnifiques, qu'il attitra du nom de primitifs français et dont il fit, non pas les émules mais les ancêtres, les maîtres et les modèles des primitifs flamands. Plus chauvin que savant, l'effort de M. Bouchot voulut prolonger ses bons effets dans un *Commentaire* où l'auteur s'imaginait avoir démontré ses idées. Exposition et commentaire furent un retentissant échec. C'est à ce moment que M. Bouchot vint à Bruxelles. Infliger aux Belges, et dans leur propre demeure, une redoutable leçon, quel beau but de voyage ! Avec un tact fort contestable et des arguments fort peu sérieux, mais dont il cachait la debilité sous un ton péremptoire, le conférencier révèlait aux Belges que les primitifs flamands étaient beaucoup moins brillants qu'on ne le croyait, mais qu'il existait des primitifs français beaucoup plus brillants qu'on ne le pensait. C'étaient eux qui avaient précédé les Belges, eux qui avaient ébloui l'Europe ! Quant aux pauvres Belges ils étaient, tout au plus, de bons élèves de l'école française. Combien j'admirai mes compatriotes dans cette circonstance ! A ces propositions saugrenues, à ce manque de tact, étonnant chez un *invité*, à ces paroles blessantes, ils ne répondirent que par des sourires que M. Bouchot ne vit pas et par des applaudissements dont il ne saisit pas l'ironie. Dédain pour des assertions dictées plus par la passion que par l'amour du Vrai, désir de faire une discrète leçon de courtoisie au conférencier, calme certitude que le temps et l'étude sauraient faire justice tôt ou tard, telles furent, sans doute, les raisons de l'attitude de l'auditoire ? Attitude très sage, car cette justice ne tarda pas à relèguer parmi les thèses sans valeur, celles de M. Bouchot. Cette justice se révèle encore aujourd'hui dans le beau travail de M. Louis Dimier. Cet écrivain, dont la compétence est respectée partout, montre dans le présent ouvrage, un bon sens, une sagacité et une loyauté d'une extraordinaire valeur. Constatant le peu de sérieux des arguments de M. Bouchot, il affirme et démontre le contraire de ce que l'exposition des primitifs français et le *Commentaire* trop fameux prétendaient démontrer. Jugeant plus glorieux de reconnaître la Vérité que d'imiter le geai paré des plumes du paon, M. Dimier inscrit sans hésiter en tête de son livre : « *les primitifs italiens ou flamands composent une école, c'est à dire, une production continue, gouvernée par un enseignement*

constant : en France, jusqu'au XVIIe siècle, on n'a connu qu'une production rompue et irrégulière et qui nulle tradition certaine ne réussit à se fonder. Ajoutez que nos voisins de Flandre et d'Italie jouissent dans leurs primitifs, d'un fruit national, au contraire, une bonne partie de ceux qu'on trouvera mentionnés dans ce livre, sont des étrangers. »

Quelle joie d'entendre proclamer ces vérités, admises d'ailleurs depuis toujours par les savants d'Allemagne, d'Angleterre et de Belgique, de les entendre proclamer par les compatriotes de M. Bouchot! Quelle confiance inspire cette franchise ! Confiance accrue par la lecture attentive du livre que voici. Car ce n'est pas par des boutades de chauvinisme ni par des arguments sentimentaux, ce n'est pas par des considérations générales et imprécises sur les qualités du génie français, bref, ce n'est pas par la méthode subjective de M. Bouchot que procède M. Dimier. Si M. Dimier provoque la conviction pour ses idées, c'est parce qu'il les démontre raisonnables en les appuyant sur une documentation opulente et sur des déductions logiques. C'est par ces excellents procédés qu'il nous convainc, qu'un bon nombre de primitifs français, ou bien ne sont pas des français ou bien ont si peu de valeur qu'il vaut mieux ne pas en faire mention. Quant à certaines peintures célèbres, telles que la *Vierge glorieuse de la Cathédrale de Moulins,* M. Dimier la conteste à ses compatriotes et en attribue le mérite à un Italien ou à un Flamand. Cette dernière hypothèse nous semble inadmissible, même en supposant démontrée l'influence primordiale des primitifs italiens sur ceux des Flandres. Nous croyons que l'on n'accordera pas à M. Dimier ce qu'il prétend sur cette question, à savoir que toute l'inspiration des flamands des XIV et XVe siècles leur soit venue de Giotto et de ses élèves. C'est en diminuant un peu la portée de l'opinion de M. Courajod sur la prépondérance des Flamands dans les origines de la Renaissance septentrionale, c'est en diminuant, d'autre part, l'affirmation de M. Dimier sur le rôle presqu'exclusif tenu par l'Italie dans cette Renaissance que l'on rencontrera le juste milieu détenteur de la vérité. Il nous semble inexact en effet de nier la prépondérante influence du génie *réaliste* flamand sur les origines de la Renaissance, soit dans l'art de la peinture, soit dans l'art de la sculpture.

Ces mots nous font entrevoir que l'ouvrage de M. Dimier est plus qu'une superficielle histoire des primitifs français. C'est une étude pleine d'idées passionnantes, une étude où les idées nettement exposées sont vaillamment défendues par des arguments objectifs et scientifiques. Auprès de tous les amis des arts, ce travail sera le bienvenu. Auprès des Belges, il le sera plus encore. Auprès d'eux il sera un ami et un défenseur. « *Toute la passion apportée, il y a quelques années, dans ces paisibles sujets* » (Op. cit. p. 91) par M. Bouchot et ses quelques disciples, leur *dessein de chicaner l'art flamand dans la part qui lui revient* (p. 39) sont démasqués et réfutés dans le travail de M. Dimier. Un Belge désireux de défendre les primitifs flamands contre les jalousies que M. Bouchot ne parvenait point à réduire au silence n'aurait pas pu écrire des pages plus éloquentes que celles-ci.

FRANZ NÈVE.

Pichon (Alfred). — **Fra Angelico.** — *Plon-Nourrit & Cie,* 1911. 1 vol. in-8° de 208 p. fr. 3.50

Weinmann (Dr Karl). — **La musique d'église.** Traduit de l'allemand par P. Landormy. — *Paris, Delaplane,* 1912. 1 vol. in-12 de 222 pages. fr. 1.50

Cet ouvrage paraît dans la collection des « Genres Musicaux » laquelle, dit M. Landormy qui a assumé la tâche de traduire de l'allemand et de présenter au public l'ouvrage de M. Weinmann, ne s'adresse pas aux érudits mais aux amateurs de musique et aux esprits curieux de l'histoire de l'art.

Nous est avis que M. Landormy est trop modeste, au moins en ce qui concerne le présent volume, et nous connaissons quantité de musiciens avertis, possédant l'histoire de la musique, qui trouveront pas mal de choses à apprendre dans l'ouvrage de M. Weinmann.

L'auteur divise son livre en trois parties : histoire de la musique homophonique ; histoire de la musique polyphonique ; la musique instrumentale. Dans les deux premières, il étudie les origines du chant d'Eglise dans la primitive Église et dans les principaux pays d'Occident, nous fait voir les diverses phases de ses successives transformations, et passe en revue les différentes écoles et les maîtres qui les illustrèrent ; la troisième partie traite de la musique vocale accompagnée par des instruments, orgue ou orchestre, et les musiciens qui se sont signalés dans ce genre de composition.

Il fallait, pour mener à bien ce travail qui nous présente, sous une forme succincte, mais néanmoins claire et complète, une période de vingt siècles d'histoire de la musique, allier à une érudition inépuisable, un sens développé de la critique et de l'analyse. Rendons de tout cœur cet hommage à M. Weinmann, qu'il possède au plus haut degré toutes ces qualités et qu'il a su les faire passer dans son livre, et souhaitons que son ouvrage remporte tout le succès qu'il mérite, tant pour son intérêt, que pour la contribution qu'il apporte à l'édification d'une science dont trop de côtés sont encore plongés dans une déplorable obscurité.

PHIL. MOUSSET.

ENSEIGNEMENT — ÉDUCATION

Klein (Félix). — **Mon filleul au «Jardin d'Enfants.»** Comment il s'instruit. — *Paris, Armand Colin*, 1912. 1 vol. in- de pages. fr. 3.00

Le Jardin d'enfants, ce n'est pas un jardin mythique où il naît des enfants; ce n'est pas un jardin matériel que des enfants cultivent ; ce n'est pas même, bien qu'ici l'on brûle, un jardin où les enfants se viennent amuser... s'il fallait enlever au terme de Jardin d'enfants son air mystérieux, vague et par là poétique, s'il fallait préciser l'analogie d'où vient ce joli nom, volontiers nous dirions que c'est une école comparable aux jardins réels, en ce qu'on y cultive l'enfant comme une plante très délicate, une plante qui portera des fruits suivant sa nature et que nous n'avons pas le droit de faire autre qu'elle n'est.

Le Jardin d'enfants est d'origine allemande et Froebel l'approcha de la perfection.

D'Allemagne, il s'est répandu en Belgique et en Suisse ; en s'adaptant à des humeurs plus indépendantes, il a gagné les pays scandinaves, l'Angleterre, les Etats-Unis ; en Italie, on veut le dépasser, et on l'à poussé aux excès en Russie et à Barcelone. En France où l'on a les *garderies* et les *écoles maternelles*, il commence à s'implanter.

Le livre de M. l'abbé Félix Klein le fera connaître et fera désirer qu'il soit créé partout.

Ce livre n'a rien du caractère froid qui s'attache presque inévitablement à toute étude de pédagogie. Aussi bien, pourrait-on même le lire en guise de distraction. C'est que l'auteur met de la vie, de l'action dans ses exposés. Il narre ses visites à diverses écoles maternelles et expose d'abord l'originale raison qui l'a amené à écrire ce livre né d'une observation minutieuse et raisonnée des occupations d'un élève — le filleul — du jardin d'enfants.

Tout le long du livre les parents et les

éducateurs pourront glaner des conseils vraiment pratiques qui les aideront dans l'accomplissement de leur œuvre si délicate et si ardue.

M. l'abbé Félix Klein parle au début « de son incompétence ». Après avoir lu son étude, je ne trouve vraiment à critiquer que cet aveu d'une modestie exessive.

Non, l'auteur n'est pas incompétent. Il parle de l'instruction de la petite enfance en psychologue savant et sincère, en pédagogue qu'on dirait rompu au métier. Son livre est le plus éloquent, le plus convaincant plaidoyer que nous ayons jamais lu en faveur des jardins d'enfants ; vous verrez qu'il marquera, en France, une date dans l'histoire de cette institution.

J. Renault.

Montier (Edward). — **De l'Education sociale et sentimentale des Filles.** — *Paris, Société Française d'Imprimerie et de Librairie*, 1912. 1 vol. in-12 de 104 pages. fr. 3.00

M. Edward Montier est un heureux auteur : quels que soient le genre qu'il aborde et le sujet qu'il traite, il y réussit toujours. Ses efforts tendent-ils à réaliser une œuvre littéraire ou s'arrêtent-ils à creuser un sujet d'ordre pédagogique, toujours le succès les couronne et M. Edward Montier accomplit œuvre d'artiste sincère ou d'éducateur avéré.

Au fait, il est, dans chacun de ses ouvrages, artiste et éducateur à la fois. Ses productions littéraires sont saines et moralisatrices, ses œuvres pédagogiques remarquables aussi par l'éclat de la forme. C'est d'une œuvre de l'éducateur que nous avons aujourd'hui à rendre compte.

M. Montier est bien connu dans le monde des pédagogues : c'est un éducateur qui prend pour guide le bon sens chrétien. Il s'est appliqué principalement à l'étude de l'adolescence et de la jeunesse et ses ouvrages antérieurs, l'*Education du sentiment* sur tout, ont connu d'éclatants succès.

Dans ce nouveau livre, l'auteur étudie d'abord l'éducation sociale des filles. Avec le meilleur sens critique, il expose et discute les théories des grands pédagogues qui l'ont précédé dans l'étude de ce sujet : Fénelon, Mme de Maintenon, Mme de Genlis, Mme Campan... etc. Il accepte de leurs conseils ce qui est général et applicable à tous les temps, mais il trouve qu'à cette époque l'éducation des filles doit être plus complète. Tour à tour, il parle de l'éducation religieuse et intellectuelle des filles, de leur éducation sociale proprement dite et de leur éducation artistique. Que de pensées originales dans ces pages, que de dissertations pleines d'aperçus nouveaux !

On voudrait s'attarder à les relire ; mais un sujet plus palpitant encore appelle l'attention du lecteur. La deuxième partie s'ouvre et nous voilà sur un terrain brûlant. L'auteur qui, dans l'*Education du sentiment* avait défendu la thèse de la nécessité de l'initiation des jeunes gens aux secrets de la vie sexuelle, aborde ici résolument la même question concernant l'éducation des jeunes filles. Oh ! d'aucuns vont se récrier et traiteront l'auteur d'audacieux. S'ils ne lui reconnaissent que de l'audace, qu'il en soit félicité. Nous avons nous-même été bien plus maltraité pour avoir osé aborder ce sujet avec la plus extrême prudence. On nous appela « *meurtrier inconscient des âmes* » et notre damnation éternelle nous fut prédite comme dès à présent inévitable.

M. Montier défend donc ici une théorie qui a toutes nos sympathies. Il le fait magistralement avec une prudence minutieuse, une clarté parfaite, une extrême délicatesse d'expression. Peu de lecteurs fermeront ce livre sans être convaincus de l'excellence de la thèse de l'auteur. On se demande vraiment à le lire ce que les adversaires de sa théorie peuvent lui opposer. Nous recommandons donc aux lecteurs de la *Revue bibliographique* ce nouvel ouvrage

du vaillant écrivain. Qu'ils le lisent sans parti pris — et qu'ils s'appliquent à mettre en pratique les excellents conseils qu'il renferme. Ce sera tout profit pour la bonne éducation des enfants.

J. Renault.

ASCÉTISME — PIÉTÉ

Thomas a Kempis. — Opwekkingen tot het geestelijk leven. Uit het latijn vertaald door J.-A. Van Lieshaut O. E. S. A. — *Amsterdam, C.-L. Van Langenhuysen*, 1912. 1 boekd. in-32 van 252 bladz. fr. 5.00

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE *(Soc. An.)*
15, rue Royale, 15. — BRUXELLES

J.-L. MERTENS

Belgique & France

1 vol. in-8°. **Prix : 1 FRANC.**

UTILE, intéressant, amusant, tel est l'ouvrage que M. J.-L. MERTENS vient de publier. Lorsqu'on aura dit que ces trois qualités sont le fruit d'une verve spirituelle, d'une documentation étonnante d'abondance et d'exactitude, de la révélation de faits généralement ignorés, on en concluera que **Belgique et France** n'est pas un ouvrage banal. Utile est ce livre, parce qu'il donne aux Belges un patriotisme *clairvoyant;* intéressant, parce qu'il fait voir la *Grande Nation* sous un aspect peu connu ; amusant, parce qu'il coordonne, avec à-propos, et met en relief, avec causticité, dans un style souvent magnifique, de surprenants et extraordinaires textes, fournis par les Français eux-mêmes.

Ces qualités font de **Belgique et France** un livre que tout Belge doit posséder. Le Belge y fortifiera son patriotisme, en apprenant à juger sainement la place que son pays tient dans le monde. Il y apprendra quels sentiments de jalousie chez les uns, d'admiration chez les autres, provoque la vaillante et heureuse Belgique. Allemands, Anglais, Français liront volontiers **Belgique et France**. Pour son humour, pour ses réflexions justes et appuyées sur preuves, pour les faits, très peu connus, qu'il révèle, pour les citations surprenantes dont il est émaillé, cet ouvrage les enchantera. Ce qui déterminera également le public à se procurer **Belgique et France**, c'est qu'à sa valeur personnelle, ce livre joint le charme d'une jolie édition et l'avantage d'un prix modique.

LES ÉDITEURS.

Fernand SÉVERIN

CHRONIQUE

FERNAND SÉVERIN

Notice bio-bibliographique

La littérature belge d'expression française a désormais conquis une place glorieuse dans l'histoire des lettres. Les Verhaeren et les Maeterlink, les Van Lerberghe surent trouver des accents bien dignes de participer à la symphonie d'art et de pensée qui se répand à la fois vibrante et sereine plus loin que sur la terre gauloise: aux marches de la France, à l'Est en des pays malheureux, des voix tristes pleurent leurs regrets tout bas ; au septentrion une pleïade d'écrivains et de poètes s'est levée, affirme sa foi en une civilisation à qui elle appartient et qui lui a donné une langue admirable, de sonorité et de couleur, de clarté et de logique. Ce sont les vigilants gardiens de la pensée française; écrivains de Flandre ou de Wallonie, ils servent l'art qui leur a prodigué ses dons, mais ils servent aussi la grande idée, l'idée de civilisation et de progrès, qui demandent impérieusement la défense de la langue française menacée par les appétits germains.

Honneur aux soldats de la bonne cause; honneur à vous tous,

Verhaeren, Maeterlink, Van Lerberghe, et à vous aussi Valère Gile, Albert Giraud, Albert Mockel et tant d'autres. Les uns vous avez émigré dans le domaine régi par la pensée française; les autres, vous avez entendu dès vos premières années résonner les sons vibrants d'un langage latin : vous exprimez l'âme du coin de terre où les premiers mots de cette langue vous ont charmé et votre pensée s'exalte et vous clamez de beaux vers dont le rythme hardi et fier crie votre devise à tous « Belges avant tout mais Français un peu quand même ! »

Parmi les meilleurs d'entre vous, parmi les plus calmes et parmi les les plus sincères, il en est un qui énonce ses pensées tendres et ingénues avec des mots d'un galbe si délicat et si pur qu'il évoque la Grèce. C'est Fernand Séverin. Wallon de Wallonie, il l'est. Il naquit le 4 février 1867 à la ferme de Pinteville, située sur le territoire de Grand-Manil, près de Gembloux.

La partie de la province de Namur, où est situé Grand-Manil, est une des moins pittoresques. Plus de ces côteaux riants bordant la Meuse, plus de ces ruines de vieux châteaux fort évocatrices du passé, ni de ces rochers aux formes fantastiques fourmillant de repaires d'où sortent, dit-on, les fées qui viennent bercer les poètes au son de leurs douces paroles, et les incitent à chanter. Plus de ces beautés variées, mais de longs pâturages monotones, peuplés par de vastes forêts qui contiennent les seuls aspects pittoresques qu'on rencontre sur ces terres de travail. Grand-Manil, sans prétention, est une des oasis où il semble que toute originalité se soit réfugiée en fuyant la banalité environnante. Grand-Manil est bâti non loin de l'Orneau, petite rivière dont les méandres gracieux, semblent, autre part, se dépenser inutilement en coquetterie pour présenter avec élégance le miroir de leurs eaux claires, devant un paysage qui n'en garde que plus de lourdeur; ici ils s'attardent, ils se prélassent doucement, reflètent les soleils couchants qui semblent embraser les chaumes, baignent de leur fraîcheur et de leur sérénité, leurs bords semés de pâquerettes, planté de saules dont les attitudes négligées de femmes tordant leurs cheveux, contrastent avec l'aspect ordonné, accueillant de petites maisons aux toits rubicons que la paix et le bonheur semblent n'avoir jamais quittées. Plus loin c'est la plaine, les champs immenses brûlés par le soleil et au loin, le clocher de l'église attenante à l'Institut agricole de Gembloux égrène quelques notes aux heures, sur la petite ville animée par la présence d'une importante colonie d'étudiants exotiques.

C'est dans ce cadre que s'écoulèrent les premières an-

nées de Fernand Séverin. Son père, comme la plupart de ses parents, était fermier ; parmi quelques notes biographiques que le poète a bien voulu me communiquer, je trouve cette phrase écrite avec le sentiment d'orgueil et d'amour pour sa race : « tous mes ascendants étaient de purs Wallons. » Fernand passa aux champs une grande partie de sa jeunesse; il suivait les moissonneurs, participait à leur vie saine; ou bien, très tôt rêveur, il s'échappait, il fuyait ses camarades et, réfugié seul dans la forêt proche, il allait se livrer à des extases de beauté et de bonheur où tout son être qu'enivraient les senteurs vitales, les parfums sauvages du bois, frémissait, se troublait, subissait l'emprise de la nature qui se révélait à lui et qu'il commença d'aimer.

Il fit ses études primaires à l'école de Grand-Manil, établissement tout moderne, mais exigu, bâti au milieu du village à l'angle de deux routes. C'est là, qu'il connut les petits villageois à l'âme candide dont il a, pour ainsi dire, conservé l'ingénuité exquise et la vigueur.

Des circonstances diverses l'arrachèrent à cette terre qui était son premier amour et envoyé à Aix-la-Chapelle, par la volonté de son père, il fit ses études à la Dom schule. J'imagine que le brave petit Wallon qu'il était, épris de soleil et de liberté, fut un peu étonné de la contrainte qu'il dut fatalement subir une fois qu'il eut passé la frontière. La discipline de la Domschule devait être toute teutonne; sans doute, il était doué d'un caractère conciliant et il se plia aux exigences de ses mentors; il chercha d'accommoder ses désirs et ses goûts à sa nouvelle vie.

Il dut d'ailleurs trouver un plaisir de plénitude béate dans ces grandes promenades classiques avec tous les enfants des écoles aux milieu des bois, aux endroits aujourd'hui consacrés de la Bismark denkmal et de l'Aussichtdûrm. Au milieu de ses camarades suivant les petits drapeaux orné des aigles des Hohenzollern, tandis que mille voix ingénues et nasillardes lançaient aux échos, leur « Ich bin ein Preusser », l'étranger dut souvent connaître les appels nostalgiques de la terre Wallonne et ces chants durent lui en rappeler d'autres plus vibrants et plus doux.

Il ne resta pas longtemps à Aix-la-Chapelle ; il vint continuer ses études à Namur au collège de N-D. de la Paix; ses parents allèrent alors habiter non loin de Bruxelles et Fernand s'en fut suivre les cours de l'Athénée de la capitale. Puis, le moment des études universitaires étant arrivé, il s'inscrivit comme étudiant en droit au rôle de l'Université Libre.

Voilà des études bien tourmentées ; quelle diversité de milieux, quelle diversité d'influences surtout a subies Séverin! Tantôt le voilà à Aix-la-Chapelle, soumis à une discipline étroite, sans discussion; le voilà ensuite chez les Jésuites, la *ratio studiorum* est sa règle; enfin, le voici, plus heureux sans doute, parce que plus ivre d'indépendance, plus assoffé de travail et d'action, plus bercé d'espoirs, le voici à l'Athénée de Bruxelles et à l'Université libre. Ces disciplines successives développèrent en lui la seule chose dont leur diversité même favorisait l'éclosion en son esprit, un agnosticisme bienveillant et détaché, tout aristocratique, tempérant ce que pouvait avoir de farouche un attachement à la tradition entretenu par le repect paternel, l'amour du village natal et le souvenir des premières joies offertes là-bas à ses jeunes années.

A vingt ans Séverin est donc étudiant en droit à l'Université de Bruxelles. « Chaque jour, dit un de ses biographes, après le cours, il retourne au hameau de Zuen, près de Ruysbroeck, où il habite avec ses parents une ferme seigneuriale. C'est une construction du 17e siècle, dont le grand toit ardoisé est surmonté d'une haute tourelle carrée ou niche un peuple de pigeons. »

C'est dans une chambre de cette tourelle que le jeune poète écrit ses premiers vers. »

Au mois d'octobre 1888, Séverin, que ses premiers essais poétiques ont rendu curieux d'étudier l'histoire de son art, suit les cours du doctorat en philosophie et lettres qu'il abandonne bientôt.

En 1892, il se présenta comme intérimaire dans un collège Thérésien des Ardennes. « Alors, dit Boisacq, (1) Séverin vient de terminer son doctorat en compagnie de Charles van Lerberghe, ainsi que d'une personne d'esprit clair, de goût affiné, qui parfois aussi écrivit et fort gentiment, et qui appartient encore aux lettres par l'affection qu'elle entoure un de nos critique d'art les plus respectés. Un de nos professeurs d'alors était Alphonse Willems qui déroulait devant ce trio de lettrés son commentaire sur Pindare, Théocrite et Aristophane. » A la suite de ces études, d'un surménage accompagné des émotions des premiers essais poétiques — Séverin vient de publier le *Don d'enfance* — fatigué, il va chercher un repos bien hypothétique dans ce collège d'Ardennes, où il est nommé en qualité de professeur de 3e latine.

En 1893, Séverin est nommé professeur à l'Athénée de Louvain. A cette époque s'élabore le *chant dans l'ombre* et c'est à ce moment que, suivant l'expression

(1) *V.* Art. de M. Boisacq dans la *Revue de Belgique.*

de M. Boisacq, « sous l'influence du milieu, son paganisme purement littéraire s'émietta.

Puis, Fernand Séverin, profitant des vacances, aime à voyager en Italie, à faire le pélerinage cher aux artistes. Là, mainte ébauche de poèmes de *la solitude heureuse* occupe son esprit. Après Louvain, Fernand Séverin professa à l'Athénée de Bruxelles.

En 1907, Ernest Discailles quitta l'Université de Gand et il fut remplacé par F. Séverin. Je m'abstiens de parler de cette nomination qui suscita tant de polémiques; qu'il suffise de dire que dans ces querelles, ce ne fut jamais le nom ni la personnalité du poète qui furent en jeu ! Une question de principe tout simplement: il s'agissait de savoir si ce n'était pas créer un précédent dangereux de nommer un littérateur à un emploi ou la logique et les lois appellent des spécialistes. Fernand Séverin lui-même était hors cause.

Cette même année 1907, Fernand Séverin voyait couronner son labeur poétique, il obtenait le prix quinquennal de littérature française. On se proposait cette année-là de récompenser le meilleur romancier; les membres du jury ne purent se mettre d'accord au sujet des mérites des candidats en présence; on décida d'élire un poète et on donna la palme à F. Séverin.

Fernand Séverin produit peu. Son œuvre tient jusqu'ici en un volume. Est-ce qu'il faut dire que chez lui la qualité supplée à la quantité ; la crainte de blesser la modestie du poète ne m'autorise qu'à laisser la réponse à la discrétion du lecteur.

Un poème de Séverin, c'est une œuvre bien achevée, en tous points fidèle à elle-même, égale d'inspiration et d'expression, qui est jaillie sans effort d'une intelligence claire, bien équilibrée, d'un esprit possédant admirablement la langue dont il se sert, avec une perception nette de son rythme et de ses finesses.

Suivant l'expression consacrée, «rien ne sent l'huile» dans sa production et cependant, de son aveu, Fernand Séverin a le travail poétique difficile; il est très exigeant envers lui-même, non pas que comme beaucoup de poètes, il ait l'habitude de jeter au feu des essais que son bon sens déclarerait morts-nés. Ce qu'il produit n'ait viable, mais il l'entoure de soins. Il retouche, il cisèle, il polit, condense deux vers en un seul moins prolixe et plus expressif, simplifie, embellit. Ce qui fait dire à M. F. Gregh « Fernand Séverin est l'un des poètes les plus purs que nous ait donné la Belgique. Il a le sens de l'*achèvement*, cette qualité éminemment française et qui a fait seule de Ronsard et Racine à Vigny et à Verlaine des poètes durables. Il s'apparente par là en même temps

que par son inspiration pensive, attendrie et comme frileuse à Albert Samain; et c'est vraiment le Samain belge.

La poésie de F. Séverin est donc quelque chose d'achevé, mais c'est aussi avant tout, une œuvre saine et fraîche. Elle me rappelle l'impression que me donne la senteur d'un bouquet de lys, que je respire longuement, en m'abandonnant, et j'éprouve une sensation de bien-être et de douceur sans que le parfum ne me monte à la tête.

Je crois que la caractéristique de l'art de Séverin est précisément ce *Don d'enfance* qui embaume ses poésies d'une sérénité rare chez les poètes, hommes tendres faits pour souffrir, sensitives qui tressaillent aux plus légers bruissements.

Si l'aile des passions emporte sa poésie vers les sommets du désir, c'est une plainte bien douce ou un hosanna bien discret, tout en intensité et non en éclat que sa voix, non point timide mais mesurée et amoureuse de l'accord, lance avec harmonie aux échos. Son symbolisme, que nous analyserons en détail plus loin, a des règles fixes; il aime à employer des sortes de « leit-motiv » qui par leur simple évocation transportent le lecteur prévenu dans telle ou telle atmosphère de sentiment. Toute son œuvre est écrite dans le ton du « leit-motiv » principal, qui reparait, dans chaque poème ; et si les nuances des parfums s'exprimaient par des gammes, on pourrait dire qu'à la clef de l'ensemble de son œuvre il y a le « *Parfum des lys.* » Ce n'est pas que ces lys ne subissent les vents des orages; ils pâlissent alors davantage; mais leur éclat renaît après la tempête; et alors leur candeur virginale leur parfum discret, leur fierté sont plus que jamais triomphants. En général, le cadre des poèmes de Fernand Séverin reste abstrait ; cette imprécision même des paysages rend mieux compte de l'état d'âme de l'artiste. S'il sent profondément la nature, c'est pour autant que ces aspects soient au diapason de ses pensées; il n'en voit les détails qu'à travers le voile de ses sentiments intérieurs diversement colorés. Ses esquisses naturelles conservent une apparence floue, vaporeuse : c'est que la poésie de Séverin est essentiellement cérébrale. Les premiers vers de F. Séverin ont paru sous le pseudonyme *Hernan* dans l'élan littéraire, 1re année, no 12 janvier 1886 Le poète avait 19 ans.

Ses œuvres ont été publiées entièrement au *Mercure de France* en 1902. Elles étaient parues séparément dans l'ordre suivant.

Le Lys, 1888; Le don d'enfance, 1892, Un chant dans l'Ombre, 1895 ; Poèmes ingénus et la Solitude heureuse.

Sa collaboration aux journaux et revues belges est importante.

Entre autres, en 1886, l'Elan littéraire publie des poèmes de Séverin; de 1886 à 1892, la Wallonie, de Liège, des poèmes en vers et en prose; de 1887 à 1897, la Jeune Belgique des poèmes. Citons encore ses essais parus dans Floréal 1892-1893, dans Le Réveil, 1894-1896; dans le *Coq rouge*, 1895-1897, enfin dans Durandal 1895 et 1899, et dans la Revue Générale. Dans cette dernière, il faut se rappeler surtout les poèmes parus en 1898, des impressions Vénitiennes, 1903 l'Eifel; Ardennes. Il écrivit aussi dans les Revues françaises, dans l'Ermitage, Paris, 1901-1903.

A l'Indépendance belge, il fut chargé souvent, de 1893-1899, de la critique littéraire.

De toute cette activité, nous ne nous proposons pas d'examiner les détails; c'est Fernand Séverin le poète, qu'il nous incombe d'étudier.

Lorsqu'on considère l'ensemble d'une œuvre poétique, il est bien certain, qu'à moins d'employer le procédé avec une extrême prudence, rien n'expose à porter des jugements faux sur une œuvre comme le fait de systématiser l'analyse.

Pourtant, c'est la méthode que je choisis. C'est que *Fernand Séverin* lui-même en divisant ses poèmes en quatre parties, en quatre chants, semble indiquer à suffisance que chacune de ces parties est le fruit d'une inspiration différente.

Fernand Séverin n'est pas de ces artistes, qui, placés tout à coup devant un spectacle admirable de la nature, cherche à en préciser les détails, et enregistre ses impressions à mesure que se parfait son travail d'analyse.

La poésie de Séverin émane d'un processus bien différent; c'est lorsqu'il est en proie à une émotion forte, qu'il voit les choses qui l'entourent d'une certaine façon, qu'il est traduit en vers proportionnellement à l'exaltation de son être, les sensations visuelles ou auditives qui le font vibrer.

Ainsi, on peut dire sans exagérer que les poèmes de Fernand Séverin sont les pages d'un journal où il écrit au bout d'un certain temps ses impressions; chacune des parties de son œuvre est une synthèse des mouvements de son âme pendant toute une période.

A ce compte-là, voici peut-être les vers qui résument le mieux l'impression du *don d'enfance* dont il nous faut d'abord parler.

« *Cœur nouveau, né de bienheureux et d'innocents*
Tout gauche et tout ravi devant les belles choses
Le voilà qui faiblit dans la senteur des roses.

Un enfant est né, timide devant la vie; il a peur de troubler l'air

qu'il respire, de faner la fleur en humant son parfum; il

« promène son front, clair des baisers de l'air
où des lèvres d'enfant semblent s'être posées.

Devant la beauté, devant le bonheur, il a comme un vague effroi, que tout ce qu'il ressent ne soit qu'une illusion fragile; il n'ose pas jouir du coloris des fleurs, de l'harmonie des chants.

Il se sent pris d'un grand amour pour toutes ces choses qui pour lui ont une âme, mais ne peuvent comprendre; et son amour s'exalte, et son amour est vain:

En moi, je sens mourir un cœur prédestiné,
Meurtri de tout l'amour qu'il n'aura pas donné.

Il s'isole sans que son grand amour puisse se fixer sur un objet; parfois il croit que l'âme des choses lui répond:

De quelles douces voix est donc fait le silence ?
O Laissez-en toujours autour de mon enfance,
Dans les sérénités du paradis ouvert,
Laissez-en murmurer l'ineffable concert.

Peu à peu, il connaît les désillusions; les frottements de la vie sont pour lui des heurts brutaux qui meurtrissent. Son âme souffre sans trop se rendre compte de l'acuité de sa souffrance; car, elle découvre toujours de nouvelles raisons d'espérer, de croire en la bonté de la vie.

Le poète, comprenant enfin l'existence avec toutes ses réalités, n'a qu'un regret. Il croit avoir perdu sa candeur propice aux illusions et pourtant il a conservé toute son ingénuité.

Lorsque la silhouette d'une femme vient se mêler à ses visions, lorsque tout son amour pour la nature se transporte et se synthétise en la vénération d'une âme faite comme la sienne, il exhale une plainte.

Ce sont des jours lointains qui les virent éclore
Ces lys formés en moi que vous auriez cueillis
Et je vous donne un cœur, qu'ils parfument encore

Comme cette poésie presque naïve, est simple et digne, comme en même temps elle est originale, dépourvue qu'elle est des fadaises traditionnelles dont les poètes amoureux ont l'habitude de nous abreuver. Séverin chantre de l'amour, conserve un tact, une discrétion qui classent ses poèmes parmi les plus vrais, et les plus sincères. Ce n'est pas qu'il ne comprenne les angoisses de l'amour, qu'il n'éprouve les frissons de se savoir l'aimé auprès d'une femme aimée; quoi de mieux senti, de mieux observé, de plus doucement voluptueux que ce vers:

J'ai baisé dans mes pleurs vos doigts las de leurs bagues....

En un vers, voilà dépeints l'ivresse amoureuse, l'éperdûment des mains enlacées et qui s'abandonnent en des poses étirées

pendant la folie des baisers. Et voici la soif d'inassouvi, l'éternelle lassitude et le désir de Nirvâna des voluptueux.

Mais le petit enfant qu'une berceaux endort
Ne dort pas le sommeil qui suivra nos étrein-
[tes...
Ce sommeil sera bon comme une bonne mort.

Dans la description de l'aimée, l'enthousiasme de la passion incite le poète à employer certaines expressions hyperboliques, qu'il me pardonnera de ne point aimer. Certaine de ses images, bien qu'agréablement présentées, me choquent parfois; bien moins pour leur invraisemblance que parce que le procédé semble plutôt inspiré d'un mysticisme plus germanique que français qui s'écarte de la manière de F. Séverin.

Voici une de ces images:

« *Dans ton simple lin, de madone apparue*
En rêve, le sais tu, pour la première fois,
J'ai rêvé d'une enfant que son âme eût vêtue.

L'image n'est pas vilaine, mais elle est fondée sur une subtilité qui rappelle un peu trop les exagérations du pétrarquisme.

Au point de vue de la forme, dans le *Don d'enfance* déjà se dessinnent les qualités maîtresses du style de Séverin: la clarté et l'harmonie, une allure de pur classicisme. Déjà Séverin est un poète essentiellement français. Le second livre de vers, un *chant dans l'ombre*, est dédié à Charles van Lerberghe. Titre et dédicace sont significatifs. Le titre exprime que le poète, pour mieux goûter les charmes de son art, éprouve le besoin de se recueillir dans la solitude; la dédicace consacre son œuvre au frère aimé, à un artiste qui s'exila, lui aussi, pour mieux se donner à son art, qui chanta la vie et l'action, dans le calme des Ardennes. Comme le chanteur de Schiller, sa récompense était sa propre chanson et il s'en contentait.

Un chant dans l'ombre débute par un poème allégorique, le «rossignol» qui avertit de la note du recueil.

Tous les sentiments de l'âme, quand ils sont nobles, qu'ils soient douloureux, qu'ils soient joyeux, s'expriment dans les formes artistiques:

Autour du rossignol,

« *Là-bas on sent vibrer plus sonore la nuit*
Et le silence même a l'air d'être attentif
Il est mélodieux, malgré, qu'il sait plaintif.
Les soupirs, les sanglots, les longs appels
[d'amour
Que ton sein musical exhale tour à tour
Tout désolés qu'ils sont, ont la beauté d'un
[chant
. . . . . .
. . . . . .
Un cri monte! Un seul cri, prolongé, palpitant
Tel que notre pauvre âme en jette par instant.

C'est ce cri, à la fois douloureux et ravi de la volupté de sa souffrance que le poète laisse échapper dans *un chant dans l'om-*

bre. Enfin, il goûte la vie, enfin ses impressions sont mieux celles qui affectent le commun des mortels, mais dans sa bouche, leur intensité se grossit comme en une conque, tout en se filtrant, et c'est dans l'ombre que monte un lied, tour à tour joyeux et triste, désillusionné un peu, désabusé jamais, parce qu'au fond de l'âme de cet homme fait qui souffre et gémit il y a toujours la « candeur des lys » il y a toujours le *don d'enfance.*

Deux caractères de cette partie de l'œuvre de Séverin, c'est que deux sentiments apparus timidement dans le *don d'enfance* se révèlent ici avec plus de force : dans le chant d'amour, ou tout simplement dans ceux où la femme est l'héroïne, les impressions de Séverin deviennent plus voluptueuses; en même temps, et par un phénomène tout naturel, avec les désillusions qu'apporte l'amour, l'intérêt que le poète porte à la nature consolatrice redevient plus intense.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime

disait Lamartine.

Ces sentiments se devinent dans l'églogue (p. 67) qui est empreinte d'une chasteté voluptueuse qui l'embaume d'un charme inquiet.

Ton corps chaste frémit de n'être plus secret
Laisse, en ces matins clairs, oh, laisse la forêt
Tresser à la beauté d'adorantes ceintures

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Tu voilais le jaloux secret de ta beauté :
Mais o chère, ses mains ne m'ont pas résisté
Et j'épêle tout bas ton frémissant mystère
Douces rebellions! O combats enfantins !
Je sens bien dans mes mains se démener tes [mains
Et sous mes longs baisers, fléchir ta tête fière
Je te vois bien sourire, enfant parmi tes pleurs,
Folle qui me défends de respirer tes fleurs :
Ce sourire ignoré te livre toute entière.

Presque tout de suite après, un poème âpre des dégoûts et d'amertume :

Que ces jours sont amers !
J'ai dénoué soudain l'étreinte commencée.

Pourquoi ? C'est une idée quasi-Nietzschéenne qui a détourné le poète de la femme qui l'aimait. C'est qu'il s'est rendu compte que la femme est l'éternelle ennemie de la gloire de l'homme, que ses embrassements sont des philtres pervers qui endorment la renommée. Et le besoin d'action est assez impérieux chez le poète pour résister.

Car, tu m'avais en vain soufflé ton indolence !
Il suffit qu'une voix, seule dans le silence
Réveillant tout à coup, mon rêve puéril
Eclaire autour de moi tout le deuil de l'exil.
Non, je ne suis pas fait pour ce bonheur inerte.

Puis, ces beaux vers, un chant superbe de fierté et de liberté, des accents pleins d'un souffle de victoire, un extrait de Zarathoustra.

Longtemps j'aurai subi cette ombre que la fem-
[me
Jette quand elle veut, devant les yeux de l'âme :
Ivre de ta jeunesse éphémère, hanté
Du fantôme menteur de ta vaine beauté,
Mon cœur distrait par toi du seul soin qui
[l'élève,
A désappris bientôt ses regrets et son rêve
Tu m'avais désarmé, je n'étais plus mon roi !
Quel espoir exhalai-je, en ces jours pleins de toi,
Dont les baisers trop doux n'aient étouffé la
[plainte.
Quel geste ai-je tenté, libre de ton étreinte,
Dont tes bras souverains n'aient vaincu la fierté
Quel regard orgueilleux, que tes yeux n'aient
[dompté.

Mais enfin, malgré moi, je renais à moi-même,
Un chant s'est élevé de ce pays suprême
Où la fleur de ma gloire est à cueillir encore
Et la voix orageux et plaintive du cor
Eclate longuement, au loin dans la feuillée,
Comme le premier cri d'une âme reveillée
Je m'en vais donc... Pour toi, dont l'énervant
[amour
Aura retardé trop, ce grand, ce noble jour,

O reine d'un moment. Si ton cœur resté tendre
Affligé d'un destin qu'il ne saurait comprendre
Malgré tant de mépris, me poursuit de son deuil,
Que mon erreur au moins te reste pour orgueil.

Nous voilà loin des jérémiades romantiques ou de l'emphase parnassienne. Quelle force, quelle énergie de sentiments et d'expression ! Enfin, nous avons un poète de la *volonté*, selon le désir de Nietzsche, non plus un poète de soupirs et de larmes, non plus un poète de pessimisme, de faiblesse, mais un chantre de la noblesse et de la dignité humaines, un chantre de la virilité.

A notre sens, le poème que nous venons de citer presqu'en entier est un des plus beaux de Séverin. Je passe sur la perfection de la forme, toute française, claire, bien rythmée, avec le vrai mouvement oratoire, je passe sur des vers parfaits et admirables d'expression comme

Quel geste ai-je tenté, libre de ton étreinte
Dont le bras souverains n'aient vaincu la fierté.

Je passe sur tout cela et je veux simplement dire que nous touchons de près par cette poésie l'un des coins de l'âme de Séverin, un des points de la philosophie essentiellement esthétique, Nietzschéenne, serais-je tenté de dire, si ce qualificatif n'introduisait dans la pensée la négation de l'idée religieuse et chrétienne, ce qui serait la fausser. Car, jusqu'ici l'idée chrétienne n'a rien à faire avec l'œuvre de Fernand Séverin; le poète essentiellement épris d'une philosophie esthétique, se contente de la candeur et de la beauté qu'il trouve dans la nature, il ne force pas son idéal, il ne sent pas le besoin d'aspirer vers une autre vie plus sublime, plus baignée de clarté.

Ce qu'il y a de Nietzschéen dans cette philosophie, est donc indépendant des opinions religieuses que le poète peut avoir : c'est le désir de se surpasser, de réaliser son soi, de se perfectionner; c'est la conviction intime du poète qu'il a une mission à remplir et

qu'il doit rejeter loin de lui tout ce qui serait capable de neutraliser ses efforts.

C'est dans un *chant dans l'ombre* que se découvre pour la première fois cette tendance du génie de Séverin; nous aurons l'occasion de la trouver dans d'autres poésies. Dans des œuvres inédites dont nous parlerons, elle se dégage plus nettement encore sur un fond de panthéisme spiritualiste qui inspire le Séverin de la dernière manière. Une des pièces qui suivent celle qui vient de nous occuper est intitulée *l'orgueilleuse lassitude*, Elle est dédiée à Paul Gérardy et porte une épigraphe significative: ce sont les vers que Wagner a mis dans la bouche de Tannhäuser, lorsqu'il déclare à Holda qu'il veut quitter les douceurs du Vénusberg pour reprendre le chemin épineux de la vie humaine et remplir sa mission virile. « souffrir pour s'élever. »

Aus Freuden sehn' ich mich nach Schmerzen
O Königin, Göttin, laz mich Ziehn !

Qu'importe ? Je suis las d'une immuable fête
Lois d'atteindre sans peine, enfin à des trésors
Dont l'éloignement seul fait aimer la conquête

. . . . . .

Libre enfin des liens, mon cœur, éclos en moi
Va chercher sous un ciel étranger aux tendres-
[ses
Un bonheur orageux que mêle quelqu'effroi.

Pourtant bleuâtre et tiède, et pleine de caresse
L'ombre pare à souhait la chère qui s'endort ;
Les fleurs pâles des nuits s'ouvrent parmi ses
[trésors.
Mais c'est en vain... Tantôt ensommeillée en-
[core
Pour un plus fier destin laissant celle que
[j'aime
Mes voiles s'ouvriront dans cette lueur d'or.

Excédé du bonheur, las du calme lui-même,
Puissé-je cette fois, dans le jour vaste et clair
Appareiller enfin vers quelque exploit suprême,
Avec les vents fougueux qui soufflent sur la
[mer.

Ainsi, au lieu de chanter la volupté, la tendresse, au lieu d'exalter tout ce qui fait oublier tous les rigueurs de la vie, ce sont ces rigueurs mêmes qui sont glorifiées, ces rigueurs mêmes que le poète appelle à lui, non à la façon de l'ascète qui veut souffrir parce qu'il croit que c'est mériter auprès de Dieu, mais comme les héros aimant le danger pour le danger même, l'action pour l'action, la vie pour la vie.

Au milieu de l'exaltation de cette volonté, au milieu de l'extase du poète qui n'a qu'un but, la gloire, des fantômes l'obsèdent. Les femmes qu'il a aimées et qu'il a repoussées pour mieux suivre son idéal superbe, sont toujours là qui hantent son esprit. (p. 36.)

Tu restes, malgré toi le fiancé d'une ombre !
Partout présent au cœur, invisible aux regards,
Mon souvenir te suit, fidèle comme l'ombre ;
Tu n'en briseras point l'enchantement épars.

Le *chant dans l'ombre* est presque tout entier occupé par la lutte de ces deux sentiments: le dé-

sir de gloire et la fringale de tendresse, la force victorieuse et la faiblesse, l'oubli dans les caresses.

Et c'est dans un moment de victoire que le poète écrit cette pièce splendide dédiée à Albert Giraud, le portrait du héros:

Il est coiffé d'un casque en forme de chimère :
La gloire d'un destin qu'il pressent éphémère,
Fait sourire à la fois l'allégresse et le deuil
Sur sa lèvre d'enfant, que crispe un pli d'or-
[gueil.
Il sait l'inique arrêt qui pèse sur sa race ;
Inégal à ses vœux, déçu dans son audace,
C'est en vain qu'il dépense en travaux radieux
Les jours trop mesurés que lui donnent les
[dieux,
La trace de son pas est sur toutes les routes ;
C'est lui, dont le regard conjure les déroutes ;
Trèsor, caché dans l'antre, et vierge, dans la
[tour,
Les plus nobles butins l'ont requis tour à tour.
Le voici tel qu'il fut, fier et même un peu som-
[bre :
Déjà, la nuit qui vient le uimbe de son ombre ;
Trop beaux pour n'être pas de ceux que mour-
[ront tôt,
Il songe quel laurier fragile fut son lot,
Quel éblouissement éphémère et splendide
Emplit tous les instants qu'il prit au sort avide,
Mais bien qu'il soit vainqueur, il n'est point
[triomphant.
Un cœur tragique et haut battait en cet enfant
Il compare en esprit son trophée à son rêve ;
Et jetant loin de lui le vain fardeau du glaive
C'est d'un front détaché, fier et presque hautain
Qu'il daigne en roi qu'il est, accueillir son
[destin.

A l'homme qui veut être fort, la dure expérience montre que encore un leurre que de compter sur soi-même; d'où une réaction puissante, une période de désir de néant « *que les forts traversent où ne s'arrêtent que les débiles* » comme disait Goethe commentant son Werther.

Séverin prononce des mots douloureux, qui résonnent avec d'autant plus d'amertume après tant d'exaspérés désirs de l'action et de la vie:

Que je sens croître en moi le désir qui m'enivre
Ne pas penser! Ne pas vouloir ! Ah! ne pas
[vivre !

Avant de terminer l'analyse de cette partie de l'œuvre de Séverin, je ferai remarquer que ce n'est point par hasard que l'inspiration du poète a revêtu les formes que j'ai dites.

En ce moment, il est pris d'une belle amitié pour Charles van Lerberghe, qui est, lui, le type complet du poète Nietzschéen. En lui s'exaltent les mêmes tendances: la toute-puissance de la volonté, le désir de vivre en joie. Il faut ajouter chez lui la haine du christianisme. La tendresse de Séverin, son éducation font qu'il s'abstient de cette combativité; de Nietzsche, il ne garde que la vision magnifique du devoir que tout homme a envers lui-même: réaliser sa personnalité, ou plutôt la surmonter.

Quand je dis que Séverin prend d'un philosophe telle ou telle idée, il est bien entendu que j'exagère. Le travail d'idées chez un poète est beaucoup moins réfléchi, moins conscient que l'on pour-

rait se le figurer. Car les poètes sont instinctifs, sinon ils ne seraient plus poètes. Comme Fernand Séverin me l'expliquait dans une lettre, c'est souvent sans but philosophique qu'il écrit, il dépeint ce qu'il sent à tel moment, voilà tout. C'est un impulsif. L'analyse philosophique de son œuvre qui me tente visiblement, montre les différentes influences qui agissent sur son âme sans qu'il s'en doute presque. L'œuvre d'un poète par sa sincérité est un document précieux d'étude psychologique.

***

Les Matins angéliques.

Nous venons de retracer la crise du poète, nous venons de voir qu'insatisfait des joies que la vie offre la douleur, il les dédaignait pour se donner entièrement à son œuvre de gloire. Ceux qui ont tenté de vivre un rêve aussi sublime en ont tous senti par instants l'inanité; l'âme du poète est insatiable de tendresse et le souci de la gloire ne peut suffire pour distraire ce désir ardent. Alors quoi ? C'était une erreur d'un présomptueux et d'un orgueilleux que cette aspiration. Fallait-il créer toute cette foi en soi-même, toute cette sûreté de soi-même pour en arriver à

Ne pas penser, ne pas vouloir et ne pas vivre.

Quand l'homme croit constater la vanité des biens terrestres, il projette son désir au-delà de sa vie même. Il est bien quelques forts qui acceptent la vie telle quelle, se promettent d'en tirer noblement parti. D'autres, moins sûrs de leurs propres forces, reviennent aux croyances qui ont rendu leur jeunesse heureuse. Les désillusionnés cherchent une illusion suprême dans le mysticisme.

Ainsi, dans les « *matins angéliques* » Séverin revient au christianisme. Et voici comment. Au milieu de la solitude qu'il a appelée le chant qu'il a chanté dans l'ombre a réveillé des échos endormis; les lys de son cœur d'enfant se sont rouverts à cette voix aimée et c'est la conversion subite.

Décidément Séverin s'identifie à Tannhäuser et l'épigraphe du 1er poème des matins angéliques est

Gesegnet Wer in Glaùben treu ;
Er wird erlöst dùrch Bùsse und Reùe.

Me voici faible et nu, tel que vous m'avez fait
Et, pour comble de deuil tout transi par le doute;
Le pauvre qui s'assied sur le bord de la route,
Las d'aller devant lui dans l'ombre et dans le [froid,
S'il me voyait, peut être aurait pitié de moi,
Vous le savez, j'ai fui votre seuil, ô mon père
J'ai fait plus, m'enfonçant dans la terre étran- [gère
J'ai gaspillé vos biens, renié votre nom.
Il n'est pas de péché, pas de perversion
Dont mon cœur dévasté ne porte en soi la trace.
Hélas ! et j'ai ri, moi pécheur, de votre grâce
Et pourtant, aujourd'hui comme au jour d'au- [trefois,
Votre grâce est visible en tout ce que je vois?

Et voici comme pour sceller ce nouveau pacte, pour nourrir l'espérance par des dons de bonheur, voici qu'apparait une femme et de nouveau les cygnes et les lys évoqués.

Celle qui, si longtemps, fut un songe est venue.
Le verger n'est en fleurs que pour sa bienvenue.
Et la neige des fleurs ne jonche le sentier
Que pour faire un tapis virginal à ses pieds

. . . . . .

Mais ses petites mains m'apportent la lumière
Et mon cœur la bénit comme un ange envoyé.

Je ne sais pourquoi, et c'est une impression toute personnelle, j'ai toujours été choqué chaque fois qu'un artiste mêlait des sentiments religieux à une impression amoureuse. J'accorde cependant qu'il y ait là une observation minutieuse de la nature humaine; l'amour profond sincère, le véritable amour appelle le désir d'éternité et favorise l'éclosion des pensées mystiques. Les médecins diraient plus prosaïquement que le mysticisme et l'érotisme sont souvent simultanés. C'est vrai. Pourtant, d'habitude, ce mélange me déplait. Ici cette double émotion est amenée d'une façon si naturelle, elle se justifie si bien qu'il faut avouer qu'elle est d'un puissant effet poétique. C'est que l'harmonie de ses deux sentiments existe au fond de l'âme du poète ; las de toutes les fausses joies et aspire à caresser la douce compagnie qui lui apporte avec toute sa beauté, avec toute sa candeur une paix, une félicité si grandes qu'il croira à une intervention divine dans sa vie. C'est le contentement de la sérénité enfin conquise qui aime cet état d'âme, non le désir absolu.

Il suffit de t'aimer pour aimer toute chose —
Longtemps l'orgueil amer et le dédain morose
Le deuil morne alternant avec le lâche ennui
Ont hanté tour à tour ce cœur épris de lui
Ta parole angélique a dompté l'indocile,
Qui soumis sans révolte à cet humble évangile
S'étonne de trouver dans les maux d'ici bas,
Une félicité qu'il ne connaissait pas.

Que l'ineffable enfant soit votre Béatrice
O mon âme toujours errante et toi, mon cœur
L'âtre réconfortant, la lampe protectrice
Et le guide et le but aux sentiers de l'erreur.

Les matins angéliques contiennent aussi quelques poèmes écrits dans la terre classique de l'Italie Ils sont empreints des mêmes sentiments et rappellent l'inspiration mi-chrétienne, mi-païenne de certains peintres de la Renaissance.

En Ombrie.

Ce beau pays qui s'offre, à qui descend des [monts,
Tout baignié d'aube, entre des nobles horizons,
C'est l'ombrie ; un pays dont la douceur est [grave

O pélerin qui vas, mais qui n'espère plus
Arrête enfin les yeux sur ces coteaux élus,
Et dis moi si ton rêve a rien d'aussi suave ?

La bois, les horizons frissonnent dans l'azur ;
L'air est en paix ; le jour idéalement pur ;
Une joie angélique et chaste est dans l'espace.

Il semble qu'un matin pascal, tiède et charmant,
Enveloppe ici tout de son enchantement,
Et la nature à l'air, d'être en état de grâce.

Mais, si délicieux que soit ce pays cher,
Quelque chose de plus que la douceur de l'air
Fait que l'âme si plaît et s'y rêve un asyle.

L'amour divin, jadis, a visité ce lieu —
Vois ! Jusqu'en notre siècle abandonné de Dieu!
Il rêve, en souriant à l'ineffable idylle.

Si jamais notre cœur secouant son fardeau,
Sut brûler ici bas d'un feu digne d'en haut,
Seuls, les vallons d'Assise ont vu cette merveille.

Ce pays fit envie, un jour, au séraphin,
Quel que soit ton souhait, tu chercherais en [vain
Une terre que nimbe une gloire pareille.

« *Les matins angéliques* » se terminent par une pièce intitulée *Amour* qui est une profession de foi et une prière.

(A suivre)

STANISLAS VRONSKI.

Fernand SÉVERIN

CHRONIQUE

FERNAND SÉVERIN

Notice bio-bibliographique

(SUITE)

La solitude heureuse.

Fernand Séverin a dédié la *solitude heureuse* à sa femme. Le poète a enfin conquis la tranquilité et le bonheur dans l'amour de celle qu'il a choisie pour compagne. Désormais c'est à elle qu'il consacre les frissons de sa harpe poétique. Par sa beauté, par sa tendresse, elle a transfiguré le poète; comme la qualité du paysage dépend bien souvent de ce que nous y mettons, il découvre dans les spectacles de la nature des aspects qu'il n'avait point soupçonnés jusque-là. Ces perceptions neuves qui l'exaltent, favorisent la ratification de son credo religieux.

Il possède la sérénité dans la croyance en Dieu. Mais que devient sa fierté d'artiste, où vont ses songes de gloire ?

Un poème d'une inspiration bien différente de celle qui animait le hautain lyrisme du « *portrait du héros* » va nous l'apprendre.

Songes y bien pourtant. Ce n'est pas pour toi-
[même
Que tu reçus des dieux, cette grâce suprême
De regarder le monde avec des yeux d'enfant ;
Parmi la multitude immense des vivants
Que porte sur son sein la terre maternelle
Et qui jeune ou vieux, doivent rentrer en elle,
Combien furent frustrés de l'ineffable don !
. . . . . .
. . . . . *va-t'- en vers ces déshérités*
Comme un homme qui porte un bienheureux
[message
Et leur montrant les eaux, les terres, les nuages
Immortellement beaux dans la splendeur du
[jour
Fais que les malheureux l'admirent tour à tour
Telle est la mission que ton destin t'assigne.

Ainsi le but de l'art n'est pas l'art; le talent est une rédemption ; il sert à apporter aux malheureux avec la vision du beau, la consolation et l'espoir ; il sert en montrant la grandeur de la création, à faire jaillir sur les lèvres un hosanna de foi et d'amour. Ce que j'appellerai le génie Nietzschéen de Fernand Séverin, dort momentanément.

Mais il en reste cependant quelque chose: l'esprit classique. Ces vers, extraits de la *plainte d'une amante*, en font foi; comme inspiration, ils diffèrent essentiellement de la plupart des poèmes de la solitude heureuse.

Une gloire amoureuse entourait l'étranger
Je l'ai recu, Bien plus, affrontant le danger.
J'ai souhaité qu'enfin, à me voir si parfaite
Ce conquérant connût sa première défaite.
Mais qui peut ici-bas, éviter son destin ?
J'ai senti peu à peu, s'en aller mon dédain ;
Non que l'amour dès lors, ait joui de ma honte
C'est presqu'à notre insu que le traitre nous
[dompte.
Longtemps, j'ai sur mon front, promené le défi
D'un cœur si haut placé, qu'il échappe au souci
Et plus d'un jour encore j'ignorais ma blessure
Mais tu m'avais frappé d'une flèche trop sure
Dieu perfide ! Et depuis tu m'as fait expier
L'heure où ton fol orgueil osa te défier.
O trop heureux instants où je me sentais reine
C'était peu que la nuit, tendre aux âmes en
[peine
Refusât son répit à mon cœur dédaigné
Nul affront grâce à toi ne me fut épargné.
Ma déchéance ô honte, a connu la lumière
Je n'ai pu dérober aux regards, moi si fière,
Mes troubles mes langueurs, mon douloureux
[espoir
Et j'ai versé des pleurs qu'il n'a pas voulu voir.

N'est-ce pas là du Racine, et du plus pur encore ? La noble simplicité. le rythme, la force de l'expression du grand maître y sont; la psychologie y est aussi.

Un sourire de lui ferait oublier tout
Sinon, si le cruel dédaigneux jusqu'au bout
Peut sans en être ému me voir humiliée
Qu'il craigne !

N'est-ce pas Hermione éperdue, maudissant Pyrrhus dédaigneux de ses feux, faisant son éloge lorsqu'un faible espoir vient la ranimer, voyant rouge quand le refus est formel et chargeant Oreste de sa vengeance ?

N'est-ce pas Phédre aussi lorsqu'elle dépeint à Sénone son brûlant amour pour Hippolyte:

Athènes me montra mon superbe ennemi
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;

Je sentis tout mon corps et transir et brûler
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévita-
[bles.
Par des vœux assidus je crus les détourner ;
Je lui bâtis un temple et pris soin de l'orner
De victimes moi-même à toute heure entourée ;
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée
D'un incurable amour remèdes impuissants !
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens
Quand ma main implorait le nom de la déesse
J'adorais Hippolyte.

Ainsi Fernand Séverin reste avant tout un classique : non seulement la forme mais la pensée le font tel.

La solitude heureuse contient un chef-d'œuvre: c'est la pièce intitulée « *Le héros blessé.* ». Elle débute par un vers splendidement évocateur, un des plus beaux peut-être qu'on ait écrit.

Autour de moi, tout n'est que silence et lumière

C'est le cri du héros blessé qui se réveille, qui salue la vie qui ne l'a pas abandonné, qui salue le soleil et le silence plus austère, plus poignant, plus sublime que les cris de triomphe !

Autour de moi, tout n'est que silence et lumière.

Selon nous, le trait saillant de cette dernière partie du volume des « *poèmes* » c'est que Fernand Séverin revient à une inspiration plus purement naturiste. Cette tendance au retour à la première manière, s'accentue dans les poèmes inédits qu'il nous faut maintenant examiner.

Les poèmes inédits.

Fernand Séverin nous a fait l'honneur de nous communiquer de ses œuvres qui n'ont pas encore paru dans des recueils. Nous en avons été heureux, non seulement parce qu'il nous autorisait à les présenter au public, mais surtout parce qu'à leur lecture on sent que la manière de l'écrivain est désormais fixée définitivement et qu'il a atteint son maximum de perfection. Quatre de ces poèmes sont intitulés : l'Inconnu, le Centaure, la forêt après l'Orage, Pays de Rêve. Retour complet à la nature, retour au panthéisme, surtout dans le Centaure, que voici :

Le Centaure.

> Je découvris un homme qui côtoyait le fleuve sur la rive contraire... Voilà tout au plus, me dis-je la moitié de mon être !... Sans doute c'est un centaure renversé par les dieux et qu'ils ont réduit à se traîner ainsi.
>
> M. de Guérin. Le Centaure.

J'évoque volontiers mon enfance champêtre.
O dieux, vous qui régnez sur nos profonds
[penchants,
Je dois sans doute aux cieux où vous m'avez
[fait naître
L'attrait qui tant de fois m'emporta vers les
[champs.

Comme j'aimais la face auguste de la terre !
Avec quelle tendresse et quelle volupté
J'ai souvent contemplé sa splendeur solitaire
Dans le rayonnement tranquille de l'été !

Tout m'exaltait! La courbe heureuse des vallées,
L'ondulation large et superbe des monts
Et les vastes lointains aux profondeurs voilées,
Qu'allument d'un éclair les fleuves vagabonds !

Mais c'est vous que j'aimais surtout, forêts su-
[blimes !
Oh ! quel trouble soudain dans mon âme d'en-
[fant,
Quand je voyais au loin vos innombrables cîmes
Pareilles à la mer sous le souffle du vent !

Mes bras passionnés s'ouvraient vers l'étendue
Qu'emplissait par instants votre immense ru-
[meur,
Et, soudain transporté d'une joie éperdue,
Je m'écriais : Le monde est moins grand que
[mon cœur !...

N'accuse pas d'orgueil ma jeunesse éphémère,
O nature ! mon trouble, au moins, n'était pas
[vain:
Nul de tes fils mortels, tu le sais bien, ô mère,
Ne s'est plus ardemment serré contre ton sein.

La flamme des étés a brûlé mon visage
Que l'audace marquait de son pli résolu ;
J'ai subi sur les monts l'assaut du vent sauvage;
L'écume des torrents a fouetté mon corps nu.

Tous les mâles plaisirs où nous sentons notre
[être
Tressaillir au contact rude des éléments,
Ma fougueuse jeunesse a voulu les connaître ;
La fièvre d'une lutte emplit tous ses moments.

Mon trouble était pareil à celui d'un homme ivre.
Qu'importe ? J'avais beau palpiter tout entier
Dans l'âpre joie de vivre et de me sentir vivre;
Mon bonheur m'exaltait sans me rassasier.

J'avais rêvé toutes les formes de la vie !
Et, méprisant en moi l'être infirme et borné,
Je me remémorais, dans ma sublime envie,
Le destin pour lequel je croyais être né.

N'était-ce qu'un vain songe ? O vous, race idéale,
Centaures, habitants farouches des hauts lieux,
Dont la forme, à la fois humaine et bestiale,
Abrite un feu secret qui fait de vous des dieux !

Vous qui goûtez la vie en toute plénitude,
Sachez-le, j'ai connu vos transports, autrefois,
Les soirs où, comme vous, ivre de solitude,
Je plongeais, éperdu, dans l'horreur des grands
[bois !

Votre esprit s'agitait dans mon sein, dieux sau-
[vages !
Et maintes fois, saisi d'un vertige sacré
Au souffle ténébreux qu'exhalaient les feuilla-
[ges,
J'ai cru que j'étais l'un de vous, moi qui mour-
[rai...

F. S.

Une virilité plus grande, une maîtrise plus sûre d'elle-même sépare cette pièce parfaite des essais des *poèmes ingénus*. La contemplation de la nature d'autrefois, contemplation d'enfant, tout ravi des découvertes qu'il fait, est devenu l'émerveillement d'un homme qui a lutté, qui a souffert, et n'a éprouvé la volupté de l'esprit qu'en restant en extase devant la souveraine grandeur de la nature, devant l'impression de vérité et de force que donne cette contemplation.

La faculté d'observation du poète s'est affinée, ses images sont plus frappantes, plus hardies peut-être. Voici un tableau en deux vers:

Et les vastes lointains aux profondeurs voilées
Qu'allument d'un éclair les fleuves vagabonds.

En même temps que la philosophie de Fernand Séverin redevient plus païenne, son vers se moule avec plus de décision, avec plus d'élégance ; quant au symbolisme il réside bien plus dans des comparaisons soutenues que dans les mots.

Le paganisme de retour ne ramène pas seulement ces joies tout en sensations. Il apporte aussi sa mélancolie et ses tristesses sans espoir, l'hypocondrie des inassouvis qui vivent le regard cave, le front sillonné de rides précoces. Penchés sur le spectacle de leur propre existence, ils la voient passer avec un calme qui semble suivre l'épouvante restée figée dans leurs yeux. C'est la foule qui les voit ainsi. Pour eux, ce sont ceux qui comprennent au milieu de ceux qui ne comprennent pas, ceux qui admirent parmi ceux qui n'admirent pas. Ce sont «les inconnus» : les autres mortels ignorent leur âme. Ce sont les penseurs : leur front est un champ de combat. Ceux qui passent ne peuvent communier avec eux ; mais instinctivement, ils se découvrent. Et le regard fixe des inconnus, brillant et dédaigneux, leur transmet sa flamme de désir et sa lassitude des désillusions :

L'Inconnu.

(Fragment)

... Nul n'a pu pénétrer ton douloureux secret ;
Nul ne sait quel espoir déçu, quel vain regret,
Quel idéal trop fier auquel ton âme aspire,
Mêle tant d'amertume à ton calme sourire...
Et pourtant nous t'aimons, passant mystérieux ;
Nous t'aimons pour la douceur triste de tes yeux,
Pour ta voix, cette voix si lointaine et si lasse,
Dont les inflexions ont une étrange grâce...
J'évoque nos beaux jours d'autrefois... Le soir
[vient
Revêtant peu à peu d'un charme élyséen
Les vaporeux lointains où la lune se lève...
Tout dort... nous poursuivons à mi voix, com-
[me en rêve,
Un tranquille entretien que ton esprit charmant
Illumine parfois de son pétillement ;
Mais on devine, sous la raillerie ailée,
L'orgueil d'une douleur qui veut rester voilée ;
Et toujours, quel que soit ton destin, ô penseur,
Tu gardes dans tes yeux l'angélique douceur
D'un cœur que la souffrance a laissé sans ran-
[cune...
Mais parfois le contact des hommes t'importune:
Alors les plus aimants, les plus discrets d'entre
[eux.
Te retrouvent soudain morose et douloureux :
Tu traverses des jours d'ineffable tristesse
Où la bonté t'irrite, où la pitié te blesse,
Où la voix cordiale et douce d'un ami
T'effarouche ! Ton cœur, qui s'ouvrait à demi,
Se referme, pris d'une brusque inquiétude ;
Je ne sais quel ardent désir de solitude,
Quelle soif de retraite et de recueillement
T'entraine loin de nous, irrésistiblement.
Les bois profonds sont là qui t'offrent leurs om-
[brages :
Tu poursuis à loisir, par les sentiers sauvages
Où vaquent au hasard tes pas irrésolus,
Quelque merveilleux rêve auquel tu ne crois
[plus...

Quel charme as-tu jeté sur moi, l'obscur poète ?
Quel vague attrait, quelle fraternité secrète
M'émeut lorsque je pense à toi, si tendrement ?
Ton poignant souvenir m'obsède ! A tout mo-
[ment
Je crois revoir tes traits fatigués par l'étude,
Ton limpide regard plein d'une lassitude
Qu'ont connue, avant toi, les grands initiés,
Et ce sourire amer, qui dit : « Si vous saviez... »

F. S.

Dans d'autres poésies de moindre envolée mais écrites avec autant d'art, on retrouve les caractères que nous avons tâché d'indiquer.

Cette unité dans l'inspiration et cette perfectibilité dans la forme, attestent que F. Séverin est en possession désormais de la plénitude de son génie.

***

Dans les deux premières parties de l'œuvre de Séverin, c'est la nature et l'amour qui sont exaltés; mais comme la femme, il semble que Séverin voit la nature à travers un même voile de gaze blanche qui les idéalise en rendant plus inaccessibles, plus spiritualisées, à travers un voile tissé de la candeur de son innocence et de ses illusions. Malgré cette disposition d'esprit, malgré cette âme vierge d'émotions trop réelles, un certain sensualisme transparaît, plus instinctif que volontaire et presque certainement ignoré du poète. Puis, vient «*un chant dans l'ombre*»; le poète a trop senti, il s'est blessé, il s'est épuisé à jouir et dans l'âpre course aux voluptés, il est resté en arrière, exténué, gémissant encore, tendant les bras vers d'autres joies imaginaires qui ne vinrent pas. Et la désillusion suprême fît que ses regards se tournèrent vers le passé, non au milieu des cris de désespoir qui déchirent l'âme, mais au milieu de sanglots qu'on étouffe, qu'on rentre en soi-même et qui, perlant goutte à goutte, corrodent lentement le cœur du poète. Il lui semble alors que les chimères décriées, que le christianisme et ses légendes accueillantes sont peut-être le narcotique idéal qui faute de réalités plus tangibles, donnera des rêves satisfaisant une imagination avide de jouissances délicates.

Enfin, voici la *solitude heureuse*, le poète s'est fait chrétien. Ses inquiétudes se sont calmées peu à peu, il jouit du calme un peu factice que crée le contraste entre la lutte et l'apaisement. Les joies saines et pures du mariage et de la tendresse, viennent l'éclairer de leur rayon; plus loin dans l'avenir, c'est l'espérance douce de l'au-delà.

Calme factice, calme de courte durée aussi, provenant d'une excitation, toute passagère, résultat inévitable d'une révolution. Bientôt, Séverin redevient lui-même. Il se remet à contempler la nature, sa beauté et ses forces, il redevient le poète païen.

« Ne vous fiez pas trop, dit Dullaert, au titre de son nouveau recueil « la solitude heureuse. » Le bonheur s'y exprime rarement. La tristesse et l'angoisse y sont plus fréquentes que la paix et la joie.

Il cherche le silence et l'ombre. Et certes, sa muse est un peu chlorotique. La « douceur de vivre », le poète ne la chante guère que dans quelques-uns des derniers et admirables poèmes de la solitude heureuse. Antiques d'inspiration et pures des lignes à l'égal d'une épigramme grecque, disent la paix reconquise, loin des hommes, devant la splendeur éternelle et sereine de la nature, à contempler les chants, les forêts, les nuages, les magnificences du matin et des soirs, l'humble ou triomphante beauté d'une fleur.

Ainsi, tandis que la conclusion des « matins angéliques » était toute chrétienne, c'est sur une pensée plutôt épicurienne que se clôt « la solitude heureuse. » (1)

Telle est, à notre sens, l'évolution de son œuvre.

La nature et la femme.

« Je ne crois pas me tromper fortement, dit M. Hubert Krains en me représentant, dans un village Wallon, un enfant, puis un adolescent qui a le malheur de ne pas sentir comme tout le monde. Des paroles très ordinaires et très naturelles pour ceux qui les prononcent, le blessent, personne n'est à même de partager ni de comprendre ses rêves, son cœur, privé de tout moyen d'expression se replie sur lui-même, se gonfle et s'endolorit. Comme Pirmez, Séverin est condamné à promener ses pensées par les champs et par les bois. Il confie à la nature ce qu'il n'ose dire aux hommes. Invisiblement entre lui et la nature, il s'établit un lien étroit, une affection si profonde qu'elle revêt par instants le caractère d'une grande passion. »

Non, M. H. Krains ne se trompe pas, et il suffit de lire les *poèmes ingénus* pour ratifier son jugement. L'amour de Séverin pour la nature est d'abord la tendresse d'un cœur qui en est trop plein et qui s'offre à qui sait l'accueillir et lui donner des joies. La nature peut être complaisante parce qu'elle est riche, et que donne-t-elle au poète sinon les joies qu'il sollicite. Ce que son cœur demande, ce sont, avant tout des émotions. Dans cette âme de poète, il y a l'étoffe d'un homme d'action, et c'est ce mélange rare qui n'est pas la moindre originalité de Fernand Séverin, qui suscitera des poèmes comme le « Héros ». Aussi F. Séverin n'est-il pas un « ciseleur », c'est un impressioniste. Ce qui dans la nature le frappe, c'est ce qui par une affinité occulte est en mesure de vibrer à l'unisson avec son cœur et ses sens.

Ce seront des couleurs voyantes, une joie, pour ainsi dire délirante, ou des sombreurs de forêts profondes, propices au désespoir.

Il s'en suit que dans cette façon de peindre la nature les dé-

(1) Dullaert.

tails s'échappent, détails de ligne et de couleur ; ils ne laissent dans l'esprit du poète que leurs reflets; ces faibles lueurs convergent vers un même foyer où elles s'embrasent en vacillant et leurs rayons, pâles, diversement nuancés, s'y marient pour produire une seule flambée éclatante.

« Il serait intéressant, dit un de ses commentateurs, de consacrer une étude spéciale au décor dans l'œuvre de Séverin. Tout y est vague et flore, mais pourtant traversé de grandes lignes pures. Les détails concrets y sont extrêmement rares. Par exemple, rien de plus pauvre que la flore de M. Séverin. En dehors des lys, on ne rencontre pour ainsi dire aucun nom de fleurs dans ces strophes pourtant si largement aérées. A peine une mention unique de la sauge et du thym. Même dans ces paysages, il use abondamment de termes abstraits à la manière de Fénelon et des descriptifs du XVIIIe »

Bien loin de tenir à une impuissance du poète, je crois que cette particularité provient uniquement de sa compréhension de la nature et de la tournure philosophique. Sa contemplation de la nature ne se borne pas au plaisir d'admirer le galba des formes et l'harmonie des sons ; elle pénètre plus avant dans la jouissance esthétique, l'idée jaillit de cette nature aperçue dans le champ vaste d'un télescope qui embrasse trop l'ensemble pour pouvoir percevoir le détail.

Aussi, l'esprit du poète saisit-il au passage les détails en qui est mieux synthétisé l'ensemble.

Les lys par leur forme virginale et pure, synthétiseront la candeur naïve, ignorante ; les cygnes ajouteront une idée de plus, celle de fierté, et si la faune et la flore n'est pas très complète, c'est que le poète n'en a pas besoin pour exprimer les idées dont il ne « *fait que solliciter la ratification dans la nature.* »

La résultante en est que son symbolisme est bien particulier, bien personnel, et j'allais presque dire Wagnérien. Ces lys, ces cygnes qu'est-ce sinon des leit-motiv qui avertissent le lecteur de la modalité des sentiments et des impressions qui règneront dans la poésie. Aussi le symbolisme de Séverin est-il très compréhensif et ne nuit-il en rien à la clarté classique de la forme.

« Toutes les apparitions qui traversent le cadre lyrique de ces sites agrestes — incarnations successives du songe du poète — sont comme le phare de la vie sentimentale d'un être doux et à force de conscience et de scrupules, un peu farouche, livré en proie à la fascination d'un impossible bonheur à toutes les outrances d'une sensibilité et d'une tendresse trop généreuses, trop inédites pour n'effrayer point la sympathie — un être au cœur éperdu

et reconnaissant qui, tout pénétré du sentiment exquis de son indignité accueille l'amour « an pur don » bonheur qu'il s'imagine immérité et dont son humilité reste et surprise et ravie. »

Aimer, c'est se donner. Ainsi, Séverin se donne à la nature, ainsi se donne-t-il à la femme.

« Pour pénétrer la nature avec cette délicatesse et cette acuité, dit M. Hubert Krains, il faut être doué d'une âme très sensible et très aimante. Séverin, en réalité, n'est que cela, du moins au début de sa carrière, ce n'est qu'une âme qui cherche passionnément le bonheur dans l'amour, Mais, comme c'est une âme très élevée, l'amour, tel qu'il le conçoit, échappe à toutes les vulgarités terrestres. C'est un mirage sublime qui apparaît dans la brume des horizons, dans les prairies en fleurs, dans le clair obscur des hallures, c'est Euryanthe, c'est Iseult, c'est l'amour doré de la légende. Et lorsqu'il fait parler la nature avec une éloquence si subtile et si ravissante, il ne faut que lui prêter le frémissement et les langueurs dont son cœur est plein.

Et M. Rodriguez ajoute ce commentaire :

Séverin exclut de l'amour la sensualité qui nous enlève volonté et pensée. Sans éclat, sans haine, sans un seul cri pareil à ceux-là superbes, que jette Samson. (1) dans sa colère, F. Séverin veut s'effaroucher du pouvoir de la femme.

Le poète d'Eloa disait:

Troublé dans l'action, troublé dans le dessein
Il rêvera partout à la chaleur du sein.

Le poète du « chant dans l'ombre pleurera:

Quel geste ai-je tenté libre de ton étreinte.
Dont tes bras souverains n'aient vaincu la fierté. »

Il y a certes là les traces d'un combat entre la chair et l'esprit. Mais il faut distinguer, oui, la sensualité est absente de l'œuvre de notre poète, mais la volupté, non, et il faut l'en féliciter.

La grivoiserie, la sensualité, c'est le fruit tombé, pourri sur le sol, l'homme doit s'abaisser pour le recueillir; la volupté c'est le fruit mûr et vermeil, étincelant, suave, au sommet de l'arbre, d'où il lance ses éclairs solliciteurs: il faut élever les regards pour le contempler !

Séverin est un voluptueux.

On le lui a reproché et je n'irai pas jusque-là.

La philosophie de Séverin est essentiellement panthéiste. « Le panthéisme de M. Séverin, dit M. Soudan, réside uniquement dans son intime communion avec le monde extérieur. Ce n'est point le panthéisme durcissant tous les êtres; c'est, si l'on veut l'expression à tournure panthéistique, du

(1) A. de Vigny: la colère de Samson.

sentiment qui fait essentiellement le poète élégiaque, le poète lyrique. Celui-ci, voyant tout à travers son âme, projette un peu de cette âme sur tout ce que son art effleure, il anime tout de sa vie propre. Car le lyrique, c'est essentiellement celui dont l'inspiration intime « jaillit des profondeurs secrètes de l'âme sans rien emprunter au pittoresque objectif. » (1) Sur cette impression, sur le panthéisme de Séverin, nous voici amenés à parler de sa philosophie.

La philosophie de Séverin.

A vrai dire, il faut généralement s'entendre quand on parle de la philosophie d'un poète comme Fernand Séverin. Car il ne s'agit pas évidemment de prétendre que ces poètes se sont faits les champions de tel ou tel système, cas où ils seraient de purs didactiques pédants et ennuyeux. Non, quand il s'agit de poètes, il faut tenir un plus grand compte de l'inconscient, il faut noter aussi que leur âme plus tendre, moins virile, par le seul fait de l'empire que la poésie a sur eux, est plus impulsive, plus apte à accueillir les idées nouvelles parce qu'elle est plus curieuse et plus avide de sensations ; par ce dernier fait même, l'âme du poète est réceptive à souhait, c'est un document idéal pour le chercheur qui veut se livrer à l'expérimentation introspective.

(1) Soudan.

C'est une des raisons par lesquelles se justifient les études biographiques sur nos célébrités littéraires d'autrefois; outre qu'elles aident à comprendre mieux les œuvres, elles se justifient en soi. Les poètes sont des « types » idéaux qui enregistrent les sensations avec leur maximum d'intensité. La plupart du temps, n'ayant d'autre ambition que de charmer par la beauté de leurs chants, ils sont bien étonnés qu'on leur prête des préoccupations philosophiques. Comme je le questionnais au sujet de ses rapports intellectuels avec Charles van Lerberghe, F. Séverin m'écrivait: « *L'évolution philosophique que j'ai subie et été moins raisonnée, moins consciente même qu'on ne pourrait le croire. Les poètes sont des natures assez instinctives... Il est certain que Van Lerberghe et moi nous avons fini à un certain moment surtout, par être en désaccord sur quelques points tout à fait fondamentaux. C'était au moment où j'écrivais tel poème des matins angéliques. Mais les derniers poèmes de la solitude heureuse, qui furent écrits ensuite avaient son absolue approbation* (1), *et je suis sûr qu'il aurait loué l'esprit que anime mon Centaure.*

(1) L'amitié de Van Lerberghe pour Séverin, dura d'ailleurs toute sa vie. Une lettre d'une paysanne des Ardennes à M. Isy Collin pour lui donner des nouvelles de la santé de Ch. Van Lerberghe, nous dit que le malade parlait souvent de F. Séverin et désirait le voir.

A propos de ce poème «*le Centaure*» F. Séverin voulait bien me confier encore : *Un « écrivain anglais qui prépare en ce moment une anthologie traduite des poêtes belges et qui compte y introduire le Centaure m'écrit que ce poème est à la fois* NIETZSCHEAN AND WORDSWORTHIAN » c'est un assez curieux mélange, n'est-ce pas ?

Cette allusion à Wordsworth, nous fournit l'occasion de dire que Séverin doit beaucoup en général aux poètes anglais qu'il a lus et aimés, à Keats, à Shilley, à Wordsworth, à d'autres encore. Il y aurait lieu de faire à ce sujet une étude des plus intéressantes. Mais au point de vue de la pensée pure, deux influences contradictoires s'exercèrent sur Séverin. Il y a en lui, un fond chrétien et une éducation philosophique essentiellement païenne. Celle-ci se développa par la fréquentation de Ch. van Lerberghe, qui communiqua souvent son souffle à la Muse de Séverin.

***

Qualité de la forme de l'œuvre de Séverin.

José Maria de Hérédia, écrivait un jour à M. Eugène Gilbert : « Vous avez en Belgique un poète que j'admire entre tous, c'est Fernand Séverin. Assurément, je ne prétends pas nier que Verhaeren puisse être un plus puissant génie ou que le vers d'Ivan Gilkin soit plus ciselé, plus plastiquement parfait. Mais véritablement, Séverin est le poète ; il est poète avant tout et il est seulement cela. Comment songerait-il aux raffinnements d'écriture, aux patientes et tourmentées recherches du rythme à la mode d'aujourd'hui. Il ne chante pas pour faire œuvre d'art, il chante parce que son cœur déborde et parce que chez lui, le vers moule tout naturellement, sans effort apparent, les joies, les tourments vagues et les tristesses du cœur. Voilà le vrai poète »

Cette appréciation d'un grand artistes, où les qualités maîtresses de Fernand Séverin sont mises en relief, suffirait déjà ; mais il est nécessaire de les commenter.

Oui, de Hérédia a vu juste, Verhaeren est plus puissant, mais Séverin est plus poète. Mais il y a autre chose encore, c'est que Séverin est plus français. Sa langue est plus pure, plus coulante, moins recherchée peut-être, mais plus claire, plus logique, plus gauloise enfin, et c'est beaucoup.

Et un autre français, M. H. Potez, professeur à l'Université de Lille le déclare :

« Certains écrivains belges comme MM. Verhaeren, Van Lerberghe, F. Knopff, se sont surtout appliqués à manifester leur génie autochtone ; d'autres, comme MM. Giraud, Gilkin, Valère Gille, se

rattachent plutôt à la pure tradition de France. C'est à ce dernier groupe qu'appartient M. Séverin.

Il ne suit pas de là, pourtant qu'il ne rappelle point son pays d'origine. Comme Albert Samain, si français, pour sa pratique et par certaines de ses affinités, il reste septentrionnel. »

Quelle est la pensée de M. Potez, il la précise quelques lignes plus loin en commentant comme suit ce passage:

Je n'ose vous cueillir, fleur trop frêle ma sœur,
Embaumez ce vallon qui m'a rendu mon âme
Car me voilà troublé devant votre douceur. »

Et cela, dit M. Botez, est un peu ombrien, sans doute ; mais cela est très flamand aussi. Dans les Pays-Bas, les mystiques marchent au milieu d'une nature édenique., d'une illusion paradisique. »

Il me semble que M. Potez va un peu loin dans son interprétation; le mysticisme de Séverin ne revêt pas les formes que M. Potez précise ici. Le passage auquel il fait allusion, peut être critiqué. Mais, s'il faut le faire, je préfère dire tout simplement qu'il est un peu puéril, qu'à force de sentiment, le poète risque fort de ne pas être compris ou de provoquer un léger sourire. Mais je ne vois rien de flamand là-dedans.

Mais puisque M. Potez a attiré notre attention sur un passage susceptible de ne pas être loué, constatons que le défaut qu'on peut reprocher à Séverin, c'est la naïveté. Or, voilà le phénomène : c'est qu'il est étonnant que ce n'est qu'une exception; car, avec le tempérament de Séverin, s'il n'eût été un grand artiste, il fût facilement tombé dans les fadaises, et la sensiblerie.

«Son imagination vaporeuse, dit V. Kinon, aurait pu conduire M. Séverin au style faible et confus, qui est celui des femmes sentimentales, si la Muse ne lui avait octroyé un goût d'une pureté intransigeante.

J'ai idée qu'un néologisme, une tournure un peu hardie, une métaphore aventureuse, une licence syntaxique ou même poétique, sont pour M. Séverin autant de guêpes vénimeuses dont il fait en tremblant la piqûre cuisante. Il n'admet pas l'ombre d'une tache dans ces poèmes; il les veut irréprochablement chastes, mais aussi traditionnellement parfaits, pareils sous tous rapports à ces grands lys immaculés dont il aime à chanter la pureté hautaine. M. Séverin est certainement avec M. Morias, qui est d'origine grecque, le plus pur classique des poètes contemporains d'expression française.

Se rattache-t-il à une école ?

Ayant débuté à une époque où les parnassiens et les symbolistes se querellaient au sujet du but et de la forme de la poésie, il a la chance de se voir accepter

par les uns et par les autres. Il est chez lui parmi les parnassiens de la jeune Belgique, comme il est à sa place au milieu des symbolistes de la Wallonie. C'est que, si Séverin restait fidèlement attaché au vers classique et continuait de s'inspirer aux vieilles sources, quelque chose de nouveau apparaissait dans sa poésie. C'était un romantique qui ne brandissait pas ses phrases, un élégiaque qui ignorait les lamentations tapageuses. Si sa poésie, comme celle de tous les élégiaques, était une fenêtre ouverte sur son cœur, cette fenêtre habilement voilée, ne laissait passer qu'une lumière discrète.

On entre dans la vie d'un Lamartine et surtout d'un Musset comme dans un lieu public. Celle de Séverin est fermée comme un sanctuaire. On y parle bas et tout ce qui s'y dit est solennel.»

Voilà de beaux éloges du talent de Fernand Séverin ; mais incontestablement le plus flatteur de tous, c'est celui qu'on lui a décerné déjà: *Il est le plus français des poètes belges.* (1)

STANISLAS VRONSKI.

(1) La bibliographie de cette étude sera publiée dans le prochain numéro.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE (SOC. AN.)
15, RUE ROYALE, BRUXELLES.

Viennent de Paraître :

Maurice Barrès
de l'Académie Française

GRÉCO
OU
Le secret de Tolède

1 vol. in-12 — Prix 3 fr. 50

Emile Faguet
de l'Académie Française

VIE DE ROUSSEAU

1 vol in-12 — 3 fr. 50

Maurice Duval

Emile Faguet

Le Critique — Le Moraliste. — Le Sociologue
1 vol. in-12 — 3 fr. 50

CHRONIQUE

GUIDO GEZELLE

Notice bio-bibliographique

Au seuil d'une vieille église, sur un socle de granit, un buste en marbre blanc. Tête d'homme: un crâne dégarni, puissant; un front profondément raviné ; des yeux enfoncés, aux paupières lourdes de de fatigue ; des joues où l'âge a creusé des méplats; un nez droit, ferme, mais large, plébéien; une bouche immense, à laquelle une certaine moue de la lèvre inférieure, les commissures tomibantes, donnent un air de dédain et de souffrance.

Donc c'est lui? Un peu d'étonnement, je l'avoue... peut-être un peu de déception. Et je recule ; je regarde de biais, en penchant le corps ; je baisse la tête, puis je la lève bien haut ; je fais ces mimiques bizarres, par quoi nous essayons d'affermir notre coup d'œil, de modifier notre vision quand elle ne nous paraît pas satisfaisante. Et, à force de vouloir, voilà que j'adoucis le masque trop austère ! Cette bouche aux coins d'amertume, qui est pourtant une grosse bouche de bonté, doit à certains moments, je le sens bien, se relever en un sourire très doux. Je retrouve mon Guido, le bon Guido Gezelle, dont je m'étais fait, à lire ses poèmes tout amour, toute pitié, un portrait mélancolique et souriant.

Il me semble qu'on eût raison de le mettre là, sous ce bouquet de tilleuls, et de le dissimuler, pour ainsi dire, dans cet angle d'église... son église, celle où il officia pendant vingt-cinq ans.

De l'endroit où je me trouve, tout contre le buste du poète, il faut que je regarde bien haut, bien haut pour apercevoir le sommet des tours de Notre-Dame, qui élèvent dans le ciel leur grande masse tutélaire. Entrons dans cette maison de Dieu, où Guido doit avoir laissé un peu de son âme... Il fait mystique : les verrières ont des lumières exquises,; il fait riche : profusion de tableaux, de sculptures, de détails architecturaux. Des noms d'artistes célèbres peuvent être placés sur tout cela: Beauneveu, Marc Lefèvre, De Deyster, et surtout Van Dyck, dont j'admire la grandiose « Erection de la Croix. » Que de fois, le prêtre-artiste, auquel je songe, n'a-t-il pas senti son cœur se serrer devant l'expression d'angoisse surhumaine du divin Supplicié? Comme ses prières alors devaient jaillir ardemment, et comme il devait se sentir profondément et uniquement voué à son rôle de prêtre ! C'est peut-être pour cela que le prêtre vibrait trop fort en de pareils endroits...

Et c'est encore uniquement ce rôle qui l'occupait dans les rues de la ville que je parcours en ce moment. Voici la maison qu'il habitait, maison modeste à un étage, mais si proprette. Quand il en franchissait le seuil, et tout le long du chemin, où que ses pas le menassent à travers Courtrai, il devait vraiment répondre à trop de saluts, parler avec trop de bambins. Il n'avait pas le temps de mettre en vers le charme discret du béguinage ; le pittoresque du beffroi, montant la garde, seul, au milieu de la place; la grandeur des vieilles tours du Broel, ces vestiges d'un passé communal si glorieux. Non, ni Courtrai, ni Roulers, ni Bruges même, malgré leur esthétique urbaine, n'ont fait chanter sa muse. Non, sa muse n'aimait pas la ville : son âme souffrait trop de toutes les douleurs qui s'étalent dans la ville et des méchancetés qui s'y trament. Mais sa muse aimait les champs. Je dépasse les tours du Broel, en longeant la Lys : me voici dans les champs ! Ce ne sont plus que de vertes linières constellées de fleurettes bleues. C'est le moment d'entonner le « Leielied » et de répéter avec Gezelle :

« Jourdain de mon cœur, artère où bat le sang de ma vie, ô Lys, fleuve flamand inconnu comme la Flandre, mon âme déborde d'allégresse lorsque je contemple tes libres campagnes. »

***

Guido Gezelle naquit à Bruges, le 1er mai 1830, d'une honnête famille d'artisans. Sa jeunesse fut

entièrement vouée à l'étude: il suivit les cours du Collège Episcopal de sa ville natale, et ceux du Petit Séminaire, à Roulers. Il revint à Bruges pour faire sa théologie, et y reçut la prêtrise en 1854. Nommé professeur à ce même Petit Séminaire de Roulers, qui l'avait vu élève, quelques années plus tôt, il y enseigna les langues mortes et les langues modernes. Il publia, en 1858, sa première œuvre importante: « *Dichtoefeningen* ». En 1860, il quitta Roulers et ouvrit à Bruges un pensionnat pour jeunes anglaises. Son entreprise ne réussit pas, mais il obtint la place de sous-directeur au Séminaire Anglais, place qu'il n'occupa, d'ailleurs, pas longtemps, car, il fut nommé vicaire à l'église Ste Walburge. En 1872, il poursuivit son vicariat à Courtrai. Il se lança dans d'opiniâtres travaux de linguistique. Son zèle littéraire lui valut diverses distinctions ; il fut, notamment, chevalier de l'Ordre de Léopold. Il occupa, pendant quelque temps, la place de directeur des « Religieuses de l'Enfant Jésus. » En 1897, il fut enfin rappelé à Bruges et mis à la tête du Couvent Anglais. Il mourut le 27 novembre 1899.

C'est toute la biographie du plus grand poète de la Flandre. On le voit: pas d'aventures tapageuses, pas d'actions d'éclat. Une vie toute lisse de brave homme qui fait simplement son devoir en l'égayant parfois de ses chansons. Mais ce calme est trompeur, cette uniformité est seulement apparente : quand on examine à fond le personnage, on trouve que peu d'esprits ont déployé tant d'activité, peu de cœurs ont plus intensément vibré. Les circonstances intimes, les événements animiques, — passez-moi le terme — de cette vie d'aspect anodin, furent orageux parfois, héroïques souvent, nombreux et précipités toujours. C'est sur eux que nous nous étendrons, et ils nous donneront peut-être la réponse à cette question, que l'on se pose tout naturellement la première fois que, sans préparation, on prend contact avec la personnalité de Gezelle: Quel est ce prêtre qui est un poète ? Quel est ce poète qui est un saint ? Et quel est, enfin, cet étrange mystique qui chante avec tant de sensualité la joie des yeux et des oreilles ?

***

Tout d'abord, Guido Gezelle est un enfant du peuple, presque du peuple campagnard: en effet, son père, jardinier — c'est presque un métier rural que celui de jardinier — et sa mère, fille de fermiers, durent naturellement lui donner de puissantes attaches à la glèbe. Double raison pour que son âme fut deux fois saine, éloignée qu'elle était de la corruption, du luxe et toute parfumée, pour ainsi dire, des senteurs de la terre.

Aussi, comme il va l'aimer, cette terre, dont Dieu fit la source de

notre vie, surtout cette terre de Flandre (car Gezelle est un flamand de Flandre... C'est le second point sur lequel doit se porter notre observation) terre de Flandre d'autant plus chérie, que les gras pâturages, les opulentes emblavures ont coûté plus d'efforts à nos ancêtres, plus de défrichements, d'irigations, d'écobuages, de travaux de toute espèce. Et Gezelle, en parcourant les venelles discrètes qui courent parmi les champs de blé, éprouvait sans doute cet orgueil de parvenu, assez particulier au paysan flamand devant son pays, sa « *moeder Vlaanderen* » si verte et brune... Quand un flandrin parle de ses cultures, je songe toujours aux paroles de l'ouvrier qu'un travail probe à enrichi :

« Voyez cette maison, ce jardin! C'est ma maison, c'est mon jardin ! Je n'avais rien... et maintenant, j'ai tout cela, grâce au travail de mes mains ! »

Songeons également à ceci: étant flamand, Gezelle appartient à la grande famille germanique. Il pourra donc, comme l'enfant de ces races qui semblent avoir conservé un fond si jeune, se complaire dans la description des petites choses jolies, rire d'un rien et parfois, avec un peu d'irrévérence ou de sans-façon, mettre côte-à-côte le phénomène majestueux et le détail drôlatique. Or, c'est là précisément, ce qui fait l'intimisme et l'humour.

Un troisième facteur à envisager dans la formation poétique de Gezelle, c'est sa débilité physique Oh! débilité n'impliquant aucune tare, mais cause pourtant de ce sentiment qu'on a, dès l'enfance, de n'être pas tout à fait comme un autre : moins d'ardeur à partager les jeux des petits camarades, l'esprit travaillant trop pour les muscles qui ne travaillent pas assez ; et puis, cette tendance vers le pourquoi des choses, les sentiments se repliant sur eux-mêmes, parce qu'ils ne s'expriment pas au-dehors avec assez d'exubérance... Mélancolie de celui qui vit un peu en marge de la santé, côtoyant d'assez près la maladie pour songer beaucoup à la mort! C'est en même temps, si l'on veut, le second aspect du génie flamand, du pays flamand: effluves fétides des canaux endormis, toux des cloches dans les petits villages qui furent jadis des villes, et surtout la pluie qui tombe, tombe, et qui gave la terre au point de la noyer !...

Enfant de la glèbe, enfant de Flandre, Gezelle n'eût cependant pas été Gezelle s'il n'avait grandi dans la dévotion chrétienne. Son cœur était si vaste sous sa frêle enveloppe, qu'aucune passion humaine n'eût suffi à le faire déborder. S'il a répandu son trop-plein d'amour dans des vers d'enthousiasme et d'extase — ce sont les plus beaux vers — c'est qu'il était rempli de la passion mysti-

que — la passion la plus belle. Hors la religion, il aurait pu, avec ses dons natifs, devenir un bon peintre ou bien un musicien, soit ! Mais, certainement, il n'aurait pas été le chantre sublime que nous connaissons.

Le talent de Gezelle est éclos précocement — rose printanière déjà pleine d'éclat — à la chaleur vivifiante de sa foi. Dès son premier recueil, Gezelle a trouvé sa voie : les *Dichtoefeningen* ne sont pas une œuvre de jeunesse, quoique l'auteur n'eut que vingt-huit ans, à l'époque de leur publication et que maints poèmes datent de sa vingtième année. Comme c'est la même foi ardente qui soutient le débutant des *Dichtoefeningen* et l'écrivain blanchi sous le harnais de *Rijmsnoer* et des *Laatste Verzen*, nous trouvons, dans le premier recueil et dans les derniers, des poèmes qui se valent par leur jeune amour pour Dieu et par leur fraîche inspiration de sainteté. Ce n'est pas être trop hardi que d'affirmer que le sentiment poétique s'est éveillé chez Gezelle grâce au sentiment religieux, grâce aux manifestations de la religion.

Un des plus beaux morceaux des *Dichtoefeningen* est intitulé : *De Berechtinge* « Le Viatique. » C'est un souvenir d'enfance. Cela se passait,, dit-il :

« *Wanneer ik nog heel kleene was*
en in den A B C boek las » ... (1)

(1) Quand j'étais encore tout petit et que je lisais dans mon abécédaire...

Il était en vacances dans un village de Flandre. Un jour, le curé, devant administrer un paroissien, se servit du ministère du petit Guido. Et comme le moribond habitait parmi les champs, le trajet était long, pendant lequel le petit Guido devait agiter sa sonnette, annonçant le passage de l'Hostie-Sainte... Etre un si petit enfant, et avoir l'honneur d'annoncer la venue du Seigneur tout-puissant ! Guido n'en revient pas !

« Et nous allions, nous allions, répète-t-il sans cesse, le prêtre de Dieu, moi, l'enfant de Dieu... et Lui ! »

De cet office d'enfant de chœur, que d'autres exercent machinalement, Gezelle conserve une petite cendre chaude dans son âme ; et voilà qu'un jour, il lui suffit de souffler dessus pour faire jaillir l'étincelle d'un chef-d'œuvre !

Et combien lyriques encore les dichtoefeningen (1) qui disent toute son ivresse de jeune prêtre. A vingt-quatre ans, être déjà le vicaire de Dieu ! Oh ! quel orgueil le transporte à cette pensée ! Il regarde autour de lui les champs, les arbres, les oiseaux, la coupole bleue du ciel ; il a l'impression d'être le roi de tout cela ! Un moment, il ferme les yeux. Il dit : « Je suis roi ! » (2) et il le croit fermement. Mais, savez-vous pour-

(1) *Dichtoefeningen* veut dire : Exercices poétiques.

(2) Voyez la poésie : « Oh ! j'aime tant à me trouver en plein champ ! » Poèmes choisis. Traduction Cammaerts et Vanden Borren, p. 55.

quoi il le croit ? Parce qu'il sent que Dieu est en lui dans ce moment-là, que Dieu lui dicte son enthousiasme. Et c'est alors un cantique de remerciements émus à Celui qui a fait tant de si belles choses et qui a permis que Guido, l'humble Guido, fût son interprête, son prêtre...

Ce sont là des exemples. Si vous tenez à parfaire la démonstration, à vous convaincre qu'en effet chez Gezelle le sentiment poétique et le sentiment religieux se confondent, puisez donc au hasard dans son œuvre si vaste. Bien rares, vous le verrez, sont les pièces où ne resplendit pas le nom sacré de Dieu, leit-motiv de tout ce que Gezelle a dit, écrit et senti, durant sa vie terrestre — cette longue station dans l'antichambre du Ciel !... Oh ! je sais ! Dans plus d'un poème, il dira la volupté de ses yeux de peintre devant les robes bistres, brunes, blanches, rousses des bestiaux ruisselants de soleil, la volupté de ses oreilles de mélomane, quand partent d'un vieux chêne — conservatoire aérien — tout un concert de piaulis, de grisollis, de sifflements ! Oui, mais cet hymne, païennement commencé, se termine en un cantique d'actions de grâce au Créateur... Gezelle a toujours peur d'être ingrat !

Récapitulons : plébéien, flamand, et chrétien sont dans un portrait de Gezelle trois teintes dominantes, ou plus exactement, trois tons. Notre toile ainsi préparée, nous allons pouvoir pousser la figure, la modeler par le contraste des lumières et des ombres, en enrichissant notre palette des détails les plus caractéristiques que nous fournissent les biographes.

***

De Guido enfant, peu de choses à dire : il fut bon fils, il fut bon élève. Pourtant, il n'était pas un fort en thème, nous voulons dire qu'il n'avait pas le monopole de tous les premiers prix de latin et grec. Par contre, sa jeune intelligence, déjà marquée d'éclectisme, possédait des aptitudes nombreuses. On ne boudait ni aux mathématiques, ni à la chimie. On assistait avec habileté son professeur dans les manipulations les plus dangereuses. Même un jour, une explosion assez grave s'étant produite, on faillit en perdre la vue. Pendant le repos forcé à l'infirmerie, qui s'ensuivit, Guido, pour se distraire, écrivit à un ami une épître légèrement satirique : « *Le Poète Prisonnier* » Son premier essai poétique. Il avait seize ans.

Ce qui vaut mieux, ce qui déjà fait augurer le grand poète, c'est une poésie sur la Mandel, jolie rivière qui coule à Roulers. Ce « *Mandelbeke* » lui fut providentiel. Ayant été« souffrant pendant la majeure partie de l'année de rhétorique, il subit de façon peu sa-

tisfaisante son examen d'entrée aux cours de Philosophie. Le jury se montra hésitant. Pour le décider à l'indulgence, le directeur du collège, qui connaissait « son homme » lut à ces messieurs du jury le petit poème à l'allure sautillante. Ces messieurs furent conquis et Gezelle passa par la petite porte, plus heureux poète que bon récipiendaire.

Quel était le caractère de Gezelle aux environs de la vingtième année ? Teinté de mélancolie, certes; mais pas de façon permanente. Au contraire, il avait des accès de bien franche gaieté. Maintes des poésies de cette époque sont empreintes d'une réelle bonne humeur. C'est, par exemple, leur vieux portier, dont il trace un portrait amusant dans la pièce intitulée « *Guglielmus* » — Guglielmus est devenu légendaire à Roulers. —

C'était, du reste, pour ses condisciples, un bon camarade, ou plutôt, c'était un bon ami. Son cœur aimant, sensible, s'attachait facilement. Quand il éprouvait une émotion poétique à la vue de l'alouette qui plane dans les airs, à la vue des roseaux, dans lesquels le vent se joue, il éprouvait le besoin de la faire partager, cette émotion, à l'ami d'élection... Plusieurs poésies des *Dichtoefeningen*, furent ainsi primitivement des billets poétiques à Pierre ou à Paul.

La vie de Guido Gezelle est remplie d'amitiés solides. Le voir, c'était se sentir attiré vers lui par un courant d'irrésistible sympathie. Je me suis laissé dire qu'un jeune esthète, grand admirateur du poète, qu'il ne connaissait encore que par son œuvre, entrait un jour dans une église où précisément Guido Gezelle faisait un prêche. Mais alors, son admiration devint un tel enthousiasme, devant le visage et l'attitude si expressifs, si caractéristiques, de l'orateur, qu'il ne put retenir un « Nom de Tonnerre ! » véhément. C'était oublier un peu trop la sainteté du lieu, mais, n'est-ce pas ?... il y avait des circonstances atténuantes !

Donc, Gezelle savait charmer. Professeur, il fut — phénomène rare — adoré de ses élèves. Sur quelques-uns, les plus intelligents, il a marqué une forte empreinte. Charles de Gheldere, Eugène Van Oye, Gustave et Hugo Verriest, ont fait plus qu'être ses amis : ils ont été ses disciples ; ils ont fait germer le bon grain dont le maître avait jeté la semence; ils ont enrichi les lettres flamandes de plus d'une œuvre remarquable.

Quel professeur aimable que Gezelle ! Il partageait les jeux de ses élèves, faisant du cricket avec les jeunes anglais, nombreux dans ces pensionnats, voisins du littoral : ou bien, en hiver, conduisant avec intrépidité un régiment de patineurs, qu'il surpassait en adresse et en audace... Mais nous n'avons

rien dit encore, de l'essentiel chez un pédagogue, c. à d. de l'enseignement. L'enseignement de Gezelle par ses allures toutes nouvelles, purement intuitives, plaisait d'emblée aux écoliers, du moins, à la plupart. En voulez-vous un exemple ? S'il s'agissait d'un cours de littérature, Gezelle lisait, lisait, de sa voix enveloppante, les plus belles pages des maîtres — non pas des maîtres selon la routine, mais des maîtres selon son cœur : St. François d'Assise, Ste Thérèse d'Avilla, et Van Maerlant, et Burns et Longfellow. A ce jeu-là, les élèves étaient saisis d'une belle fièvre poétique et les « devoirs de style » ne se faisaient plus qu'en vers. Quand le devoir n'était pas satisfaisant, Gezelle corrigeait en composant au verso un poème de son cru : on en a retrouvé qui ne manquent pas de charme. Que penser de cet enseignement, pour être impartial ? Évidemment, les cerveaux d'élite en recevaient un vigoureux coup de fouet, et, les noms cités plus haut le prouvent. Mais, les moyens et les faibles, ne se voyaient-ils pas condamnés, faute d'avoir des ailes, à un peu de somnolence ? A coup sûr, la classe de Gezelle n'était pas unanime dans la louange du professeur. On entendit même un jour un petit monsieur déclarer — certes, il exagérait ! — qu'il considérait son année de poésie comme perdue et qu'il se rattrapperait en rhétorique.

Où il n'y a plus qu'à s'incliner très bas, c'est quand on considère Gezelle comme éducateur et comme gouverneur des consciences. Il savait communiquer à tous ceux qui étaient sous son professorat — et qui devenaient alors vraiment ses ouailles — une splendide ardeur mystique. Il les initiait aux pratiques les plus touchantes de la dévotion, avec des minuties parfois enfantines... « Laissez venir à moi tous les petits enfants ! »... « Et Gezelle faisait don au Seigneur de toute la simplicité de son âme, de la manière la plus simple. Et il voulait que les autres en fissent autant :

« Je le vois, écrit un de ses anciens élèves (1), dressant sa crêche en l'honneur de l'Enfant Jésus, dans la chapelle de la Congrégation où il nous réunit pour rendre nos hommages au divin Sauveur. »

« Je le vois encore, nous donnant l'exemple quand il s'agit de faire l'exercice du Chemin de la Croix et nous entraînant à sa suite. »

« Malgré ses études, Gezelle trouvait du temps pour tous et pour tout ; il en trouvait pour exposer et orner la statue de la T. S. Vierge ; pour enlacer autour du lustre, auquel était suspendue la lampe du sanctuaire, des feuilles de vi-

(1) L'Abbé Callebert (rapporté par le chanoine Rommel).

gne et des épis de froment, qui rappelaient, dans leur langage emblématique, la Sainte Eucharistie ; il trouvait même du temps pour dresser des groupes d'élèves à balancer l'encensoir dans la procession de la Fête-Dieu. »

N'est-ce pas édifiant de voir le savant Gezelle, l'illustre poète dont la renommée allait déjà grandissant en Belgique et en Hollande, se vouer ainsi aux plus petites choses, parce qu'il les estimait de primordiale importance quand elles pouvaient faire du bien aux âmes ?

Et beaucoup plus tard, quand l'heure eût sonné pour lui des honneurs — hélas ! trop tardifs — Gezelle conservait toujours le même souci. Il avait soixante-neuf ans quand il fut nommé directeur du Couvent Anglais de Bruges... A cet âge, l'esprit de Gezelle possédait une vigueur superbe. Eh bien ! ce grand poète, dont le monde entier venait d'acclamer le « *Rijmsnoer* » et « *Tijdkrans* » était tremblant devant le nouveau rôle qui lui incombait. A la veille de donner sa première Instruction religieuse aux petites pensionnaires, il était préoccupé au-delà de toute mesure : (1)

« Comme je voudrais arriver, disait-il, à faire aimer l'enseignement de la religion ! Comme je serais heureux d'impressionner ces élèves, destinées à exercer plus tard une si grande influence dans les familles les plus considérées !

Il faut absolument que leur piété soit forte et éclairée, que leurs connaissances religieuses soient sûres et profondes, qu'on les prémunisse contre les dangers du monde et qu'on les arme pour leur inspirer le courage de donner partout le bon exemple. »

Au retour de sa leçon, il était heureux, comme un enfant qui vient de faire un bon devoir : « On a été attentif, dit-il, je crois que cela prendra, »

Les instructions religieuses de Gezelle avaient un caractère de charmante simplicité. Voici, par exemple, comment il parlait de la prière :

« Le chrétien qui prie Dieu à l'habitude de se mettre à genoux et de joindre les mains.

« Nous nous agenouillons pour témoigner de notre extrême faiblesse. Un malade se sent plier les genoux sous le poids de son corps ; ses genoux sont incapables de lui servir de soutiens. En ployant donc les genoux devant le Créateur, nous lui disons : « Mon Dieu, je suis faible, je suis à terre... Relevez-moi, vous qui êtes ma force»

« C'est un sentiment analogue qui nous fait joindre les mains. Les mains de l'homme sont le siège de la force... Attaqué, il se défend au moyen de ses mains... On lie les mains à celui dont on

(1) Ce détail biographique ainsi que d'autres qu'on trouvera plus loin, est emprunté à l'excellente brochure du chanoine Rommel « *Gezelle, sa vie et ses œuvres* ».

veut briser la force... C'est lier les mains que de les joindre, et, liées, nous les élevons vers Dieu pour les montrer et lui dire : « Seigneur, je suis sans forces... vous voyez ma misère ; ayez pitié de moi ! »

« Prier, c'est s'unir à Dieu. Faut-il beaucoup de mots pour cela ? Non; car écouter Dieu, c'est encore prier. Pour apprendre à prier, je ne sais rien de mieux que de fixer le regard de l'âme sur le tabernacle et d'attendre, sans faire d'efforts, une pensée envoyée de Dieu — se contentant de détourner toutes celles qui ne viennent pas de Lui — et puis, lorsque sa parole s'est fait entendre, la garder au fond de l'âme, l'approfondir, — Lui répondre.»

On voit par ce passage, digne d'un S. François de Sales, quel prêtre admirable était Guido Ge-Gezelle. Il y avait en lui l'âme d'un apôtre. Il ne fut, presque toute sa vie, que simple vicaire d'une église modeste, mais il eut la grandeur de s'y sacrifier d'une façon absolue, n'hésitant jamais entre ses occupations de prêtre et ses préoccupations de savant et de poète. Une dame de Bruges a relaté d'une façon touchante ses souvenirs sur Guido Gezelle cathéchiste. Elle cite plus d'un trait pour montrer comme il prenait à cœur cette humble fonction. Et elle ajoute : « Toutefois, malgré notre jeune âge, et grâce à je ne sais quel instinct qui est propre aux enfants, il nous semblait qu'il ne faisait rien comme un autre prêtre ; il le faisait plutôt mieux et avec plus de zèle. Il marquait du sceau de l'art ces humbles occupations de cathéchiste. Ses instructions religieuses étaient de petites perles. Sa langue était tout ce qu'il y a de simple : nulle prétention, aucun éclat de voix. Très souvent, un trait d'histoire, une légende soutenait l'intérêt de ces allocutions... » (1)

Voici encore un autre trait de ce bon chrétien. Il avait cinquante-six ans quand il fut décoré de l'Ordre de Léopold. A cette occasion, ses amis de Courtrai lui offrirent un banquet, et quelqu'un, dans un speach, l'appela « le roi des lettres flamandes ». Il répondit : « Vous avez acclamé les toasts en l'honneur du Pontife-Roi et en l'honneur du Roi des Belges. Vous y avez ajouté un troisième Roi... et cela m'a rappelé les Rois Mages. Ils étaient également au nombre de trois. Sa figure noire ressort vivement dans certains tableaux qui représentent l'Épiphanie. Eh bien ! je consens à être ce troisième Roi, qui se traine derrière les autres, les mains chargées d'une gerbe de fleurs de myrrhe, qu'il a cueillies sur le champ fertile de la Flandre, en l'honneur du Roi des Rois, à la gloire de l'Enfant-Roi de Bethléem ! » On conçoit les acclamations qui accueillirent ces

(1) De Kunst, 3e année, p. 177.

paroles...Mais on s'aperçut tout à coup que Gezelle avait quitté la salle du banquet. Que s'était-il passé ? Où était-il ?... — On sut plus tard qu'il s'était rendu à l'église Notre-Dame où il assista dévotement au salut, pendant qu'ailleurs on célébrait sa gloire.

En dehors de toute idée de sacerdoce, il pratiquait la charité chrétienne jusqu'au sacrifice. Il était loin d'avoir de la fortune. Ses modestes ressources passaient, pour la moitié, à ses travaux de linguistique, et, pour l'autre moitié, à ses nombreux quémandeurs... Il lui restait vraiment peu de chose pour son entretien personnel, et ce peu de chose parfois, même... Ecoutez l'anecdote:

Un jour, qu'il était seul chez lui, un coup de sonnette retentit. Gezelle ouvre la porte. Une pauvresse lui demanda l'aumône. « Hélas, répond-il, je n'ai absolument rien; ma bourse est vide. »

— De grâce, reprend la malheureuse, pour l'amour de Dieu, donnez-moi quelque chose ; mon mari est vieux et infirme, et nous n'avons rien à manger.

— C'est fort pénible, dit, à son tour, le vicaire ; mais, qui n'a rien, ne donne rien ! »

— Je vous en conjure, Monsieur, consolez-nous ! Vous parlez sans doute comme vous le faites pour vous débarrasser de moi ?

Ce langage était dur à entendre pour un cœur compatissant. Mais, que faire ? Les yeux de Gezelle tombent en ce moment sur un beau parapluie en soie dont on lui avait fait récemment cadeau. Il le saisit et le tend à la mendiante :

— Tenez, dit-il, voici un objet que j'ai reçu d'un ami; il a coûté plus de vingt francs ; emportez-le et vendez-le comme vous pourrez ! » (1)

Voilà un acte de bonté; voici maintenant un acte d'héroïsme. Le choléra règnait très fort à Bruges en l'année 1866. Rentrant chez lui, le soir, Gezelle trouva sur sa route un vieillard errant, sans gîte, et l'emmena dans son presbytère. « Ce malheureux semble bien mal, dit-il à sa sœur. Il est sans doute atteint du choléra ; faisons notre possible pour lui ! » On appela en hâte un docteur et le pauvre vieux reçut les soins les plus dévoués. Heureusement, ce cholérique présumé put se lever le matin. Mais il n'est pas moins vrai que Gezelle avait introduit dans sa maison un malade qu'il croyait atteint du terrible fléau. (2)

Nous allons aborder maintenant un tout autre aspect du personnage: le savant. Gezelle, nature de rêveur, était aussi une nature de curieux, de chercheur. Son cerveau était une encyclopédie vivante. Le Dr Lauwers de Courtrai, a écrit : « Cet homme est au courant de tout: voilà ce que j'ai entendu

(1) Chanoine Rommel : « Guido Gezelle, sa vie et ses œuvres ».
(2) Id.

dire, des centaines de fois, à ceux, qui comme moi, avaient l'honneur d'être en relations avec Gezelle. Les Courtraisiens, qui ont suivi, il y a quinze ans, ses leçons d'anglais, se rappellent, comment, à propos d'une phrase, d'une locution, d'un mot, Gezelle nous enseignait, non seulement la littérature, mais les notions de tout genre qu'un homme intelligent parvient à s'assimiler. Si j'ai bon souvenir, il nous traduisit un jour deux ou trois pages d'anglais intitulées Sharle-Fishing. Ce fut l'occasion de nous expliquer tout ce qui concerne la navigation, la pêche, la vie des pêcheurs, les légendes locales ou autres, ayant quelque rapport avec la pêche. Oui, il possédait des milliers de détails inconnus d'un savant ordinaire ; et puis, ses connaissances étaient précises et d'une exactitude parfaite.»

On rapporte qu'un jour, au Couvent Anglais de Bruges, Gezelle avait fort intrigué ses petites élèves par une énorme boîte en fer-blanc dont il s'était muni. A la fin de la leçon, avec un bon sourire ; « Vous avez été fort distraites, leur dit-il, à cause de cet ustensile que voilà. Vous voulez savoir ce que c'est ? Eh bien, c'est ma boîte à esprit!» Et ouvrant le couvercle, il leur montra son contenu: des petits bouts de cartons sur lesquels s'alignaient une phrase, une expression, un mot flamands, dont le pittoresque, la nouveauté, ou l'archaïsme l'avaient frappé. Cette boîte était un des casiers d'une collection de cent mille fiches pour l'étude de la langue flamande.

Et, en effet, Gezelle était un linguiste incomparable Les langues anciennes, y compris l'hébreu, les langues modernes, spécialement les dialectes thiois, n'avaient pas de secrets pour lui. Et pourtant, ce savant, qui pouvait être un puriste du néerlandais, n'a été, n'a voulu être qu'un écrivain West-flamand. Tout son œuvre poétique est écrit dans le dialecte de la Flandre Occidentale : un paysan de Dudzeele ne parle pas autrement que Gezelle ne chante. Cela donne à ses poèmes un surcroit de sincérité, je le veux bien, une couleur locale toute spontanée. Mais, d'autre part, cela rend son œuvre un peu ésotérique pour la majorité des flamands et hollandais. Plusieurs de mes amis, dillettanti des lettres flamandes, m'ont confessé l'effort de leurs premiers contacts avec cette langue trop spéciale du poète. Cette langue populaire est précisément la cause de l'ostracisme dans lequel, c'est bien à craindre, le populaire le tiendra peut-être toujours. Un libraire de Roulers n'écrivait-il pas récemment: «Il n'y a rien à faire des ouvrages de Monsieur Gezelle. Ils sont mal écrits. » ! ! !

Je crains un peu que l'épithète « populaire » ne soit mal interprêtée. Un linguiste doit forcément

revivifier la langue du peuple de savoureux archaïsmes et l'enrichir de néologismes, parfois indispensables. C'est ce que faisait Guido Gezelle. Du reste, à côté du souci esthétique, un ardent patriotisme local le poussait dans cette voie. De là les illusions, les exagérations qui percent dans la profession de foi suivante:

« J'ai uniquement travaillé, à ma façon, à la formation de la langue qui sera un jour celle de toutes les populations néerlandaises.

« Je me suis notamment opposé au flot envahisseur du dialecte hollandais et c'est pour ce motif que j'ai parlé et écrit notre dialecte west-flamand — ou, si l'on veut, le dialecte tout court — et je l'ai fait connaître par mes ouvrages au public néerlandais.

« Je n'ai écrit que le West-flamand, et si des éléments hétérogènes se sont jamais glissés n'importe où dans mes œuvres, c'est bien malgré moi ! Oui, je regrette d'avoir appris, lu et entendu trop de hollandais, surtout du hollandais de contrebande, et cela au détriment du west-flamand ancien ou moderne ; sans cette circonstance, le petit nombre d'ouvrages que j'ai livrés à la publicité, seraient, sans aucun doute, beaucoup plus empreints du cachet west-flamand. »

Ces idées, l'application qu'elles reçurent dans son œuvre, excitèrent contre Gezelle bien des mécontentements, bien des hostilités. Ceux-là mêmes, qui étaient ses admirateurs, lui décochèrent parfois de terribles bracards. Par exemple, cette phrase du romancier Conscience au Congrès néerlandais de Bruges :

« Quelques-uns des Kleengedichtjes méritent l'honneur d'être traduits en flamand. »

De pareilles pointes devaient blesser cruellement Gezelle. Hugo Verriest, son dévoué disciple, rapporte plus d'un trait semblable. On comprend mieux après cela l'expression d'amertume dont le sculpteur Lagae a revêtu le masque du poète...

Pour nous dont le français est la langue maternelle et qui n'avons pas le... bonheur de connaître assez bien le flamand pour intervenir dans ces querelles de ménage, nous ne pourrons, au point de vue linguistique, ni blâmer, ni exalter Gezelle. Mais nous pourrons apprécier le fond de son œuvre, goûter l'essence intime de sa floraison poétique... et cela nous suffira pour l'aimer de toutes nos forces.

R. VAN DER BURGHT

(A suivre.)

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE (SOC. AN.)
15, RUE ROYALE, BRUXELLES.

VIENT DE PARAITRE :

Pierre NOTHOMB

Notre-Dame du Matin

1 vol. in-8° de 144 pages. 5.—

CHRONIQUE

GUIDO GEZELLE

Notice bio-bibliographique

(SUITE)

Il est une poésie de Gezelle intitulée: « *Le Miroir de l'Eau* » (1) dans laquelle le poète célèbre le teint irréprochable, la clarté, l'éclat de ce miroir divin. Divin, en effet, car l'ouvrier qui le fit est le prestigieux Artiste de l'Univers. C'est Lui qui peignit tout ce qui se reflète dans le miroir de l'eau: le soleil et les nuages, quand il fait jour; quand il fait nuit, la lune et les étoiles.

« Et la terre aussi, se reflète dans ce miroir, ajoute le poète, et témoigne de l'art du maître; elle y rit si tendre et si charmante, de toutes ses herbes, de tous ses buissons en fleurs! Le Maître y mit les sarcleuses accroupies dans le lin; je les ai vues; partout où elles avaient rampés, les tiges étaient couchées. Il y mit la moisson; j'ai entendu la pierre faire zingezang sur la faux; j'ai vu les lieurs de gerbes assemblés au travail; le blé tombait fort et dru: le voilà en javelles, sur le sol piqué de chaumes; et le cœur du paysan s'épanouit à voir ses enfants aux têtes bouclées, jouer à

(1) Poèmes choisis. Traduction Cammaerts et Vanden Borren, p. 7.

cache-cache autour des gerbes. Il y mit les vaches qui, marchant vers l'étable, en lente file ruminante, mugissent, frappent l'air de leur queue, et aspirent à longs traits l'eau du ruisseau..... »

« Telles sont les merveilles que je contemplai, que je m'émerveillai de contempler, et je songeai: l'auteur de ce clair miroir, pourrait-il être un homme ? Je m'inclinai alors au-dessus du miroir, je me penchai comme pour l'embrasser, je regardai... et je reconnus... ma propre image !

« Je suis donc, ô Vous qui avez créé le ciel, le soleil, la lune, les nuages, les montagnes et les campagnes, je suis donc aussi l'œuvre de vos mains ! Oh! puisse l'âme du prêtre, mon âme, l'âme empreinte de Votre sceau, Vous plaire comme me plut tout ce que je vis dans ce miroir merveilleux!».

Ceci n'est peut-être pas la meilleure des poésies de Gezelle, mais c'est, à coup sûr, une des plus typiques. Ici, nous voyons l'écrivain naturaliste: cette pierre qui fait zingezang, ces vaches qui marchent vers l'étable en longue file ruminante et frappent l'air de leur queue..... Mais ici nous voyons aussi l'écrivain sacré: jamais le royal psalmiste ne dépassa en lyrisme le souhait d'ardente adoration par quoi se termine le morceau.....

Nous avons déjà dit qu'il y a peu de pièces du poète, où ne s'introduise un cantique; il n'en est pas moins vrai que certaines sont plus spécialement consacrées au Créateur et d'autres à sa Création, et que l'on peut étudier à part, chez Gezelle, le poète profane et le poète sacré.

Sous son premier aspect, Guido Gezelle fait songer tour à tour à Heine, dont il a l'humour; à Francis Jammes, dont il a la bonhomie, et surtout à Burns. Adolescent, il se délecta dans la lecture de Burns, dont il subit très probablement l'influence. Car, celui-ci fut son précurseur dans l'art de ces petits poèmes, qui ont le parfum du miel sauvage, parce qu'ils sont écrits en plein air et sur le revers d'un sillon.

Comme le barde écossais chante:

« L'Ayr murmurant qui baise les cailloux, de sa rive, sous l'ombrage de bois sauvages à l'épaisse verdure», de même le flamand chantera la Lys et le Mandel.

On peut dire aussi que Gezelle fait songer à Goethe, ayant, comme le génial allemand, l'art de faire frissonner partout de petites âmes, dans une fleur, un caillou. Mais celui-ci versa dans le néfaste panthéisme, tandis que celui-là n'anime ainsi les moindres choses que parce qu'il y voit une manifestation de Dieu. Gezelle aime tout dans l'œuvre de Dieu, jusqu'à la créature la plus humble. Que, dis-je, c'est à elle surtout que va d'instinct sa généreuse sympathie !

Par exemple, il consacre de

longs vers au chardon (1), celui qui n'est l'ami de personne..... « *niemandsvriend* »..... Le pauvre chardon, en effet, a une bien « mauvaise presse » ! On dit qu'il sème la discorde, et qu'il n'est bon qu'à nourrir les ânes ! Et c'est tout ce qu'on lui accorde! Alors quoi! Pas un mérite à la malheureuse plante ?

« Mais, voyez, dit le poète, comme elle cache sous son humble verdure les pierres et les décombres dont les gens des villes outragent la campagne!

« Voyez comme, sur chaque tige, se dresse une fleur charmante, ouverte ou mi-close ! Voyez comme, autour de chaque fleur, éclate une collerette pure et virginale, baignée de fraîche rosée !

« Voyez comme les calices écailleux du chardon sont tendus de dentelles en toile d'araignée et de fils de la vierge ! Ils frissonnent sous l'ardeur du soleil; ils font étinceler, à chaque souffle de vent, leur poussière de diamant !

. . . . . .

« Dans les lieux où l'on distille des huiles parfumées, l'on ne respire pas d'odeur plus suave que celle que répand, l'été, soir et matin, un champ de chardons couvert de fleurs. »

Et le poète conclut:

« A tort ou à raison, ô réprouvé, jamais mon cœur flamand ne te méprisera ; car il recherche dans les œuvres de Dieu, non l'intérêt qu'il pourrait en tirer, mais la beauté et la bonté qui s'en dégagent. »

Personne n'est amoureux comme Gezelle de la légende, de la tradition folklorique, nous le savons. Mais il s'élève contre elle, chaque fois qu'il lui trouve le moindre caractère de médisance, cette médisance s'adressât-elle même... à la lune ! Il est vrai — n'est-ce pas? — que la lune est la pâle amie de tous ces grands fous qu'on appelle des poètes. Et Gezelle qui est bien aussi fou que les autres, a su lui faire un doigt de cour:

(1) «... la lune charmante, la lune pélerine, dit-il, qui me regarde, moi qui la regarde, comme si elle m'était parente ou amie!... Que cela soit, ou que cela ne soit pas, c'est du moins ainsi, ô lune, que je l'ai toujours compris.

« Ton navire, qui vogue à travers les nuages, éveille et ravit mon cœur, et ton éclat — disque ou croissant — répand pour moi le ciel sur la terre. Je voudrais aller jouer avec toi, lumière errante, ô lune brillante !

. . . . . .

. . . . . .

« Le peuple, plein d'alarmes, conte que tu frappes d'un bras de fer ceux qui osent te montrer du doigt... Mais je ne crains pas,

(1) « Le Réprouvé » Traduction Cammaerts et Vanden Borren, p. 257.

(1) « Nuit » Ibid. page 107.

ô lune que la main me frappe jamais.

. . . . . .

« On te honnit, parce que, — selon les paysans — tu brûles ou taches les tendres fruits... Brûler, toi, nue et froide comme la glace ! Qui te méconnaîtrait assez pour le croire ? Tu ne fais de mal à personne, ô lune pâle, si ce n'est aux sots.

« Il n'est pas vrai non plus, qu'un malheureux, un dimanche, ait dû s'envoler vers toi, pour avoir ramassé un peu de bois... Car plus d'un court en liberté, qui a fait bien pis que cela (1).

. . . . . .

« Amants, qui languissez, la nuit, et qui aimez, au clair de lune, à vous confondre en serments, hélas! que votre amour est fragile!... Mais rien au monde, ô lune, ne brisera jamais l'amour qui nous unit! »

Sentiment fantaisiste du poète que celui-là ! Sentiment de profonde sympathie humaine, le cri du cœur suivant, adressé au paysan, qui peine, avec sa bêche, tout le long du jour:

« Que Dieu t'aide, brave homme, et, si la prière de quelqu'un qui t'aime bien, peut t'aider, je souhaite que la bêche ne creuse pas de si tôt ta tombe! » (2)

Et Gezelle atteint au sublime dans les couplets suivants:

(1) Allusion à la légende de l'« homme aux fagots ».
(2) Ouvrage cité, page 128.

« J'aime à voir, dentellière de notre vieille Flandre, tes doigts agiles tisser ta toile d'araignée devant ton métier rapide. » (1)

« Dans les mailles du dessin que tu traces, de ci, de là, sur ton coussin, combien de sous prendras-tu à l'aide de tes fils ?

« A peine de quoi te donner la lumière, la vie, un humble toit, une pauvre robe. Ce sont pourtant tes dentelles qui surchargent les robes des reines.

« Tu ne prendras aucun trésor, petite, mais dans ce fil que tu laisses échapper de tes fuseaux, tu as déjà capturé mon cœur. »

Cette bonté de Gezelle n'a rien d'optimiste dans le sens ordinaire du mot. L'optimisme du poète est supra terrestre. Non pas qu'il boude à la vie! Ses yeux ont des émerveillements d'enfant lorsque lui le soleil. Mais le soleil ne luit pas tous les jours en Flandre! La vie n'est pas toujours clémente! Il y a les tristes maladies du corps, et surtout, surtout les maladies de l'âme. Oh! ces jours où l'homme n'a plus ses forces vitales, où le prêtre n'est plus réchauffé par sa foi !

« Je suis morne, je me sens à l'étroit; aucun rayon de soleil ne perce les nuages sombres. Je ne vois ni arbres, ni buissons verdoyants qui réconcilient mon humeur morose avec ce jour morose.

« C'est l'hiver sans glace ni nei-

(1) Id., page 175.

ge! Ah! que la morsure de l'aquilon ne me permet-elle de rayer du patin l'eau que la gelée a figée et polie!... Hélas! le brouillard fétide est si dense que ni le soleil, ni la lune ne parviennent à le vaincre!

. . . . . .

« Est-ce donc cela, la vie? Tant de tribulations, tant d'efforts épuisants ne doivent-ils être payés que de douleur et de détresse? Et mon cœur n'a-t-il faim, mon cœur affamé, que pour n'être jamais assouvi? »

En effet, nous avons vu que Gezelle s'exposa, par son attachement à certaines idées, par trop d'opiniâtreté, peut-être, à bien des tracasseries. Alors, il arrive à Guido — le bon Guido — de devenir bien amer:

« A travers tourbe et boue, à travers pluie et brume, je marche, et tout le long du chemin, je rencontre des méchants.

« Tremblants de crainte, ils m'outragent, ils me narguent, ils me frappent, et, sournoisement, se demandent: « Comment lui faire mal?

« Ils espèrent me saisir, ils comptent me capturer. Oh! les pleutres! Oh! les sots! ils n'osent pas s'y risquer.

« Peu m'importe! je les laisse à leur nargue, à leur brigue, à leurs intrigues, Qu'ils s'embourlent et barbotent! Je marche, — ils n'avancent pas. »

Du reste, les temps sont durs pour le prêtre. Il arrive à Gezelle de désespérer un peu des hommes de son XIXe siècle:

« Le Fils de l'homme bat la campagne; il s'efforce, l'impie, d'être aussi méchant que Dieu est bon, aussi laid que tu es belle. (Le poète s'adresse à la « Fleur printannière») Que lui importe ta beauté? Que lui importe Sa bonté? Plus que toutes les autres, les meilleures et les plus belles choses sont aujourd'hui foulées aux pieds. »

Pour rendre plus saisissante sa pensée, Gezelle devient fabuliste. « Le Colimaçon» (1) est une petite fable très drole: il y s'agit d'un limaçon aventureux, qui a quitté son logis et qui n'eut guère à s'en louer:

« Hélas! pauvre diable, dire que je suis sorti! (ainsi monologue notre philosophe minuscule). Tant et tant de jours, tranquille et calme, j'étais resté dans ma maison sans fenêtre ni cheminée, ouverte pour moi seul, et que je pouvais fermer comme une boîte à poivre.

« Il y a deux ou trois semaines, peut-être plus, que, rampant de mon pas de colimaçon le long de l'escalier de la cave, portant sur mon dos, mon toit et ma fortune, j'ai fait, un matin, mon entrée dans le monde.

Mais... cht! qu'allais-je faire dans cette galère?

Ils cherchent tous à se culbuter, nuit et jour, ici, là-bas, et s'en-

voient rouler, le nez dans la poussière; sans égard pour l'honneur; ils se battent dans tous les coins.

Ils se frappent, ils se cognent, ils s'entaillent, et chacun, avec bec et ongles, perce et mord dans le tas, petit ou grand, pour tuer ou pour périr. Tout chien envie à l'autre son pain. Et moi, je ne puis montrer ni dent, ni main, ni talon, ni peau, ni poil, ni pied, ni poing, ni lourd sabot; je ne puis piquer; ma tête porte bien des cornes... mais au bout de mes cornes sont mes yeux !

Que peut faire un pauvre colimaçon, perdu dans cette mêlée ?

Hélas!... et dire que je suis sorti!

Je m'en vais; je m'encours de ce pas, vers mon escalier de cave, pour m'y terrer. Une fois là, tout aura beau être sens dessus-dessous, je n'ouvrirai ma porte pour personne et je m'enfermerai de nouveau avec mon bonheur à l'intérieur de ma coquille. »

N'est-ce pas que sous l'ironie il y a bien de la tristesse? Abordant ce côté nouveau du talent de Gezelle, nous ne pouvons résister au plasir de citer encore un petit apologue, où la relativité et le sot orgueil des opinions humaines sont flagellés avec beaucoup d'esprit:

Rien.

« Un pédant se promenait à la campagne, par un beau jour d'été. Il vit deux petites filles qui jouaient dans le sable.

« Le pédant dit: « Que faites-vous là, toutes deux, mes petites filles? Que faites-vous là, têtes blondes, petites filles, dans le mai?»

« Et l'une des petites filles dit: « Eh bien, Monsieur, vous le voyez, vous le voyez bien, nous sommes ici assises, mon Dieu! assises à ne rien faire. »

« Mais *rien*, reprit mon pédant, c'est quelque chose, assurément, quelque chose dont vous ne connaissez pas le sens. »

« Si fait », riposta l'aînée, — et elle savait à quoi s'en tenir. — « *Rien*, c'est un bas sans pied, qui a perdu sa jambe. »

Cet apologue est charmant, mais il n'est *rien* en vérité, si on le compare à cette pièce tragique qui s'intitule: « *L'Enfant de la Mort* » et que Hans Holbein semble avoir avoir effleuré de son pinceau des « Danses macabres ». La voici toute entière: elle est trop belle pour n'en citer que des fragments !

L'Enfant de la Mort.

« Il en est qui suivent jusqu'au bout le cours de leur vie, n'ayant pour se soutenir qu'une miette de pain, et qui vivent au mépris de la mort.

« Il en est que cette vie repousse de sa route joyeuse, dès le début de leur voyage: ce sont les enfants de la Mort !

« J'en sais un: Lorsque sa mè-

re le faisait sauter sur ses genoux, elle chantait et disait: «Mon enfant!» Ce n'était pas vrai! C'était l'enfant de la Mort.

« Elle vivait, elle vivait deux fois, lorsqu'elle le pressait contre son sein, et trois fois lorsqu'elle pouvait l'y nourrir. — Son enfant!... l'enfant de la Mort!

« L'enfant mangeait et buvait à contre-cœur; lorsqu'il prenait quelque aliment, il ne mangeait et ne buvait que la Mort.

« Il grandit comme croit la plante qui ne voit jamais le soleil; c'était un enfant long et mince, frêle et chétif comme un roseau.

« Et les autres fleurettes, claires et gaies, riaient à l'envie, ivres de joie, riaient de sa tige étiolée.

« Il riait aussi... et levait les yeux vers la mer bleue du ciel, mais il les abaissait aussitôt vers la terre, et les y tenait fixés... là... toujours là.

« Voyez-le, accôté contre sa maison: Il se repose, appuyé tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre pied; il reste là, adossé au mur.

« Il est là dès qu'il fait jour, et ne dit pas un mot, sinon celui qu'il murmure en son cœur et que Dieu seul peut entendre.

« Il attend l'heure de midi; il courbe la tête, haletant, cherche son souffle; il respire avec peine, mais il ne se plaint pas: il se tait.

« De même, le frais feuillage tombe, sous l'ardeur de midi et exhale la vie qui le soutenait.

« Il se plait surtout au coucher du soleil; il aime à voir son globe rouge, aux aguets derrière les arbres, luire un instant et disparaître.

« Il lève alors ses grands yeux vers le ciel, et laisse tomber les perles brillantes dont ils débordent et dont personne ne comprend le mystère.

« Puis, il se traîne vers la porte, et, au moment de rentrer, jette en soupirant un dernier et long regard sur la route.

« Et lorsque le vent frôle la porte, il se retourne tristement, secoue la tête et écrit dans la cendre: « Viens. »

« Comme l'enfant, le soir, songe gaiement à son compagnon de jeu, et aspire au lendemain, de même il aspire à la Mort.

« La Mort est sa parente et son amie: Il connait sa main blanche, il connait son pas furtif, et sa voix, et sa bêche, et son pays.

« Elle est son amie et sa compagne de jeu; son cœur languit après elle. Oui, la Mort niche déjà dans ce cœur. Et tandis qu'il écrit, il soupire: « Viens. »

« Elle tarda longtemps; il l'attendit longtemps. Elle vint pourtant, un jour qu'il se tenait, comme de coutume, adossé au mur; elle vint, il la trouva.

« Elle vint, elle entra dans la maison; il la vit, il marcha derrière elle. Elle monta l'escalier, il

monta derrière elle; elle se coucha, il se coucha; elle rit... et il lui rit.

« Une femme dit: « Hé, il rit, il rit! Que lui est-il arrivé ? Pourquoi fait-il ce qu'il ne faisait jamais ? Notre frère, Seigneur, se guérirait-il ?

« Ah! » dit alors une autre femme, « c'est un rire étrange. Mon pauvre homme riait ainsi au moment de mourir, et lui... hélas! »...

« La terreur entre dans la maison: on tremble, on court, on s'empresse... Le glas sonne au clocher, la sonnette tinte, un cierge brûle, clair...

« Puis, le silence... rien que le silence... plus de vie... plus de mouvement... Dans la crainte et le respect, entra le Seigneur.

« Une femme murmura, lorsqu'elle osa parler: «Qu'a-t-il, voyez, que va-t-il faire? Que fait-il là, sur sa poitrine? »

« Hé », dit une autre femme, montrant le Christ, « le Crucifix! ...il va partir, il va passer ! » Et elle fondit en larmes.

« L'eau bénite tomba sur lui, la croix fut posée sur sa bouche; les assistants, consternés, éclatèrent en sanglots.

« Il dit alors, regardant fixement devant lui, et refermant les bras, comme s'il embrassait une vision, « Oh! maman, donne-moi une petite croix!» (1) Hélas! depuis longtemps, sa mère était morte.

« Et, dans un long soupir, l'Ame, rompant ses liens, s'échappa... et se réfugia dans le sein de sa mère... Le corps resta seul.

« Il gisait, les yeux à demi ouverts, la bouche à demi fermée, il gisait et souriait, et regardait; et ceux qui le voyaient, disaient: « Seigneur! comme il a peu changé !... »

« Le paysan s'arrêta, en entendant sonner tristement le glas et se dit, en levant la tête: « C'est pour l'enfant de la Mort »...

« Si vite que la prière du brave homme montât au ciel, elle n'y devança pas l'âme de l'enfant de la Mort.

« Alors, quelqu'un que cette vie avait repoussé de sa route joyeuse, chanta: « J'espère en une vie meilleure que cette vie de la Mort.

« Et je suivrai volontiers le cours de ma vie, n'ayant pour me soutenir, qu'une miette de pain, pourvu que je puisse monter droit au ciel comme... l'enfant de la Mort!»

Ici, nous venons de frissonner avec le Gezelle tragique, et plus haut, tour à tour pitoyable, ironique ou amer, il nous attendrissait, il nous amusait, il nous indignait. Chacun de ces sentiments, si différents, il nous l'a fait goûter dans toute sa plénitude. Pourquoi ? Parce que la sensibilité de son âme s'est communiquée à la nôtre par l'intermédiaire d'une forme magnifique.

Gezelle est un artiste du verbe, parfois même ,un acrobate du verbe. De sa langue flamande, ri-

(1) « Kruiske » coutume flamande.

che et flexible, il a tiré des effets à l'infini. La réthorique peut s'étudier dans l'œuvre de Gezelle avec autant de fruit que dans l'œuvre de Hugo. Toutes les figures de pensées, toutes les figures de mots, tous les tropes, furent à son génie des instruments dociles. Il jongle avec les métaphores et les métonymies, les synecdoques et les syllepses... Mais, arrêtons-nous là! Ces classifications, aux noms barbares, n'intéressent que les grammairiens. Aussi bien la critique néerlandaise s'est chargée de ce travail de détail. Contentons-nous de faire saisir, par quelques exemples, le procédé de Gezelle.

Pour ce qui est des figures de pensée, interrogations, interjections, supensions, réticences, notre poète en use abondamment, comme un orateur populaire. Il n'y a pas un seul de ses poèmes, dans lequel ne se manifeste, par endroits, le prêtre qui prêche ou le paysan qui raconte. L'œuvre d'art la plus sublime commence de la façon la plus familière: Connaissez-vous ? — Savez-vous ? — Vous souvient-il ?

« Je vois souvent dans la campagne — *m'entendez-vous?* — un vieux saule inclinant sur l'eau sa tête chargée des jeunes branches de l'année. »

Parfois, le passage le plus pathétique est interrompu d'une exclamation drôle. C'est une façon d'attirer l'attention qui réussit toujours:

« Nous écrivons dans notre course onduleuse, ce que notre Maître jadis, en nous créant, nous donna à écrire: une leçon, ni plus, ni moins; nous écrivons — *ne savez-vous donc pas lire, êtes-vous si bête?* — nous écrivons, nous transcrivons et récrivons le Nom sacré de Dieu. » (1)

Plus personnel encore nous apparaît Gezelle, quand il crée des figures de mots. Quel que soit le nom qu'on lui donne — métaphore, ou catachrèse, ou autre chose — la figure de mots se ramène toujours, en dernière analyse, à une comparaison. La comparaison tyrannise le cerveau du peintre-poète, qui, grâce à elle, anime l'objet le plus inerte, fusionne les éléments les plus disparates. Elle est souvent difficile à manier. Quand elle verse dans la grandiloquence, elle verse en même temps dans l'absurde. (Victor Hugo en fut plus d'une fois la victime !) A l'antipode, le poète flamand, avec une tendandance vers la simplicité, fut accusé parfois de verser dans le vulgaire. Nous ne sommes pas de cet avis. La grandiloquence, sauf chez quelques rares castillans, — le poète Hérédia, par exemple — est bien artificielle !

Au contraire, la simplicité est par essence naturelle: Monsieur de la Palisse aurait trouvé ça !

Guido Gezelle, en son âme de

(1) Ouvrage cité, page 4. C'est l'insecte, appelé « le petit scribe » qui s'adresse au poète.

bon petit paysan de Flandre, ne connut que l'émotion sincère et ne sut jamais la rendre que par des images toutes spontanées; images flamandes, et qui plairont, si l'on a saisi le sens de cette race si originale.

Parlant des « *Vaches de Cassel* », le poète les décrit ainsi:

« Il en est de rouge-feu, d'autre tachées de brun-marron, d'autres *couleur de bière brune*, d'autres *couleur de bière noire.* »

Et plus loin, pour indiquer que des ombres de nuages obscurcissent, par moments, le paysage:

« Bientôt apparaissent, gigantesques, sur l'herbe sombre, *des fantômes noirs de vaches ailées.* »

Dans l'existence du paysan, les petites pièces de monnaie, si dures à amasser, sont une préoccupation constante. Voici ce qu'un effet de brouillard suggère au poète:

« De temps en temps, tachant la brume sombre, le soleil apparaît, *semblable à une vieille pièce de cuivre rouge, usée et démonétisée.* »

Qu'on n'aille pas croire, cependant, que le souci de la couleur locale empêche Gezelle d'atteindre à la noblesse, quand le sujet s'y prête. Voici, à propos d'une tempête sur la Lys:

« Jamais, ô Lys, escadrons empanachés de blanc ne chargèrent avec autant de furie, que la foule des vagues aux crêtes blanches, chevauchant la pleine de tes eaux. »

Au laboureur qui travaille:

« Ta bêche active, retournant le sol, étincelle au soleil et renvoie vers moi ses traits éclatants. Un tel faisceau de rayons jaillit alors de la terre sombre, qu'on croirait voir l'éclair redoutable de Dieu ».

Mais bien vite le réalisme flamand reprend le dessus: Hérédia est corrigé par Uylenspiegel !

« Mais non ! Les pigeons savent bien que tout cela n'est que travail de bêche et jeu de soleil, et leur vol insouciant, ô paysan, suit ton travail champêtre. »

Dans certains cas, la vision pittoresque ira jusqu'à des hardiesses de style qui frôlent l'impropriété :

« *Dix petites paires de pattes de mésanges* sautillent dans le feuillage, *babillant gentiment*, comme font les mésanges. »

Mais quoi ? Il faut étourdir le raisonnement sous la violence de la sensation. Dans cette impression de mouvement, qui nous charme, le principal n'est pas l'oiseau: c'est les petites pattes, si rapides, si vivantes qu'elles semblent douées d'une personnalité; leur va-et-vient ressemble au va-et-vient d'un petit bec: elles babillent !

Puis, le poète décompose son impression:

« Elles sautent l'une après l'autre, en ligne droite, en zig-zag, en haut, en bas, autour, aller et retour. »

Enfin la personnalité de l'oiseau apparaît:

« Chaque mésange, sur sa branche, fait aller sa langue: chaque mésange porte son petit frac et sa petite cape. »

. . . . . .

Tous ces fragments sont les fleurs, dont Gezelle a fait des bouquets séduisants. Si, maitenant, nous voulons savoir où réside, en synthèse, leur séduction, qu'il nous suffise de lire ce poème descriptif, un des plus beaux qui soient:

Le Soleil rouge-cerise.

« Le soleil rouge-cerise descend doucement au nid que Dieu lui a bâti, dans le pays du soir, avec des poutres, des branches, des bancs de brume bleu-sombre, des buées grises, des brouillards pourpres.

« C'est là qu'il descend peu à peu, tantôt brillant, tantôt voilé; c'est là que s'en va le soleil, qu'il s'en va coucher: il est fatigué.

« Ses yeux qui flambaient avec tant d'ardeur, sont morts de sommeil et vaincus. Ses cheveux sont noués; sa couronne est tombée, et son sceptre, et ses plus beaux joyaux.

« Il s'approche en tapinois du bord de son nid; il tire le rideau, et... le voilà couché !

« La nuit le recouvre et l'emmitouffle; elle place la lune, comme veilleuse, en face de son lit.

« Bonsoir, soleil, bonne nuit: que Dieu bénisse ta lumière et la conserve... ainsi que nous ! »

On le voit, le poète traite de façon familière les phénomènes de la nature; il les met à notre portée; il fait que nous les saisissions directement par le cœur; et pourtant il n'enlève rien à leur beauté. Voilà une poésie dans laquelle le poète met sans façon, comme s'il s'agissait d'un petit enfant, le soleil dans son lit; et pourtant, comme il décrit la pompe royale du Couchant !

Si l'intermédiaire d'une bonne traduction permet encore d'apprécier les qualités plastiques d'un écrivain de langue étrangère, il n'en va plus de même, hélas! de ses qualités musicales. Ainsi Gezelle est un onomatopéiste merveilleux. Dans l'adorable pièce: « Le Nid de Mésanges », pour exprimer le sautillement des oiselets qui n'ont pas encore de grandes ailes, et nous rendre le bruissement de toutes ces petites vies en mouvement dans un arbre, Gezelle va tirer un effet très habile du substantif flamand qui veut dire *branche*: *tak*, monosyllabe incisif, auquel il accolle, usant des facultés agglutinatives de sa langue, des suffixes appropriés:

tak-op, *tak-af*, *tak-uit*, *tak-in*, *tak-om*

littéralement : branche-dessus, branche-en-bas, branche-dehors, branche-dedans, branche-autour ;

tournures ridicules en français, mais si expressives en flamand! Quand des lettrés délicats transposent cette phrase de la façon suivante: de branche en branche, de haut en bas, de ci de là, ils tirent évidemment du texte tout le parti possible, mais il n'empêche que nous ne voyons plus aussi bien les sautillements saccadés des jeunes oiseaux, que nous ne percevons plus aussi nettement le bruit sec que font leurs petites pattes en s'agrippant.

Même impossibilité de rendre ces substantifs, composés d'une épithète populaire, selon le procédé homérique. Le paysan, regardant l'alouette (leeuwerik), s'il la voit s'envoler vers le ciel, lui donne immédiatement le nom de « hemellawerke »: alouette du ciel, traduirons-nous, mais ce n'est pas la même chose. Voici l'application pittoresque de ces mots composés:

« O *Ciel-alouette*, ta flèche ailée s'élançant des semailles, monte vers le ciel comme une fusée.

« Lorsque j'entends les cris que tu pousses, je crois voir la traînée de lumière et la pluie d'étincelles que la fusée laisse après elle.

« *Ciel-alouette*, que ton nom et ta langue sont beaux, mais que ta robe est donc grise! Ne t'appelles-tu pas aussi *grise-alouette?*

— « Si je suis grise, c'est que je vogue à la voile et que j'aime à naviguer vent-arrière, tout comme les bateaux aux voiles grises.

— « *Ciel-alouette*, *grise-alouette*, *air-alouette*, en route vers le ciel, va, grisolle clair dans la course sublime! »

Plus grand encore est l'abîme qui sépare la prosodie flamande de la prosodie française. Comme dans la plupart des langues romanes et toutes les langues germaniques, le vers flamand est basé sur l'alternance des syllabes, longues et brèves. C'est un avantage musical que le français ne possède point: malgré l'effort tenté par le grand Baudelaire et par l'érudit Van Hasselt, il vaut mieux lire simplement leurs poèmes, sans les scander. Quoi qu'il en soit, on ne fera jamais en vers français l'équivalent du vers flamand de Gezelle: il a gradué la quantité des syllabes, pour alourdir sa phrase ou lui donner des ailes, avec une précision de mathématicien.

Pour toutes ces raisons, MM. Van den Borren et Cammaerts, en tête de l'ouvrage, où nous avons fait de si copieux emprunts, ont déclaré, avec la modestie des vrais artistes:

« Toute traduction a besoin d'excuses, mais il n'en est pas qui en exige davantage que celle-ci. S'il est parfois dangereux de transposer d'une langue dans une autre — surtout d'une langue germanique dans une langue latine — des ouvrages de critique ou de philosophie, cette faute devient un péché lorsque l'on tente de reproduire dans une prose étrangère

la chanson rythmique d'un vers sonore, et ce péché frise le sacrilège lorsque ce vers se meut d'un pas ailé, répandant autour de lui la fanfare de ses assonances, l'harmonie de ses allitérations et le parfum savoureux de ses locutions populaires. »

Au nom de la langue française, s'excuser ainsi d'avoir traduit Gezelle, c'est le plus bel hommage que l'on puisse rendre au génial écrivain flamand.

R. VAN DER BURGHT.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE *(Soc. An.)*
15, rue Royale, 15. — BRUXELLES

J.-L. MERTENS

Belgique & France

1 vol. in-8°. **Prix : 1 FRANC.**

UTILE, intéressant, amusant, tel est l'ouvrage que M. J.-L. MERTENS vient de publier. Lorsqu'on aura dit que ces trois qualités sont le fruit d'une verve spirituelle, d'une documentation étonnante d'abondance et d'exactitude, de la révélation de faits généralement ignorés, on en concluera que **Belgique et France** n'est pas un ouvrage banal. Utile est ce livre, parce qu'il donne aux Belges un patriotisme *clairvoyant;* intéressant, parce qu'il fait voir la *Grande Nation* sous un aspect peu connu ; amusant, parce qu'il coordonne, avec à-propos, et met en relief, avec causticité, dans un style souvent magnifique, de surprenants et extraordinaires textes, fournis par les Français eux-mêmes.

Ces qualités font de **Belgique et France** un livre que tout Belge doit posséder. Le Belge y fortifiera son patriotisme, en apprenant à juger sainement la place que son pays tient dans le monde. Il y apprendra quels sentiments de jalousie chez les uns, d'admiration chez les autres, provoque la vaillante et heureuse Belgique. Allemands, Anglais, Français liront volontiers **Belgique et France**. Pour son humour, pour ses réflexions justes et appuyées sur preuves, pour les faits, très peu connus, qu'il révèle, pour les citations surprenantes dont il est émaillé, cet ouvrage les enchantera. Ce qui déterminera également le public à se procurer **Belgique et France**, c'est qu'à sa valeur personnelle, ce livre joint le charme d'une jolie édition et l'avantage d'un prix modique.

LES ÉDITEURS.

CHRONIQUE

MAX ELSKAMP

Notice bio-bibliographique

Et c'est la mer et les églises chantant haut, mais la mer surtout.

MAX ELSKAMP.
(Salutations).

Une épithète le résume:

C'est un poète « *folklorique* ».

De graves dissertations furent faites, qui, toutes, n'étaient point fastidieuses au sujet de cette poésie folklorique et de ces romans de terroir, qui, dans maintes régions d'Europe — de l'Islande à la Finlande et de la Suède à la Corse — caractérisent une bonne part de la littérature moderne.

Les moins férus de lettres savent qu'il existe des littératures de langues Provençale, Armoricaine, Flamande, etc. Mais combien parmi les lecteurs connaissent les sources populaires où vont puiser avec amour tant de poètes et de conteurs, qui, sans écrire pour le peuple et sans parler son franc langage, choisissent pourtant, comme des joyaux rares, les thèmes de ses chants naïfs, les allusions à ses costumes, à ses coutumes, à ses croyances. Parallèlement aux grands mouvements raciques de

Pologne, d'Irlande, de Flandre et de Provence, toute une littérature savante, mais inspirée du fond commun à chaque terroir, s'est levée sur la vieille Europe, où le rêve d'un Bonaparte n'avait pu créer l'unité des peuples... (1)

Eh ! ce n'est pas la moindre caractéristique des temps modernes, que cette floraison d'œuvres *régionales*, venant corroborer dans leur charme profond les résurrections de ce culte de la race que plusieurs croyaient abolie grâce aux nationalisations créées par la force abitraire ou la raison d'Etat. — Qu'est-ce donc, à vrai dire, que ce fameux *folklore*, où vont puiser ainsi, à l'heure présente, tant de littérateurs célèbres ? m'a demandé quelqu'un que ce mot étranger laissait perplexe, un peu.

Ouvrez un dictionnaire, lui disais-je; vous y verrez que ce vocable composite est un mot anglais formé de deux autres mots anglais: *folk* (peuple) et *lore* (connaissance).

C'est de sa naissance anglaise que cette science — car science il y a ! — a conservé son nom francisé sans retouche.

Le *folklore* naquit, en effet, au XVIIIe siècle dans les Iles Britanniques, pays amoureux entre tous de ses traditions, malgré des actuelles poussées réformatrices et la précocité de sa première révolution, de tant de générations antérieures à la révolution française.

Selon Puymaigre, c'est dans l' *Athenæum* du 22 août 1846 que ce mot apparut pour la première fois.

Mais, « dès 1710, écrit Morgan Fredy, dans *le Soir*, Addison, dans son *Spectator*, exprimait son enthousiasme pour la ballade de Chevy Chase, chantée par un mendiant aveugle.

« Vers le même moment, ajoute Morgan Fredy, Allan Ramsay insérait dans son *Evergreen* d'anciennes ballades recueillies par Pepys et le duc de Roxburghes.

« Macpherson et Percy avec ses *Reliques of english poetry*, choix de chansons de jongleurs, propagèrent l'élan donné par Addison et furent une source où s'inspira souvent Walter Scott, dont les romans sont remplis de légendes et de ballades, et qui publia même les plus beaux chants des frontières écossaises.

«L'Allemagne vit des tentatives analogues se manifester, mais un peu plus tard, dans le dernier quart du siècle, lorsque Herder et Musaens publièrent, l'un des chants populaires de divers peuples, l'autre des contes recueillis de la tradition orale dont toute la saveur était absorbée par une forme littéraire. Vinrent alors les frères Grimm, dont le recueil de *Contes* forme une vraie bible enfantine, et qui, avec leurs ouvrages sur les traditions, les poésies des « meistersinger » et la mythologie,

(1) Cf. : DE SOUZA : *Le Lyrisme sentimental et la Poèsie populaire.* (Paris, *Mercure de France).*

introduisirent véritablement les bases du folklore scientifique. De l'Allemagne, le mouvement se propagea à la Bohème, à la Suède et au Danemark.

«Parmi les pays latins, le Portugal vient en premier lieu avec une collection de poésies nationales, le *Romanceiro*, d'Almeida Garret, paru en 1839.

« En France, Ballard et Moncrif, qui s'inspirèrent pour quelques poésies d'airs à danser, ne sont que des précurseurs lointains et isolés. Il fallut, en effet, les traductions de chants grecs par Fauriel (1825) et les ballades écossaises par d'Artaud (1826) et aussi la vogue des *Chants des peuples du Nord* de Xavier Marmier, pour intéresser les chercheurs français aux propres richesses de leur pays; de la Villemarque ne réunit son *Barras-Breiz* qu'en 1841. Ces chants de la Bretagne, publiés en texte bas-breton avec traduction française, eurent un succès très grand, et l'on se mit aussitôt à recueillir les chansons populaires de la Champagne, de la Provence, de la Franche-Comté, du Poitou et du pays messin ; il en parut un choix en 1860.

« L'Italie ne fut pas non plus indifférente à sa poésie indigène : Tommaseo, Tigri, Marcoaldi et surtout Nigra réunirent les chants des diverses provinces. La Sicile et la Sardaigne suivirent l'exemple, tandis que la Serbie, la Roumanie et l'Albanie voyaient leurs poésies populaires collectionnées par Talvy et d'autres.

« L'Espagne, enfin, au XVIIIe siècle, se passionna pour les romans populaires, mais ce n'est qu'au XIXe siècle que des travaux sérieux leur furent consacrés par Agostino Duran et Mila y Fontanals. Bohl de Faber et Machado y Alvarez étudièrent surtout les romances de l'Andalousie et une « Bibliothèque des traditions populaires », fut, en 1881, fondée par ce dernier.

«Le mouvement, on le voit, était général et s'étendait à presque toute L'Europe. La Russie et la Finlande, toutefois, restées en retard, se sont mises au courant dans ces trente-cinq dernières années environ. »

La Belgique allait-elle demeurer étrangère à ce mouvement « européen » des littératures « locales » ?

La Belgique est bien un pays « *particulariste* » entre tous. Malgré un réseau ferré des plus nombreux, le voyageur s'étonne d'y trouver entre de grands centres rapprochés comme Anvers et Bruxelles, une ville aussi typique, aussi « à part » que Malines.

Peu de contrées ont mieux conservé les franchises qui firent la force des « métiers » et des « nations féodales.

Quant aux libertés communales, c'est en Belgique, c'est dans les Flandres, qu'elles naquirent et se maintiennent, de siècle en siècle, jalousement.

A cause de leur bilinguisme, Flandres et Brabant, tout comme le Pays de Galles et l'antique pays d'Armor ont gardé leurs traditions populaires avec une ferveur presque religieuse.

La lutte des langues, en Flandre fut, de tout temps, plus encore une question de classe qu'une question de race. Ceci explique que l'héritage légué par le passé d'hier aux folkloristes des Flandres, s'offre d'une richesse surprenante et que, dans les régions toutes voisines des grandes villes de Flandre, en Zélande, par exemple, les costumes soient encore pareils à ceux d'il y a trois cents ans.

Sans doute, l'universalisme envahit et fait disparaître maints accoutrements pittoresques de nos villages de la Campine, du Hageland, du Furne-ambacht, mais c'est une raison de plus pour nous faire aimer les poètes qui, comme Elskamp dans Anvers, nous fixent en chères images, ces bons décors presque abolis de tout un passé de beauté, d'héroïsme simple, et de vraie candeur.

Ainsi qu'il était peut-être désirable, toute la littérature Belge se manifesta, soucieuse à ses débuts, des traditions régionales.

Il suffira de rappeler chez les Flamands, les noms d'**Eekhoudt** (*Kees Doorik*, *Les Fusillés de Malines*, *La Nouvelle Carthage*,) de **Lemonnier** (*Le Petit Homme de Dieu*, *Le Vent dans les Moulins*, *Noëls flamands*, etc., etc.) de **Georges Virrès** (*La Bruyère Ardente*, *Les Gens de Diest*, *l'Inconnu Tragique)* de **Grégoire Le Roy** (*La Chanson du Pauvre* et *La Besace et le Rouet)* et de **Verhaeren**, enfin, le poète mondial, qui écrivit *Toute la Flandre*. Chez les Wallons les noms de Krains, Delattre, Des Ombiaux, Braun et Glesener. Mais ceux-là furent régionaux sans beaucoup d'archaïsme et c'est la vie actuelle des terroirs qu'ils ont dépeinte ou bien les faits de l'histoire régionale, rarement s'atardèrent-ils à de ces reconstitutions savantes sur un ton de naïveté voulue, comme on en trouve chez Elskamp. Le souci nettement folklorique de ce poète des plus originaux parmi tous ceux de langue française, se précisa naguère autrement encore que dans ses livres.

S'il va, tout comme Walter Scott, s'inspirer aux sources toujours fraîches de la littérature du peuple, il a fait œuvre plus tangible encore pour qui vient visiter sa bonne ville d'Anvers.

Arles possède, grâce à Mistral, son fameux musée « Arlaten ».

Anvers possède, grâce à Elskamp, son musée de « la Tradition populaire ». Il en existe aussi à Mons (1), à Liège, à Nancy, à Nîmes, à Grenoble, à Strasbourg ; puis, c'est dans toute l'Allemagne une multitude de collection et de musées folkloriques.

(1) Grâce à Marius Renard.

Une statistique de M. Brunner, citée par M. Arnold van Gennep, nous apprend que l'Allemagne ne compte pas moins de 252 musées d'ethnographie et de culture populaire !

Cologne, Munich, Brême, Hambourg, Berlin, Altona, Dresde, Leipzig, Nuremberg s'enorgueillissent de leurs collections réputées à bon droit par tous les spécialistes. Tandis que l'étranger s'enthousiasmait ainsi pour le folklore, grâce donc à Max Elskamp, la Flandre n'a pas à déplorer l'absence de collection du genre. Il peut, ce musée anversois, être mis en parallèle avec les musées de Bâle et Zurich et celui de Leyde.

Or, dans le musée flamand de la tradition populaire, ce n'est plus seulement le cher patriotisme poétique (ballades, légendes, fables et proverbes) qui sont réunis comme, à Palerme, chants et légendes siciliennes dans la collection Pitré.

Ce sont aussi les mille objets: images, outils, instruments, amulettes, que l'art puéril, ironique et charmant à travers les siècles inventa.

Rue du Saint Esprit, dans Anvers, le musée fondé par Elskamp, Edmond de Bruijn et Laurent Fierens, occupe un très curieux local, qui est, à lui seul, un vrai document de collectionneur, tout comme les maisons paysannes où Hazélius fondait, dès 1872, ses musées suédois du traditionalisme.

Le but du musée d'Anvers a été nettement défini dans la belle revue folklorique liégeoise *Wallonia*, par le plus ardent de ses fondateurs.

Parlant au nom de ses collaborateurs émérites que furent MM. E. de Bruijn et Fierens, c'est le poète Max Elskamp qui y exposait à ses confrères wallons ès arts folkloriques, le programme des membres flamands du « **Conservatoire de la tradition populaire.** »

« Faire du folklore appliqué, disait-il, en donnant des cours pratiques de médecine, de pâtisserie, d'imagerie et de composition du livre populaire (1) ensuite réunir et classer des collections folkloriques.» Ces collections bien caractéristiques, furent exposées en 1903 au Palais de Justice de Bruxelles, sous les auspices de la Conférence du Jeune Barreau, qui organisait ainsi, dit Morgan, la première exposition de folklore en Belgique. Maintenant on peut les admirer à loisir dans Anvers, où elles attestent l'érudition d'Elskamp et de ses collaborateurs dans le domaine qui leur est cher.

II

Le souci de s'harmoniser intellectuellement aux littératures anonymes sorties des foules ances-

(1) Cette première partie pratique du programme n'a pu être sérieusement appliquée, malgré le souvenir exquis de certain « souper folklorique »...

trales apparaît chez Max Elskamp la dominante de son art. C'est à cette tendance qu'il doit l'originalité de sa vision, non moins que de sa langue étrange et le secret de sa tendresse, qui nous charme comme un enfant.

De suite, on le sent « visuel » comme tous les écrivains de sa patrie.

Et voici vraiment l'imagier de Flandre.

Un peu à la façon dont Eugène Demolder transposa, selon la verve anachronique des peintres de sa race, les scènes de l'Evangile en plein décor flamand, Max Elskamp accomplira son apostolat «en symboles» pour la Tradition populaire.

Envers la vie intime, les mœurs, les dévotions, les icônes, les métiers, les costumes et les moindres bibeloteries de sa Flandre natale, cet érudit sentimental s'est épris d'un culte inlassé. Voilà pourquoi le poète français Tristan Klingsor (celui que Jhetro Bithell appela dans une de ses anthologies: « *à magician of the middle age* » a fait à Max Elskamp cette dédicace vraiment flatteuse :

Je viens à vous mon cher Elskamp
Comme un pauvre varlet de cœur et de joie
Vient vers le beau seigneur qui campe
Sous sa texte d'azur et de soie.

Pour peu qu'on ait lu de ses vers, de suite on se représente Elskamp collectionnant, carressant et rangeant, avec une tendre minutie, toutes ces humbles choses naïves, qui fleurent si bien l'autrefois, là-bas, dans Anvers, la Ville des madones, des tourelles et des bateaux.

C'est là que, folkloriste expert, Max Elskamp transforma en musée, sa chambre de travail,

Dans la bonne maison qui l'attend sous les [arbres
En la blanche façon d'un très gauche évêché.

C'est là, dans la ville de Plantin, qu'il passe ses journées: tantôt à nous tailler sur petits bois, là-haut

dans la chambre haute
D'où l'on voit la mer ineffable,

les vignettes et les culs-de-lampe de *Six chansons* et d'*Enluminures* et cet *Alphabet Notre-Dame:* l'incunable du XXe Siècle ! Tantôt à nous rimer — ô ! si naïvement — de très savants poèmes.

Le Poète consacre ainsi sa vie aimante et solitaire, à patiemment ressusciter — fruit de ses journées fureteuses et de ses veilles contemplatives — l'Âme de son peuple anversois.

Cher peuple, où rien n'est éteint des expirations ancestrales, où pour l'œil attentif religieusement, innombrables encore et vivaces, se révèlent dans les mets, les jeux et les chansons des liesses, aussi dans les candeurs des fêtes litugiques la filiation atavique et ces mille liens inconnus par qui, délicieusement, le Présent parfois oublieux inconsciemment se rattache à l'â-

me maternelle et immortelle, quoi qu'on fasse, du Passé.

Et c'est toute la vie populaire des riverains de l'Escaut, depuis la ville jusqu'à la mer, que célébrera Max Elskamp sur un ton de prière : joies et tristesses dominicales, labeurs quotidiens, voyages lointains, humbles pêcheries. Tout de suite, son œuvre apparaît pieusement humaine et fraternelle «à ceux qui vivent humblement. »

Quand il débuta, en 1892, par *Dominical*, Elskamp n'avait pour se guider que l'audace — ainsi qu'il convient, outrancière — d'un novateur.

«« A vrai dire, écrit judicieusement M. Victor Kinon (qui fut un peu son disciple) il est plus aisé d'affirmer le charme particulier de la langue d'Elskamp que d'en mettre à nu les procédés syntaxiques. Il saute aux yeux que le poète use fréquemment et abuse même, au début de ses strophes, de certaines conjonctions naïves (et, or, car, mais, etc.), bien faites pour traduire les impressions fraîches d'une âme enfantine qui, à tout propos, admire et s'étonne. Mais, ce procédé est loin de lui être exclusivement propre. On discerne encore l'affection du poète pour certaines liaisons de mots ou vocables synthétiques, par exemple les « robes de *laissez-toute-«espérance* », les « vieilles gens de *toux-et-misère* ». On sent aussi que le cachet spécial de l'œuvre est dû, en partie, à la multiplication des tournures elliptiques.

« Mais, en somme, les procédés expressifs de Max Elskamp relèvent moins de la littérature que de la miniature et de la musique. Il nous communique son émotion, non point directement à travers les trompettes phraséologiques, mais indirectement par de successives évocations de petites images, coupées de frêles musiques et de ritournelles délicieusement chantonnées.

«Du miniaturiste, Max Elskamp a le regard précis et sûr. Un trait, deux mots, lui suffisent pour rendre le profil saillant d'un objet, l'apparence caractéristique d'un paysage ». (1)

Inavertis et s'attardant à quelques syntaxes trop bizarres, maints esprits, amoureux pourtant de tout probe effort artiste, se rebutèrent.

Ceux-là eurent tort et grandement de ne pas au moins songer qu'à ce très original et rafiné poète, il eût été aisé vraiment, au lieu d'explorer les dédales d'une ingénuité complexe — de banalement rimer de très parnassiens vers.

Et qu'ici quelques expressions tarabiscotées et baroques sont à l'œuvre tant savoureuse comme l'âcre odeur des primes fumées au cœur parfumé d'un clair encensoir.

---

(1) Victor Kinon. Portraits d'auteurs (page 137).

Ils eussent dû songer encore qu'à la fin du siècle dix-neuvième, s'essayer à rénover la vision des hommes et des choses, qui fleurissait au Moyen-Age, c'est innover.

Oui ! n'en déplaise aux futuristes, à ce novateur du Passé, il fallait une langue archaïquement nouvelle.

Ce qu'au point de vue linguistique, avait osé Charles de Coster, en reforgeant à sa façon du vieux français de fantaisie, pour immortaliser dans les cerveaux nouveaux l'épopée flamande d'*Uylenspiegel*, Elskamp l'osera mêmement dans ses poèmes minuscules et qui se font humblement à l'image des choses et des gens qu'ils aiment, balbutiants, puériles et tendres et si pieusement amoureux de la vie !

> Or aujourd'hui dans les choses
> De décor enfantinement,
> Dans les arbres couleurs de choses
> Et de jouets très tendrement
> J'ai vu comme une apothéose.
>
> *(Salutations).*

Et donc, comme Charles De Coster, mais plus encore à SA manière, Max Elskamp traduira — voire témérairement — en un français très modernement archaïque, d'abord, son intimité propre : ses joies dominicales et ses tristes amours, puis les joies, les prières, les labeurs, les amours de son bon peuple. Peuple de pauvres, de pêcheurs, de pieux jardiniers, de doux marchands de cierges et de très rêveuses servantes, si laborieusement appliquées, la semaine, à gagner ce pain quotidien, que sanctifie le *Pater*.

« *Et c'était comme si le monde, secouant l'ancien cilice, se vêtait de la blanche robe des églises.* » RAOUL GLABER, moine). Ainsi, l'auteur épigraphia son premier livre.

Et *Dominical*, en effet, s'ouvre par des chansons « de joie », où s'épanouit dès l'abord tout l'optimisme poétique de ce cœur dévot aux jadis.

Dès le titre, remémorant le jour paisible du Seigneur, et dès le premier vers, faisant tinter l'appel des cloches aux messes tardives, ce premier livre nous donne un avant-goût du ton dévotieux et par de sûrs rappels du décor anversois, celui aussi savoureux de terroir qui, dans la suite et de si frappante manière, caractérisent l'art d'Elskamp.

La langue surtout y révèle le constant vouloir du Poète d'apparenter selon son cœur les accents de ses vers au langage innocent, aux chansons enfantines de la tradition populaire. (1)

Telle cette heureuse et curieuse réminiscence du « Frère Jacques, dormez-vous » dès les premiers poèmes du livre :

---

(1) Dans *Enluminures* il y a tout un poème exquis qui sert à nous les rappeler ces « rondes ».

Ils sont venus, ils sont venus
Naïvement nus et goulus
De raisins de verre et de cierges,
Sur les bras longs des saintes vierges,
Les dimanches ; *sonnez matines*
Frère Jacques en mes doctrines...

.... Et la ville de mes mille âmes,
Dormez-vous, dormez-vous ;
Il fait dimanche, mes femmes,
Et ma ville dormez vous.

Dans *Salutations*, le folkloriste-poète ne craindra pas de réminiscer de la sorte le vers fameux de la *Chanson de « Malb' ro ;jn »* où il est dit que Madame monte à sa *Tour « si haut qu'elle peut monter »* Cela, dans un poème à la Vierge Marie, saluée par lui *Tour* d'ivoire. Et si sûr est l'art de ce ménestrier, que semblable rapprochement ne glisse point au ridicule. Il emprunte, au contraire, à ce rappel des chansons de l'enfance, je ne sais quel charme profond, par où son âme s'avoue vraiment la sœur des candides servantes, si ignorantes et connaissant si peu de mots, que même jusque en leurs prières, elles se servent çà et là de bribes de chansons apportées du village, qu'ainsi leur innocence en cet emploi nouveau tout-à-coup sanctifie.

Quant à l'amour d'Elskamp pour son terroir, de suite, un détail typique nous révélera l'anversois :

Bonne gens, il fait grand dimanche
Et de gel et de verglas
A la ville qu'en dimanche
Les drapeaux des consulats.

« Les drapeaux des consulats ».

« La ville », ici, c'est bien Anvers, la métropole flamande, où sont représentés par des consuls, tous les pays civilisés du monde.

Anvers, la ville « très port-de mer » avec ses gares et ses quais, où, tumultueusement, s'agitent et joyeusement se bousculent dans le soleil dominical :

Les gens du dimanche qui vont
En voyage avec tant de gestes.

Anvers avec ses plaies aussi : Toute l'engeance interlope des ruelles du port : traficants levantiens et sémites : tenanciers de bouges, marchands d'antiquités et de dentelles.

Marchands l'huile de Sesame
Et juifs de honte à poils et gris.

Déjà devant l'ignominie de ce spectacle :

Un dimanche ivre d'eau-de-vie
Dans les rues pleines de soldats

l'indignation du poète amoureux de sa ville s'est écrié sur un ton d'Evangéliste populaire :

Je n'ai plus de ville, elle est soûle
Est pleine de cœurs rénégats
Aux tavernes du Golgotha.
J'en suis triste jusqu'à la mort.
Je n'ai plus de ville, elle est soûle.

Puis, aussitôt, il rapporte à lui même l'aspect de ces ghettos du vice.

Car *Dominical* est avant tout une autobiographie en vers et comme

le journal intime des joies et surtout du drame d'amour qui se joue au long des heures dominicales dans son cœur amoureux, solitaire et tenté. Et toujours, l'âme de sa ville — ô ! subtile naïveté — correspondra en ses états changeants avec le frêle baromètre qui marque brumeux ou bleu de ciel, en l'âme du poète. Or, voici qu'un dimanche « maritime et d'hiver », avec « les mains bleues de leurs jours de navire » :

.. Les parents de retour des bonnes australies,

sont venus visiter le poète et les siens.

Les grands parents sous la lampe jaune en allés
De mains m'ont fait signe d'être à l'enfant très fem-
[me
Et parlant de profil, comme à des yeux fermés,
Ils ont dit très doux :
Nous sommes ceux venus vers vous
Et d'annonciation vers la bien-aimée.

L'aveu d'aimer aussitôt s'essore de ses lèvres émues, l'aveu obéissant, confiant et très doux.

Or, puisqu'ils ont dit les grands-parents
Que mon bonheur est avec Vous ;
Puisqu'ils l'ont voulu les grands-parents ;

Puisqu'ils Vous ont désignée du geste,
Soyez ma belle chanson de geste
Et, trop, n'ayez crainte en moi vers Vous,

Car sachez que je suis un enfant
Et que Vous êtes un peu moi même,
Comme l'avaient dit les grands-parents.

Et vous serez ma belle actrice,
Mon bourreau d'or et mon supplice,

Et mes pinceaux et mes couleurs
A tous les panneaux de mon cœur.

Et vous serez mon eau-de-vie,
Qui fait vive, au verre, la vie.

Mais las ! déjà le poète évoque d'une façon enfantine et poignante la scène anversoise des quais, où quotidiennement d'innombrables cœurs se déchirent — devant les navires en partance — dans l'adieu.

Mais joie morte (dit-il) et bien plus mort diman-
[che,
C'est la fin d'aimer, car vous partez.
Et puis c'est la mer devenue blanche
Des monchoirs d'adieux, car Vous partez.

Car loin du toujours, loin du jamais,
C'est au pays du bleu paradis
Que Vous allez planter un beau mai (1).
Et loin du toujours, loin du jamais.

Et loin de moi qui vais bien pleurer
Après Vous d'adieux au grand vaisseau lent,
D'où si loin sont, et tant adorées
Vos mains en petits pavillons blancs.

Or, les pensées du cœur amoureux du poète, ses pensées d'amour sont des anges.

Et les anges des toits des maisons de l'aimée
Les anges en-allés tout un grand pour loin d'elle
Reviennent par le ciel aux maisons de l'aimée
Les anges voyageurs savent le colombier
Et se pressent un soir vers le cœur de l'Aimée.
Et ces anges ont froid parmi les hirondelles

Mais bientôt, dans l'esseulement où il vit maintenant avec la descente du soir, descend dans le

(1) Allusion à la contume flamande de planter aux carrefours des quartiers populaires le 1er jour du mois de Notre-Dame « l'arbre de mai ». *Le meiboom*, de la rue du Marais, face à la rue des Sables à Bruxelles est resté célèbre.

cœur du Poète la sombre tentation des ombres et des musicos anversois où l'attirent les « corps-de merci » des prostituées exotiques.

Anges, la chair du soir m'envoûte.
Et j'ai plus mal à ma migraine

Où la femme en feu de mes veines
Siffle dans les eaux de mes doutes ;

... Et frais, le boire-aux-yeux me glace
Comme d'un bain à des fontaines...

... Anges du ciel qui n'est plus mien
La reine de Saba me baise
Sur les yeux, anges très-chrétiens,
Dans le noir des maisons mauvaises.

Mais les anges de ses pensées vers celle qui a disparu, mais « les anges sont morts de peine ». Et la chair aussi s'est éteinte.

Allez les doigts aux vieux ouvrages
Qui n'avançaient depuis longtemps,
Allez, pour le tuer, le temps,
Allez les doigts aux vieux ouvrages.
Dans le rituel doux des lampes,
Où les grands-parents protestants,
Aux dimanches long se mourant
Ont mal de sang trop lourd aux tempes

... Mais voici venir une maladie
Le dimanche a pris un mal de langeur
Les yeux aux carreaux attendent les heures

... Mais prenez pitié du soir de soi-même
Au dimanche qui ne sait pas mourir,
Après le départ de celle qu'on aime.

Et, de nouveau, l'absence navrante obsède le poète :

Et tout au fond du domaine loin
La bien-aimée de mon cœur s'attriste.

Le pauvre amoureux quelque peu se console, en songeant au souvenir que l'absente a dû conserver de lui-même :

La bien-aimée m'a vu comme un saint
Promettre un éternel dimanche
Aux âmes enfantines et blanches.

Mais les juifs aussi sont venus
Mauvaisement nus et goulus
Et la fièvre blanche aux gencives
Et la sueur du cœur et juive...
Voir mourir de consomption
Mes enfants qui vont vers les anges
Et la vie félice des langes,
Au minuit d'une lune blanche,
Mes très chrétiens et bons dimanches.

Déjà les quais d'Anvers s'entumultent du mouvement des débardeurs et des bateaux :

Et s'en vont du port blanches les carènes
Des beaux vaisseaux de dimanche attardé
Car c'est fini de très loin regarder
En des nonchaloirs heureux de rien faire,
Et déjà les juifs se parlent d'affaires.

Car, à présent « la Semaine est venue », la semaine que chantera pour la célébrer telle qu'en Flandre, un pauvre Homme, dans *Six Chansons.*

Nous ayant fait ainsi pénétrer dans l'intimité de son cœur, le poète nous montrera dans *Salutations* comment son cœur, guéri d'un solitaire amour, va rayonner joyeux vers sa terre natale, et « descendre jusqu'à la Bonté le fleuve de sa naïveté », depuis ses dimanches morts en Flandre.

Et d'abord, son amour monte vers Notre-Dame.

N'est-elle pas, en effet, la Patronne excellente de sa Flandre

marine et de son cher Anvers, celle dont l'image enluminée le soir par les papillons de feu des lanternes votives, s'aperçoit au clair de la nuit, à d'innombrables carrefours de la métropole flamande? Et le poète, ici, saluera «Madame la Vierge» des vocables qui lui sont, à lui-même, les plus chers; ceux donc, qui, le mieux, évoqueront le culte populaire.
Celui de *Tour*, d'abord.

Pour Elskamp, en effet, en ce mot se confondent la tour de la cathédrale d'Anvers — volière des âmes de son peuple — et Celle à qui l'art de sa race la dédia.

Toutes deux, la flèche et la Vierge, toutes deux ne s'appellent-elles pas à la fois «tour» et «Notre-Dame» au point que l'amour les identifie ? Et c'est pourquoi l'élan pieux de la flèche ogivale au-dessus de «sa» ville fait aussitôt songer le poète à l'assomption de «sa» Dame.

Le second vocable est non moins subtil: «Horloge admirable !»

«Horloge» c'est-à-dire ici : «Vierge protrectrice du temps où s'élabore l'humble travail pour le pain de chaque jour ; d'où le nom de «Marie-aux-heures» et celui de «Marie du peuple.»
Et de même que ce vocable «tour» lui fit confondre tantôt la mystique «Tour d'ivoire» et la tour de pierre fleurie de la cathédrale d'Anvers, le vocable «horloge», déjà — mais moins adéquatement, sans doute — fait confondre au poète l'Horloge mystiquement admirable avec cette toute autre horloge :

> Des belles heures à sujets
> Qui sonnent l'instant pris aux rêts
> Des musiques mues par des sables.

Et comme en l'horloge de la cathédrale de Strasbourg, on aperçoit ici, selon les heures: «Moïse recevant les tables», «puis, les bergers et les agnelles».

> Or, midi c'est une fontaine
> Et le jet d'eau vivant toujours,
> Et les cygnes tout à l'antour,
> Et la fenêtre aux châtelaines.

L'œuvre de Max Elskamp ressemble à cette horloge admirable et visible, où paraissent, tour à tour, — grâce à un fort savant mécanisme ancien — des personnages sacrés et des visages profanes mais qui, tous, parlent d'autrefois.

Le troisième vocable est celui, particulièrement cher aux marins de l'Escaut, donc au cœur de leur poète. Et ce vocable, le voici : «Marie ! Etoile de la mer.»

> Or, c'est la mer, soyez louée,
> Marie du ciel qui s'est fait chair
> Ineffablement sur la mer.

Quelque inattendus souvent qu'y soient les rites et les chants de son culte hyperdulique, le livre des *Salutations* se résume bien comme l'auteur le dit en son début : «Une nouvelle légende dorée.»

Sans doute, le Bienheureux Jacques de Voragine, à l'instar duquel Max Elskamp œuvra, ne se fût jamais permis tant de soucis de la vie d'ici-bas dans ses hagiographies.

Notre légendaire moderne ne se crut point tenu à si stricte observance. Son but, d'ailleurs, est différent.

Car, pour dévotieusement qu'il la louange en ses poèmes, « la vie» que chérit le poète, la vie que Max Elskamp nous prêche en ses apostolats, sous les symboles écclésiaux des dévotions populaires, c'est la vie terrestre des chrétiens flamands.

Sous les pinceaux aux gaucheries savantes de ce moderne enlumineur, les sujets évangéliques prennent un peu l'aspect de ces tableaux d'églises, où les peintres flamands de la décadence gothique avaient si grand souci du rendu pittoresque, qu'ils semblent y louer ainsi mystiquement la vie terrestre, bien plus que la vie éternelle.

Certes, s'il sût par-dessus tout s'énamourer pour les gestes pieux du peuple bien-aimé, c'est que Elskamp, en fils de sa race, garde vivaces en lui les attaches chrétiennes.

— « Ce que je crois être ? Un chrétien selon une foi un peu mienne, mais un athée, non, et je crois ne l'avoir jamais été. » *(Max Elskamp. Lettre à Paul Mussche.)* Et comment ne pas devenir une sorte d'apôtre, quand on passe sa vie admirativement parmi les madones sculptées, aux innombrables vocables, les martyres polychromes, les ex-voto de cire et de métal, les icones multicolores, («vierges aux ors mats de bas-empire») les longs cierges historiés, les rosaires grossiers mais rares, et les missels enluminés.

Comment, quand on vit, comme Elskamp, des vieux noëls plein la cervelle et les cloches des angelus toujours tintantes dans le cœur, tandis que le palais savoure en sa mémoire les fruits et les bonbons de la Saint-Nicolas, et que les regards s'extasient devant les vieux « Almanach de Calvaire » et les drapeaux de papier peint rapportés des pélerinages, comment, dis-je, ne pas transposer, comment ne pas étendre, oui, jusqu'à l'expression de ses ferveurs ethniques, le ton religieux, qu'inévitablement, l'on prend à vivre ainsi si volontiers dans une constante ambiance de décor cultuel archaïque et naïf ?

Et tout naturellement, ce culte en lui de la tradition populaire, devait induire Elskamp à très particulièrement chérir le folklore religieux de Flandre. D'abord, parce que, de tous les folklores, le plus prenant, le plus profond,, par la portée de ce qu'il remémore; le plus charmeur aussi par la naïveté des représentations, le plus inspirant et le plus nombreux ensuite, parlant, le plus passionnément aimé par un collectionneur pieux

comme le plus propre à multiplier sa joie des trouvailles et des surprises attendries devant tant de simples et saintes vieilles choses : reliques intimes, dévotions des foules, souvenirs de pélerin, qui, sous les regards de son cœur, prolongent dans les jours présents, tout le Passé de foi enfantine et suave.

L'importance que prit en son culte de traditionnaliste l'apport religieux des siècles chrétiens, est telle, qu'elle imprime à son œuvre entière, voire à chaque feuillet de ses imageries le sceau bien en relief des religiosités.

D'où cette tendance à tout bénir, à tout animer d'un très pieux amour enfantinement mystique, à prolonger aux plus humbles objets la pitoyable charité pour les souffrances du prochain :

Mais c'est trop redit, Madame la Vierge,
Mon Mal, car d'autres ont beaucoup souffert,
Témoins les pauvres petits arbres verts
De dédicace à vos autels de cierges.

Pour sa symbolique, qui ne dédaigna point de rechercher dans les plus simples choses les plus hauts rapports entre l'absolu et les contingences, Max Elskamp devait chérir le Catholicisme.

« Quand au *décor*, le culte catholique est le plus merveilleux qui soit au monde; il a la splendeur comme il sait aussi avoir l'humilité et puis sa symbolique faite toute d'amour et de pitié, ne craint pas d'emprunter des images aux choses les plus proches de nous et les plus simples : Voyez le bon « Pasteur » L'Ιχθυς et cette naïve figuration : « *Picis assus, Christus est passus.* » (*Max Elskamp. Lettre à Paul Mussche.*).

Où se manifeste le plus typiquement, car ici plus inattendue cette tendance religieuse à tout voir et à tout traduire selon les mots et les décors d'un culte, c'est dans les poèmes que, *En Symbole*, Elskamp dédia aux cinq sens.

Les petits maîtres hollandais et flamands qui, vers le XVIIe siècle, attardèrent leurs pinceaux frivoles à des représentations réalistes du « toucher », du « goût », de l' « ouïe », de « l'odorat » et de « la vue » seraient bien surpris d'apprendre qu'à la veille du XXe siècle, vivait dans Anvers un poète qui rimait sur pareils sujets des vers pleins de dévotion et tout fleuris de noms de Saints, encore qu'il les invoquât, selon les métiers qu'ils patronnent, à la façon dont ils s'invoquent dans les centons des almanachs.

« Etre aux autres ! » c'est pour obéir à ces mots qui synthétisent toute la Doctrine chrétienne que Max Elskamp célébrera désormais des vers tout de joie, qui préviennent les peines de son peuple de Flandre.

Les belles flammes sont descendues
Et voici mon Nouveau Testament
De vie dans les choses ingénues.

... Car c'est fin de rêves à Thélème,
A présent, et qu'une heure a sonné
D'être aux autres avant qu'à soi-même.

Aux yeux d'abord, il offre à admirer le pays de ses rêves :

Un beau pays qui chante en l'air
.. Où c'est tout plein de monastères
Autour des bêtes étonnées

Et puis, il vante aux yeux la joie : cette « joie de tous d'être au monde »

Car c'est, les yeux, pour voir le monde
Que je vous apporte Bonté.

« Et joie ! mon cœur a pris la Robe ! »
s'écrie-t-il aussitôt comme un novice heureux.

Mai ! gai le monde et ma paroisse,
Où tous les yeux voient par les miens...
... Et jusqu'à la mer mon pays
Bleu comme une terre promise.

Dois-je faire remarquer ici que « les yeux » qui voient de la sorte, sont des yeux qui se souviennent des paysages smaragdins des miniaturistes gothiques ?

Or voici, Sainte Catherine,
Que les églises s'illuminent
Puis sous les clochers en extase
Les rues pleines de gens qui passent
Et levant l'ancre les vaisseaux
Tout au loin du côté de l'eau.

Les vaisseaux et les clochers ! les clochers du sol patrial et les vaisseaux à qui sa ville, à qui sa Flandre doivent leur peuple de marins, et leur splendeur, c'est en eux qu'Elskamp se résume, parce qu'en eux — les vaisseaux, les clochers — se résument pour nous ses amours.

Les vaisseaux, c'est tout le labeur quotidien de sa race. Et les clochers, toute sa Foi.

Et chacun des cinq sens, ainsi, est convié par le poète à chercher au pays natal les trésors des joies bienfaisantes ; ainsi chantera-t-il, par exemple, pour la joie des oreilles, les noms des barques préférées :

Puis toujours et plus près encor
De la mer qui s'est faite en or,
Après les maisons les prairies
Et les derniers arbres en vie,
Voici, par leurs noms de baptême
Au bout des fleuves qui les aiment,
Les plus belles nefs de mon port,
Toutes en chœur et bord à bord.
Or, en leur fête, et pour l'ouïe,
Je vous salue, Anne-Marie,
Qui semblez porter des enfants
Dans vos voiles toujours en blanc,
Et ce m'est joie comme un cantique
D'enfin vous revoir l'Angélique,
A mâts nus de pomme à la bande
Et pourtant revenue d'Islande.
Mais lors, ainsi que Gabrielle,
Chantez haut vos voiles nouvelles,
Et ne pleurez plus Madeleine,
Vos filets perdus à la traine,
Puis qu'à tous il est pardonné,
Même au vent, les baisers donnés,
Pour qu'en joie autant qu'en caresses,
Le soient tous les flots en liesse
Dans le concert où se complaît,
Haute la mer à chanter Mai.

Je ne sais rien de plus ingénument ému que ce poème. «*Or, pour débuter tout en foi*» dans *Enluminures* comme dans *Six*

Chansons, le opèle a fait son Signe de Croix.

En l'amour des sots et des sages,
Car aujourd'hui c'est la chanson
des fenêtres de ma maison,
D'où les villes et les villages
et le plus beau du paysages,
bêtes, gens, arbres en nuages,
passent, rient, vivent et s'en vont
avec leur geste et leur langage
pour l'ornement des horizons.

Selon des rythmes plus chanteurs, plus enchanteurs et plus aisés, c'est tout le cher décor antérieurement chanté qui repasse et revit en ces *Enluminures*.

Dans ses *Six Chansons* déjà, Elskamp célébra des métiers autres que ceux des marins de l'Escaut; ici, se sont les laboureurs:

Mais lors chantez, gais laboureurs
de mon pays, où le meilleur
est Flandre douce aux allouettes.

et le cœur même du poète, pareil à ces

« maçons marchant de compagnie »
avec les rouliers disant litanies.

Et ce sont aussi tailleurs et vanniers encensant leur saint, cordiers et meuniers chantant aux moulins:

puis, vous, les soldats en si beaux habits,
Eprises d'amour toutes les servantes.

Quant à l'auteur, il s'y dépeint excellemment lui-même :

Moi je ne suis (dit-il) qu'un pauvre sacristain
Qui trouve déjà trop grand son village.

Mais aux derniers vers du livre il se reconnaît : « un saint sans couronne ».

Pour nous, il est surtout un poète nouveau... archaïquement, mais admirable, et l'émule dévotieux du jardinier, que sa chanson évoque :

En son royaume des jardins
des parterres et des chemins
où tout concerte,

tonnelles, quinconces, berceaux,
et par ses soins branches rameaux,
pour faire à tous musique verte.

Or, c'est ici ses harmonies
Et voyez lors, et tout en vie,
chanter les fleurs ;

Et puis les yeux comme un dimanche
voici fête d'arbres et branches
de toute part.

Et la terre comme embellie
de tant de choses accomplies
par ses mains et selon son art.

GEORGES RAMAEKERS

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 120180275